



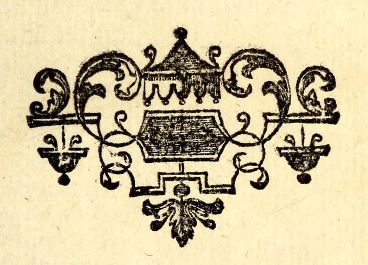
HISTOIRE
DU
PARAGUAY.

TOME II.

HISTOIRE DU PARAGUAY.

Par le P. PIERRE FRANÇOIS - XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jesus.

TOME SECOND.

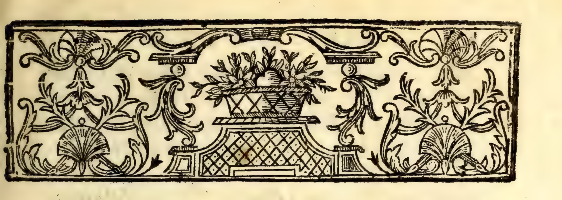


A PARIS,

Chez DESAINT, rue S. Jean-de-Beauvais, vis-à-vis du College.
DAVID, rue & vis-à-vis de la Grille des Mathurins.
DURAND, rue du Foin, la premiere Porte cochere en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DU
PARAGUAY.
LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

LETTRE de l'Evêque de l'Aſſomption au Pere Romero. Ordre du Général de la Compagnie au même. Le Pere Lorençana & le Pere Cataldino font naufrage en remontant le Fleuve ; leur rencontre avec l'Evêque de l'Aſſomption. Réception qu'on leur fit dans cette Ville. Les Eſpagnols s'indiſpoſent contr'eux. Exemple de la Juſtice divine. Les Jéſuites du Paraguay réunis avec ceux du Chili en une ſeule Province. Réception faite au Provincial à Santiago. Huit Jéſuites à Buenos Ayrès ; état où étoit alors cette Ville. Des Indiens des environs. Perſécution au Tucuman contre les Jéſuites. Providence de Dieu ſur

eux. Punition de Dieu ſur ceux qui maltraitoient les Indiens. Les Jéſuites ſortent de Santiago. Particularités ſur la Ville de Saint-Michel du Tucuman. Chaſſe ſinguliere des Tigres. Réception qu'on fait aux Jéſuites à Saint-Michel. Deux Jéſuites entreprennent de faire la paix avec les Calchaquis, & en convertiſſent pluſieurs. On leur fait courir un grand riſque. On ferme les portes de la Ville de la Conception au Pere de Torrez, & ce qui en arrive. Lettre du Roi en faveur des Indiens. De l'Egliſe Guaranie formée par le Pere Louis de Bolaños, Franciſquain. Etat de la Provinee de Guayra, & de la Ville de l'Aſſomption en 1609. Les Peres Maceta & Cataldino à Villarica. Ce qui ſe paſſe entr'eux & les Habitans de cette Ville au ſujet des Indiens. Conduite violente de ſes Habitans. Premiere réduction des Guaranis. Manœuvre d'un Eſpagnol pour avoir des Indiens à ſon ſervice. Trois autres Réductions. Exemple de terreur, & ſon effet. Meſures que prenneut les deux Miſſionnaires pour réaliſer leur projet. Le Roi d'Eſpagne l'approuve. La République Chrétienne des Guaranis reconnoît le Roi Catholique pour ſon Souverain. Comment les Jéſuites s'y ſont pris pour y engager ces Indiens. Le Tribut qu'ils paient au Roi. Les Réductions déclarées Doctrines, ou Cures proprement dites. Nombre des Réductions ou Doctrines, & leur diviſion. Des Décimes. Du Gouvernement intérieur des Réductions. Du Commerce avec les

Espagnols. De la Langue Espagnole. Du génie de ces Indiens. Leur talent pour les Arts. Leur goût pour la Musique & pour le Chant. Comment ils sont attirés par-là à la connoissance du Christianisme. Des Arts qu'ils cultivent, & de leurs Atteliers. De leur Commerce. De l'usage des armes à feu. De la maniere dont les Biens sont administrés dans cette République. Des Bourgades, des Arsenaux, de l'habillement des Indiens. Des Edifices publics, &c. Embarras des Missionnaires pour faire subsister les Néophytes. De l'union qui regne dans les Réductions. Du Gouvernement ecclésiastique. Des Visites des Evêques. Réception que l'on fait aux Gouverneurs, aux Commissaires du Roi, au Provincial des Jésuites, & aux nouveaux Missionnaires. Des pénitences publiques. Des pratiques de piété. Des Eglises & du Service divin. Leur innocence, leur piété, leur modestie, & leurs autres vertus. Des Maisons de refuge. De l'Office divin. Des Congrégations. De leurs effets. Précautions contre l'impureté. De la Musique. Des Fêtes solemnelles. De la Procession du Saint Sacrement. Des Cimetieres, & de quelques pratiques de piété. De la Police. Mesures pour le choix des Sujets, avant que de les emploïer. Changement que la Religion a produit dans le caractere des Indiens, Des réjouissances publiques. Du bonheur de ces nouveaux Chrétiens. De leur Milice. Du climat des Réductions. De quelles Nations cette République est peuplée. Des maladies qui y regnent. Leur

attachement pour les Jésuites, & celui des Jésuites pour eux. Lettre de l'Evêque de Buenos Ayrès au Roi Philippe V. De la République des Chiquites.

1604. Lettres de l'Evêque du Paraguay au Pere Romero, & au Général de la Compagnie.

TANDIS que dans la Capitale du Paraguay on se répandoit en invectives contre les Jésuites, à l'occasion que j'ai dite dans le Livre précédent, des Religieux qui songeoient à s'y établir, persuadés que les Peres avoient entierement renoncé à l'Etablissement qu'ils y avoient, proposerent au Pere Filds, qui n'en étoit point sorti, parceque son grand âge & ses infirmités ne lui avoient point permis de faire le voïage de Salta, de leur vendre sa Maison : mais il s'en étoit excusé, en disant qu'il n'étoit pas autorisé à le faire, & les avoit renvoïés au Pere Romero, lequel étoit déja instruit que le Vicaire géral du Diocèse, & le Magistrat du Corps de Ville, avoient écrit au Général de la Compagnie, pour se plaindre du procédé du Pere Paez ; & reçut peu de tems après une Lettre du nouvel Evêque de l'Assomption, Dom Martin Ignace de Loyola, qui avoit été Religieux de l'Ordre de Saint François, & qui étoit Neveu du Fondateur de la Compagnie, par laquelle il lui mandoit que s'il avoit su que les Jésuites eussent abandonné son Diocèse, il n'auroit jamais pu se résoudre à en accepter le Gouvernement ; qu'il le prioit instamment de les y renvoïer au plutôt, sinon qu'il s'adresseroit à son Général, & s'il étoit né-

cessaire, au Roi Catholique & au Souverain Pontife, pour l'y obliger. Il n'avoit pas même attendu la réponse du Pere Romero pour écrire au Général, qui étoit le Pere Claude Aquaviva : mais ce Pere l'avoit prévenu, & il reçut presque en même tems les ordres de Rome & ceux du Provincial du Pérou, pour renvoïer le Pere Lorençana avec un autre Jésuite à l'Assomption, & il s'y conforma avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'avoit jamais goûté le systême du Pere Paez, & que les Missions des Guaranis lui tenoient fort au cœur. 1604.

Le Pere Lorençana & le Pere Cataldino font naufrage sur Rio de la Plata, & rencontrent l'Evêque du Paraguay.

Il étoit tems que les Jésuites reparussent à l'Assomption, s'ils ne vouloient pas s'en fermer la porte pour toujours, & par une suite nécessaire voir périr sans ressource l'Eglise qui commençoit à se former dans le Guayra. On continuoit à presser le Pere Filds de vendre sa Maison ; & si ce Missionnaire, qui étoit fort cassé, étoit mort sans recevoir de secours, les Religieux, qui continuoient à le presser, n'auroient pas eu de peine à obtenir la permission de se loger dans sa Maison, sans qu'il leur en coûtât rien. Le Pere Lorençana ne perdit point de tems; dès qu'il eut reçu l'ordre de son Supérieur, il alla s'embarquer, avec le Pere Joseph Cataldino, à Buenos Ayrès, ou à Santafé, & il n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin, que le Bâtiment qui le portoit fut jetté par une tempête sur un écueil, où il se brisa. Les deux Missionnaires ne furent même sauvés du naufrage, que par la hardiesse des Indiens qui les conduisoient, & qui eurent bien de

1604. la peine à les porter ſur le rivage.

Mais après avoir évité d'être ſubmergés dans les eaux, ils couroient riſque de mourir de faim, parcequ'ils n'avoient rien ſauvé de leurs proviſions, & que dans l'endroit où ils ſe trouvoient, il n'y avoit aucune apparence d'Habitations, lorſque l'Evêque de l'Aſſomption, qui deſcendoit le Fleuve pour ſe rendre à Buenos Ayrès, parut à leurs yeux. Ce Prélat, qui ne comptoit point de voir ſitôt ſes vœux exaucés, les embraſſa tendrement, les regala de ſon mieux, leur donna une de ſes Barques chargée de vivres, pour continuer leur route, & en les quittant leur déclara qu'il leur donnoit tous ſes Pouvoirs dans l'étendue de ſon Diocèſe, qui s'étendoit encore juſqu'à la Mer.

Réception qu'on leur fait à l'Aſſomption.

Ils furent reçus à l'Aſſomption d'une maniere à leur faire connoître la ſincerité des ſentimens qu'on y avoit témoignés d'abord à leur départ, & lorſque l'on commençoit à déſeſperer de les y revoir jamais. Le Pere Cataldino s'y diſtingua bientôt par des traits qui annonçoient un Miſſionnaire du premier ordre : la réputation du Pere Lorençana étoit déja bien établie ; & tous les deux ſe livrerent dès les premiers jours, ſans aucun ménagement, aux plus pénibles fonctions de leur Miniſtere. Leurs travaux, & la bénédiction que le Ciel y répandit, firent oublier tous les mécontentemens paſſés, qui dans le fond n'avoient point eu d'autre ſource, que l'eſtime qu'on faiſoit de leur mérite. En effet, les Jéſuites juſques-là n'avoient encore eſſuié

dans ces Provinces aucune de ces contradictions, que Jesus-Christ a données à ses Apôtres pour une marque qu'il les envoïoit : mais eux & leurs successeurs eurent bien des occasions dans la suite de connoître qu'ils étoient véritablement ses Envoïés & les Disciples d'un Dieu qui a donné, pour marque à ceux qu'il reconnoîtroit pour tels, les persécutions de toutes les sortes.

1604.

Les Espagnols s'indisposent contre eux.

Ils s'étoient trop ouvertement déclarés en faveur des Indiens, & contre l'abus qu'on faisoit des Commandes, pour conserver long-tems la confiance & l'amitié de ceux, à qui les plus funestes expériences ne faisoient pas ouvrir les yeux pour voir combien il étoit de leur intérêt de traiter avec plus de ménagement & de douceur les Naturels du Païs. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'ils commencerent à s'indisposer contre ces Religieux, à l'occasion d'une chose qui auroit dû produire un effet tout contraire. Des Indiens établis sur le bord du Paraguay, & qui avoient été donnés en Commande, se souleverent, & massacrerent en trahison quelques Espagnols. La nouvelle en étant venue à la Capitale, dans l'absence du Gouverneur, l'Officier qui y commandoit, partit à la tête d'une Compagnie de Soldats pour les aller châtier; mais aïant changé de dessein sur sa route, il se jetta sur d'autres Indiens alliés & fideles, qu'il trouva sans défense, les traita en Ennemis, on ne dit point sous quel prétexte, en tua plusieurs, en mit à la chaîne un grand nom-

1604. bre, les mena comme en triomphe à l'Aſſomption, & les vendit en qualité d'Eſclaves.

Exemple de la Juſtice divine.

Le Pere Lorençana ne crut pas devoir ſe taire ſur une injuſtice ſi criante : il fit d'abord en particulier des repréſentations à celui qui en étoit l'Auteur, il avertit enſuite ceux qui avoient acheté ces prétendus Captifs, qu'ils ne pouvoient pas en conſcience les retenir comme tels ; & voïant qu'ils n'avoient aucun égard à ſes remontrances, il monta en Chaire, & les menaça de la colere du Ciel, s'ils ne rendoient pas la liberté à ces Indiens ; ſur quoi le Tréſorier de la Cathédrale, qui étoit préſent, lui impoſa ſilence, & lui commanda de ſortir de l'Egliſe. Il obéit, ſans qu'il parût aucune altération ſur ſon viſage, & cette modération frappa tellement l'Auditoire, qu'il s'y éleva un murmure d'indignation contre le Tréſorier. Cet Eccléſiaſtique, troublé & interdit, ne ſe remit que pour déclarer à haute voix qu'il avoit eu tort d'inſulter un Homme de bien, qui faiſoit ſon devoir.

Cet aveu, arraché peut-être par la crainte, ne déſarma point la colere du Ciel : le Tréſorier tomba dans des agitations, qui le jour & la nuit l'empêcherent de goûter un moment de repos, & mourut bientôt dans des convulſions, qui tenoient de la phrénéſie. On publia même après ſa mort des choſes, que je ne voudrois pas garantir, n'étant fondées que ſur des bruits populaires : mais la multitude y ajoûta foi ; & cet événement fut plus efficace pour la

délivrance des Captifs, que n'avoient été les exhortations les plus pathétiques du Missionnaire. Cependant, quoique cette affaire eût paru tourner à l'avantage des Jésuites, ces Peres ne tarderent point à s'appercevoir qu'il en étoit resté dans la Ville un fond d'indisposition contre eux, qui n'a point cessé de fermenter depuis ce tems-là, & dont nous verrons dans la suite les effets les plus surprenans.

1604.

1605-07.

Les Jésuites du Paraguay réunis avec ceux du Chili, en une seule Province.

Cette même année 1605, le Pere Diegue de Torrez arriva de Rome au Pérou avec la qualité de Provincial du Chili & du Paraguay; mais je ne sais pour quelle raison il differa jusqu'en 1607, de partir de Lima : ce qui est certain, c'est qu'il en partit avec quinze Jésuites, dont il envoïa une partie au Chili, & conduisit l'autre par terre au Tucuman. Il prit sa route par la Ville de la Plata & par le Potosi, traversa les Montagnes des Charcas, visita les Omaguacas, qu'il confirma dans la Foi, se rendit ensuite à Jujuy, & de-là à Salta. Ces deux Villes lui demanderent des Colleges; & il s'en excusa, sur ce qu'il n'avoit pas encore assez de Sujets pour de pareils Etablissemens, mais avec promesse de faire ce qu'on lui demandoit, dès qu'il auroit reçu des secours suffisans.

Réception faite à ce Provincial à Santiago.

De Salta, il passa avec sa Trouppe à Santiago, où l'Evêque Dom François Treco (1), & le Gouverneur de la Province, Dom François de Ribera, le comblerent d'honneurs & de marques d'amitié. Après qu'il

(1) Quelques Mémoires le nomment Ferdinand de Trejo.

1605-07. eut présenté au Prélat les Religieux qu'il avoit amenés du Pérou, il lui déclara que l'intention du Général de la Compagnie étoit que ceux qui demeureroient dans son Diocèse, fussent entre ses mains comme des Ouvriers, dont il pouvoit disposer absolument; & le Prélat, attendri jusqu'aux larmes en les voïant à ses genoux, les releva, les embrassa, & les conduisit à sa Cathédrale, qui fut bientôt remplie d'une foule d'Espagnols & d'Indiens. Alors, se plaçant sur son Trône, il fit faire silence, & dit : » Je ne saurois, mes chers Freres, vous » faire mieux comprendre combien l'arri» vée de tant d'excellens Ouvriers remplit » mon cœur de consolation, qu'en vous » attestant sur le sacré caractere, dont j'ai » l'honneur d'être revêtu, que je ne crois » pas pouvoir remplir les obligations qu'il » m'impose, sans leur secours. Je vous » proteste même que si le dessein, qu'on » avoit pris, dit-on, il y a quelques an» nées, de renvoïer au Pérou tout ce que » nous avions de ces Religieux, avoit eu » son exécution, j'aurois renoncé à mon » Evêché, pour n'avoir pas le chagrin de » voir périr une infinité d'Ames rachetées » au prix du Sang de Jesus-Christ, faute » de pouvoir leur procurer les secours né» cessaires pour entrer dans la voie du salut. » Graces infinies soient rendues au souve» rain Pasteur; voici le nombre de ces » Apôtres qui augmente : profitez d'un si » grand bienfait, & joignez-vous à moi, » pour remercier celui qui nous a fait cette » grace. Pour vous, mes Peres, soïez bien

» assurés que rien ne vous manquera de ma » part, pour contribuer aux succès de vos » travaux. 1608.

Nouveaux Missionnaires à Buenos Ayrès; état où étoit alors cette Ville.

Tous les Assistans répondirent à ce discours par des acclamations redoublées, avec lesquelles les Missionnaires furent conduits dans leur Maison. Quelques jours après le Provincial partit pour aller établir un Noviciat à Cordoue. De-là il passa au Chili, où tandis qu'il s'occupoit à régler les affaires de cette partie de sa Province, huit Jésuites envoïés par le Général de la Compagnie, & défraïés par le Roi Catholique, prirent terre au Port de Buenos Ayrès. Ils y avoient été annoncés; on les attendoit avec impatience, & on y en retint quelques-uns dans le dessein de leur fonder un Collége. Ce Port commençoit à fleurir par le Commerce; car, quoique le Roi d'Espagne n'en eût point permis l'entrée aux Etrangers, on ne laissoit pas d'y en voir aborder de tems en tems quelques-uns, qui par nécessité ou sous différens prétextes y relâchoient, y étoient bien reçus, & faisoient également leur profit & celui des Habitans.

Les Indiens les plus voisins, aussi sauvages & souvent plus furieux que les Tigres parmi lesquels ils vivoient, ne s'apprivoisoient point; & l'on assure qu'ils firent périr deux mille Espagnols, tandis qu'on travailloit à rebâtir la Ville pour la troisieme fois La taille presque gigantesque de quelques-uns, l'air farouche de la plûpart, la haine implacable que tous avoient conçue contre les Espagnols, avoient répandu une

1608. ſi grande terreur parmi les Habitans, que perſonne n'oſoit encore s'écarter beaucoup dans la Campagne. Quelques-uns avoient été ſubjugués, & ſi on ne les avoit pas ſoumis au ſervice perſonnel, on en auroit pu faire des Chrétiens, ou du moins les y diſpoſer, en attendant qu'on pût leur donner des Miſſionnaires. Quelques tentatives qu'on avoit faites pour cela n'avoient point réuſſi. Enfin on eſpera que les Jéſuites, qui venoient d'arriver, y travailleroient avec plus de ſuccès. Mais il étoit trop tard pour regagner par la douceur & par la perſuaſion, des Barbares que la ſeule force retenoit dans la ſoumiſſion; & comment leur prêcher un Dieu plein de bonté, tandis qu'on les retenoit dans le plus dur eſclavage?

Perſécution au Tucuman contre les Jéſuites.

Les Jéſuites, avant que de travailler à leur converſion, vouloient que l'on commençât par adoucir leur joug; mais on le trouva mauvais. On alla encore plus loin au Tucuman contre ceux, qui peu de tems auparavant y avoient été ſi bien reçus, & qui ſe croïoient aſſez autoriſés par cet accueil, pour faire les mêmes repréſentations. Leur Provincial fut même le premier à ſe reſſentir du mécontentement qu'on avoit de leur conduite ſur ce point. A ſon retour du Chili il s'étoit arrêté à Cordoue, pour mettre en regle le Noviciat, qui commençoit à ſe peupler: tous les bâtimens étant achevés, il ne crut pas devoir congédier les Indiens, qui s'y étoient emploïés avec affection, & qui, au grand étonnement de tout le monde, ne s'y étoient nullement

épargnés, ſans les récompenſer.

1608.

Providence de Dieu ſur eux.

Cela parut aux Habitans de la Ville d'une dangereuſe conſéquence ; on l'en avertit, & on ne lui perſuada point qu'il avoit mal fait. On crut pouvoir mieux réüſſir, en lui retranchant les aumônes, qui étoient encore preſque l'unique reſſource de ces Religieux pour leur ſubſiſtance ; & on ſe trompa. La Providence, ſur laquelle le Pere de Torrez comptoit beaucoup plus que ſur les ſecours humains, ne lui manqua point. Alors il entreprit de réveiller la conſcience des Habitans ſur leur injuſtice & leur dureté envers les Indiens ; & comme il vit que ſes raiſons ne faiſoient aucune impreſſion ſur leur eſprit, il les menaça publiquement de la colere de Dieu, & de celle de Sa Majeſté Catholique, dont on ne pouvoit ignorer les intentions ſur le point dont il s'agiſſoit.

Punition de Dieu ſur ceux qui maltraitoient les Indiens.

Ces menaces furent bientôt ſuivies d'une partie de leur effet : une crue d'eau ſubite & imprévûe inonda la Ville, & abbatit une partie de ſes Edifices, qui n'étoient pas alors bien ſolides ; un vent impétueux, accompagné d'un violent orage, déſola les Campagnes ; la peſte ſurvint enſuite, & on ne voïoit partout que des Morts & des Moribonds. Des marques ſi peu équivoques du courroux du Ciel toucherent ceux, à qui il reſtoit encore quelques ſentimens de Religion & d'humanité ; mais le nombre de ceux qui ſe roidirent contre ce châtiment fut le plus grand de beaucoup, & leur mauvaiſe humeur augmenta contre les Jéſuites. On leur retrancha autant que l'on put les vivres, & ils ſe virent bientôt réduits à n'a-

1608. voir pour ſubſiſter qu'un reſte de proviſion de Maïz, & quelques Légumes, que leur fourniſſoit leur Jardin.

Ils ne rabbatirent rien pour cela de leur fermeté à prendre la défenſe des Indiens contre ceux qui les opprimoient; & le Pere de Torrez, en partant de Cordoue pour aller viſiter les autres Maiſons de ſa Compagnie, leur recommanda ſur toutes choſes de ne mettre leur confiance qu'en celui dont ils ſoutenoient les intérêts. Ils le firent; & la Providence ne les abandonna point: car le Provincial n'aïant laiſſé en partant que cent quatre-vingts écus au Procureur pour nourrir une nombreuſe Communauté, il ſe trouva qu'au bout de huit mois il en avoit dépenſé huit cents, quoiqu'il n'eût rien emprunté, & ſans pouvoir dire d'où l'excédant lui étoit venu.

Les Jéſuites ſortent de Santiago, & ſe retirent à St-Michel.

La perſécution que le Pere de Torrez avoit eſſuïée à Cordoue, le ſuivit à Santiago. On y étoit informé de ce qu'il avoit fait au Chili en faveur des Indiens, & de ce qui venoit de ſe paſſer à Cordoue; on le connoiſſoit incapable de plier ſur cet article, & il trouva toute la Ville fort prévenue contre lui. On y diſoit tout haut que ce n'étoit pas ſans fondement, qu'on accuſoit les Jéſuites de gêner les conſciences, en y jettant des ſcrupules mal fondés, & que l'eſprit de Dieu n'inſpiroit point cette ſéverité outrée, qui cachoit ſans doute des vûes d'intérêts & d'ambition; que ces Peres pouvoient bien n'avoir point d'autre but, en s'attachant les Indiens, que de s'en rendre les Maîtres, & de profiter ſeuls de leurs

ſervices ; que c'étoit pour cela qu'ils avoient engagé le Roi & le Conſeil des Indes à publier les Edits, ſur leſquels ils s'appuïoient, & dont ils ſe prévaudroient bientôt, pour s'enrichir au préjudice des Eſpagnols. Les plus moderés diſoient qu'on avoit peut-être tort de s'en prendre aux Particuliers, qu'on pouvoit croire n'agir que par les ordres de leur Provincial, avant l'arrivée duquel tout étoit en paix dans le Tucuman, & dont l'humeur turbulente & l'eſprit inquiet avoient fait tout-d'un-coup ſuccéder à cette tranquillité le trouble & la diviſion. 1608.

En vain ces Peres leur répondirent, qu'avant qu'aucun d'eux eût mis le pied dans la Province, l'Empereur Charles V, & Philippe II, ſon Succeſſeur au Trône d'Eſpagne, avoient fait des Edits très ſéveres pour maintenir la liberté des Indiens ; qu'on pouvoit ſe ſouvenir qu'avant que le Pere de Torrez eût paſſé au Chili, Dom Jean Perez, qui en étoit Evêque, avoit condamné ce qu'on lui faiſoit un crime de n'approuver pas, & que ce Prélat n'avoit prononcé ſur un point de cette importance, qu'après avoir pris les avis de tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſages & habiles dans ce Roïaume : qu'au reſte il étoit de notorieté publique qu'aucun d'eux n'avoit rien fait, ni rien dit, qui donnât lieu de juger qu'il penſoit ſur le point dont il étoit queſtion, autrement que le Provincial.

Les Eſprits étoient trop aigris, & trop déterminés à ne point changer de conduite, pour ſe rendre à des raiſons, auxquelles ils ne pouvoient néanmoins rien oppoſer de

1608. ſolide ; & ce qui eſt plus ſurprenant, ils vinrent à bout d'indiſpoſer l'Evêque même & tout ſon Clergé contre les Jéſuites. Alors perſonne ne prenant plus leur défenſe, on en uſa avec eux dans cette Ville comme on avoit fait à Cordoue : leur Egliſe fut déſerte, leurs penſions ne furent point païées, & les Indiens n'eurent plus la liberté de les voir. Enfin ils furent pouſſés ſi loin, qu'ils jugerent à propos de ſe retirer, & ils partirent pour Saint-Michel, dont les Habitans leur faiſoient les plus grandes inſtances pour les engager à accepter un Établiſſement dans leur Ville.

Particularités ſur cette Ville.

Il y avoit depuis long-tems un jalouſie de prééminence, entre cette Ville & celle de Santiago, qui n'avoit été fondée que trois ans après la premiere fondation de Saint-Michel ; mais celle-ci avoit, comme nous avons vû, changé de ſituation. A-peine cette tranſmigration s'étoit faite, ce qui arriva en 1564, qu'un puiſſant Cacique, nommé Gualan, y aïant fait une irruption, avoit maſſacré une partie des Habitans, & mis le feu aux Maiſons, qui toutes auroient été réduites en cendres, ſi les Apôtres Saint Simon & Saint Jude, dont on célébroit la Fête ce jour là, n'euſſent paru, diſent les Hiſtoriens (1), dans un tourbillon d'éclairs, qui effraïa les Barbares, & les obligea de prendre la fuite avec précipitation. On eut le tems, non-ſeulement d'éteindre le feu, mais encore de pourſuivre l'Ennemi, dont on fit un grand carnage. Gualan fut du nombre des Morts ; & les deux Apô-

(1) Del Techo, Livre 3. Chapitre 26.

tres furent ſolemnellement reconnus pour les Patrons de la Ville. 1608.

Dans la ſuite les Calchaquis tenterent plus d'une fois de la ruiner, mais toujours inutilement; & la piété de ſes Citoïens leur a toujours fait attribuer ſa conſervation à l'aſſiſtance de leurs ſaints Protecteurs. J'ai dit que Saint-Michel eſt ſitué préciſément au pied de la Cordilliere; j'ajoûte qu'il n'eſt guere poſſible de trouver une ſituation plus agréable, ni un Païs plus fertile: auſſi ſes Campagnes, ſes Vallées, en un mot tout ſon Territoire eſt-il couvert d'Habitations, de Vergers & de Jardins, où croiſſent la plûpart des Arbres fruitiers de l'ancien & du nouveau Monde. Mais cette terre de promiſſion, comme l'appellent les Eſpagnols, étoit tellement infectée par les Tigres, qu'on n'y pouvoit preſque faire un pas, ſi on n'étoit bien armé, ſans courir riſque d'être dévoré par ces Animaux carnaciers, accoutumés à ſe nourrir de chair humaine.

Chaſſe ſinguliere des Tigres.

Toute l'occupation des Indiens, avant l'arrivée des Eſpagnols, étoit à leur donner la chaſſe, & voici de quelle maniere ils s'y prenoient. Ils s'armoient d'un long bâton qu'ils tenoient des deux mains par les deux bouts, & qu'ils préſentoient au Tigre par le travers quand cet Animal s'élançoit ſur eux. Il ouvroit la gueule pour l'arracher; & quand il l'avoit ſaiſi, tandis qu'avec ſes dents & ſes griffes il tâchoit de l'arracher, ou de le caſſer, le Chaſſeur en tournant de la droite à la gauche, le renverſoit, & ſans lui donner le loiſir de ſe relever, lui

1603. enfonçoit ſon couteau dans le ventre, & le lui fendoit juſqu'à la gorge. Il eſt aiſé de juger que cela demandoit beaucoup d'adreſſe & de préſence d'eſprit. Auſſi n'étoit-on eſtimé parmi ces Indiens, qu'autant qu'on avoit tué de Tigres; & l'envie de ſe diſtinguer faiſoit fermer les yeux ſur les riſques qu'il y avoit à courir dans cette Chaſſe.

Réception qu'on fait aux Jéſuites à St-Michel.

Les Habitans de Saint-Michel ſe reſſentoient beaucoup de l'heureux climat, ſous lequel ils vivoient; ils étoient d'un caractere doux, & ſe portoient comme naturellement à tous les exercices de piété. Ils reçurent les Jéſuites avec une affection, qu'ils ont tranſmiſe à leur poſtérité. Ils obligerent le Provincial d'accepter un Collége dans leur Ville, & l'Acte de fondation fut ſigné ſous le bon plaiſir du Roi, qui le ratifia dans la ſuite. L'occupation que ces Religieux trouverent à Saint-Michel, où ils n'eurent guere qu'à ſemer & à recueillir dans une terre ſi bien préparée, leur laiſſa encore le tems de faire des excurſions chez les Diaguites, les Lulles & les Calchaquis, & elles ne furent pas infructueuſes. Le Pere de Torrez s'offrit même au Gouverneur de la Province, pour engager les Calchaquis à ceſſer toute hoſtilité; & ſon offre aïant été acceptée, il chargea de cette entrepriſe les Peres Jean Dario & Ignace Marcelli, auxquels le Gouverneur envoïa un plein pouvoir pour traiter avec cette inquiete Nation.

Miſſion fructueuſe parmi les Calchaquis.

A la premiere nouvelle qu'eurent les Calchaquis de leur approche, les principaux

Chefs allerent au-devant d'eux, & leur promirent d'exécuter ponctuellement tout ce qu'ils leur prescriroient, pourvû qu'ils les assurassent qu'ils ne seroient point molestés par les Espagnols, & qu'on ne leur donneroit point d'autres Prêtres pour les instruire, que les Peres de la Compagnie. Les deux Missionnaires leur promirent tout, & pénétrerent assez avant dans leur Vallée, où ils furent reçus avec amitié. On leur bâtit même plusieurs Chapelles. Tous assisterent à leurs Instructions, & presque tous demanderent le Baptême. Mais ces Peres connoissoient trop la légereté de ce Peuple, pour aller si vîte, & ils n'eurent pas lieu de se repentir de ne s'être pas pressés. A-peine y en eut-il deux cents qui persévererent jusqu'au bout : mais de ce nombre fut le principal Cacique de la Nation, dont tous les autres étoient Vassaux. Ils parcoururent jusqu'à trois fois toute la Vallée avec une liberté entiere ; ils essuïerent des froids très piquans, contre lesquels ils n'avoient pas pensé à se précautionner ; mais ils eurent la consolation de baptiser beaucoup de Moribonds, surtout des Enfans ; & sous la sauvegarde de la Sainte Vierge, dont une Image qu'ils portoient avoit d'abord saisi ces Indiens d'un très grand sentiment de vénération, ils brûlerent toutes les Idoles & tous les instrumens du culte superstitieux qu'on leur rendoit, qui tomberent sous leurs mains, & passerent souvent au milieu de trouppes d'Ivrognes, sans en recevoir la moindre insulte. 1608.

Le plus grand risque qu'ils coururent, &

1609.

On leur fait courir un grand danger.

qui les obligea bientôt de renoncer à leur entreprise, dont le succès commençoit à ne plus paroître douteux, vint de quelques Espagnols, qui pousserent l'avarice & la cruauté jusqu'à enlever des Calchaquis sous leurs yeux, & à les charger de chaînes. Car alors toute la Nation entra en fureur, & se persuada que les Missionnaires n'étoient venus dans leur Vallée, que pour les livrer à ces Tyrans. Les Peres comprirent que, si on ne remédioit promptement à ce désordre, tous leurs travaux seroient inutiles, & pour n'avoir rien à se reprocher, ils allerent trouver le Gouverneur de la Province, qui étoit à Salta, & lui représenterent vivement les suites d'un si affreux brigandage. Ils en furent très bien reçus; les ordres qu'ils demandoient furent donnés, & les mesures prises pour en assurer l'exécution : mais tout cela n'eut son effet, que pendant bien peu de tems, & les deux Jésuites réduits à exercer leur zele dans les environs de Salta, eurent du moins la consolation de délivrer cette Ville des courses des *Guapaches*, qui désoloient son Territoire.

On ferme les portes de la Conception au P. de Torrez, & ce qui en arrive.

Tandis que ces choses se passoient au Tucuman, le Provincial des Jésuites, après avoir reglé quelques affaires qui l'avoient retenu dans cette Province, se mit en chemin pour la Conception : il étoit sur le point d'y arriver, lorsqu'on lui rendit une Lettre du Magistrat de cette Ville, qui lui défendoit d'y entrer, & cette défense étoit motivée de la crainte qu'il ne troublât la tranquillité dont on y jouissoit. Ce procédé lui parut d'un trop mauvais exemple pour

ne pas s'en plaindre; il envoïa ſur le champ la Lettre au Gouverneur de la Province, lequel écrivit au Magiſtrat, comme il convenoit. Le Pere de Torrez étant entré dans la Ville, y gagna bientôt par ſes bonnes manieres, ceux mêmes qui lui étoient les plus oppoſés : il déſabuſa tout le monde de ſes préjugés, & eut la conſolation de voir que pas un ne ſe diſpenſa d'approcher des Sacremens. Il eût bien voulu profiter de cette occaſion pour viſiter les Frontones, parmi leſquels il ſe flattoit que la ſemence Evangélique, qu'on avoit jettée dans leur cœur, n'étoit pas entierement étouffée; mais, outre que ſes affaires ne lui permettoient pas d'y reſter aſſez long-tems pour la faire fructifier, & qu'il n'avoit actuellement aucun Miſſionnaire à donner à ces Indiens, des Lettres qu'il reçût de Dom Fernand Arias de Saavedra, Gouverneur du Paraguay, & de l'Evêque de l'Aſſomption, l'obligerent de partir pour cette Capitale, où il arriva vers la fin de l'année 1609.

1609.

Lettre du Roi en faveur des Indiens.

Ce qui avoit engagé l'Evêque & le Gouverneur à lui écrire, étoit une Cédule, que celui-ci venoit de recevoir du Roi Catholique, par laquelle ce Prince lui mandoit que ſa volonté abſolue étoit qu'on ne ſubjugât les Indiens du Paraguay, que par le glaive de la parole, à moins que, ſans qu'on leur en eût donné aucun ſujet, ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols; que hors de-là on n'emploïât pour réduire ces Peuples, que des Miſſionnaires, qui ſeuls pouvoient leur faire ſubir volontairement le joug, après leur avoir fait comprendre les douceurs &

1609. les avantages qu'ils y trouveroient; qu'il ne vouloit point d'hommages forcés; qu'il ne prétendoit pas même priver ces Peuples de leur liberté, mais les retirer du libertinage & de la Barbarie où ils vivoient, leur faire connoître & les engager à adorer le vrai Dieu; qu'il les recevroit volontiers au nombre de ses Sujets, mais uniquement pour les rendre heureux, & qu'il défendoit sur-tout de les réduire à l'esclavage.

En conséquence de ces ordres, le Prélat & le Général étoient convenus d'engager le Pere de Torrez à se charger de la conversion des Naturels du Païs; & c'étoit pour concerter avec lui les mesures qu'il y avoit à prendre à ce sujet, qu'ils le prierent de ne point différer à se rendre auprès d'eux. Quatre ou cinq ans auparavant Dom Fernand avoit reçu de Sa Majesté une Lettre assez semblable, mais où il n'étoit question que des seuls Guaranis, auxquels le Prince vouloit qu'on envoïât incessamment des Prédicateurs, gens d'esprit, vertueux & zélés, pour achever de les instruire, & que l'on prît sur la Caisse tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance, pour leur entretien, & pour les frais qu'il faudroit faire pour un Établissement solide parmi ces Indiens, qu'il recommandoit sur-tout que l'on traitât avec douceur.

Eglise des Guaranis, formée par le P. de Bolanos.

Le Gouverneur avoit cru devoir commencer par les Guaranis voisins de l'Assomption, parmi lesquels il y avoit déja beaucoup de Chrétiens, & il avoit fait consentir le Pere Louis de Bolaños, le plus illustre des Disciples de Saint François So-

lano, à s'en charger avec quelques autres Religieux de son Ordre : ces Missionnaires avoient déja réuni un assez grand nombre de ces Indiens, dont ils avoient formé une Eglise florissante ; & ce fut alors que le Pere de Bolaños composa le Cathéchisme, dont nous avons déja parlé. Dom Martin Ignace de Loyola, après l'avoir fait examiner par tout ce qu'il y avoit de plus habiles Théologiens, & par les personnes les plus versées dans la Langue Guaranie, l'approuva dans un Synode. Après lui, Dom Christophe de Aresti son Successeur, le fit examiner de nouveau, & non-seulement l'approuva après un nouvel examen, mais ordonna qu'on ne fît usage d'aucun autre Cathéchisme dans tous les Lieux où la Langue Guaranie a cours ; & tout ceci sera prouvé dans la suite de cette Histoire. 1609.

Il y a bien de l'apparence que ce fut après le départ du Pere de Bolaños, dont j'ai dit que son grand âge & ses infirmités avoient obligé ses Supérieurs de le rappeller au Pérou, que le Gouverneur & l'Evêque du Paraguay jetterent les yeux sur les Jésuites, pour les charger de ces Guaranis, & les joindre à ceux de la même Nation, que le Pere de Ortega & Filds avoient déja gagnés à Jesus-Christ dans le Guayra. Il est certain du moins que cette réunion s'est faite. Il ne l'est pas moins que le Pere de Torrez s'étant rendu à l'Assomption, destina à cette Mission le Pere Joseph Cataldino, dont j'ai déja parlé, & le Pere Simon Maceta, autre Jésuite Italien ; mais ils ne s'en chargerent qu'après que l'Evêque & le Gou-

1609. verneur leur eurent donné un ample pouvoir de rassembler tous leurs Chrétiens dans des Bourgades, de les gouverner sans aucune dépendance des Villes & des Forteresses voisines des lieux où ils les établiroient, de bâtir dans toutes des Eglises, & de s'opposer, au nom du Roi, à quiconque voudroit assujettir ces nouveaux Chrétiens au service personnel des Espagnols, sous quelque prétexte que ce fût.

Etat de la Province de Guayra par rapport au spirituel.

Lorsque ces deux Missionnaires arriverent dans le Guayra, il n'y avoit dans cette Province que deux Prêtres, dont l'un étoit Curé à Villarica, & l'autre à Ciudad Real. Le premier étoit un Religieux, qui avoit tout l'air d'être un Vagabond; il ne portoit pas même l'habit de son Ordre, disant que des Voleurs l'en avoient dépouillé; on lui en avoit donné un d'Ecclésiastique, & il ne lui faisoit pas honneur. Le soin de sa Paroisse étoit ce qui l'occupoit le moins; il parcouroit assez souvent les Bourgades Indiennes des environs, & baptisoit tous ceux qu'il pouvoit engager à y consentir, mais sans se donner la peine de les instruire: peut-être même ne savoit-il pas assez bien leur Langue pour s'acquitter de ce devoir. Le second étoit si ignorant, qu'on doutoit s'il savoit même ce qui est nécessaire pour la validité des Sacremens. Quant aux Habitans de ces deux Villes, il leur étoit assez indifférent qu'on baptisât, ou non, les Indiens qui étoient à leur service; mais ils leur donnoient à tous des noms de Saints, ce qui dans la suite ne causa pas peu d'embarras aux Missionnaires.

Il

Il est d'autant moins étonnant que cette partie du Diocèse de l'Assomption fût aussi dénuée qu'elle l'étoit de secours spirituels, que la Capitale même l'étoit à proportion autant, & peut-être plus encore. Il s'en falloit bien que l'Evêque fût en état de donner des Pasteurs à toutes les Paroisses de la Ville & du Territoire, & l'on étoit dans la plûpart de celles de la campagne, des années entieres sans voir un seul Prêtre, d'où s'ensuivoient une ignorance profonde de la Religion, un grand désordre dans les mariages, qui se faisoient souvent avec un simple Contract civil, une corruption de mœurs presqu'égale dans les anciens & dans les nouveaux Chrétiens, & en bien des endroits la cessation de tout culte extérieur. Le Pere Lorençana, Recteur du Collége de l'Assomption qui n'étoit pas encore bien en regle, avec le peu de secours qui lui venoit de tems en tems, suppléoit, autant qu'il le pouvoit, au défaut de Curés : mais la seule Capitale avoit assez de quoi l'occuper; & comme il ne pouvoit se dispenser d'en sortir de tems en tems, ou d'envoïer quelqu'un de ses Religieux pour courir où le besoin étoit le plus pressant, il ne pouvoit manquer, non plus que ceux qui étoient avec lui, de succomber souvent sous un travail forcé, qui ne leur permettoit pas de prendre aucun relâche.

1609. Du Diocèse de l'Assomption.

Les Peres Cataldino & Maceta étoient partis de cette Ville au mois de Décembre 1609, & n'arriverent à Ciudad Real qu'au mois de Février de l'année suivante. Ils s'y arrêterent quelques jours, pour satisfaire à

1610. Les Peres Maceta & Cataldino à Villarica.

1609. l'empressement de toute la Ville, qui depuis long-tems étoit privée de l'usage des Sacremens. Ils se rendirent ensuite à Villarica, où ils arriverent si épuisés de fatigues, qu'ils tomberent tous les deux malades. Dès qu'ils commencerent à pouvoir se traîner, il leur fallut confesser toute la Ville; après quoi ils se disposerent à partir pour aller s'établir au milieu des Guaranis, sur le Paranapané. Le bruit se répandit alors dans la Ville qu'il y avoit un ordre du Roi, qui défendoit de donner en Commande les Indiens dont ils alloient prendre la conduite; & tout-à-coup les sentimens d'estime & de confiance, dont on venoit de leur donner tant de marques, disparurent. Ils montrerent les ordres qu'ils avoient par écrit, aussi-bien que les pouvoirs de l'Evêque & du Gouverneur, & ils entreprirent d'en faire connoître la justice.

» Nous ne prétendons point, dirent-ils, » nous opposer aux profits que vous pouvez faire avec les Indiens par des voies » légitimes; mais vous savez que l'intention du Roi n'a jamais été que vous les » regardiez comme des Esclaves, & que » la Loi de Dieu vous le défend. Quant à » ceux que nous sommes chargés de gagner à Jesus-Christ, & sur lesquels vous » n'avez aucun droit, puisqu'ils n'ont jamais été soumis par la force des armes, » nous allons travailler à en faire des Hommes, pour en faire ensuite des Chrétiens; » puis nous tâcherons de les engager par la » vûe de leurs propres intérêts, à se soumettre de leur plein gré au Roi, notre

» Souverain, & nous eſpérons d'y réuſſir 1610.
» avec la grace de Dieu. Nous ne croïons
» pas qu'il ſoit permis d'attenter à leur li-
» berté, à laquelle ils ont un droit naturel,
» que rien n'autoriſe à leur conteſter ; mais
» nous leur ferons comprendre que par l'a-
» bus qu'ils en font, elle leur devient pré-
» judiciable, & nous leur apprendrons à la
» contenir dans ſes juſtes bornes. Nous
» nous flattons de leur faire enviſager de
» ſi grands avantages dans la dépendance
» où vivent tous les Peuples policés, &
» dans l'obéiſſance qu'ils rendront à un
» Prince, qui ne veut être que leur Pro-
» tecteur & leur Pere, & leur procurer la
» connoiſſance du vrai Dieu, le plus eſti-
» mable de tous les tréſors, qu'ils ſubiront
» le joug avec joie, & béniront l'heureux
» moment, où ils ſeront devenus ſes Sujets.

Ce qui ſe paſſe entr'eux & les Habitans de cette Ville.

Ils entreprirent enſuite de perſuader aux Habitans que, s'ils entendoient bien leurs intérêts, bien loin de s'oppoſer à leur deſſein, ils ſe porteroient d'eux-mêmes à les ſeconder ; puiſque c'étoit le ſeul moïen d'empêcher le dépeuplement d'un Païs, où ils ne trouveroient plus de quoi vivre, quand il n'y auroit plus perſonne pour le cultiver. Ils leur demanderent ce qu'étoient devenus ces milliers d'Indiens, qui avoient diſparu depuis la premiere découverte du Paraguay, & quelle autre cauſe ils pouvoient apporter de ce grand vuide, que la maniere inhumaine dont on avoit traité ces Peuples : ils s'apperçurent qu'ils parloient à des gens qui ne vouloient pas être détrompés, & ils ne ſongerent plus qu'à preſſer leur départ. Ils

1610.

avoient eu la précaution de demander des Guides au Cacique du lieu où ils avoient résolu de faire leur premier Établissement, parcequ'ils ne pouvoient plus esperer qu'on leur en donneroit à Villarica.

Conduite violente des Habitans de cette Ville.

Le Cacique vint lui-même pour les conduire chez lui ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en entrant dans la Ville, il se vit chargé de fers & enfermé dans une Prison ? Il en sortit cependant bientôt, parceque les deux Missionnaires menacerent de porter leurs plaintes de cette violence au Gouverneur & à l'Evêque, & d'en écrire au Roi même, s'il en étoit besoin. Ils partirent ensuite avec leur Guide, & gagnerent par terre le Paranapané, sur lequel ils s'embarquerent. Paranapané, dans la Langue du Païs, signifie *Riviere de malheur*, & on ne dit point sur quoi ce nom étoit fondé. Il y a bien de l'apparence qu'on le lui a donné à cause de quelque malheur arrivé sur ses bords, ou de quelque naufrage qu'on y avoit fait. Cette Riviere sort des Montagnes du Bresil, & se grossit des eaux de plusieurs autres, dont les plus considérables sont le *Pirapé* & le *Tabaxiva.* Ses bords sont couverts d'Arbres de plusieurs especes, sur-tout de Cédres d'une grosseur énorme, & d'une si prodigieuse hauteur, que d'un seul de leur tronc on peut faire des Pirogues à vingt rames.

Premiere Bourgade ou Réduction Chrétienne.

Les deux Peres remonterent le Paranapané jusqu'à l'endroit où le Pirapé s'y décharge. Ils y rencontrerent deux cents Familles Guaranies baptisées par les Peres de Ortega & Filds, & ils en formerent une Bour-

gade, à laquelle ils donnerent le nom de *Lorette.* On a donné depuis à ces Eglises Indiennes le nom de *Réductions* (1), qui est encore en usage; & celle-ci est la premiere qui l'ait porté. Celui de Lorette convenoit parfaitement à la Bourgade, qui a été le berceau de la République Chrétienne des Guaranis, aujourd'hui si florissante. Les Peres parcoururent ensuite quatre-vingts lieues de Païs, & ils y trouverent vingt-trois petits Villages, où il y avoit déja plusieurs Chrétiens, & où la réputation qu'avoient les Jésuites d'être fort zélés pour la liberté des Indiens, disposa en peu de tems tous les autres à le devenir. Les Serviteurs de Dieu leur firent entendre combien il étoit de leur intérêt de se réunir, parceque tandis qu'ils seroient ainsi dispersés en différentes petites Bourgades, il n'étoit pas possible de les instruire tous, & que la conservation de leur liberté dépendoit beaucoup de leur réunion. 1610.

Manœuvre d'un Espagnol pour avoir des Indiens à son service.

Ces discours commençoient à faire impression sur leurs esprits, lorsque les Peres se virent au moment de voir échouer leur projet. Un Habitant de Ciudad Réal avoit voulu les accompagner, & ils avoient accepté son offre, parcequ'ils n'étoient pas encore bien habiles dans la Langue Guaranie, que cet Homme entendoit & parloit parfaitement. Mais il avoit ses vûes, & pour y parvenir, il affecta d'abord un grand désintéressement. Les Peres furent un peu

(1) On donnoit au Pérou ce nom à toutes les Bourgades Chrétiennes formées parmi les Infideles, & dirigées par des Religieux.

1610. étonnés d'abord de ne le voir jamais rentrer chez eux, qu'il ne lui manquât quelque chose de son petit bagage ou de ses habits, & furent quelque tems sans lui en parler; mais un jour qu'il revint, n'aïant plus sur son corps qu'un brahier, ils lui demanderent ce qu'il avoit fait de ses habits, & il leur fit cette réponse : » Vous prêchez, mes » Peres, à votre façon, & moi je prêche à » la mienne; vous avez le don de la paro» le, & Dieu ne m'en a point favorisé : » mais je tâche d'y suppléer par mes œu» vres. J'ai distribué tout ce que j'avois, » entre les principaux Indiens de ce Can» ton, persuadé que quand par mes libé» ralités j'aurai gagné les Chefs, il sera » plus aisé de gagner les autres, & je crois » que cela est bien avancé.

Les Peres ne douterent pas qu'il n'eût effectivement fait des aumônes de ses habits, & ils commencerent à sentir quelque chagrin de ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire de semblables largesses aux Indiens; mais ils ne furent pas long-tems dans cette erreur. Quelque tems après, l'Espagnol leur dit que ne leur étant plus nécessaire, parcequ'ils s'expliquoient assez bien dans la Langue du Païs, pour pouvoir se passer de lui, il les prioit de trouver bon qu'il s'en retournât chez lui : ils lui répondirent qu'il étoit le maître, & lui firent de grands remercîmens de ses bons services; mais à-peine les avoit-il quittés, qu'ils découvrirent que de tout ce qu'il disoit avoir donné, il avoit acheté des Femmes & des Enfans, & qu'il emmenoit avec lui

tous ces Esclaves. Ils furent même instruits que les Indiens les soupçonnoient d'avoir eu part à ce trafic, & il leur en couta pour les désabuser. Ils y réussirent néanmoins si parfaitement, que la plûpart se rendirent à Lorette. 1610.

Trois autres Réductions.

Alors cette Réduction se trouvant trop peuplée, un Cacique nommé *Atycaya*, proposa d'en former une seconde une lieue & demie plus loin. Tous y consentirent avec plaisir, & cette seconde Réduction prit le nom de *Saint-Ignace*. Il fallut bientôt après en fonder encore deux autres, mais qui ne furent d'abord que comme des Succursales pour recevoir les Prosélytes. Elles furent bientôt peuplées, & ce rapide progrès fit alors former aux deux Jésuites le projet d'une République Chrétienne, qui ramenât dans cette Barbarie les plus beaux jours du Christianisme naissant. Mais tout étoit encore à faire parmi un Peuple aussi vicieux que celui-ci, dont la raison abrutie n'avoit même conservé presque aucune trace de la Religion naturelle. Il falloit des Miracles pour y réussir; & celui, qui en avoit inspiré le dessein aux Missionnaires, ne les a point épargnés.

Exemple de terreur, & ses effets.

Il commença par des exemples de terreur, qui produisirent un grand effet. En voici un qui fit une grande impression sur les Néophytes, & même sur plusieurs Infideles. Le Cacique de la Réduction de Lorette avoit témoigné un grand zele pour cet Établissement, & s'y étoit présenté des premiers pour recevoir le Baptême. On crut pouvoir d'autant plus compter sur lui,

1610. qu'il avoit commencé par congédier ſes Concubines ; & une marque ſi peu ſuſpecte de la ſincérité de ſa converſion avoit fait abréger le tems de ſon épreuve. Mais, ſa ferveur s'étant bientôt ralentie, il rappella ſecretement les dangereux objets de ſa paſſion mal éteinte, & peu-à-peu il en vint juſqu'à en uſer publiquement.

Les Miſſionnaires mirent inutilement tout en œuvre pour le ramener par la douceur à ſes premiers ſentimens ; ils le menacerent enſuite de la colere du Ciel ; enfin, ils l'avertirent qu'ils ne pouvoient plus differer de le retrancher de la Société des Fideles, s'il ne changeoit de vie. Il fut auſſi peu ſenſible à ces menaces, qu'il l'avoit été aux remontrances & aux exhortations qu'on lui avoit faites, & après avoir abuſé des miſéricordes du Seigneur, il éprouva toute la rigueur de ſa juſtice. Un jour qu'il étoit ſeul dans ſa Cabane, le feu y prit ſi ſubitement partout, qu'il ne put ni l'éteindre, ni ſe ſauver. Il fut brûlé vif, & apprit à ſes dépens aux nouveaux Chrétiens, qu'il y a dans le Ciel un Dieu jaloux, & qu'on ne mépriſe pas impunément les avis que ſes Miniſtres nous donnent de ſa part.

Pour revenir au Projet que les Peres Cataldino & Maceta avoient formé, & qu'ils commençoient à ébaucher dans le Guayra, j'ai cru qu'il étoit d'autant plus néceſſaire de le bien faire connoître d'avance, que toute la ſuite de cette Hiſtoire y a un rapport eſſentiel, & qu'on ne ſauroit guere, ſans en avoir une idée juſte, former un jugement équitable ſur les diffé-

1610.

tens intérêts & les ressorts secrets, qui ont produit la plûpart des principaux événemens que j'ai à rapporter jusqu'à la fin de cet Ouvrage, ni être en état, en les lisant, de bien prendre son parti sur ce qu'on a écrit pour & contre les Auteurs d'un Établissement si singulier.

Mesures que prennent les Missionnaires pour réaliser leur projet.

Avant que de mettre la premiere main à une œuvre de cette importance, ceux qui en eurent la premiere idée, & ceux qui les premiers entrerent dans leurs vûes, s'appliquerent à en faire comprendre la nécessité, si on vouloit faire parmi ces Peuples de véritables Chrétiens, & les divers avantages qui en résulteroient aux personnes qui devoient l'appuïer de leur autorité. Ils représenterent donc au Roi Catholique, dans son Conseil des Indes, au Gouverneur & à l'Evêque du Paraguay, que les Jésuites, s'étant particulierement appliqués depuis leur arrivée dans ce Païs, à connoître ce qui jusques-là avoit le plus arrêté le progrès de l'Evangile parmi tant de Nations, & pourquoi ils y avoient trouvé si peu de vestiges des grandes conversions qu'on y avoit faites, croïoient en avoir découvert deux causes principales; la premiere, que l'on rendoit odieuse la Religion Chrétienne aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux-mêmes qui l'avoient embrassée de bonne foi; la seconde, que tandis que les Ministres de l'Evangile s'efforçoient d'en persuader la sainteté aux Infideles, plusieurs de ceux, qui faisoient une profession ouverte du Christianisme, non-seulement n'en suivoient pas les maximes,

1610. mais le deshonoroient par une vie licencieuse, & le rendoient odieux par les injures les plus criantes; d'où ils concluoient qu'avant que d'entreprendre de convertir ces Peuples à la Foi, il falloit être autorisé à soustraire ceux qu'on travailleroit à faire entrer dans le sein de l'Eglise, à la tyrannie qu'on exerçoit contre eux, & aux mauvais exemples, qu'ils n'avoient que trop souvent devant les yeux.

Mais, comme les premiers soupçons qu'eurent les Espagnols de ce dessein des Missionnaires, en avoient révolté un très grand nombre contre eux, quoique ces Peres eussent déclaré qu'il ne s'agissoit que des Indiens qui n'étoient point encore soumis, ou qui avoient secoué le joug, & qu'on n'étoit point en état de forcer à le reprendre, ces Religieux ajoûterent qu'ils se faisoient forts d'engager tous les Indiens qui se rangeroient sous leur conduite, à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, & à lui jurer une obéissance parfaite: maniere de faire des conquêtes, qui les rend plus solides, plus légitimes, & n'épuise point les Peuples pour étendre les États, & en augmenter les forces.

Le Roi Catholique l'approuve & l'autorise.

Philippe III approuva ce qu'on lui proposoit, & l'autorisa par des Rescrits, que tous ses Successeurs ont confirmés après lui. Mais il étoit aisé de prévoir qu'un pareil Privilege attireroit bien des contradictions aux Missionnaires qui l'avoient obtenu, de la part de ceux dont il gênoit la cupidité; & s'il falloit avoir bien du courage & une grande résolution, pour être disposé à souf-

frir la faim & la soif, à compter pour rien des fatigues immenses, à risquer continuellement sa vie, par le seul motif de réduire des Barbares féroces & cruels sous le joug de la Foi, il n'en falloit pas moins pour s'attendre à être continuellement en butte aux plus grandes persécutions & aux plus atroces calomnies de la part des Domestiques mêmes de la Foi & de ses Compatriotes, ni pour ne se point rebuter en voïant, comme il est arrivé plus d'une fois, le travail de plusieurs années devenu inutile, & pour être toujours prêts à recommencer avec une nouvelle ardeur. 1610.

Comme l'ouvrage étoit déja commencé par la fondation des quatre Réductions dont j'ai parlé, les deux Missionnaires y établirent, autant qu'il leur étoit possible, le bon ordre, par des Réglemens proportionnés à la capacité de ceux qu'ils avoient à conduire. On les a étendus & perfectionnés peu-à-peu dans la suite, à mesure que la Foi jettoit de plus profondes racines dans le cœur des Néophytes, & que leur nombre augmentoit avec celui des Réductions. On y a ajoûté des précautions, dont on n'a reconnu la nécessité qu'avec le tems, surtout celle de mettre les nouveaux Chrétiens en état de combattre à armes égales des Ennemis, qui n'étoient pas moins ceux des Rois Catholiques, que les leurs : ce qui a si bien réussi, que personne, depuis plus d'un siécle, n'ose plus les attaquer, & que leurs Souverains ont toujours trouvé depuis ce tems-là, dans cette République Chrétienne, une Milice qui fait la sûreté de leurs Fron-

1610. tieres, qui tient leurs propres Sujets dans le devoir après les y avoir fait rentrer, qui les sert gratuitement, & qui est toujours prête à marcher au premier ordre qu'elle en reçoit : mais on peut bien croire qu'un si bel Établissement n'est parvenu que par dégrés à ce point de perfection où je vais le représenter sur des Mémoires de la plus grande autenticité (1).

Les Rois Catholiques sont les Souverains absolus de cette République.

C'est une erreur, dans laquelle tous ceux qui ont vû par eux-mêmes ce qui se passe dans cette République Chrétienne, & qui ont le plus d'intérêt à ne s'en pas laisser imposer, n'ont jamais donné, que les Jésuites y sont tellement les Maîtres, que leurs Néophytes ne reconnoissent d'autre autorité que la leur. Elle ne doit le cours qu'elle a eu presque partout, & qu'elle a encore dans un certain Monde, qu'à des Particuliers, qui, pour se venger de n'avoir pu obtenir que les Chrétiens fussent donnés en Commande, comme tous les autres de cette Province, ont inventé cette calomnie. La vérité est que les Rois d'Espagne ont toujours eu non-seulement la même autorité dans toutes les Réductions, que dans toutes les autres parties de leur Empire en Amérique, mais qu'ils n'y ont point de Sujets qui leur soient plus soumis, ni qui exécutent plus ponctuellement leurs ordres,

(1) Le Docteur François Xarque, Livre 8 : M. Muratori, *il Christianesimo felice* : Dom Antoine de Ulloa, *Relacion Historical* : le Décret de Philippe V, du 28 Décembre 1743 : Lettres de plusieurs Evêques & Gouverneurs qui en ont fait la Visite, & qui se trouveront dans les Preuves.

que ceux dont nous parlons.

Leur ſoumiſſion eſt même d'autant moins ſuſpecte, qu'ils n'y ont point été forcés, & qu'elle a la Religion pour fondement. Leurs Miſſionnaires, à meſure qu'ils les raſſembloient, après les avoir tirés de leurs Montagnes & de leurs Forêts, & qu'ils leur faiſoient ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile, n'ont jamais manqué de les engager à ſe déclarer Sujets, ou Vaſſaux, comme les Rois Catholiques s'expriment dans tous leurs Reſcrits, de la Couronne d'Eſpagne; & ils en ſont venus à bout, en leur faiſant comprendre que c'étoit le ſeul moïen d'aſſurer leur liberté. Il n'eſt pas néceſſaire de dire que pour amener-là des Barbares accoutumés à ne reconnoître aucune autorité ſur la terre, pas même celle de leurs Caciques, qu'autant qu'ils le vouloient bien, il a fallu les y diſpoſer peu-à-peu, & que leur acquieſcement fut le fruit de l'amour & de la confiance que leurs Peres en Jeſus-Chriſt avoient ſu s'attirer de leur part, & de l'aſcendant qu'ils prirent ſur eux, en ſe ſacrifiant en toute rencontre pour défendre leurs intérêts.

1610.

Comment les Jéſuites s'y ſont pris pour engager leurs Indiens à ſe ſoumettre à ce Prince.

La guerre qu'ils eurent bientôt à ſoutenir contre les Portugais du Breſil, obligea leurs Paſteurs à faire un pas en avant. L'impoſſibilité, où ils les virent de ſe défendre contre un Ennemi ſi puiſſant, les autoriſa à leur ſuggerer qu'afin d'intéreſſer le Roi Catholique à ne rien épargner pour leur conſervation, il falloit qu'ils ne ſe bornaſſent point à une ſimple déclaration de Vaſſelage, mais qu'ils lui juraſſent une dépen-

Le Tribut qu'ils paient au Roi d'Eſpagne.

1610. dance & un attachement ſans limitation dont ils n'avoient pas à craindre que Sa Majeſté abuſât jamais pour appeſantir leur joug, puiſqu'elle s'étoit déclarée qu'elle vouloit les regarder moins comme ſes Vaſſaux, que comme ſes Enfans; & ils le firent de bonne grace. Tant que dura la guerre, leur extrême pauvreté, & les extrêmités où ils ſe trouverent réduits, ne permirent point qu'on leur parlât de Tribut; & ce ne fut qu'en 1649, que Philippe IV les aïant honorés du titre de ſes plus fideles Vaſſaux, & aïant accompagné cette faveur des plus grandes marques de confiance, en les déclarant la Barriere du Paraguay contre le Breſil, nouvellement détaché de la Couronne d'Eſpagne par une ſuite de la révolution du Portugal, & contre les Nations Indiennes ennemies des Eſpagnols, ce Prince renouvella en même tems le Privilege qui les exemptoit de tout autre ſervice que du ſien, & du Tribut que païoient les autres Indiens, & ſe contenta pour le droit de Vaſſelage que les Hommes ſeuls, depuis l'âge de dix-huit ans accomplis, juſqu'à cinquante, païaſſent à ſon Tréſor un écu par tête (1). Ce fut le Comte de Salvatierra, Viceroi du Pérou, qui régla ce Tribut par ordre du Roi. Au reſte les ſervices, qu'ils n'ont point ceſſés depuis ce tems-là, & dont nous aurons ſouvent occaſion de parler, ſervices qu'ils rendent, non-ſeulement ſans recevoir aucune paie, mais encore à leurs frais, excedent de beaucoup le Tribut qu'on leve ſur tous les au-

(1) *Un peſo de ocho reales.*

tres Indiens Vaſſaux de la Couronne d'Eſp. 1610.

Tout cela fut encore confirmé en 1663, par un Décret du même Philippe IV, qui régloit que ſur ce Tribut ſeroient priſes les Penſions que la Caiſſe roïale donnoit pour l'entretien & la ſubſiſtance d'un Miſſionnaire dans chaque Bourgade : car lorſqu'il y en a deux, ce qui eſt aſſez ordinaire, & preſque toujours néceſſaire, ce ſont les Maiſons de la Province qui fourniſſent à l'entretien du ſecond, & à celui de deux Supérieurs généraux de la Miſſion, dont l'un fait ſa réſidence dans les Réductions du Parana, & l'autre dans celles de l'Uruguay. En 1711 Philippe V, à qui on avoit préſenté un grand Mémoire, où l'on inſiſtoit beaucoup ſur la modicité du Tribut, celui des autres Indiens étant de cinq écus par tête, défendit de rien changer à ce qui étoit reglé ; & quelqu'un aïant aſſuré à ce Prince que ce leger Tribut ne ſe païoit pas exactement, Sa Majeſté, qui fut inſtruite du contraire, dans les Inſtructions qu'elle donna en 1716 à Dom Bruno-Maurice de Zavala qu'elle veñoit de nommer Gouverneur de Rio de la Plata, après lui avoir particulierement recommandé les Indiens qui ſont ſous la conduite des Jéſuites, le chargea de leur donner ſa parole roïale, qu'elle n'augmenteroit jamais leur Tribut.

Les Réductions ſont déclarées Doctrines, ou Cures proprement dites.

Dans deux Décrets de Philippe IV, datés de 1650 & 1652, les Réductions, dont nous parlons, ſont déclarées *Doctrines* ; c'eſt le nom que l'on donne dans l'Amérique Eſpagnole, aux Cures, ou Paroiſſes proprement dites ; & il eſt ordonné à l'Au-

1610. dience roïale des Charcas d'y faire observer les droits du Patronnage roïal, lequel n'y fut pourtant établi que par un troisieme Décret, du 15 de Juin 1654, par lequel Sa Majesté déclare que désormais ces mêmes Réductions seront sur le pied des autres Doctrines; que le Provincial des Jésuites, ou en son absence, le Supérieur des Missions, chacun dans son Département, présentera pour chaque Doctrine, au départ ou à la mort du Missionnaire, trois Sujets au Gouverneur de la Province, lequel en qualité de Vice-Patron, choisira celui des trois qu'il jugera à propos; & que si les Jésuites refusent de se soumettre à ce Réglement, le Gouverneur, de concert avec l'Evêque Diocesain, nommera à ces Cures des Prêtres séculiers, ou des Religieux des autres Ordres.

Mais il est bon de savoir que ce Réglement fut fait dans les circonstances les plus critiques, où les Jésuites se soient jamais trouvés au Paraguay. Toute l'Espagne, & l'Europe entiere, étoient inondées de Mémoires affreux contre ces Missionnaires, que répandoient les Partisans de Dom Bernardin de Cardenas, Evêque, de l'Assomption; & un des griefs que ce Prélat, & ses Procureurs à la Cour d'Espagne, avançoient avec le plus d'assurance contre eux, étoit que dans leurs Réductions ils fraudoient autant qu'ils le pouvoient les Droits du Roi. Ils se défendirent très bien; mais il leur fallut du tems, parcequ'on ne leur disoit rien que de général. D'ailleurs il paroît qu'ils avoient contre eux le Président du

Conseil roïal des Indes, & ce fut ce qui donna occasion aux trois Décrets, dont je viens de parler.

1610.

Dans les deux premiers, qui étoient adressés à l'Audience roïale des Charcas, le Roi laissoit au Provincial des Jésuites la liberté de changer les Curés, quand il le jugeroit à propos, sans être même obligé d'en dire les raisons, mais sous la même condition de proposer au Gouverneur trois autres Sujets pour les remplacer; & l'Audience roïale aïant communiqué ces ordres aux Gouverneurs du Paraguay & de Rio de la Plata, qui avoient des Réductions dans leurs Gouvernemens, ceux-ci les notifierent au Provincial des Jésuites, qui s'y soumit sans aucune difficulté.

Sagesse & moderation des Jésuites en cette occasion.

Ceux qui avoient attiré aux Jésuites ces marques de défiance de la part du Roi, ne s'y attendoient pas. C'étoit un piége, qu'ils leur tendoient, & ils n'y donnerent point. Ils savoient bien, & nous en verrons plus d'une preuve dans la suite de cette Histoire, que s'ils avoient répondu, comme ils le pouvoient faire sans qu'on y pût trouver à redire, qu'il étoit contre leur Institut de posseder des Cures laïques, leurs Réductions se seroient bientôt trouvées sans Habitans; ils ne firent même aucune représentation, & leur prompte soumission fit plus que n'auroient pu faire les représentations les plus fortes. Ils ne manquent à rien de ce qu'ils doivent aux Gouverneurs & aux Evêques Diocésains, » qui de leur » côté, dit Dom Antoine de Ulloa (1),

(1) Relacion del Viage a la America meridional, Liv. 1. Ch. XV.

1610.

» persuadés qu'un Provincial connoît mieux
» ses Inférieurs que personne, le laissent le
» Maître du choix de ceux qu'il juge à pro-
» pos d'établir en qualité de Pasteurs de
» leurs Réductions, comme ils le faisoient
» auparavant «. On trouve même le terme de Réduction aussi souvent emploïée, que celui de Doctrine, dans les dernieres Cédules & autres Rescrits des Rois d'Espagne.

Subordination entre les Missionnaires.

J'ai dit que dans chaque Bourgade il y a ordinairement deux Jésuites; le second est presque toujours un Missionnaire nouvellement arrivé d'Europe, ou un jeune Prêtre qui vient de finir ses études de Théologie dans l'Université de Cordoue : il sert de Vicaire au Curé, & apprend en même tems la Langue des Indiens. Il est même quelquefois nécessaire d'en envoïer un troisieme, comme pendant les maladies épidémiques, qui sont fort fréquentes dans ce Païs, & sans lesquelles toutes les Bourgades seroient aujourd'hui plus que doublées. Car alors elles ne sont plus que comme de grands Hôpitaux, & deux Prêtres ne suffiroient pas pour soulager les Malades, pour leur administrer les Sacremens, & pour enterrer les Morts. Au reste, la subordination est parfaite entre les Jésuites. Le Curé est Supérieur chez lui; & comme il a toujours six Enfans destinés à servir l'Eglise, sa Maison est une petite Communauté, où tout se fait au son de la cloche. Lui-même, quoiqu'établi au nom du Roi, est dans une dépendance entiere du Supérieur de la Mission, qui est continuellement occupé à fai-

re la Visite des Paroisses; & de son Provincial, qui y fait aussi réguliérement la sienne; de sorte que Dom Antoine de Ulloa n'a rien dit de trop, en représentant tous ces Missionnaires comme une Famille bien reglée. 1610.

Nombre des Réductions & leur division.

Le nombre des Réductions est aujourd'hui de trente, dont les treize les plus proches du Parana sont du Diocèse de l'Assomption, & ont été du Gouvernement du Paraguay jusqu'à l'année 1726, que pour les raisons que je dirai dans la suite, Philippe V manda que par provision, & jusqu'à nouvel ordre, elles seroient sous la Jurisdiction du Gouverneur de Rio de la Plata. Quelque tems après, on recommença à inquiéter les Néophytes, au sujet du Tribut, & on fit de fortes instances au Roi, pour l'engager à l'augmenter; mais il le refusa, & par son Décret, du 28 de Décembre 1743, il défendit d'y rien ajoûter. Il déclara même que s'il lui étoit dû quelque chose du passé, il le remettoit aux Néophytes, & voulut qu'on leur fît savoir qu'il en usoit ainsi, pour reconnoître leur fidélité, & les importans services qu'ils lui avoient rendus.

Des Dîmes.

Ces services, dont nous parlerons aussi en leur tems, & ce que les Espagnols ont souvent à souffrir de la part des Indiens, ou non soumis, ou révoltés, sont une preuve qui devient de jour en jour plus sensible, qu'il seroit à souhaiter qu'on eût tenu avec tous les Peuples de l'Amérique, la même conduite dont on a si souvent fait un crime aux Jésuites du Paraguay, & qui leur a attiré tant de persécutions. Mais ce qui prou-

1610.

ve encore mieux l'animosité avec laquelle on s'est attaché à les traverser, c'est que tandis que les Indiens qui étoient sous la conduite des autres Religieux & des Prêtres séculiers, étoient en possession de ne point païer de Dîmes aux Evêques, on n'attaquoit sur cela que ceux des Jésuites. On obtint même, en 1694, un Edit qui leur ordonnoit de le païer : mais le Chapitre de l'Assomption aïant représenté au Conseil que les autres n'y avoient jamais été soumis, quoiqu'ils fussent plus en état de les païer, le Conseil jugea qu'il seroit peut-être dangereux de vouloir les y soumettre. Dans la suite on suggera à Dom Joseph Peralta, Evêque de Buenos Ayrès, d'exiger les Dîmes des dix-sept Réductions, qui sont dans son Diocèse, & il répondit qu'il s'en donneroit bien de garde, aïant reconnu par lui-même qu'elles n'étoient nullement en état de porter cette charge (1).

Du Gouvernement intérieur des Réductions.

On ne peut douter que le Gouvernement intérieur des Réductions ne roule principalement sur les Missionnaires. Le génie borné de leurs Néophytes exige qu'ils entrent dans toutes leurs affaires, & qu'ils les dirigent autant pour le temporel que pour le spirituel. Cependant chaque Bourgade a tous les mêmes Officiers de Justice & de Police, que les Villes Espagnoles ; un Corrégidor, qui est choisi par les Indiens mêmes avec l'assistance des Missionnaires ; des Régidors & des Alcaldes, qui sont choisis de la même maniere : mais ces élections

(1) Voïez la Lettre au Roi, imprimée à la suite du Décret de Philippe V, du 28 Déc. 1743.

doivent être confirmées par le Gouverneur de la Province ; & comme on ne ſauroit guere compter ſur la capacité de ces Officiers, ils ne peuvent infliger aucune peine, ni rien décider de quelqu'importance, ſans l'approbation de leurs Paſteurs. Ces peines au reſte ſe réduiſent à des prieres, à des jeûnes, à la priſon, & quelquefois au fouet, ces Néophytes ne faiſant point de fautes qui en méritent de plus ſéveres. Avant que de les empriſonner, on leur fait connoître leurs fautes avec beaucoup de douceur, & on n'a aucune peine à leur perſuader qu'ils méritent le châtiment. Auſſi le reçoivent-ils avec humilité ; & il eſt ſans exemple qu'aucun ait témoigné le moindre reſſentiment contre ſes Juges. » Ils ont, dit Dom » Antoine de Ulloa, une ſi grande confian» ce en leurs Paſteurs, que quand ils au» roient été punis ſans ſujet, ils croiroient » l'avoir mérité «. Enfin il y a dans chaque Bourgade un Cacique, qui en eſt comme le Chef ; mais ſes principales fonctions ſont pour le militaire. Il eſt exempt du Tribut, auſſi-bien que ſon Fils aîné. 1610.

Du Commerce avec les Eſpagnols.

On a cru devoir prendre les plus grandes précautions pour empêcher que ces nouveaux Chrétiens n'aient aucun commerce avec les Eſpagnols, & que ceux-ci n'aient pas même la liberté d'entrer dans leurs Bourgades, ſi ce n'eſt à la ſuite de l'Evêque & du Gouverneur. La néceſſité de cette précaution ſe fait ſentir de plus en plus, & il ne faut, pour s'en convaincre, que voir la différence qui ſe trouve entre ces Néophytes & ceux pour leſquels on ne l'a point

1610. prise. » La fermeté des Peres de la Compagnie, dit Dom Antoine de Ulloa, à » empêcher qu'aucun Espagnol, aucun » Métis, aucun Indien, n'entre dans ces » Réductions, a donné lieu à bien des calomnies contre eux ; mais les raisons » qu'ils ont eues d'en user ainsi, sont approuvées de toutes les personnes sensées. » Il est certain que sans cela leurs Indiens, » qui vivent dans la plus grande innocence, qui sont d'une docilité parfaite, qui » ne reconnoissent point dans le Ciel d'autre Maître que Dieu, & sur la Terre que » le Roi, qui sont persuadés que leurs Pasteurs ne leur enseignent rien que de bon » & de vrai, qui ne connoissent ni vengeance, ni injustice, ni aucune des passions qui ravagent la terre, ne seroient » bientôt plus reconnoissables.

On a même été presque jusqu'à présent sans leur permettre de parler la Langue Espagnole, on se contentoit d'apprendre aux Enfans à lire & à écrire dans cette Langue ; on apprenoit à lire & à écrire le Latin, à ceux qu'on destinoit à chanter dans les Eglises, & ils s'acquittoient de tout cela d'une maniere qui surprenoit : on croiroit en les entendant lire, qu'ils savent en perfection ces Langues ; & ils copient des Manuscrits sans faire une faute, & d'un très beau caractere. La raison qui engageoit les Missionnaires à s'en tenir là, c'est qu'ils ne sortoient point de chez eux, soit qu'on les appellât pour quelque expédition militaire, ou pour être emploïés au travaux du Roi, que quelque Missionnaire ne les accompagnât

pour leur ſervir en même tems d'Aumônier & d'Interprête, & qu'il y auroit eu beaucoup de danger pour eux à communiquer avec les Eſpagnols. Cependant Philippe V, craignant que cette réſerve ne fît naître des ſoupçons contre la droiture des intentions des Jéſuites, a ordonné par ſon Décret, du 28 Décembre 1743, qu'on enſeignât à tous à parler Eſpagnol; mais comme ils y ont une extrême répugnance, qu'à moins qu'on ne les y force, on ne pourra jamais les y réſoudre, on aura bien de la peine à y emploïer la voie de la rigueur. 1610.

Du génie de ces Indiens.

Nous avons déja vû plus d'une fois que ces Indiens ont naturellement l'eſprit fort bouché, & ne comprennent rien à ce qui ne tombe pas ſous les ſens : cela parut à leurs premiers Miſſionnaires aller juſqu'à la ſtupidité; ce qui les fit douter pendant quelques tems, ſi au Baptême près, on pouvoit les admettre indifféremment à la participation des Sacremens. Ils ne voulurent pas même ſe décider dans un point de cette conſéquence ſur leurs propres lumieres : ils conſulterent les Evêques du Pérou aſſemblés dans un Concile à Lima; & la réponſe qu'ils en reçurent fut, qu'on ne devoit les y admettre qu'avec bien des précautions. Mais on n'eut pas long-tems beſoin d'en uſer, parcequ'on s'apperçut bientôt que le Maître intérieur, qui donne, quand il lui plaît, l'intelligence aux plus petits Enfans, ſe communiquoit d'une maniere ſenſible à ces nouveaux Chrétiens. On n'a peut-être jamais vû de preuve plus convainquante d'une vérité qui eſt bien glorieuſe à notre

1610. ſainte Religion, & qui prouve invinciblement qu'elle eſt la ſeule véritable, c'eſt qu'en même tems qu'elle pénetre les cœurs les plus durs des ſentimens les plus nobles & les plus élevés, elle perfectionne la raiſon, & répand dans les eſprits les plus vives lumieres.

Leur talent pour les Arts, leur goût pour la Muſique & pour le Chant.

Ils réuſſiſſent, comme par inſtinct, dans tous les Arts auxquels on les a appliqués, & on ne leur a appris que ceux qui leur étoient néceſſaires, pour n'avoir pas beſoin de recourir à des ſecours étrangers. On ne leur a reconnu aucune capacité pour rien inventer; mais on s'eſt bientôt apperçu qu'ils avoient au ſuprême dégré le talent d'imiter tout ce qu'ils voient. Il ſuffit, par exemple, de leur montrer une Croix, un Chandelier, un Encenſoir, & de leur donner la matiere pour en faire de ſemblables; & on auroit de la peine à diſtinguer leur ouvrage d'avec le modele qu'ils ont eu devant les yeux. Ils font & touchent très bien toutes ſortes d'Inſtrumens de muſique; on leur a vû faire les Orgues les plus compoſées ſur la ſeule inſpection qu'ils en ont eue, auſſi-bien que des Sphères aſtronomiques, des Tapis à la maniere de Turquie, & ce qu'il y a de plus difficile dans les Manufactures. Ils gravent ſur l'airain, après l'avoir poli, toutes les figures qu'on leur trace; ils ont naturellement l'oreille juſte, & un goût d'harmonie ſingulier. Le Pere Cattaneo, que j'ai déja cité, aſſure qu'il a vû un Enfant de douze ans jouer ſur la Harpe, d'une main ſûre & légere, les airs les plus difficiles des Motets de Boulogne. Ils

ont d'ailleurs la voix belle & sonore, ce que j'ai déja dit qu'on attribue aux eaux de leurs Rivieres. C'est tout cela, qui a engagé leurs Missionnaires à établir dans toutes leurs Eglises un Chœur de Musique ; l'expérience leur aïant fait connoître d'ailleurs que rien ne contribue davantage à leur inspirer de la dévotion, à leur donner du goût pour le Service divin, & à leur faire comprendre plus aisément les instructions qu'on leur fait, & qu'on a mises en chant. 1610.

Comment on les a attirés à la connoissance du vrai Dieu.

Ce goût naturel a même beaucoup servi à peupler les premieres Réductions. Les Jésuites, en navigeant sur les Rivieres, s'apperçurent que quand, pour se désennuïer saintement, ils chantoient des Cantiques spirituels, des Trouppes d'Indiens accouroient pour les entendre, & paroissoient y prendre un goût singulier. Ils en profiterent pour leur expliquer ce qu'ils chantoient ; & comme si cette mélodie eût changé leurs cœurs, & les eût rendus susceptibles des sentimens, qu'ils vouloient leur inspirer, ils n'avoient aucune peine à leur persuader de les suivre, ils les trouvoient dociles, & peu-à-peu ils faisoient entrer dans leur esprit les plus grands sentimens de la Religion. Ils réaliserent ainsi dans ces Païs sauvages ce que la Fable raconte d'Orphée & d'Amphion.

Des Arts, qu'ils cultivent, & de leurs Atteliers.

Chaque Réduction a une Ecole, où les Enfans apprennent à lire & à écrire ; il y en a une autre pour la Musique & la Danse. Dom Antoine de Ulloa dit qu'on enseigne à quelques-uns le Latin, & qu'ils l'apprennent fort bien ; mais je crois que cela se

réduit à le lire correctement & à le bien
1610. prononcer. Le Pere Cattaneo fut surpris, à son arrivée à Buenos Ayrès, de voir monter dans la Chaire du Réfectoire du Collége de cette Ville un jeune Néophyte, pour y faire la lecture pendant la table, & de l'entendre lire en Latin & en Espagnol, aussi-bien qu'auroit pu faire un Homme parfaitement versé dans ces deux Langues. J'ai déja dit, qu'ils copient très exactement des Manuscrits; & on en voit aujourd'hui à Madrid un très grand, de la main d'un Indien, qui feroit honneur au meilleur Copiste, & pour la beauté du caractere, & pour l'exactitude.

Il y a partout des Atteliers de Doreurs, de Peintres, de Sculpteurs, d'Orfevres, d'Horlogers, de Serruriers, de Charpentiers, de Menuisiers, de Tisserands, de Fondeurs, en un mot, de tous les Arts & de tous les Métiers qui peuvent leur être utiles. Dès que les Enfans sont en âge de pouvoir commencer à travailler, on les conduit dans ces Atteliers, & on les fixe dans ceux pour lesquels ils paroissent avoir plus d'inclination; parcequ'on est persuadé que l'Art doit être guidé par la Nature. Leurs premiers Maîtres ont été des Freres Jésuites, qu'on avoit fait venir à ce dessein. Quelquefois même des Missionnaires ont été obligés de mener la Charrue, & de manier la Bêche, pour les initier dans l'Agriculture, & pour les engager par leur exemple à labourer la terre, à semer, & à faire la recolte. Enfin, ces Néophytes ont eux-mêmes bâti leurs Eglises sur les desseins qu'on leur en a donnés;

& ces Egliſes ne dépareroient pas les plus belles d'Eſpagne & du Pérou, tant pour la beauté de la ſtructure, que pour la richeſſe & le bon goût de l'argenterie & des ornemens de toutes les eſpeces. 1610.

De leurs Maiſons & du travail des Femmes.

Il n'en eſt pas de même de leurs Maiſons. Pendant bien des années, rien n'étoit plus ſimple, ni plus pauvre : elles étoient bâties de cannes revêtues d'un torchis. On n'y voïoit ni fenêtres, ni cheminées, ni ſiége, ni lit : tout le monde couchoit dans des hamachs, qui ne paroiſſoient point pendant le jour ; le feu étoit au milieu ; le jour & la fumée n'avoient point d'autre entrée ni d'autre iſſue que par la porte. On y étoit aſſis à terre, & on n'y voïoit preſque point de meubles. Aujourd'hui elles ſont auſſi commodes, auſſi propres, & auſſi bien meublées, que celles des Eſpagnols du commun. On a même commencé à les bâtir de pierres & à les couvrir de tuiles. Le travail des Femmes n'eſt pas moins reglé que celui des Hommes. Au commencement de la ſemaine on leur diſtribue une certaine quantité de laine & de coton, qu'elles doivent rendre le Samedi au ſoir, toute prête à mettre en œuvre pour faire des toiles & des étoffes. Elles ſont auſſi quelquefois occupées à certains travaux de la Campagne, qui ne paſſent point leurs forces ni leur capacité.

De leur Commerce.

Comme ils ont beſoin de bien des choſes que leur Païs ne produit point, il faut qu'ils ſe les procurent par le Commerce ; ils le font par échange des fruits de leur Païs, & de ceux de leur induſtrie. Le plus conſidéra

1610. ble eſt celui de l'herbe de Paraguay : ils en ont fait partout des Plantations ; & le débit en eſt aſſuré, parceque perſonne dans ce Païs ne peut s'en paſſer. J'ai dit qu'on en a tiré les premiers plants du Canton de Maracayu, où cette herbe eſt de la meilleure eſpece : ils n'ont point ou ont fort peu dégénéré dans les Réductions. Ils négocient auſſi le miel & la cire, qu'ils vont recueillir dans les Forêts. Tout cela eſt expliqué dans le Décret de Philippe V, que j'ai déja ſi ſouvent cité. On a voulu trouver à redire à la maniere dont ſe fait le Commerce ; mais tout y eſt autoriſé par le Souverain, qui en a reconnu la néceſſité indiſpenſable, pour la conſervation de cette République.

De l'uſage des armes à feu.

On verra en ſon lieu les raiſons qui ont obligé les Miſſionnaires à demander pour leurs Néophytes, & les Rois Catholiques à leur permettre, l'uſage des Armes à feu. Cela étoit en effet abſolument néceſſaire pour les empêcher de périr tous juſqu'au dernier dans un dur eſclavage, ou d'être obligés de ſe diſſiper dans les Bois & ſur les Montagnes, où ils n'auroient pas même été toujours en ſûreté. Il eſt même vrai de dire que ce ſont les Rois Catholiques, qui tirent aujourd'hui le plus grand avantage de cette grace qu'ils leur ont accordée. Les Eſpagnols ſe récrierent beaucoup ſur cette nouveauté ; mais c'étoit leur intérêt particulier, qui les faiſoit parler. Il n'eſt rien qu'ils n'aient tenté pour en faire révoquer la permiſſion ; & pendant bien des années le Conſeil roïal des Indes n'a guere eu d'affaires qui l'aient plus occupé pour l'Amérique,

que celle-là, ni qui ait été sollicitée avec plus de chaleur de la part de ceux qui s'y opposoient : mais l'intérêt de l'État, joint à celui de la Religion, a prévalu. Philippe V, bien persuadé que les Missionnaires sont plus interessés que personne à empêcher que leurs Néophytes n'abusent de la liberté qu'ils ont d'être toujours armés, se contente dans son Décret, du 28 Décembre 1743, de recommander au Provincial des Jésuites de conférer avec ses Religieux sur les moïens de prévenir les inconvéniens qui en pourroient arriver; & au cas qu'il y eût la moindre apparence de soulevement, il le charge d'informer de bonne heure le Conseil, des mesures qu'il y auroit à prendre, pour n'être pas surpris. Mais il y a d'autant moins de sujet d'appréhender rien de semblable de la part des Néophytes, que leur bonheur & leur sureté dépendent de leur fidélité : or rien ne pourra y donner atteinte, tandis qu'on n'attentera point à leur liberté; & il n'y a que les Ennemis du Roi & de l'État, qui puissent en concevoir le dessein.

1610.

De la maniere dont les biens sont administrés dans cette République.

Bien des gens croient que dans cette République personne ne possede rien en propre, & que toutes les semaines on distribue à chaque Famille tout ce qui lui suffit pour sa nourriture, & de tems en tems pour son entretien. Il peut bien y avoir eu quelque chose de semblable, lorsque ces Indiens, nouvellement réunis, n'étoient point encore en état de se procurer leurs besoins par leur travail, & qu'ils n'étoient ni fixés, ni bien établis dans des lieux sûrs. Mais depuis

1610. ſurtout qu'ils n'ont plus à craindre d'être obligés de changer de demeure, on a diſtribué à chaque Famille une portion de terrein, qui peut, s'il eſt cultivé comme on leur a appris à le faire, leur fournir le néceſſaire. Or ils ne connoiſſent point encore, & du caractere dont ils ſont, & de la maniere dont on les éleve, il y a tout lieu d'eſperer qu'ils ne connoîtront jamais le ſuperflu. Au reſte, on ſait tout ce qu'ils retirent de leurs Terres : il en eſt de même du produit de leur Commerce, qui ne peut ſe faire que ſous les yeux de ceux qui ſont les plus intéreſſés à y veiller de près.

Toutes les Terres du Païs où les Réductions ſont ſituées, ne ſont pas propres aux mêmes productions : dans celles qui approchent le plus du Tropique, comme celles des environs du Parana, on recueille du Miel, de la Cire, du Maïz & du Coton. Les plus Méridionales fourniſſent de la Laine, du Chanvre & du Froment ; on y trouve de bon Pâturages, couverts de Troupeaux de Bœufs & de Moutons : les Bois & les Rivieres fourniſſent partout du Gibier & du Poiſſon ; or ce qu'on ne tire pas de la Terre & des Rivieres, on l'a par échange : on ne connoît encore là ni l'or ni l'argent, que pour décorer les Autels. Mais outre ces Terreins, qui ont été donnés en propre à chaque Pere de Famille, ou qu'on défriche à meſure que les Réductious ſe peuplent, il y en a qui appartiennent à la Commune, & dont les fruits ſont dépoſés dans des Magaſins publics, pour les beſoins imprévûs, pour l'entretien des Egliſes & de

tout ce qui concerne le Culte divin, pour les Veuves, les Orphelins, les Infirmes; pour ceux qui ſont occupés du ſervice des Autels, qui ſont commandés pour la guerre ou pour les travaux du Roi; pour les Caciques, les Corrégidors & autres Officiers, qui veillent au bon ordre & à la Police; pour ceux qui ſont dans l'indigence, quelle qu'en ſoit la cauſe; pour ſuppléer aux mauvaiſes récoltes, ce qui s'étend même aux autres Bourgades, qu'on ſecourt autant qu'il eſt poſſible dans leurs beſoins. Le ſurplus, quand il y en a, ſe met dans la maſſe du Commerce, ſur le fond duquel on paie le Tribut; on achete les Proviſions pour la guerre, & les munitions que le Roi ne fournit pas : enfin c'eſt encore ſur le même fond, qu'on achete de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre, de l'acier, pour fabriquer les Armes, & pour décorer les Autels. 1610.

Des Bourgades, des Arſenaux, de l'indolence des Indiens.

Les Réductions ſont aſſez grandes, les Rues tirées au cordeau, les Maiſons uniformes. La Place publique, à laquelle l'Egliſe fait face, eſt au milieu, auſſi-bien que l'Arſenal, où toutes les Armes & les Munitions ſont renfermées. On y fait l'exercice toutes les ſemaines; car il y a dans chaque Bourgade deux Compagnies de Milices, dont les Officiers ont un Uniforme fort propre galonné d'or & d'argent, chacun ſelon ſon grade; mais ils ne les portent que quand ils vont en guerre, & lorſqu'ils font l'exercice. Les Officiers Municipaux ont auſſi des habits qui les diſtinguent. Quant à l'habillement ordinaire, les Hommes ont un pourpoint & des culottes à-peu-près

1610. comme les Eſpagnols, & par-deſſus un ſarrau de toile blanche, qui leur deſcend plus bas que les genoux. Quelquefois ce ſarrau eſt de toile de couleur, & c'eſt une diſtinction qui s'accorde à titre de récompenſe. L'habillement des Femmes conſiſte en une chemiſe ſans manches, qui deſcend juſqu'aux pieds. Elles n'ont que cela quand elles travaillent aux Champs ; hors de-là, elles mettent par-deſſus une camiſole un peu flottante. Tous ont les jambes & les pieds nus, & ne portent rien ſur la tête. Les cheveux ſervent de voile aux Femmes, & quand elles portent quelque fardeau, elles l'attachent aux deux bouts d'une large courroie, qu'elles ſe paſſent ſur le front, comme font les Femmes ſauvages du Canada.

Des Edifices publics.

Les Miſſionnaires ſont logés à côté de l'Egliſe ; les Magaſins, les Atteliers, les Greniers où l'on dépoſe ce qu'on recueille des Terres communes qui ſont toujours cultivées à frais communs, ſont ſur la même ligne. Dans les Réductions les plus éloignées des Villes, & dans celles où l'on ne peut aller que par terre, le fer & l'acier ſont fort rares ; on y eſt ſouvent obligé de faire des outils de pierre, ou d'un bois durci au feu. Le métal dont on fait les Cloches ſe tire de Coquimbo, Ville du Chili, où on l'échange avec les denrées qui y ſont de débit ; & non-ſeulement ceux qui font ce Commerce, mais généralemenr tous ceux qui vont porter leurs Marchandiſes dans les Villes Eſpagnoles, ſont défraïés dans ces Voïages, & leurs champs cultivés à fra s communs. On ſait au juſte ce qu'ils doivent rapporter, parceque tous les prix ſont fixés,

de sorte qu'on ne marchande jamais.

1610.

Malgré cette Police, & toutes les mesures qu'on prend pour ne laisser jamais manquer personne du nécessaire, les Missionnaires y sont fort embarrassés. Cela vient de trois défauts, dont ils n'ont encore pu corriger leurs Néophytes; leur peu de prévoïance, leur paresse, & leur peu d'œconomie; d'où il arrive que souvent ils n'ont pas de quoi semer. Il faut bien alors qu'on leur prête ce qui leur manque; mais on les oblige de remettre après la récolte la même quantité de grains, qu'on leur a prêtée. Pour ce qui est des autres Provisions, si l'on n'y tenoit la main de près ils se trouveroient bientôt sans avoir dequoi vivre. Cela vient encore de ce qu'ils ont un appétit si dévorant, que quelques momens après qu'ils ont mangé, même au-delà de ce qu'il faut pour les rassasier, ils sont en état de recommencer. On étoit même contraint dans les commencemens de ne pas laisser à leur discrétion les Bœufs dont ils se servoient pour labourer, de peur que par paresse ils ne se donnassent point la peine de les dételer quand ils avoient fini, ou qu'ils ne les missent en piéces pour les manger, comme ils ont fait plus d'une fois, s'excusant, quand on les en reprenoit, sur ce qu'ils avoient faim.

Embarras des Missionnaires pour faire subsister leurs Neophytes.

Il a donc fallu leur donner des Surveillans, qui sont exactement la visite partout, pour voir s'ils travaillent, & si leurs Bestiaux sont en bon état; & ces Surveillans sont en droit de les punir, quand ils les trouvent en faute, ce qui est aujourd'hui assez rare. Du

1610. reste, ils conviennent toujours de leur tort, & subissent le châtiment sans murmurer : toutes leurs fautes sont des fautes d'Enfans ; ils le sont toute leur vie en bien des choses, & en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. Cependant, malgré toutes les précautions dont je viens de parler, il faut souvent encore avoir recours aux expédiens pour faire subsister bien des Familles jusqu'au bout de l'année ; car on ne souffre aucun Mendiant dans cette République, de peur d'y introduire le vol, & de fomenter la paresse. Le moïen le plus efficace pour corriger ce dernier defaut, est de condamner les Paresseux à cultiver les Champs réservés, dont nous avons parlé, & qu'on a nommés *la Possession de Dieu* ; mais comme on ne doit pas bien compter sur de pareils Travailleurs, on les associe avec d'autres, dont on est plus sûr. On oblige aussi les Peres de Famille à y envoïer de bonne heure leurs Enfans, pour les former & les accoutumer au travail. Leur tâche est réglée selon leurs forces, & ils sont toujours châtiés quand ils ne l'ont pas remplie.

De l'union qui regne dans les Réductions.

Un des plus grands avantages qu'on retire de cette Police, est qu'on ne laisse jamais personne oisif ; d'ailleurs elle entretient, non-seulement dans chaque Bourgade, mais encore dans toute cette République, une union parfaite, & dont on est frappé d'abord. On n'y voit jamais ni procès, ni querelles ; le mien & le tien n'y sont pas même connus, parceque c'est n'avoir jamais rien à soi, que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a, avec ceux

qui sont dans le besoin, & d'être autant & quelquefois plus occupé pour les autres, que pour soi-même. C'est ainsi que les Auteurs de cet Établissement se sont servis des défauts mêmes de ces Indiens, pour leur procurer le bien le plus précieux de la Société, & l'exercice continuel de la premiere des vertus Chrétiennes, qui est la Charité. Une seule chose manque encore à leur bonheur, c'est que faute de fond, on n'a pu établir jusqu'ici dans chaque Bourgade, ou du moins dans chaque Canton, un Hôpital, & une bonne Pharmacie, comme on a fait parmi les *Moxes*, où les Jésuites du Pérou ont formé une République sur le modele de celle des Guaranis. Mais ils ont trouvé pour cela des ressources, qu'on ne doit pas attendre de trouver au Paraguay, où il n'y a point de personnes opulentes, & où l'on ne voit pas de bon œil des Indiens, qui ne dépendent que du Souverain, & qui ne servent que l'État. 1610.

Ce qui contribue encore davantage à entretenir parmi ces nouveaux Chrétiens la belle harmonie qu'on y admire, est la subordination & le concert qui y regnent dans le Gouvernement, par rapport au spirituel. En quelque situation que ceux, qui ont eu jusqu'ici la conduite immédiate de chaque portion de ce Troupeau rassemblé par leurs soins, se soient trouvés, jamais ils ne se sont regardés que comme les instrumens des premiers Pasteurs; & tout ce qu'on a publié contre eux sur ce point, est tombé de lui-même, ou a été réfuté sans réplique par les plus SS. Prélats qu'aient eus les Provin-

Du Gouvernement Ecclésiastique.

1610. ces du Paraguay, du Tucuman & de Buenos Ayrès. Ces Missionnaires n'ont même entrepris ni conduit à sa perfection ce grand ouvrage, qu'avec le consentement & sous l'autorité des Evêques, & jamais n'ont affecté aucune indépendance dans l'exercice de leurs fonctions : ils n'ont usé des Priviléges, qu'ils tenoient du Saint Siége, que comme les Réguliers les plus soumis en usent partout. Ils ont plus fait : car, quoique les Rois Catholiques les eussent autorisés à établir des Réductions partout où ils le jugeroient à propos, & à les gouverner sous la direction de leurs Supérieurs, quand il a plu à des Evêques de les en retirer, & d'y envoïer d'autres Pasteurs, ils n'ont jamais fait difficulté de céder la place, quoiqu'ils prévissent bien que leur départ seroit bientôt suivi de la dissipation de leur Troupeau, comme il est arrivé plus d'une fois.

Des Visites des Evêques.

Les Visites des Evêques ne sont pas fort fréquentes dans les Réductions, surtout dans celles du Diocèse de Buenos Ayrès, parcequ'elles sont fort éloignées de cette Ville. D'ailleurs ces Voïages sont fort pénibles, on y court même d'assez grands risques, & ils coûtent beaucoup à ces Prélats, dont les revenus sont modiques, quoique les Indiens fassent une bonne partie des frais. On sait cependant qu'il ne tient, ni à eux, ni à leurs Missionnaires, qu'elles ne se fassent plus souvent, & qu'elles sont long-tems demandées avec de grandes instances, avant qu'on les obtienne. Les Indiens les sollicitent pour avoir la consolation de voir leur Evêque, & pour n'être pas

privés du Sacrement de la Confirmation : les Jésuites les demandent, parcequ'elles produisent toujours un renouvellement de ferveur dans leurs Eglises, & parcequ'il ne s'en est fait aucune, qui n'ait fait imposer silence à leurs Calomniateurs, ou qui ne leur ait procuré de la part de la Cour les plus grandes marques de satisfaction de leur conduite, sur le témoignage des Evêques. 1610.

Comme, avant que d'arriver aux premieres Réductions du Diocèse de Buenos Ayrès, il faut remonter assez long-tems l'Uruguay, dont la Navigation est pénible, & les bords infectés en plusieurs endroits de Barbares, Ennemis des Chrétiens ; qu'on n'y trouve aucun gîte, & qu'il faut tout porter jusqu'à son lit, dès que l'Evêque a annoncé sa Visite, deux ou trois Jésuites se rendent à Buenos Ayrès, avec un grand nombre de leurs Indiens, pour l'escorter. D'autres Néophytes ont ordre en même tems de se trouver aux postes qu'on leur a marqués de distance en distance, pour écarter les Ennemis, s'il s'en trouvoit, porter des rafraîchissemens, & relever ceux qui ont conduit le Convoi jusques-là. Cette derniere précaution est d'autant plus nécessaire, qu'on a vû plusieurs fois les Missionnaires arrêtés tout court à moitié chemin, parceque leurs Conducteurs se voïoient hors d'état d'avancer, par une petite Vérole, ou quelqu'autre Maladie, dont ils étoient presque tous attaqués en même tems.

Dès que le Prélat approche d'une Réduction, la nouvelle en est reçue avec les plus grands transports de joie, & deux Compa-

1610. gnies de Cavalerie partent ſur le champ, & ne s'arrêtent point qu'elles ne ſoient à la vûe du Cortége. Alors elles ſe forment, déploient leurs Enſeignes, & font en très bon ordre toutes leurs évolutions. Tous deſcendent enſuite de cheval, vont ſe proſterner aux pieds du Prélat, lui baiſent reſpectueuſement la main, & reçoivent ſa bénédiction. A une lieue de la Bourgade le Cacique & les Officiers de guerre, le Corrégidor, & les Officiers Municipaux, le Supérieur des Miſſions, le Curé, & quelques autres Jéſuites qui ſe ſont réunis des Réductions voiſines, viennent rendre au Prélat leurs reſpects, lui baiſer la main à genoux, & lui demander ſa bénédiction. L'Infanterie paroît enſuite, rangée en bataille ſous ſes Drapeaux; le ſon des Tambours, des Fifres & des Clairons, fait retentir toutes les Campagnes voiſines; l'Evêque paſſe au milieu de cette Trouppe, qui bat aux champs, & ferme enſuite la marche, toujours en bon ordre juſqu'à la Bourgade.

Le Prélat y entre aux acclamations du Peuple, & va d'abord à l'Egliſe, où il eſt reçu au ſon des Orgues, & où toutes les Femmes l'attendent; car on ne leur permet jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de ſe mêler avec les Hommes dans les occaſions publiques. La piété & la modeſtie, qui ſont peintes ſur leurs viſages, font toute leur parure; & la joie ſincere, qu'elles témoignent à la vûe du Pontife, ne manque jamais de lui tirer, & à toute ſa ſuite, les larmes des yeux. Pluſieurs même de ces Prélats ont aſſuré qu'elles ne diſ-

continuoient point de couler pendant tout le tems de leurs Visites. L'Evêque, après avoir donné sa bénédiction à ces Femmes, qui la reçoivent prosternées en terre & les mains jointes, est conduit à l'Autel, où il fait sa priere, puis entonne le *Te Deum*, qui est chanté par la Musique : ensuite il se rend au logis qui lui est préparé. Toute sa suite est aussi logée le plus commodément qu'il est possible, & servie avec beaucoup d'ordre & de propreté. 1610.

Le tems de la Visite se passe dans les exercices & les fonctions qui en sont l'objet, surtout à donner la Confirmation à tous ceux qui ne l'ont pas encore reçue ; mais tout cela est entremêlé de saintes réjouissances, où l'on est étonné de trouver un goût, un ordre, & une élégance, qu'on ne verroit pas dans bien des Villes policées d'Europe. Les acclamations précedent & conduisent le Prélat ; partout où il passe, la terre est jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes ; il passe sous des Arcs de triomphe, d'où pendent des fruits & des fleurs de toutes especes ; mais ce qui le jette dans un étonnement, dont il ne revient point, c'est le prodigieux changement qu'il remarque dans ces nouveaux Chrétiens, & dont il juge par la comparaison qu'il en fait avec les Infideles qu'il a eu occasion de rencontrer, & même avec les Chrétiens qui sont au service des Espagnols.

Ces Prélats ne sont pas moins surpris de trouver les Enfans, qu'on leur présente pour la Confirmation, si bien instruits de l'excellence de la Grace qu'ils doivent rece-

1610. voir dans ce Sacrement, & des obligations qu'elle leur impose. La cérémonie s'en fait avec beaucoup d'appareil; c'est une Fête à laquelle tout le monde prend part, & qui produit toujours un renouvellement de ferveur dans la Bourgade. On y retient le Prélat autant qu'il est possible, & son départ fait répandre bien des larmes, auxquelles il ne peut s'empêcher de joindre les siennes. On le conduit dans la Bourgade prochaine dans le même ordre & avec le même appareil qu'il a été reçu; & toute les Visites finies, il retourne à Buenos Ayrès avec le même cortége qu'il en étoit parti. Tout se passe de la même maniere dans les Visites que l'Evêque de l'Assomption fait dans les Réductions du Parana.

De la Visite des Gouverneurs, des Visiteurs ou Commissaires du Roi, du Provincial des Jésuites, & des nouveaux Missionnaires.

Le Gouverneur de la Province, les Commissaires & les Visiteurs envoïés par le Roi Catholique pour visiter les Réductions, sont reçus plus militairement, mais avec le même zele, & toujours avec les témoignages de la plus profonde soumission. Le Provincial des Jésuites, quand il fait sa premiere visite, est reçu avec des démonstrations de joie, & une effusion de cœur, qu'on sent bien que ce bon Peuple ne peut exprimer comme il le voudroit, & qui sont bien plus capables de le flatter, que tous les honneurs qu'il ne souffriroit pas qu'on lui rendît. S'il se trouve de ces Néophytes au débarquement des Missionnaires nouvellement arrivés d'Espagne (& s'ils en ont été avertis assez à tems, il s'y en trouve toujours un grand nombre), il n'est rien qu'ils n'imaginent pour exprimer leur joie. Les Fêtes ne fi-

nissent point dans la Ville tandis qu'ils y demeurent; il s'y mêle toûjours du spectacle, dont quelques Etrangers, & surtout les Protestans, ont cherché à embellir leurs Relations aux dépens des Jésuites. 1610.

Ceux qui les écrivent, & la plûpart de ceux qui les lisent pour s'en divertir, ne sont pas assez attentifs à discerner dans quel esprit tout cela se fait, & ne font pas réflexion que la différence & la variété des climats en produisent beaucoup dans les idées & dans les manieres; qu'il faut passer bien des choses à des Sauvages nouvellement humanisés, qui ne croient jamais en faire assez pour témoigner leur affection & leur reconnoissance à ceux qui les ont tirés de la barbarie & des ténebres de l'Idolâtrie, & qui, malgré les plus vives persécutions & avec des travaux immenses, leur ont procuré tous les avantages dont ils jouissent, surtout la liberté, dont ils connoissent d'autant mieux le prix, qu'ils voient leurs semblables gémir dans l'esclavage. Ils se rappellent sans cesse l'état misérable d'où on les a tirés; les Peres en instruisent leurs Enfans, ils voient tous les jours de leurs yeux ce qui se passe dans les autres Nations qui ne participent point à leur bonheur, & il n'est pas étonnant que cette vue produise en eux un attachement sans bornes pour les Missionnaires, & qu'ils suivent un peu leur génie pour le manifester.

Les Peres de leur côté y répondent par un retour continuel d'une tendresse plus que paternelle, & rien ne leur coûte pour cela. » Leurs plus grandes charges, dit Dom An-

1610.

» toine de Ulloa, ſont de viſiter les Mai-
» ſons, pour voir s'il n'y manque rien; di-
» ligence d'autant plus néceſſaire, que ſans
» cela ces Indiens laiſſeroient tout à l'a-
» bandon; d'être préſens lorſqu'on tue les
» Bêtes, non-ſeulement afin que la diſtri-
» bution des viandes ſe faſſe avec équité
» & proportion, mais encore pour empê-
» cher que rien ne ſe perde; de viſiter les
» Malades, & de pourvoir à tous leurs be-
» ſoins. Ces trois choſes les occupent ſou-
» vent la meilleure partie du jour, de ſorte
» qu'ils ſont preſque toujours obligés de ſe
» décharger ſur leurs Vicaires d'une bon-
» ne partie de leurs autres fonctions.

Des Pénitences publiques.

On a jugé à propos, vû la légereté & l'inconſtance naturelle des Indiens, & la difficulté qu'on trouve ſouvent à déraciner du cœur des nouveaux Convertis certains vices groſſiers qui ont paſſé preſqu'en nature parmi eux, d'établir dans les Réductions l'uſage des pénitences publiques, à-peu-près comme il l'étoit dans la primitive Egliſe. Pour cela on choiſit les plus vertueux, pour les charger de veiller ſur tout ce qui ſe paſſe contre le bon ordre. Dès qu'ils ont ſurpris quelqu'un dans une faute, qui puiſſe cauſer du ſcandale, ils commencent par le revêtir de l'habit de Pénitent, puis ils le conduiſent à l'Egliſe, où ils l'obligent de confeſſer publiquement ſon crime, & ils le menent enſuite dans la Place, où ils le font fuſtiger. Les Coupables reçoivent toujours cette correction non-ſeulement ſans murmurer, mais encore avec action de grace, & la rechûte eſt preſque

ſans exemple. On voit même ſouvent des Hommes, & quelquefois des Femmes, faire l'aveu public de ſemblables fautes, dont ils n'ont eu d'autre témoin que Dieu, & demander qu'on leur faſſe ſubir la pénitence; en quoi cependant on uſe de beaucoup de diſcrétion. On leur donne même très difficilement, & ſurtout aux perſonnes du ſexe, la permiſſion de faire de ſemblables aveux, quand ils la demandent. 1610.

Des pratiques de piété.

Les pratiques de piété les plus autoriſées dans l'Egliſe, & les dévotions particulieres les plus approuvées, ſont auſſi des moïens qu'on emploie avec ſuccès pour maintenir l'eſprit de Religion, & animer de plus en plus la ferveur dans le cœur de ces nouveaux Chrétiens. On n'admet à la Communion du Corps & du Sang de Jeſus-Chriſt ceux qui ſont nés de Parens infideles, qu'après de grandes épreuves, que lorſqu'on les trouve capables de diſcerner, comme l'Apôtre l'ordonne, cette nourriture de l'ame, & quand ils en témoignent une véritable faim. On n'oublie rien pour leur faire comprendre, avant que de les admettre à ce céleſte Banquet, avec quelle pureté on doit s'en approcher, & quelle préparation il faut y apporter pour en profiter; & il eſt vrai de dire qu'ils ne s'y préſentent qu'avec des ſentimens qui toucheroient les cœurs les plus inſenſibles.

Des Egliſes & du Culte divin.

On s'eſt apperçu d'abord, qu'afin de leur inſpirer un grand reſpect pour le Lieu ſaint, & pour le culte qu'on y rend à Dieu, il falloit les frapper par un appareil extérieur; & c'eſt ce qui a engagé à ne rien épargner

1610. pour les y attirer par la pompe & l'éclat. Toutes leurs Eglises sont grandes, à trois, & souvent à cinq nefs, un peu basses pour leur longueur & pour leur largeur, parceque le lambris porte sur des colonnes d'une seule piece. Il y a dans les plus larges au moins cinq Autels fort propres; celui du milieu, qui est le grand Autel, a quelque chose d'auguste & de frappant; les Espagnols mêmes sont étonnés de les voir si magnifiques, & si riches en linge, en ornemens & en argenterie. Aussi n'y a-t-il entre les Bourgades d'autre émulation que sur ce point; & on en a vû rebâtir leurs Eglises en entier, pour les mettre au niveau des autres, & se priver même pour cela du nécessaire.

Elles sont toutes ornées de Peintures qui représentent les Mysteres de notre sainte Religion, & les actions les plus héroïques des Saints de l'ancien & du nouveau Testament. Ces Peintures sont séparées par des festons & des compartimens d'une verdure toujours fraîche & semée de fleurs. Les jours solemnels le pavé en est aussi couvert, & toute l'Eglise aspergée d'eaux de senteurs, dont elle est embaumée. Cela ne coûte rien, parcequ'on a dans ce Païs de la verdure & des fleurs pendant toute l'année; outre que les Indiens aiment beaucoup les bonnes odeurs. On se sert de cela pour graver dans leur esprit, qu'ils doivent être par l'innocence de leurs mœurs, & par la pureté de leurs affections, la bonne odeur de Jesus-Christ, & orner leurs ames des vertus qui puissent en faire les Temples vivans du Saint-Esprit.

On y a réussi au-delà de ce qu'il étoit permis d'en espérer. Rien n'égale la modestie, la révérence, la tendre dévotion, avec lesquelles ils assistent aux divins Mysteres, & aux prieres qui se font presque toutes dans l'Eglise. L'attention avec laquelle ils écoutent les instructions & les exhortations qu'on leur fait, est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire; & comme les unes & les autres sont toujours terminées par un Acte de contrition, qui se prononce à haute voix, on les entend alors soupirer, sanglotter, & déclarer publiquement leurs péchés, ce qu'ils feroient sans aucune réserve, si on n'y avoit pas mis ordre. Il a fallu même pour cela emploïer toute l'autorité que les Missionnaires ont su prendre sur eux.

1610.

Des principales vertus de ces nouveaux Chrétiens.

C'est ainsi qu'on est venu à bout d'extirper entierement dans cette République certains vices, & surtout l'ivrognerie, auxquels les Indiens se portent par un penchant presqu'invincible, & d'inspirer à ces Néophytes une si grande délicatesse de conscience, qu'ils n'apportent presque plus au Tribunal de la Pénitence que de legeres fautes à expier. D. Pedro Faxardo, Evêque de Buenos Ayrès, mandoit au Roi d'Espagne, qu'il ne croïoit pas que dans ces Bourgades il se commît un seul péché mortel dans une année. Ils se présentent néanmoins à ce Tribunal avec une componction si vive, qu'il est rare qu'on ne les y voie pas fondre en larmes. Aussi n'y a-t-il rien qu'on n'ait imaginé pour graver dans leurs cœurs la crainte de déplaire à Dieu; & il n'est pas possible de rien ajoûter aux précautions qu'on a prises pour écarter

Des Maisons de Refuge.

1610. tout ce qui pourroit donner la moindre atteinte à leur innocence. C'est danscette vûe, qu'on a établi partout des Maisons de Refuge, pour y retirer les Femmes qui n'ont point d'Enfans à élever pendant l'absence de leurs Maris quand elle doit être longue, & celles qui sont Veuves. Toutes y sont entretenues à frais communs, quand leur travail ne suffit pas pour les faire subsister, ou quand elles sont hors d'état de travailler.

Sainteté étonnante de ces nouveaux Chrétiens.

Il n'est pas étonnant que Dieu opere de si grandes choses dans des Ames si pures, ni que ces mêmes Indiens, que d'habiles Docteurs prétendoient n'avoir pas assez de raison pour être reçus dans le sein de l'Eglise, soient aujourd'hui un de ses principaux ornemens, & peut-être la plus précieuse portion du Troupeau de Jesus-Christ. Il est certain du moins qu'on trouve parmi eux un très grand nombre de Chrétiens, qui sont parvenus à la plus éminente sainteté; que tous, ou presque tous, portent le dégagement des biens de la terre jusqu'où il peut aller par le secours de la Grace; qu'ils n'ont rien qu'ils ne soient toujours prêts à sacrifier pour se soulager les uns les autres dans leurs besoins, & pour la décoration de la Maison du Seigneur, & qu'ils se feroient un scrupule d'emploïer pour leur usage ce qu'ils recueillent de plus précieux. Par exemple, j'ai dit qu'il y a dans quelques endroits de ce Païs, une espece d'Abeilles, nommées *Opemus*, lesquelles font une cire d'une blancheur qui n'a rien de pareil. Ces Néophytes ont consacré tout ce qu'ils en

peuvent avoir à brûler devant les Images de la Ste Vierge; & un jour qu'un Jésuite vouloit engager quelques-uns d'entr'eux, qui étoient dans le besoin, à vendre ce qu'ils en avoient, pour se procurer bien des choses dont ils manquoient : » nous l'avons » consacrée, répondirent-ils, à notre bonne » Mere; nous ne craignons point qu'elle » nous abandonne dans nos nécessités. 1610.

De l'Office divin.

Les Eglises ne sont presque jamais sans un grand nombre de Personnes, qui y passent en prieres tout le tems qu'elles ont de libre. A l'aube du jour les Enfans des deux sexes s'y rendent au son de la cloche, & après la Priere y chantent la Doctrine Chrétienne jusqu'au lever du Soleil. Les Hommes & les Femmes viennent ensuite pour entendre la Messe, après laquelle ils vont au travail. Le soir les Enfans retournent à l'Eglise pour assister au Cathéchisme, lequel est suivi de la Priere, où tout le monde se trouve, autant qu'il est possible, & elle finit toujours par le Chapelet. Tous les Lundis on chante une Messe de la Vierge, & une autre pour les Morts. Les Dimanches & les Fêtes, dès que l'Aurore paroît, tous vont à l'Eglise, où l'on commence par chanter la Doctrine Chrétienne; ensuite on fait les Fiançailles & les Mariages, s'il y en a à faire : les Prosélytes peuvent y assister, & même les Infideles, si par hasard il s'en rencontre dans la Bourgade, parcequ'on a remarqué que ces Cérémonies leur donnent beaucoup d'estime pour notre sainte Religion. On avertit des Fêtes & des Jeûnes de la semaine, & c'est alors aussi

1610. qu'on lit les Ordonnances & les Mandemens de l'Evêque. La Messe finie, on s'informe si personne ne s'en est absenté, & s'il n'est point arrivé quelque désordre auquel il faille remédier. Le Baptême des Catéchumenes, & quelquefois celui des Enfans nouveaux-nés, est la premiere fonction de l'après-dîner : on chante ensuite les Vêpres, & la journée finit à l'ordinaire par la Priere & le Chapelet. Mais dans les Congrégations, les Vêpres sont suivies d'une exhortation.

Des Congrégations.

Ces Congrégations sont sur le même pied que toutes celles qui ont été érigées dans presque toutes les Maisons de la Compagnie de Jesus, & elles sont divisées en plusieurs Classes. Il y en a une pour les jeunes gens, depuis douze ans jusqu'à trente, & elle est sous la protection du Prince de la Milice céleste : toutes les autres sont sous celle de la Mere de Dieu ; on n'y reçoit que ceux qui se distinguent par leur charité envers le Prochain, par leur zele pour le bon ordre & pour la conversion des Infideles, & par leur assiduité à s'approcher des Sacremens. La seule crainte d'être raïé du Tableau où sont écrits les noms des Congréganistes, suffiroit pour les contenir dans les bornes les plus étroites de leur devoir. Une seule intempérance, qui auroit mal édifié, suffit pour obliger le Coupable à se retirer, & c'est ce qu'il y a eu de plus efficace pour extirper entierement ce vice.

De leurs effets.

On est même venu à bout par-là d'inspirer à ces Néophytes une si grande horreur pour l'ivrognerie, le plus universel & le plus difficile à déraciner de tous leurs défauts,

fauts, qu'on a beau présenter du vin à ceux qui ont occasion d'aller dans les Villes, il n'est pas possible de les engager à en boire, & qu'on leur a souvent entendu dire que le vin est la meilleure chose qui vienne d'Espagne, mais que c'est un poison pour eux. On n'a pas moins pris de précautions pour les guérir de l'incontinence, qui est une des plus ordinaires suites de l'ivrognerie : & la moindre faute en ce genre suffiroit pour être jugé indigne d'être compté parmi les Serviteurs de la Reine des Vierges. 1610.

Précautions contre l'impureté.

Quant aux Personnes du sexe, on est venu à bout de leur inspirer une si grande horreur de l'impureté, qu'elle les engage à se soumettre volontairement aux pénitences les plus humiliantes, pour la moindre liberté qu'elles se sont permise en ce genre ; & on a souvent vu de jeunes Filles se laisser tuer par des Infideles, qui vouloient les suborner. Mais, pour plus grande sureté, on n'a pas encore jugé à-propos de les exhorter au Célibat. Enfin on ne souffre pas que les deux sexes soient mêlés ensemble, même à l'Eglise, dont tout le milieu, depuis la porte jusqu'au Sanctuaire, est toujours vuide. Des deux côtés l'un est occupé par les Hommes, & l'autre par les Femmes. Ils sont même séparés par classes, suivant leur âge ; & chaque classe a des Inspecteurs, qui veillent à ce que tous se tiennent dans les regles de la plus exacte modestie. Ceux, qui ont inspection sur les Enfans, tiennent à la main de longues baguettes pour les avertir quand ils les voient s'écarter tant soit peu de leur

1610. devoir. Enfin on a pratiqué, de chaque côté, des portes par lesquelles tous puissent entrer & sortir sans se confondre.

De la Musique.

On a pu comprendre, par ce que j'ai dit du goût naturel qu'ont ces Indiens pour la Musique, que les Missionnaires ne pouvoient pas manquer d'en profiter pour engager les Infideles, que la curiosité ou quelqu'autre sujet conduisoit dans les Réductions, à se faire Chrétiens, & ceux qui l'étoient déja, à s'affectionner au Service divin. C'est pour cela qu'on a mis en chant toute la Doctrine Chrétienne, & on s'en est bien trouvé. Un goût même si décidé suppose ou indique de grandes dispositions; & c'est encore ce qui a déterminé à établir dans chaque Bourgade une Ecole de Plain-chant & de Musique. On y apprend à toucher toutes sortes d'instrumens, dont l'usage est permis dans les Eglises; & on a été étonné de voir que sur la simple inspection de ceux qu'on avoit fait venir d'Espagne, ils ont appris d'eux-mêmes à les faire dans la perfection, & qu'il leur a très peu coûté pour les savoir toucher comme les Maîtres. Ils ont appris à chanter sur les notes les airs les plus difficiles, & on seroit presque tenté de croire qu'ils chantent par instinct comme les Oiseaux. Mais ces Musiciens, en inspirant aux autres de la dévotion, en paroissent eux-mêmes pénétrés; ce qui prouve encore qu'ils ne font pas de grands efforts d'application, & que comme l'effet naturel de la Musique est de réveilier les sentimens que chacun a dans le cœur, elle

ne trouve en eux, ni dans ceux qui les entendent, rien qui ne les porte à la piété. Ces Muſiciens ſont vêtus, quand ils chantent à l'Egliſe, auſſi-bien que ceux qui ſervent à l'Autel, d'une maniere très propre & fort décente. 1610.

Les Fêtes ſolemnelles ſont célébrées avec le plus grand appareil, ſur-tout celle du Titulaire de l'Egliſe, & celle du Saint Sacrement. On envoie faire, pour la premiere, des invitations dans les Bourgades les plus proches, & il s'y fait un grand concours. Les Officiers y viennent à cheval, revêtus de leur uniforme; & la Fête commence la veille par une très belle marche, où l'Alferez, qui porte le grand Etendard, eſt monté ſur un Courſier très bien enharnaché, & ſous un magnifique baldaquin. Après qu'on a traverſé en bon ordre les principales rues au ſon des Tambours & des autres inſtrumens de guerre, on ſe rend à la grande porte de l'Egliſe, où l'on met pied à terre, & l'Alferez va prendre la place qui lui eſt préparée dans une chapelle. On chante alors les premieres Vêpres, après leſquelles on fait danſer les Enfans dans la grande Place, où tout le monde eſt rangé avec beaucoup d'ordre. Cela fait, la Cavalerie retourne à l'endroit où elle avoit commencé ſa marche, & le ſoir on allume des feux, de diſtance en diſtance, & toutes les rues ſont illuminées. Le lendemain on va à la grande Meſſe, de la même maniere qu'on étoit allé aux premieres Vêpres. A midi on régale les Etrangers, & on donne à tout le monde

Des Fêtes ſolemnelles.

1610. un coup de vin. Au ſortir des ſecondes Vêpres, où tout ſe paſſe comme aux premieres, il y a une courſe de bague : les Miſſionnaires y aſſiſtent avec tous les Chefs & les Officiers, pour y tenir tout le monde en reſpect, diſtribuer les prix aux Vainqueurs, & donner le ſignal de la retraite.

De la Proceſſion du S. Sacrement.

Mais rien n'eſt comparable à la Proceſſion du S. Sacrement; & l'on peut dire que, ſans richeſſe & ſans magnificence, elle forme un ſpectacle qui ne le cede en rien à tout ce qu'on voit ailleurs de plus riche & de plus magnifique. D. Antoine de Ulloa nous apprend en général qu'on y voit de fort belles danſes, & beaucoup au-deſſus de celles qui ſe font dans la Province de Quito; que les Danſeurs ont des habits forts propres, & que la pompe en égale celle des plus grandes Villes; mais qu'on y remarque plus de décence & plus de dévotion. J'ai dit qu'on n'y voïoit rien de précieux; mais toutes les beautés de la ſimple nature y ſont ménagées avec une variété qui la repréſente dans tout ſon luſtre. Elle y eſt même, ſi j'oſe ainſi parler, toute vivante; car ſur les fleurs & les branches d'Arbres, qui compoſent les Arcs de triomphe ſous leſquels le S. Sacrement paſſe, on voit voltiger des Oiſeaux de toutes couleurs, qui ſont attachés par les pattes à des fils ſi longs, qu'ils paroiſſent avoir toute leur liberté, & être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement au chant des Muſiciens & de tout le Peuple, & bénir à leur maniere celui dont la Providence ne leur manque jamais.

Toutes les rues ſont tapiſſées de Stores bien travaillés, & ſéparés par des guirlandes, des feſtons & des tapis de verdure dans une très belle ſymmétrie. D'eſpace en eſpace on voit des Lions & des Tigres bien enchaînés, afin qu'ils ne troublent point la Fête, & de très beaux Poiſſons qui ſe jouent dans de grands baſſins remplis d'eau. En un mot toutes les eſpeces de Créatures vivantes y aſſiſtent, comme par députation, pour y rendre hommage à l'Homme-Dieu dans ſon auguſte Sacrement, & reconnoître le ſouverain domaine que ſon Pere lui a donné ſur toutes les Créatures vivantes. Par-tout où la Proceſſion paſſe, la terre eſt couverte de nattes, & jonchée de fleurs & d'herbes odoriférantes. Tous, juſqu'aux petits Enfans, travaillent à cette décoration, dans laquelle on fait auſſi entrer les chairs des Animaux nouvellement tués, toutes les choſes dont on ſe régale dans les grandes réjouiſſances, les prémices de toutes les récoltes, pour les offrir au Seigneur, & les grains qu'on doit ſemer, afin qu'il y donne ſa bénédiction. Le chant des Oiſeaux, le rugiſſement des Lions, le frémiſſement des Tigres, les voix des Muſiciens, le Plainchant du Chœur, tout s'y fait entendre ſans confuſion, & forme un concert, qui eſt unique.

1610.

Le grand Etendard roïal eſt porté derriere le S. Sacrement; le Cacique, le Corregidor, le Regidor & les Alcaldes, tiennent les cordons du Dais. La Milice à cheval & à pied, avec ſes Drapeaux & ſes Enſei-

1610. gnes, y marche en bon ordre. Mais quelque frappant que ſoit ce ſpectacle, la piété, la modeſtie, le reſpect, un air même de ſainteté répandu ſur tous les viſages, en font ſans doute le plus grand relief; & le triomphe du Sauveur du monde n'eſt nulle part plus complet que dans ce Païs ſauvage, où ſon nom n'étoit pas connu il n'y a guere qu'un ſiecle. Dès que le Saint Sacrement eſt rentré dans l'Egliſe, on préſente aux Miſſionnaires toutes les choſes comeſtibles qui ont été expoſées ſur ſon paſſage : ils en font porter aux Malades tout ce qu'il y a de meilleur; le reſte eſt partagé à tous les Habitans de la Bourgade. Le ſoir on tire un feu d'artifice; ce qui ſe pratique auſſi dans toutes les grandes ſolemnités, & aux jours de réjouiſſances publiques. » Ces Néophytes ſe » paſſent de tout, dit D. Antoine de Ulloa, avec la plus grande affection; & » les actions publiques ne le cedent à celles » des plus grandes Villes d'Eſpagne, ni » pour l'ordre, ni pour l'adreſſe de ceux » qui en font les préparatifs.

Des Cimetieres, & de quelques pratiques de piété.

Les Cimetieres qui ſont toujours aſſez près de l'Egliſe, ſont de grandes Places quarrées, fermées de murailles baſſes, & plantées tout au tour de Palmiers & de Cyprès qui s'élevent fort haut. Ils ſont partagés dans leur longueur par de belles allées bordées de Citroniers & d'Orangers, & celle du milieu conduit à une Chapelle, où l'on va proceſſionnellement, tous les Lundis de l'année, chanter une Meſſe des Morts, ſuivie d'un *Libera* à chacune des

Croix qui ſont aux quatre coins du Cimetiere. On a encore bâti, à quelque diſtance de chaque Réduction, des Chapelles, qui ſont le terme des Proceſſions que l'on fait, ſoit aux jours des Rogations, ſoit lorſqu'on veut implorer le ſecours du Ciel dans les calamités publiques, ſoit pour rendre graces à Dieu pour quelque faveur qu'on en a reçue. Toutes les rues de la Bourgade aboutiſſent à une des Chapelles, & à l'extrêmité de ces rues il y a une Croix, où la Proceſſion fait une pauſe, pour y chanter un Motet en Muſique, dont les paroles ont du rapport au ſujet de la Proceſſion, ou bien quelque article de la Doctrine Chrétienne. De-là on entre dans une avenue plantée des plus grands & des plus beaux arbres, qui conduit à la Chapelle; on y arrive en chantant les prieres ordinaires, & on les termine encore par un Motet. Tous aſſiſtent à ces Proceſſions, excepté ceux qu'une indiſpoſition, ou quelqu'occupation néceſſaire, en diſpenſe. 1610.

Rien n'a été oublié pour établir la plus exacte police dans cette République. Chacun doit être retiré chez ſoi à une heure marquée; la Patrouille commence auſſitôt ſa marche, & ne ceſſe point de faire ſa ronde pendant toute la nuit; on n'y emploie que des perſonnes ſur qui on puiſſe compter, & on la change toutes les trois heures. Cette précaution a deux objets; le premier, d'empêcher que perſonne ne ſorte de ſa maiſon pendant la nuit, ſans qu'on ſache ce qui l'y oblige, & où il va: De la Police.

1610.

le ſecond, de ſe garder des ſurpriſes des Ennemis; car il y a par-tout des Indiens errans, dont il faut ſe defier. Pour faire le choix de ceux à qui l'on confie ainſi le bon ordre & la ſureté publique, on prend les mêmes meſures, que quand il eſt queſtion de choiſir ceux qu'on deſtine aux Charges & au Service des Égliſes.

Meſures pour le choix des Sujets, avant que de les emploier.

Ces meſures ſont de préparer dès l'enfance, pour quelque emploi que ce ſoit, ceux en qui l'on remarque plus de diſpoſitions, & de leur donner une éducation qui les y rende plus propres. On n'apprend au commun que ce qui eſt néceſſaire pour le travail, pour ſavoir bien gouverner une famille, & pour s'acquitter des emplois qui ne demandent point de talens particuliers. Autrefois les Guaranis, & tous les autres Indiens de ces Provinces, ne ſavoient compter que par les doigts des piés & des mains: pour exprimer l'excédent de vingt, ils ſe ſervoient d'un terme qui ſignifie *beaucoup*: préſentement les Néophytes ſont en état de faire tous les comptes dont ils ont beſoin, & on ne leur demande rien de plus. On connoît leur portée, & on n'exige rien d'eux au-delà. On les retient dans leur ancienne ſimplicité, mais dégagée de ce qu'elle avoit de vicieux & de barbare. En un mot cette République eſt proprement le regne de la ſimplicité évangélique; & c'eſt pour ne l'y point alterer, qu'on éloigne autant qu'il eſt poſſible ces nouveaux Fideles de toute communication avec les Européens; l'expérience aïant fait connoître que toutes

les Chrétientés du nouveau Monde qui font déchues de leur premiere ferveur, ne l'ont perdue que pour avoir vû de trop près & trop fréquenté les anciens Chrétiens. 1610.

C'eſt encore pour cela que dans tous les Voïages qu'ils ſont obligés de faire, pendant le ſéjour qu'ils font dans les Villes, & tout le tems qu'ils ſont emploïés, ſoit à la guerre, ſoit pour les travaux du Roi, ils ont toujours avec eux des Miſſionnaires, qui ne les perdent point de vûe, qui tiennent la main à ce qu'ils s'acquittent exactement de leur devoir & de leurs exercices de piété, & qui leur parlent ſouvent de Dieu; & on a eu juſqu'ici la conſolation d'apprendre qu'ils ne ſe dérangent point; que ce qu'ils entendent & voient de plus capable de les ſcandaliſer ne leur inſpire qu'une plus grande horreur pour le vice, qu'il ne ſort jamais de leur bouche une parole indécente, & qu'ils ſe portent d'eux-mêmes à leurs exercices de dévotion. Il eſt pourtant vrai que dans les Réductions les plus éloignées, d'où ils ſortent plus rarement, la ferveur & la ſimplicité ont quelque choſe de plus marqué que dans les autres, & que dans celles-ci les Miſſionnaires ſont obligés de redoubler leur attention ſur tout ce qui ſe paſſe.

Changement que la Religion a produit dans ces Indiens.

Ce qui n'eſt point conteſté aujourd'hui dans toute l'Amérique méridionale, c'eſt qu'on n'apperçoit dans ces Indiens aucun reſte de leur ancien caractere, qui les portoit à la vengeance, à la cruauté, à l'indépendance & aux vices les plus groſſiers; en un mot, que ce ſont des Hom-

1810. mes tout différens de ce qu'ils étoient ; que ce qui domine le plus encore, & ce qui se remarque d'abord, c'est une cordialité, une douceur, une union, une charité prédominante, qui charment sur-tout les Infideles, & les préviennent en faveur du Christianisme. L'affection avec laquelle ils se secourent mutuellement dans leurs besoins, & la joie qu'ils font éclater quand ils voient croître le nombre des Adorateurs de Jesus-Christ, ne permettent pas de douter que le véritable amour du Prochain, le zele de la gloire de Dieu, & celui du salut des Ames, ne soient devenus leur passion dominante. Il n'est rien en effet qu'ils ne soient disposés à faire & à souffrir pour étendre le Roïaume de Dieu, & l'on en verra bien des exemples dans la suite. Il y a entr'eux une espece d'émulation pour faciliter aux nouveaux Missionnaires l'étude de leur langue ; & on a vu un Cacique apprendre l'Espagnol, afin de pouvoir traduire, comme il a fait, des Livres de piété. Quand il s'agit de fonder une nouvelle Réduction, tous y concourent avec le plus grand empressement & une générosité sans bornes.

Des réjouissances publiques.

Les réjouissances publiques, qu'on leur permet de tems en tems, ont paru nécessaires, tant pour conserver leur santé, que pour entretenir parmi eux un air de gaieté, qui, bien loin de nuire à la vertu, contribue à la faire aimer, & à augmenter la ferveur, quand, à l'exemple du Roi Prophête on se propose la céleste Patrie pour le principe de sa joie. On y a encore eu en vue de res-

ſerrer de plus en plus les liens d'une parfaite union entre tous les Membres de cette République ; & l'expérience a fait voir qu'on en avoit bien jugé. Les Femmes n'y ſont jamais que Spectatrices, & la préſence des Paſteurs y retient tout le monde dans les bornes de la bienſéance, que des Chrétiens ne doivent jamais paſſer. La moindre liberté indécente qu'on s'y donneroit, ſeroit punie ſur le champ. 1610.

Bonheur de ces Indiens.

Il réſulte de tout ce que nous venons de dire, qu'on ne voit nulle part un bonheur auſſi parfait que celui dont on jouit dans cette nouvelle Egliſe, & que M. Muratori a eu raiſon d'intituler la Deſcription qu'il en a faite, *il Chriſtianeſimo felice*. En effet, que reſte-t-il à deſirer à des Chrétiens qui ſont aſſurés de ne manquer jamais du néceſſaire, auquel ils ſe ſont bornés ; qui ſavent même, à l'exemple de l'Apôtre, vivre également dans l'abondance, ſans en abuſer, & dans la diſette, ſans ſe plaindre ; qui ne ſont jamais tentés de ſe défier de la Providence, qui leur fait toujours trouver des reſſources contre tous les accidens imprévus ; dont toutes les actions & les ſentimens ſont réglés ſur les plus pures maximes de la Religion ; qui ſont ſous la conduite de ceux à qui ils ſont redevables de tous les avantages dont ils jouiſſent ; enfin qui poſſedent tous ceux de la ſubordination & de la dépendance, ſans en reſſentir la gêne ?

De leur Milice.

Ils ſeroient ſans doute encore plus heureux, ſi on avoit pu leur laiſſer ignorer juſqu'au nom de la guerre ; mais ils en ont, dans

1610. les commencemens de leur réunion, essuïé toutes les horreurs, comme nous le verrons bientôt; & ils ont encore des Voisins, dont ils ne peuvent espérer ni paix, ni trève, qu'autant qu'ils seront en état de s'en faire craindre. Il a donc fallu les armer, les agguerrir, & leur apprendre un Art, qui est le plus grand fléau de la Terre: mais ce n'est ni pour faire des conquêtes, ni pour s'enrichir des dépouilles des autres Nations, qu'ils font la guerre. Comme les autres Indiens, ni les autres Ennemis qui leur ont fait tant de mal, n'osent plus aujourd'hui les attaquer, ils n'ont plus depuis long-tems aucune autre occasion de la faire, que pour le service du Prince, auquel ils ont juré une obéissance aveugle. Ainsi la consolation de ceux qui sont chargés de leur conduite, est que non-seulement c'est toujours une sage & nécessaire prévoïance, ou le service qu'ils doivent à leur Souverain, qui leur font prendre les armes, & qu'ainsi ils ont trouvé le secret de se sanctifier dans une Profession où il y a tant d'écueils pour la vertu.

Chaque Bourgade entretient un Corps de Cavalerie & un d'Infanterie. Les Fantassins, outre le macana, l'arc & la fleche, ont encore la fronde, l'épée & le fusil. Les Cavaliers ont le sabre, la lance & le mousquet, parcequ'ils combattent aussi à pié, comme nos Mousquetaires. Ils fabriquent eux-mêmes leurs armes, leurs canons, qui ne leur servent que pour tenir leurs Voisins en respect, & des pieces de campagne, qu'ils portent avec eux quand

ils ſont commandés pour le ſervice du Roi. 1610.
Mais j'ai déja dit qu'ils ne gardent chez eux aucunes de ces armes, que quand ils ont à craindre quelque ſurpriſe, ou pour faire l'exercice. Hors de-là, on ne diſtingue point le Soldat du ſimple Habitant ; & ces Braves, qui font la ſureté de la République, & qui ſont ſi ſouvent revenus couverts de lauriers, dès qu'ils n'ont plus les armes à la main, ſont l'exemple des autres par leur piété & par leur ſoumiſſion.

Tous les Lundis, non-ſeulement le Corregidor de chaque Bourgade les fait paſſer en revue dans la Place, mais on leur fait faire encore l'exercice ; puis ils ſe ſéparent en deux bandes, qui ſe chargent, & ils le font quelquefois avec tant d'ardeur, qu'on eſt obligé de ſonner la retraite, de peur de quelque accident. Il y a auſſi de tems en tems des Prix propoſés pour les Archers, les Lanciers, les Frondeurs, & pour ceux qui tirent au blanc. L'exercice de la Lance eſt le plus divertiſſant de tous ; celui de la Fronde eſt ſurprenant pour la juſteſſe avec laquelle les Frondeurs donnent dans le but, & il eſt vrai de dire qu'il n'y a point dans l'Amérique de Troupes qui puiſſent tenir contr'eux ni contre les Lanciers. On peut même aſſurer en général, qu'à forces égales toute cette Milice eſt invincible ; mais elle a eu longtems & a peut-être encore beſoin d'être dirigée par quelques Officiers Eſpagnols. Elle eſt d'ailleurs extrêmement docile, ne recule jamais, & ſe rallie fort aiſément au premier ordre, quand elle a été rompue.

1610. Les ſurpriſes, les embuſcades, qui ont été dans les commencemens ſi fatales à ces Indiens, ne réuſſiſſent plus à leurs Ennemis, par les ſoins qu'on prend de les tenir toujours ſur leurs gardes. Il y a en tout tems un Corps de Cavalerie, qui bat l'eſtrade, & qui donne avis de tout ce qu'il a découvert; les défilés, par où l'on pourroit pénétrer dans leur Païs, ſont bien gardés; & comme il pourroit arriver que malgré toutes ces diligences, des Partis ennemis vinſſent à la faveur des Bois inſulter une Bourgade, tandis qu'on ſeroit à l'Egliſe, pour peu qu'on ait lieu de le craindre, on permet aux Gens de guerre d'y porter leurs armes, afin qu'à la premiere allarme ils puiſſent arrêter un coup de main, & donner à tous les Habitans le moïen de ſe reconnoître.

Du Climat des Réductions.

Cette République occupe une grande étendue de Païs, dont le Climat eſt en général humide, & aſſez temperé. Dans quelques-unes des plus avancées vers le Sud, l'Hiver eſt aſſez froid; mais par-tout les Terres ſont bonnes, & portent tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, non-ſeulement ce qui eſt naturel au Païs, mais tout ce qu'on y a ſemé des grains de l'Europe y vient aiſément. La récolte du Coton y eſt ordinairement de deux mille Arrobes dans chaque Bourgade. On y recueille beaucoup de Tabac, un peu de Sucre, du Miel & de la Cire, qui ne coûtent que la peine de les aller chercher dans les Bois. Quand on a mis à part tout ce qui ſuffit pour la proviſion de l'année & pour les ſemences, on

porte le reste & l'herbe de Paraguay à Santafé, pour en faire l'échange avec d'autres Marchandises, & de l'argent pour païer le Tribut & acheter ce qu'on ne peut pas avoir par échange. 1610.

De quelles Nations cette République est composée.

Les Guaranis ont assez long-tems composé seuls, ou presque seuls, cette République, & sont encore le plus grand nombre de ceux qui la composent. Après eux les *Tapès*, qui parloient la même Langue, & qui ont vraisemblablement la même origine, sont les plus nombreux; on trouve même leur nom donné généralement à tous dans quelques Rescrits des Rois Catholiques : mais il y a peu de Nations entre le Parana, la Province d'Uruguay & le Bresil, qui n'aient fourni quelques recrues aux Réductions. D'ailleurs il y a souvent des Missionnaires en campagne avec des trouppes de Néophytes, pour en faire de nouvelles, & il est rare qu'ils en reviennent sans quelques Prosélytes. Les plus difficiles à gagner sont les *Guenoas*, dont nous parlerons ailleurs, non-seulement parcequ'ils sont fort Libertins, & qu'ils craignent qu'on ne les force de travailler, mais encore parceque leur sang est mêlé avec celui des Espagnols, dont de tems en tems quelques-uns se réfugient chez eux pour se soustraire aux poursuites de la Justice, & ne peuvent, par leurs mauvais exemples, que les éloigner du Christianisme. Il y en a cependant de tems en tems quelques-uns, que la curiosité, & l'envie de revoir leurs Compatriotes, y attirent, & que le bon accueil, qu'on leur

1610. fait, y retient. La même chose arrive à d'autres Indiens, & même à des *Charuas*, Peuple errant & féroce, & qui a massacré bien des Espagnols dans les premiers tems de l'Etablissement de Buenos Ayrès & de tous ceux qu'on a tenté de faire de ce côté-là. Mais, après les Guaranis & les Tapès, ceux qui ont le plus contribué à remplir les vuides que les guerres & les maladies sur-tout font assez souvent dans les Réductions, sont les *Guañañas*, qui habitent entre le Parana & le Bresil. Comme ils cultivent la terre, qu'ils ne reçoivent point chez eux de Transfuges, & qu'ils sont laborieux & assez dociles, on a moins de peine à les gagner.

Des maladies qui y regnent.

On s'étonnera sans doute qu'une République si bien réglée, & où l'on prend tant de précautions pour prévenir tout ce qui pourroit altérer la santé de ceux qui la composent, ne se peuple pas davantage. Mais, outre que les Néophytes ont longtems essuïé des révolutions, & soutenu des guerres, qui en ont fait périr un nombre infini; que depuis qu'avec le secours des ames à feu ils n'ont plus rien à craindre de la part des autres Indiens, outre leurs longues & fréquentes absences pour le service du Roi, on n'a point encore trouvé le moïen de les garantir de certaines maladies épidémiques, qui réduisent quelquefois des Bourgades entieres à la moitié de leurs Habitans : & c'est ce qui a souvent trompé bien des personnes, qui voïant les Rôles d'une année, & jugeant sur cela, de ce qui devoit entrer dans les coffres du Roi

les années ſuivantes pour le Tribut, ne ſavoient point, ou ne vouloient point faire attention, que le nombre des Tributaires, non-ſeulement n'étoit pas augmenté, comme ils le ſuppoſoient, mais étoit même conſidérablement diminué. 1610.

Les plus ordinaires de ces maladies, auxquelles on donnoit ſouvent le nom de Peſte, parcequ'elles devenoient en peu de tems générales, ſont la petite vérole, le pourpre, les fiévres malignes, & une quatriéme, dont on s'eſt contenté de nous dire qu'elle eſt accompagnée de douleurs très aigües. Toutes ſont d'autant plus dangereuſes, que ces Indiens ne prennent d'eux-mêmes, & qu'il eſt aſſez difficile de leur faire prendre, les précautions néceſſaires, ou pour les prévenir, ou pour en arrêter les progrès; qu'ils n'ont ni Médecins, ni d'autres Chirurgiens, que quelques Freres Jéſuites, pour toutes les Réductions, & qu'on n'a pu encore y établir des Hôpitaux, ni de bons Pharmaciens. Les Miſſionnaires y ſuppléent, autant qu'il eſt poſſible, de leurs ſoins, & de tout ce que la plus tendre & la plus induſtrieuſe charité peut leur ſuggérer pour le ſoulagement des Malades; & il faut convenir que deux Hommes, & quelquefois un ſeul, obligés de veiller en même tems aux beſoins du corps & de l'ame, & d'aller ſouvent à la Campagne, où la garde des Troupeaux & des Harrachs, & les travaux de la terre, retiennent une partie des Hommes qui y ſont ſurpris de la maladie; qui n'ont pas ſouvent un moment de repos,

1610. ni le jour ni la nuit, ne peuvent pas fournir à tous. Il eſt même étonnant & preſque miraculeux, que reſpirant ſans ceſſe un air empeſté, toujours occupés à ſervir les Malades, à adminiſtrer les Sacremens aux Moribonds, & à donner la ſépulture aux Morts, ils y ſuccombent rarement.

L'attachement des Indiens pour les Jéſuites, & celui des Jéſuites pour eux.

Les Néophyres comprennent bien tout cela : rien ne fait plus d'impreſſion ſur leurs eſpris & ſur leurs cœurs, & ne touche davantage les Infideles, dont pluſieurs en ſont ſouvent témoins, que cette charité, qui embraſſe tout, qui s'expoſe à tout, qui ne ſe refuſe à rien, & que rien ne rebute. Il n'eſt donc pas étonnant qu'inſtruits, comme ils le ſont, de la différence de leur ſituation, & de celle des autres Indiens qui ſont ſoumis au ſervice perſonnel, ils ſoient ſi fort attachés à ceux, à qui ils ont obligation de leur liberté, & que toutes les fois qu'on a voulu leur donner d'autres Paſteurs, on les ait vus au moment de ſe diſperſer, & que cela ſoit arrivé plus d'une fois. Ces Miſſionnaires de leur côté ont pour eux une tendreſſe qui ne ſauroit aller plus loin. Elle leur eſt ſur-tout inſpirée par la confiance entiere, que ces pauvres Néophytes leur témoignent en toute occaſion, par leur patience & leur réſignation dans leurs maladies, où, quoique dénués de bien des ſoulagemens, qu'on n'eſt point en état de leur donner, & quelque vives que ſoient les douleurs qu'ils reſſentent, il eſt rare qu'il leur échappe un mot de plainte. Ils reçoivent tout de la main de Dieu avec

soumission, souvent même avec actions de graces, & ne soupirent qu'après la céleste Patrie. 1610.

La consolation de ces Hommes Apostoliques, lorsque le Seigneur frappe ainsi leur Troupeau, est la plus grande assurance qu'ils puissent avoir, que le Ciel se peuple de leurs pertes, & que ce sont autant d'Intercesseurs de plus auprès du Maître de la moisson, pour obtenir de lui une plus abondante récolte dans leurs courses Apostoliques. Ces maladies surprennent quelquefois les Néophytes dans leurs voïages, où ils se trouvent dénués de tout secours. Souvent ils n'ont pas fait la moitié du chemin qu'ils avoient à faire, que la petite vérole les oblige de s'arrêter, en danger de périr sur une rive déserte, ou de devenir la proie des Barbares. Le Pere Cattaneo, qui pour son coup d'essai en fut témoin en 1730, nous en donne dans une de ses Lettres un détail, qu'on ne sauroit lire sans en être touché.

Tel est ce prétendu Roïaume, dont les Jésuites sont Souverains, & d'où ils tirent, dit-on, assez de trésors pour enrichir toute la Société, mais où ils se gardent bien, ajoûte-t-on, de permettre à personne d'entrer, de peur qu'on ne découvre l'usage qu'ils font de tant de richesses, & que si on avoit bien reconnu par où on pourroit y pénétrer, on ne trouvât le moïen de les en chasser. On n'a encore rien dit de la République Chrétienne des *Chiquites*, que les mêmes Jésuites du Paraguay ont fondée il y a un peu plus de soixante ans,

1610. dans la Province de Santa-Crux de la Sierra, & dont nous parlerons en son tems. Elle ne differe en rien de celle des Guaranis, qui lui a servi de modele, sinon que les Chiquites ont été plutôt formés, parceque qu'ils sont plus laborieux, & qu'ils ont assez long-tems défraïé leurs Missionnaires, qui n'avoient point de pension de la Cour, parceque ces nouveaux Chrétiens n'étoient pas encore déclarés Vassaux immédiats de la Couronne, ni par conséquent soumis au Tribut.

Je ne saurois mieux terminer cette description de la République Chrétienne établie sur le Parana & sur l'Uruguay que par la Lettre suivante, qui fut écrite à Philippe V, en 1721, par D. Pedro Faxardo de l'Ordre de la Trinité de la Rédemption des Captifs, & alors Evêque de Buenos Ayrès, après une visite exacte de toutes les Réductions de son Diocèse.

SIRE,

Lettre de Dom Pedro Faxardo au Roi Catholique.

» UNE Lettre que j'ai reçue de la Capitale du Paraguay, dans laquelle ma Personne n'est pas fort ménagée, m'a fait prendre la liberté d'écrire à Votre Majesté. Je suis peu touché de ce qu'on y dit contre moi ; mais je ne puis dissimuler qu'elle est remplie d'accusations fausses & calomnieuses contre les Missionnaires de cette Province. Comme on on y déclare qu'on écrit sur le même ton au Conseil roïal des Indes, je serois très blâmable, Sire, si je manquois à vous découvrir la malignité de ceux qui

» écrivent ainsi, & à informer Votre Ma- 1610.
» jesté de la sage & saine conduite des
» Hommes vraiment apostoliques, contre
» lesquels ils se déchaînent avec tant de
» fureur, & je puis l'assurer que j'ai res-
» senti vivement le contre-coup de ces
» impostures.

» Ce n'est pas la premiere fois, Sire,
» que l'on a envoïé au suprême Conseil des
» Indes de semblables plaintes contre les
» Missionnaires; mais ces Peres, qui n'ont
» pour objet que la gloire de Dieu, la
» conservation & l'accroissement de leurs
» florissantes Missions, ont supporté toutes
» ces attaques avec une constance & une
» égalité d'ame, qui m'ont infiniment édi-
» fié. Ce qui cause encore plus mon ad-
» miration, c'est que non-seulement ils
» paroissent comme insensibles à tous les
» coups qu'on leur porte, mais encore
» qu'ils ne répondent à tant d'injures, que
» par une suite continuelle de bienfaits.
» Combien voit-on dans la Capitale du
» Paraguay de Pauvres qui ne subsistent que
» de leurs charités? Avec quel zele ne
» s'emploient-ils pas pour le service de ses
» Habitans? Ils les consolent dans leurs
» afflictions, ils leur prêchent les vérités
» du salut, ils les assistent dans leurs ma-
» ladies, ils instruisent leurs Enfans, ils
» terminent leurs différends, ils reconci-
» lient les Ennemis, ils sont toujours prêts
» à faire du bien à tout le monde.

» Mais tant de vertus, qui devroient
» leur concilier l'estime & l'affection de ce
» Peuple, ne servent qu'à le rendre plus

1610. » ſuſceptible des impreſſions malignes de » la calomnie. J'oſe le dire, ces Peres au» roient moins d'Ennemis, s'ils étoient » moins vertueux. J'ai ſouvent viſité leurs » Miſſions, & je puis certifier à Votre » Majeſté que jamais je n'ai vu plus d'or» dre, ni un déſintéreſſement plus parfait, » que celui de ces Religieux, qui ne s'ap» proprient rien de ce qui eſt à leurs Néo» phytes, ni pour leur vêtement, ni pour » leur ſubſiſtance. Dans ces Peuplades » nombreuſes, compoſées d'Indiens natu» rellement portés à toutes ſortes de vices, » il regne une ſi grande innocence, que » je ne crois pas qu'il s'y commette un » ſeul péché mortel; la vigilance des Paſ» teurs prévoïant & prévenant juſqu'aux » moindres fautes. Je me ſuis trouvé dans » une Bourgade une Fête de Notre-Dame, » & j'y vis communier huit cents perſon» nes. Faut-il s'étonner que l'Ennemi du » ſalut des Hommes excite tant de tem» pêtes contre une œuvre ſi ſainte & qu'il » s'efforce de la détruire? Il eſt vrai que » les Miſſionnaires ont une attention par» ticuliere à empêcher que leurs Indiens » ne fréquentent les Eſpagnols, & ils ont » de grandes raiſons pour en uſer ainſi, » car cette fréquentation ſeroit une peſte » fatale à leur innocence; elle introdui» roit parmi eux le libertinage & la cor» ruption. Nous en avons un exemple » bien ſenſible dans la vie que menent les » Indiens de quatre Peuplades qui ſont aux » environs de cette Ville.

» Il eſt encore vrai que les Indiens ont

» pour leurs Peres en Jesus-Christ une parfaite soumission ; & ce qui est admirable, c'est que dans des Barbares, qui avant leur conversion faisoient douter s'ils étoient des Hommes raisonnables, on trouve plus de reconnoissance, que dans ceux mêmes qui sont nés dans le sein de l'Eglise. Quant à leurs richesses prétendues, on ne pouvoit rien s'imaginer de plus chimérique. Ce qu'ils gagnent par leur travail ne va qu'à leur procurer chaque jour un peu de viande, du maïz, quelques légumes, des habits vils & grossiers, & ce qui est nécessaire pour l'entretien des Eglises. Si ces Missions produisoient aux Jésuites de grands avantages, leurs Colléges seroient-ils si pauvres, qu'ils y ont à-peine de quoi subsister ? 1610.

» Pour moi, qui suis parfaitement instruit de tout ce qui se passe dans ces saintes Missions, je ne puis m'empêcher d'appliquer à la Compagnie de Jesus ces paroles de la Sagesse : *Combien est belle une génération chaste, quand elle est jointe avec l'éclat d'un zele pur & ardent !* qui de tant d'Infideles fait de vrais Enfans de l'Eglise, qui les éleve dans la crainte de Dieu, les forme aux vertus Chrétiennes, & pour les maintenir dans la piété & les préserver de la corruption des vices, souffre en patience les plus atroces calomnies ? *Sa mémoire est immortelle devant Dieu & devant les Hommes.* Elle l'est sur-tout devant Votre

1610. » Majesté à qui cette Province est redevable de tant de bienfaits.

» C'est en son nom, Sire, que j'ai l'honneur de présenter ce Mémorial à Votre » Majesté & de lui faire la même demande » qui fut faite à l'Empereur Domitien par » un de ses Sujets. J'ai un Ennemi, Seigneur, disoit-il un jour à ce Prince, » qui s'afflige beaucoup de toutes les graces que tu me fais : mais je te supplie » de m'en faire encore davantage, afin » qu'il ait encore plus de chagrin, *da* » *Cesar tanto tu, magis ut doleat.* C'est » ce que j'espere de la bonté de Votre Majesté pour ces pauvres Indiens, en priant » le Seigneur qu'il la conserve pour le bien » de cette Monarchie. A Buenos Ayrès, ce » vingtieme de Mai 1721.

Frere PIERRE, Evêque de Buenos Ayrès

Fin du cinquieme Livre.



HISTOIRE

HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

VISITEUR roïal au Paraguay. Des Guaranis demandent des Missionnaires à l'Evêque de l'Assomption, qui refuse de leur en donner. On leur envoie deux Jésuites. En quel état ils les trouvent. Conversion d'une Indienne, & ses suites. Accident fâcheux arrivé à un Missionnaire. Une Armée d'Indiens saisie d'une terreur panique. Mortalité à Saint-Ignace, & ses effets. Le Pere de Torrez entreprend la conversion des Guaycurus, il leur envoie deux Missionnaires. Comment ils en sont reçus. Ils courent un grand risque. Fruit de leur Voïage. La Ville de Xerès demande des Jésuites, & on ne peut lui en donner. Les Diaguites prennent les armes contre les Espagnols. Deux Jésuites les vont trouver. Succès de leur Voïage. Arrivée d'un Visiteur roïal au Tucuman. Décret à ce sujet. Le Visiteur passe à l'Assomption. Un Ca-

*cique Guaycuru envoie son Fils au-devant de lui. Il vient lui-même le saluer. Reglemens faits par le Visiteur. Les Jésuites sont obligés de sortir de l'Assomption, & y sont bientôt rappellés. Ils sont aussi rétablis à Santiago. Etat des Réductions des Guaranis. Courses des Missionnaires & des Néophytes pour gagner des Ames à Jésus-Christ. Manége de quelques Espagnols pour faire sortir les Jésuites de la Province du Guayra. Le Pere de Montoya guéri miraculeusement. Mort d'un jeune Missionnaire, Parent de Saint François Xavier. Entreprise hardie du Pere Gonzalez. Calomnies publiées contre les Jésuites. Evénement singulier. Une nombreuse Chrétienté abandonnée, & pourquoi. Plaintes de quelques Missionnaires contre le Pere de Torrez : sagesse de son Successeur. Hostilités des Guaranis. Nouvelles courses Apostoliques du Pere Gonzalez. Des Infideles battus par des Prosélytes. Réductions d'*Itapua. *Le Gouverneur du Paraguay visite les Réductions, & ce qui en arrive. Les Peres de Saint François revendiquent une Mission qu'ils avoient abandonnée, & les Jésuites la leur rendent. Etat des Réductions de la Province de Guayra. On est obligé d'abandonner les Guaycurus. Merveille arrivée dans leur Païs. Entreprise imprudente du Gouverneur du Paraguay. Apostasie & conversion d'un Cacique. Arrivée d'un grand nombre de Missionnaires. Belle action de leur Conducteur. Nouveaux Etablissemens. Description de Saint-Paul de Piratiningue.*

Ce qui fit donner le nom de Mamelus *à ses Habitans. Industrie de quelques-uns pour enlever des Indiens, & ce qu'elle produit. Des Sorciers & des Magiciens du Guayra. Mortalité dans cette Province, & ses suites. Tradition sur Saint Thomas, Mission dans la Province d'Urugay. Description du Païs. Maniere de naviger sur l'Uruguay. Entrée du Pere Gonzalez dans cette Province. Il y fonde une Réduction. Division des Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata. Le Gouverneur de celle-ci perd son Gouvernement. Indiscrétion du Recteur des Jésuites de Buenos Ayrès à cette occasion. Il en est puni : sa soumission. Erection de l'Evêché de Buenos Ayrès. Nouvelles tentatives pour la conversion des Calchaquis & des Guaycurus, Les Jésuites travaillent au salut des Negres. Dispute à l'occasion de leur Baptême. Comment elle est terminée.*

1610.

Visiteur au Paraguay.

LES premieres Réductions des Guaranis se peuploient à vûe d'œil : mais ce qui combloit les Missionnaires de joie, allarmoit de plus en plus les Espagnols ; & ces Religieux avoient tout à craindre de la part de gens qui croïoient voir la décadence de leur fortune dans ces nouveaux Établissemens, lorsque les uns & les autres apprirent qu'un Visiteur, envoïé par le Roi Catholique, étoit entré avec main forte dans cette Province (1), pour y faire exécuter les ordres, dont il étoit chargé par ce Prince. Le Pere

(1) En 1691.

1610\. Cataldino partit ſur le champ pour l'aller trouver, & ſe fit accompagner d'une Trouppe de ſes principaux Néophytes. Il en fut très bien reçu; tout ce qu'il avoit fait fut approuvé par le Viſiteur, que le Pere del Techo, qui rapporte ce fait (1), ne nomme point : il ſe contente de dire qu'il fit publier dans le Guayra des Ordonnances, qui mirent, pour quelque tems, les nouveaux Chrétiens à l'abri de la vexation.

Des Guaranis demandent des Miſſionnaires à l'Aſſomption qui refuſe de leur en donner.

Sur ces entrefaites, d'autres Guaranis, qui étoient établis entre l'Aſſomption & le Parana, & qui depuis le départ de Dom Alvare Nuñez Cabeça de Vaca, qui les avoit apprivoiſés par ſes bonnes manieres, n'avoient preſque point ceſſé d'inquieter les Eſpagnols, parurent diſpoſés à ſe réconcilier avec eux. Un de leurs Caciques offrit même à Dom Ferdinand Arias, Gouverneur du Paraguay, de raſſembler un très grand nombre d'Indiens de ſa Nation, & de les engager à reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain, s'il vouloit leur donner un Miſſionnaire. Dom Ferdinand, agréablement ſurpris de cette propoſition, la communiqua ſur le champ à Dom Réginaldo de Lizarraga, de l'Ordre de Saint Dominique, Evêque de l'Aſſomption, & le pria d'accorder au Cacique ce qu'il demandoit ; mais le Prélat lui répondit que jamais aucun de ſes Prêtres ne voudroit ſe livrer à la merci de ces Anthropophages, & que d'ailleurs dans la diſette où il étoit d'Ouvriers, il ne lui convenoit pas d'en priver les Fideles, pour

(1) *Hiſt. Paraq.* Liv. 3. Chap. 12.

les donner à des Barbares, sur lesquels on ne pouvoit compter. 1610.

Le Gourverneur, étonné de ce refus auquel il ne s'attendoit pas, engagea le Pere de Torrez à se joindre à lui, pour porter l'Evêque à faire ce qu'il souhaitoit; & tous deux lui représenterent vivement de quelle importance il étoit de saisir une occasion, qui ne se retrouveroit peut-être jamais, de délivrer la Province, des hostilités de ces Indiens. Ils lui firent une peinture vive des maux qu'ils avoient faits aux Espagnols, & le prierent de faire réflexion à ce qu'on en devoit encore craindre, si, piqués de se voir ainsi rebutés, ils reprenoient les armes; ils lui dirent que la chose méritoit bien qu'il se privât d'un ou de deux Prêtres, d'autant plus que le Roi ne prétendoit point qu'on emploïât la force pour réduire les Indiens, sans avoir auparavant tenté de les gagner par la douceur, & en tâchant de leur faire goûter les maximes de notre sainte Religion. Dom Réginaldo les écouta tranquillement, puis demanda au Gouverneur s'il avoit une bonne Escorte à donner à ses Prêtres, ajoûtant qu'il ne lui en donneroit qu'à cette condition.

On leur envoie deux Jésuites.

Dom Ferdinand voulut repliquer; mais trouvant le Prélat inflexible il se tourna vers le Provincial, & lui dit qu'il n'avoit plus de ressource que dans le zele de ses Religieux. Le P. de Torrez lui répondit qu'il ne pouvoit compter que sur le Recteur du Collége de l'Assomption, qu'il alloit lui en parler, & qu'il ne tarderoit pas à lui faire part de la réponse. Il se rendit sur le champ au Col-

1610. lége, il y assembla tous les Prêtres, dont il savoit bien qu'aucun, excepté le Recteur, ne pouvoit s'absenter; il leur fit en peu de mots le récit de ce qui venoit de se passer chez l'Evêque, puis regardant le Pere Lorençana, qui étoit le Recteur, mon Pere, lui dit-il, comme autrefois le Seigneur à Isaïe, *Qui enverrai-je, & qui ira?* Alors le Recteur se jettant à ses pieds, lui fit la réponse du Prophête; *Me voici, envoïez-moi* (1). Le Provincial le releva, l'embrassa, accepta son offre, & alla sur le champ en porter la nouvelle au Gouverneur, qui la reçut avec des transports de joie. Elle ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, qu'on y éleva jusqu'au Ciel la résolution du Recteur, que ses travaux & ses vertus rendoient respectable à toute cette Capitale, & dont le grand âge faisoit craindre qu'il ne succombât bientôt sous le poids du travail dont il se chargeoit. Aussi le Provincial ne vouloit-il pas qu'il partît seul, & fit un effort pour lui trouver un Compagnon : un jeune Missionnaire, nommé le Pere François de Saint-Martin, étoit arrivé depuis peu à l'Assomption; il le joignit au Pere Lorençana, pour le soulager en tout ce qu'il pourroit, ne sachant pas encore la langue Guaranie, & pour se former, sous un si grand Maître, à la vie Apostolique.

En quel état ils les trouvent.

Ils partirent sur le champ, après avoir été recevoir la bénédiction de l'Evêque & les ordres du Gouverneur, & furent accompagnés pendant six lieues par un très grand

(1) *Quem mittam, & quis ibit? Ecce ego, mitte me.* Is. 60. 8.

nombre des Premiers de la Ville. Quand ils en eurent fait trente, ils s'arrêterent chez un Cacique, allié de celui qu'ils cherchoient, si ce n'étoit pas lui-même, car il y a un peu d'obscurité dans le récit du Pere del Techo : ils en furent très bien reçus, commencerent par bâtir une Chapelle, qu'ils couvrirent de feuillage, & voulurent ensuite reconnoître tout le Païs qu'occupoient ces Guaranis. Ils s'en fallut beaucoup qu'ils les trouvassent aussi bien disposés qu'on leur avoit fait entendre, & ils furent plus d'une fois exposés à être insultés par ces Indiens, excessivement superstitieux, & continuellement ivres. Il apprirent même que leur mort avoit été plus d'une fois résolue. 1610-11.

Conversion d'une Indienne, & ses suites.

Mais enfin, après une année de travaux stériles, soutenus avec la plus grande patience, le Cacique qui étoit l'auteur de leur Voïage, & un autre Capitaine, aïant reçu le Baptême, leur exemple engagea plusieurs de leurs Vassaux à se faire instruire; & bientôt le nombre des Prosélytes s'accrut de maniere à faire esperer que tout ce Canton alloit devenir Chrétien. La joie qu'en ressentirent les Missionnaires, fut néanmoins troublée par un accident, qui les tint pendant quelque tems dans de grandes inquiétudes. Une Indienne, qui avoit été touchée de Dieu, ne pouvant esperer que son Mari, qui étoit Idolâtre obstiné, lui permît de recevoir le Baptême, s'enfuit de chez lui avec sa Fille, & alla se réfugier dans la Bourgade, où étoient les Missionnaires. A la nouvelle de son évasion le Mari entra en fureur; & comme il étoit fort accrédité dans

1610-12. ſa Nation, il ne lui fut pas difficile d'engager un grand nombre d'Infideles à le venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue des Religieux Eſpagnols.

Il n'oſa pourtant pas attaquer la Bourgade, où étoit ſa Femme; mais il fit une irruption ſur les *Mahomas*, alliés des Eſpagnols, qui étant ſurpris, ne firent point de réſiſtance : pluſieurs furent tués ſur le champ, & un plus grand nombre encore pris, & deſtinés à être mangés. Le Pere Lorençana n'en fut pas plutôt informé, qu'il alla repréſenter aux Caciques Chrétiens, qu'il étoit également de leur honneur & de leur intérêt, de ne pas ſouffrir que la Religion ſervît de prétexte à de pareilles hoſtilités. Ils en convinrent, & envoïerent redemander les Captifs. Ils furent refuſés avec hauteur, & on ajoûta qu'on ne ſeroit pas content qu'on n'eût bu le ſang du dernier Mahoma dans le crâne du plus vieux des deux Miſſionnaires.

Cette réponſe irrita les Caciques : tous les Chrétiens & les Proſélytes s'aſſemblerent, & jurerent de ne pas poſer les armes, qu'ils n'euſſent retiré tous les Mahomas des mains de leurs Ennemis. Un brave Capitaine, nommé *Aniangara*, fut choiſi pour Général de cette petite Armée. Il accepta le Commandement, & fit à l'Aſſemblée un Diſcours, qui fut fort applaudi : après avoir, ſelon la coutume du Païs, beaucoup vanté ſon mérite, & raconté pluſieurs de ſes plus belles actions à la guerre, il dit que ſes Ennemis mêmes l'avoient toujours chéri & reſpecté, parcequ'il n'avoit

jamais abusé de ses victoires, ni ôté la vie à aucun de ses Prisonniers. Il disoit vrai, & tout le Monde lui rendoit la même justice. Il se mit aussi-tôt en marche avec sa Troupe vers le Parana, sur le bord duquel ses Ennemis étoient établis. 1610-11.

Il fut joint dans sa route par un Capitaine Espagnol, qui lui amenoit toute sa Compagnie, avec trois cents Indiens; & ils trouverent bien-tôt l'Ennemi, qui les attendoit de pied ferme. Ils lui offrirent la Paix, qu'il refusa avec hauteur; mais il soutint mal sa fierté. Les Chrétiens firent leur attaque avec tant d'ordre & de résolution, que ces Barbares furent d'abord mis en déroute, sans qu'il en eût coûté un seul Homme aux Vainqueurs, & tous les Mahomas furent délivrés. L'Officier Espagnol voulut ensuite persuader aux deux Missionnaires de retourner avec lui à l'Assomption, mais inutilement; & peu de tems après, ces Peres voïant que leur Troupeau s'augmentoit de jour en jour, ils le transporterent dans un lieu plus commode, où ils bâtirent un Eglise; & cette Réduction fut mise sous la protection de Saint Ignace, dont elle porte le nom encore aujourd'hui: c'est la premiere des treize Réductions du Parana (1).

Accident fâcheux arrivé à un Missionnaire.

A-peine commençoit-elle à être en regle, que l'Ennemi, qui avoit été plutôt dissipé que battu, & qui n'avoit guere perdu que ses Prisonniers, aïant conside-

(1) On l'appelle *Saint-Ignace Guazu*, apparemment du Lieu où elle fut d'abord fondée; car il paroît qu'elle a changé depuis de situation.

1610-11. rablement augmenté ses forces, parut à la vue de la Bourgade, & fit beaucoup de dégât aux environs. Une irruption si soudaine & si imprévue, jetta la terreur parmi les Néophytes; & Dieu permit, pour l'instruction des Missionnaires, que le Pere de S. Martin en fût frappé à un point, qu'il en perdit le jugement. Il revint cependant bientôt de cet égarement; mais l'impression que la vue du danger avoit faite sur son esprit, le lui affoiblit de telle sorte, qu'il fallut le renvoïer à l'Assomption, & peu de tems après lui permettre de sortir de la Compagnie, où il n'avoit point encore pris les derniers engagemens. Ce Religieux étoit fort jeune, & avoit plus consulté une premiere ardeur de zele, que ses forces, avant que d'entrer dans une si pénible & si périlleuse carriere.

Une Armée d'Indiens saisie d'une terreur panique.

Pour le P. Lorençana, jamais il ne parut plus intrepide. Mais, comme le danger étoit pressant, il jugea à propos de brûler tout ce qu'il ne pouvoit soustraire des ornemens de son Eglise, au pillage, qui paroissoit inévitable, & de faire mettre en sureté les Vieillards, les Femmes & les Enfans. Il fit ensuite comprendre à ceux qui étoient en état de se défendre, le mérite qu'ils pouvoient acquérir devant Dieu en exposant leur vie pour la défense de la Religion, & ajoûta qu'il seroit toujours au milieu d'eux dans le fort du péril. Tous jurerent de combattre jusqu'à la mort; & ils se préparoient à marcher contre l'Ennemi, lorsqu'on eut nouvelle que, saisi d'une terreur panique, il s'étoit retiré avec pré-

cipitation & fort en désordre.

1610-11.

Peu de tems après, un Officier Espagnol arriva à Saint-Ignace avec un Détachement, pour en retirer le P. Lorençana, qu'on n'y croïoit pas en sureté; mais il ne put jamais engager ce Missionnaire à en sortir. Ce Pere fit pourtant bientôt après un voïage à l'Assomption, pour y demander quelqu'un, qui pût remplacer le P. de S. Martin; & à son retour dans son Eglise, il apprit que les Ennemis avoient encore paru dans la Campagne, & y avoient fait quelque dégât. Pour surcroît de disgrace, une maladie contagieuse lui enleva un bon nombre de Néophytes, en dispersa plusieurs, qui se laisserent persuader que la Religion Chrétienne étoit la cause de tous ces malheurs, & il y eut même des Prosélytes qui en vinrent jusqu'à l'insulter. Mais par sa douceur, sa patience & sa fermeté, il vint à bout de calmer l'orage; il regagna même les plus furieux, rappella les Transfuges, & peu après, la Réduction devint très florissante.

Mortalité à saint-Ignace, & ses effets.

Tandis que ces choses se passoient sur le Parana, le P. de Torrez entreprit de réduire les Guaycurus sous les loix de l'Evangile, & deux raisons l'y engageoient. La premiere étoit de reconcilier cette Nation avec les Espagnols, qu'elle molestoit beaucoup, & qu'ils ne pouvoient pas espérer de réduire par la force des armes, à demeurer au moins tranquille. La seconde, de pratiquer par leur moïen une communication plus facile & plus courte entre la Province du Paraguay & le Tucuman.

Le Pere de Torrez entreprend la conversion des Guaycurus.

1610-11. Le Gouverneur & l'Evêque, auxquels il communiqua ſon deſſein, en jugerent comme lui : mais ils ajoûterent qu'ils n'oſoient lui répondre du ſuccès. Il leur dit qu'il en connoiſſoit toutes les difficultés; qu'il n'oſoit ſe flatter de les vaincre ; mais que la prudence d'un Miniſtre de l'Evangile n'alloit point juſqu'à ne rien tenter dont la réuſſite ne fût pas certaine, & que Dieu ſollicitant tous les jours des cœurs, dont il ſavoit bien que ſa grace n'amolliroit point la dureté, ſes Envoïés, qui n'avoient point cette certitude, auroient à ſe reprocher de n'avoir pas eſſaïé de lui gagner des ames, dans le doute, quoique bien fondé, s'ils y réuſſiroient.

Il leur envoie deux Miſſionnaires.

Il avoit acquis depuis peu à ſa Compagnie un Sujet d'un grand mérite & d'une vertu conſommée, dans la Perſonne d'un Eccléſiaſtique, nommé D. Roch Gonzalez de Santa-Cruz, né à l'Aſſomption, d'une famille très noble, & Parent du Gouverneur de la Province. L'Evêque avoit jetté les yeux ſur lui pour en faire ſon grand Vicaire, lorſqu'il entra dans la Compagnie; & quoiqu'il n'eût pas encore achevé ſon Noviciat, le Provincial le jugea mûr pour le Miniſtere apoſtolique, le nomma pour l'Expédition qu'il méditoit, & lui aſſocia le P. Vincent Griffi. L'un & l'autre s'embarquerent peu de jours après ſur le Paraguay avec deux jeunes Eſpagnols & un Guarani, qui avoit demeuré long-tems parmi les Guaycurus, dont il ſavoit fort bien la Langue. A-peine furent-ils entrés dans le Païs de ces Indiens, que l'allarme

y fut donnée par-tout, & le bruit s'y répandit que les Eſpagnols ne vouloient les attirer à leur Religion, que pour les réduire en ſervitude. Ils s'aſſembloient en grand nombre pour déliberer ſur les meſures qu'ils avoient à prendre pour n'être point ſurpris, & ils envoïerent des Eſpions dans la Capitale du Paraguay, pour tâcher de découvrir quel étoit le véritable motif du Voïage des Miſſionnaires. 1611-13.

Les Peres de leur côté comprirent toute la grandeur du péril où ils ſe trouvoient engagés. Ils avancerent cependant avec autant de confiance que s'ils euſſent été aſſurés d'être bien reçus. Arrivés à la premiere Bourgade, ils déclarerent au Cacique, par la bouche de leur Interprete, que le deſir d'établir une paix durable entre ſa Nation & les Eſpagnols, & de lui faire connoître le vrai Dieu, étoit la ſeule choſe qu'ils ſe propoſoient, & qu'ils s'y étoient réſolus ſans peine, quoiqu'ils n'ignoraſſent point à quoi une telle démarche les expoſoit. L'Interprete ajouta de lui-même, que ces Peres étoient par-tout les Protecteurs déclarés de la liberté des Indiens; mais tout cela ne parut faire aucune impreſſion ſur l'eſprit du Cacique. Les Miſſionnaires ne firent pas ſemblant de s'en appercevoir, & ils lui dirent que pour le convaincre de la droiture de leur procédé, ils étoient réſolus de s'abandonner à ſa diſcrétion, & que, ſous ſon bon plaiſir, ils alloient demeurer dans ſa Bourgade, & commencer par apprendre ſa Langue.

Comment ils en ſont reçus.

Si cette franchiſe ne diſſipa point les

1611-13. ombrages de cet Indien, elle en suspendit au moins les effets, & il défendit même à ses Sujets de faire aucune insulte aux Prêtres Espagnols; mais ce calme ne fut point de durée. Les Peres s'appliquoient sérieusement à étudier la Langue des Guaycurus, lorsque ces Barbares, les voïant sans cesse s'entretenir avec leur Interprete, lui faire des questions & mettre ses réponses par écrit, s'imaginerent qu'ils levoient le plan de leur Païs, & qu'ils examinoient par où ils pourroient y introduire les Espagnols: déja même la résolution étoit prise de s'en défaire, lorsque le Pere Gonzalez, qui se douta de quelque chose, s'avisa de lire publiquement ce qu'il avoit écrit, & qui n'étoit que les élémens de la Doctrine Chrétienne, traduits dans la Langue du Païs.

Ils courent un grand risque.

Cette lecture appaisa les plus échauffés. Le Cacique, qui se faisoit appeller Dom Martin, parut touché de ce qu'il venoit d'entendre; & les Peres le trouverent dans une si favorable disposition, qu'ils crurent pouvoir lui proposer d'approcher sa Bourgade du Paraguay, l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre des Espagnols tant qu'ils seroient avec lui. Il y étoit déja résolu, & commençoit même à faire ses préparatifs pour cette transmigration, lorsqu'il se répandit un bruit qu'un de ses Parens avoit été tué par des Espagnols; ce qui rejetta les Missionnaires dans le péril, auquel ils venoient d'échapper. Mais on découvrit la fausseté de ce bruit, & on sut même que des Espaguols prenoient plaisir à en faire

quelquefois courir de ſemblables. Quels que fuſſent leurs motifs, ils ne pouvoient produire que de mauvais effets : mais Dom François Gonzalez de Santa-Cruz, Lieutenant de Roi de l'Aſſomption, & Frere du Pere Gonzalez, aïant découvert les Auteurs de celui-ci, les fit mettre aux fers, & le Cacique D. Martin l'aïant appris, parut plus diſpoſé que jamais à bien vivre avec les Eſpagnols. Dans le même tems un autre Cacique Guaycuru fit le voïage de l'Aſſomption pour y demander des Miſſionnaires, qu'on ne put lui promettre, que quand ceux qu'on attendoit d'Eſpagne ſeroient arrivés. 1611-13.

Cependant il s'en falloit encore beaucoup que cette Nation fût auſſi proche du Roïaume de Dieu que l'on commençoit à s'en flatter : les travaux des deux Jéſuites ne produiſirent guere d'autre fruit, que d'avoir envoïé au Ciel un nombre de petits Enfans, qu'ils avoient baptiſés à l'article de la mort. D. Martin & ſon Epouſe en uſerent toujours aſſez bien avec eux, & Dieu les en récompenſa dans la ſuite par la grace d'une ſincere converſion. Il fit la même faveur à un autre Cacique, le même apparemment que celui dont nous venons de parler. Mais, comme ces converſions n'en attirerent point d'autres, le Provincial, ne voulant point laiſſer plus longtems dans un Champ ſi ſtérile des Ouvriers, qu'il pouvoit occuper plus utilement ailleurs, ſongeoit à les rappeller, lorſqu'il fut obligé de partir lui-même pour le Chili, où des affaires preſſées demandoient ſa préſence. Fruit de leur Voïage.

1611-13.

La Ville de Xerez demande des Jésuites, & on ne peut lui en donner.

Il s'étoit trouvé quelque tems auparavant dans un assez grand embarras. La Ville de Xerez, qui depuis plusieurs années n'avoit vu aucun Prêtre, lui faisoit les plus grandes instances pour l'engager à accepter la fondation d'un College, dont elle offroit de faire tous les frais, & il la remettoit toujours à l'arrivée du secours qu'il attendoit d'Europe. Il arriva enfin, lorsque le Provincial étoit sur son départ pour le Chili ; mais la plûpart des Jésuites qu'on lui envoïoit, étoient de jeunes Religieux, qui n'avoient pas encore fini leurs Etudes, & à-peine les autres lui suffisoient pour remplir les engagemens qu'il avoit pris auparavant avec les Villes de Buenos Ayrès & de Santafé. Cela fait, il se mit en chemin pour le Chili, où il ne fit pas un long séjour.

Les Diaguites prennent les armes contre les Espagnols.

Il étoit à-peine de retour à Cordoue, qu'un Courier de D. Louys Quiñonez, Gouverneur du Tucuman, lui rendit une Lettre de ce Général, qui le prioit d'envoïer deux de ses Religieux aux Diaguites, lesquels avoient pris les armes, parceque quelques-uns de leurs Chefs avoient été tués par des Espagnols. Par bonheur le Provincial avoit actuellement sous sa main les Peres Jean Dario & Diegue de Boroa, dont le premier venoit encore tout récemment de pacifier les Calchaquis, & le second ne faisoit que d'arriver d'Espagne, & il les fit partir sur le champ pour Santiago, afin de recevoir les ordres & les instructions du Gouverneur. Nous avons vu que les Jésuites avoient été contraints

1611-13.

de sortir de cette Ville ; ils y étoient fort regrèttés de tous les Habitans, & plus encore des Indiens des environs, dont les intérêts les avoient brouillés avec les Espagnols, & qui ne cessoient de les redemauder avec les plus grandes instances. Cette heureuse disposition des esprits àleur égard, & le besoin qu'on avoit d'eux, furent cause qu'ils furent très bien reçus dans cette Ville ; & le bonheur qu'ils eurent de reconcilier l'Evêque avec Dom Alfonse de Ribera, Prédécesseur de Dom Louys Quiñonez, & qui n'étoit pas encore parti pour le Chili, dont il étoit nommé Gouverneur, leur attira les applaudissemens de tout le monde.

On leur envoie deux Jesuites; succès de leur voyage.

Dès qu'ils eurent reçu leurs instructions, ils se mirent en chemin, & parcoururent tout le Païs qui séparoit les Villes de Londres & de S. Michel, dont la grande Vallée d'*Algonquinca* fait la meilleure partie. Ils traverserent ensuite les Montagnes voisines, où ils eurent le bonheur de gagner bien des ames à Jesus-Christ, & arriverent enfin chez les Diaguites, qui les reçurent comme leurs Protecteurs, en leur disant, les larmes aux yeux, » si vous » aviez été avec nous, nos Chefs n'au» roient pas été massacrés «. Ils ajouterent qu'ils leur remettoient tous leurs intérêts, & ils promirent d'oublier tout le passé, pourvu qu'on n'entreprît point sur leur liberté, & qu'on les laissât tranquilles. Les Peres leur donnerent sur cela toutes les assurances qu'ils pouvoient souhaiter ; & après les avoir calmés sur la crainte d'un

1611-13. joug, qui leur étoit plus insupportable que la mort, ils les exhorterent à se soumettre volontairement à celui d'un Dieu, qui ne veut point d'hommages forcés; dont plusieurs d'entr'eux avoient déja éprouvé la douceur, & qui leur procureroit une liberté beaucoup plus estimable que celle dont ils étoient si jaloux.

Ils les trouverent aussi dociles sur ce second article que sur le premier; ils en baptiserent jusqu'à cinq cents; ils reconcilierent, par le Sacrement de Pénitence, ceux qui avoient été baptisés plusieurs années auparavant; ils briserent, sans que personne se mît en devoir de s'y opposer, tous les instrumens & les objets de leurs anciennes superstitions. En un mot, on les laissa faire, & on fit tout ce qu'ils voulurent, parcequ'on étoit persuadé qu'ils n'avoient en vue que le bonheur de la Nation. On auroit bien souhaité de les retenir pour toujours; mais ils ne pouvoient se dispenser d'aller rendre compte à l'Evêque & au Gouverneur du Tucuman, du succès de leur Commission: ils promirent aux Diaguites qu'on ne les abandonneroit pas, & ils les instruisirent de tout ce qu'ils devoient faire, en attendant qu'on leur envoïât un Pasteur.

Arrivée d'un Visiteur roïal au Tucuman.

Sur ces entrefaites, D. François Alfaro arriva au Tucuman en qualité de Visiteur, chargé des ordres du Roi Catholique, dont un des principaux étoit d'abolir absolument le service personnel dans toute l'étendue de ces Provinces, & de régler la maniere dont on devoit traiter les Indiens qui étoient

en Commande, pour empêcher qu'on ne leur donnât aucun lieu de se plaindre, ensorte néanmoins que les Espagnols fussent maintenus dans leurs droits légitimes. La difficulté étoit de les faire convenir sur ce qu'on devoit entendre par ces droits. Le Service personnel, sur le pié où il étoit, ne pouvoit être regardé que comme l'abus des Commandes. Il étoit bien difficile de le réduire à ses justes bornes; & c'est ce que toute l'autorité des Souverains, les représentations des Evêques, & la sévérité des Gouverneurs & des Magistrats, n'ont jamais pu faire. 1611-13.

Décret à ce sujet.

Le Visiteur, après avoir déclaré les intentions de Sa Majesté, & entendu en particulier plusieurs personnes des mieux instruites de cette affaire, convoqua une Assemblée, où tout fut examiné & discuté fort à loisir. On dressa ensuite, d'un consentement unanime, un Décret, qui fut conçu en ces termes : » Nous, soussignés, » & spécialement assemblés, vu les Or» donnances du Roi, notre Seigneur, que » Dieu conserve, & tout bien examiné par » le Seigneur D. Gonzalez de Abrego, » ci-devant Gouverneur du Tucuman, au » sujet du service personnel, nous décla» rons que ce service, de la maniere dont » il se pratique dans cette Province, est » illicite pour les raisons publiquement » alléguées par chacun de nous; en foi » de quoi nous avons signé, D. Ferdinand » Treco, Evêque du Tucuman, Dom » Alfonse de Ribera, Gouverneur du » Chili, D. François Alfaro, Conseiller &

1611-13. » Visiteur du Roi, D. François Sancedo, » Trésorier de l'Eglise Cathedrale de » Santiago (1), Frere Christophe Ayola, » D. Louis Quiñonez, Gouverneur du Tu- » cuman, Frere Pierre Lopez, le Licencié » Valere, Antoine Rosillon, & autres » Notables.

Cela fait, le Visiteur se rendit à Cordoue, où le mal, qu'on vouloit corriger, étoit encore plus grand qu'à Santiago; il y fit publier les ordres du Roi, les Edits du Viceroi du Pérou, les Arrêts de l'Audience roïale des Charcas, & le Décret dont nous venons de parler. Il trouva de grands obstacles à leur exécution, & il crut devoir user de quelques ménagemens, dans l'espérance que par la voie de la douceur il ameneroit plus aisément les esprits à une obéissance parfaite. On ne dit point jusqu'où il porta la condescendance, ni l'effet qu'elle produisit alors : ce qui est certain, c'est qu'il resta peu de tems dans cette Ville, & que le service personnel n'y fut pas long-tems réduit à ses justes bornes, si même il le fût.

Le Visiteur passe à l'Assomption. Le Fils d'un Cacique Guaycuru va au-devant de lui.

Il avoit rencontré à Cordoue D. Diegue Marin Negroni, nommé Gouverneur du Paraguay, & le Provincial des Jésuites, avec lesquels il partit pour se rendre à l'Assomption. Comme ils en approchoient, ils furent assez surpris de voir venir à eux un grand Bateau couvert de feuillages & de fleurs, où étoit le Fils de D. Martin, Cacique Guaycuru, envoïé par son Pere au-devant du Visiteur, pour le compli-

(1) Depuis Evêque au Chili.

menter de sa part, & lui demander la permission d'aller lui-même lui rendre ses devoirs. Le jeune Indien s'acquitta de fort bonne grace de sa Commission : & tout le monde fut si charmé de la maniere dont il parla, que pour lui témoigner une confiance entiere, le Visiteur, le Gouverneur & le Pere de Torrez, firent le reste du voïage dans son Bateau. 1611-13.

Le Cacique vient le saluer à l'Assomption.

D. Martin arriva presqu'aussi-tôt qu'eux à l'Assomption, accompagné du Pere Gonzalez, & d'un grand nombre de Guaycurus, & il y fut très bien reçu. Il avoit amené avec lui un autre de ses Fils, âgé de deux ans, & il pria le Pere de Torrez de le baptiser. Le Provincial y consentit : le Visiteur & le Gouverneur voulurent tenir l'Enfant sur les Fonts du Baptême, & le Cacique les engagea à appuïer la demande qu'il fit au P. de Torrez, de ne point retirer de sa Bourgade les deux Missionnaires, comme il avoit oui dire qu'il vouloit faire. Le Provincial ne put refuser à ces Messieurs ce qu'ils lui demanderent ; mais il avertit le Cacique, que si les travaux de ces Peres continuoient d'être aussi infructueux qu'ils l'avoient été jusques-là, il ne pourroit se dispenser de les rappeller bientôt. Le P. Gonzalez y resta néanmoins assez peu de tems ; mais le Pere Romero le remplaça.

Réglemens faits par le Visiteur à l'Assomption.

Le Visiteur de son côté fit publier à l'Assomption, comme il avoit fait à Santiago & à Cordoue, les ordres du Roi, au sujet du service personnel ; mais les principaux Habitans, dont plusieurs tenoient

1611-13. aux premieres Maisons d'Espagne, lui représenterent qu'en les privant du service des Indiens, ou en le réduisant aux termes de l'Ordonnance, on les mettoit dans l'impossibilité absolue de païer au Roi ce que Sa Majesté exigeoit d'eux. Ils disoient vrai, mais c'étoit leur faute & celle de leurs Peres, qui, en traitant mieux qu'ils n'avoient fait les Naturels du Païs, auroient pu en tirer de plus grands services encore que ceux qu'ils en tiroient dans l'état d'esclavage où ils les avoient réduits. Cependant, comme le mal étoit fait, & qu'il n'étoit plus tems d'y remédier, un nombre prodigieux d'Indiens aïant succombé sous le poids du travail, ou aïant pris la fuite, le Visiteur crut devoir se prêter à un tempérament, qui, sans mettre au désespoir tant de personnes de qualité, ne donnât aucune atteinte à l'autorité du Souverain. Il accorda donc à ceux qui avoient des Indiens en Commande, la permission d'en tirer, chaque année, le service qu'ils voudroient, pendant un mois, à condition de leur donner des gages pendant le reste de l'année. Il ajoûta à cela plusieurs Réglemens en faveur des Indiens; & non-seulement le Roi approuva le service gratuit de ceux qui étoient en Commande, pendant un mois, mais il le permit pendant deux, comme il l'avoit été dans la premiere institution des Commandes. La suite fera voir qu'insensiblement les choses revinrent au même point où elles étoient avant ce Réglement.

Le Visiteur déclara ensuite, au nom de

Sa Majesté, que les Guaranis & les Guaycurus ne pourroient jamais, sous aucun prétexte, être donnés en Commande, & que les Peres de la Compagnie de Jesus seroient seuls chargés de les instruire, de les civiliser, & de les engager à reconnoître le Roi Catholique pour leur Souverain, dont ils seroient Vassaux immédiats; que leurs Missionnaires recevroient pour leur entretien le même honoraire que les Curés des Indiens du Pérou, & qu'il seroit pris sur la Caisse roïale : mais le P. de Torrez le pria de le réduire au quart, assurant que cela suffisoit à des Religieux qui savoient borner leurs besoins. Nous avons vu que depuis long-tems c'est sur le tribut des Néophytes, que se tire ce que le Roi accorde aux Curés des Réductions pour leur subsistance. Le désintéressement du P. de Torrez édifia beaucoup; toutefois à-peine le Visiteur étoit parti de l'Assomption, qu'on y éclata contre les Jésuites, qu'on y regardoit comme les Auteurs des nouveaux Réglemens.

1611-13.

Indiens réservés, qui ne peuvent être donnés en Commande.

On porta même les choses si loin, qu'ils furent obligés de sortir de la Ville & de s'aller enfermer dans leur Métairie. Quelque tems après, un des plus considérables Habitans de la Capitale alla trouver le Gouverneur avec tous les Indiens qu'il avoit en commande, & lui protesta avec serment qu'il aimeroit mieux se voir réduit à la mendicité, que de passer les bornes qui venoient d'être prescrites aux Commandataires. Il déclara ensuite à ses Indiens, qu'il ne prétendoit pas les retenir dans l'es-

Les Jésuites sont obligés de sortir de l'Assomption & y sont bientôt rappellés.

1611-13. clavage, comme il avoit fait jusques-là; & que désormais il ne les regarderoit plus que comme ses Enfans. Cette démarche fit impression sur la plûpart de ceux qui étoient dans le même cas; on se radoucit à l'égard des Jésuites, & on les engagea à rentrer dans leur College; mais il est toujours resté dans cette Ville, sur-tout depuis que l'abus du service personnel a recommencé, un fond d'indisposition contre ces Religieux, que nous verrons dans la suite plus d'une fois éclater d'une maniere à laquelle on ne se seroit pas attendu, & qu'ils ne s'étoient point attirée.

Ils sont aussi rétablis à Santiago.

Tandis que ces choses se passoient dans la Province de Paraguay, le Visiteur étoit retourné au Tucuman pour faire rétablir les Jésuites à Santiago. Dom Jean de Mendoze & Luna, Marquis de Montes claros, Viceroi du Pérou, & l'Audience roïale des Charcas, lui avoient écrit sur cela des Lettres très pressantes. Le Magistrat de cette Ville sollicitoit ce rétablissement avec beaucoup de vivacité. Le nouveau Gouverneur de la Province, & son Prédécesseur, que quelques affaires retenoient encore au Tucuman, & qui avoit reçu du Roi de grands reproches de ce qu'il avoit souffert que ces Religieux se fussent retirés, y travailloient avec zele, & l'Evêque déploroit avec larmes la foiblesse qu'il avoit marquée en cette occasion. Ces Peres de leur côté témoignoient une grande indifférence pour leur retour, par la raison qu'ils ne vouloient pas s'engager à rien qui donnât lieu de croire qu'ils condamnoient

la

la conduite qu'ils avoient tenue & qu'ils étoient bien résolus de ne pas changer au sujet des Indiens. Enfin le P. de Torrez étant venu à Santiago pour prendre quelque arrangement avec le Gouverneur, fut agréablement surpris de voir tous les Ordres de la Ville lui demander de concert qu'il leur rendît ses Religieux. 1611-13.

Il reçut comme il le devoit de si obligeantes prieres, & le Visiteur assigna les revenus du College, partie sur le Domaine, & partie sur les fonds de la Cathédrale. On établit ensuite un Séminaire pour l'éducation de la Jeunesse, lequel a depuis été transféré à Cordoue, qui est aujourd'hui la Capitale de la Province & le Siége de l'Evêché; & le P. Jean Romero fut chargé du Gouvernement de ces deux Maisons. Il arriva presque dans le même tems, que les Espagnols, effraïés par des accidens qu'ils regarderent comme des effets de la colere du Ciel contre ceux qui avoient le plus abusé des Commandes, renoncerent de bonne foi au service personnel. Il y en eut même, qui, pour dédommager les Indiens de l'oppression où ils les avoient tenus, leur firent de grandes largesses; & ces pauvres gens, transportés de joie, élevoient jusqu'au Ciel ceux à qui ils croïoient avoir la principale obligation de l'adoucissement de leurs peines, les invitoient de toutes parts à s'établir parmi eux, & leur promettoient une docilité & une soumission dont ils seroient contens.

Etat des Réductions des Guaranis.

Tout étant ainsi reglé dans le Tucuman, le P. de Torrez tourna toutes ses pensées

1611-13. vers le Guayra, & commença par y envoïer le P. Antoine Ruiz de Montoya, nouvellement arrivé d'Espagne, au secours des Peres Maceta & Cataldino, qui ne pouvoient plus suffire au nombre prodigieux de Guaranis qui venoient se ranger sous leur conduite. Les quatre Réductions que ces Missionnaires avoient déja formées, n'étoient pourtant pas encore bien peuplées de Chrétiens, parceque ces Peres avoient remarqué que la plus grande partie des Prosélytes n'y étoient encore attirés que par l'espérance de n'être plus inquiétés par les Espagnols & par les Portugais du Bresil, & d'être plus en état de se défendre contre leurs anciens ennemis. D'ailleurs ils apportoient dans ces asyles toute leur férocité, une stupidité peu différente de celle des Brutes, une indocilité que l'amour d'une liberté mal entendue leur faisoit regarder comme une noble fierté, en un mot, tous les vices des Barbares, & un attachement presqu'invincible à toutes leurs superstitions. C'étoit cependant beaucoup de les avoir tirés de la vie errante qu'ils menoient pour la plûpart, & des occasions journalieres de se livrer à tous leurs penchans. Si tous ne profitoient pas, autant qu'il eût été à souhaiter, des Instructions qu'on leur faisoit, ils écoutoient du moins assez volontiers ce qu'on leur disoit. Le mal étoit que plusieurs ne faisoient que semblant de se rendre aux vérités qu'on leur prêchoit, ou qu'elles ne faisoient sur leurs esprits que des impressions passageres, d'où il arrivoit que plusieurs se lassoient bientôt d'une vie aussi

reglée que celle qu'on leur faiſoit mener, & retournoient dans leurs Bois & dans leurs Montagnes lorſqu'on s'y attendoit le moins.

1611-13.

Pour arrêter ces déſertions, il falloit ſouvent eſſuïer les écarts de gens qui n'écoutoient plus la raiſon & prenoient ombrage de tout, que le moindre accident mettoit en fureur, à qui le plus léger ſoupçon faiſoit regarder leurs Miſſionnaires comme leurs plus dangereux Ennemis, ſoutenir tous les efforts de l'Enfer, qui par ſes Supôts mettoit tout en uſage pour traverſer l'œuvre de Dieu, pourvoir en même tems à la ſûreté des Réductions, & à la ſubſiſtance de ceux qu'on y avoit réunis, & ſe voir tous les jours à la veille d'être inſultés au dedans par ceux mêmes qu'on travailloit à mettre à l'abri des inſultes du dehors. Enfin la conſtance de ces Hommes Apoſtoliques vint à bout de vaincre tous les obſtacles. Un très grand nombre de ceux qui s'étoient montrés les plus rebelles aux impreſſions de la Grace, demanderent le Baptême, qu'on ne leur accorda qu'après les avoir bien éprouvés; & d'autres vinrent en ſi grand nombre demander à être inſtruits, qu'il fallut ſonger à faire de nouvelles Colonies.

Courſes des Miſſionnaires & des Néophytes, pour gagner des Ames à Jeſus-Chriſt.

Souvent auſſi on les alloit chercher dans leurs retraites les plus inacceſſibles. Un Miſſionnaire ſe mettoit en campagne, accompagné d'une troupe des plus anciens & des plus fervens Néophytes, aſſez mal armés, & avec très peu de proviſions; comptant moins ſur leurs fleches que ſur la Providence, quoique la plûpart du tems ils ne duſſent s'attendre à trouver que des fruits ſau-

1611-13. vages & des racines ameres, & presque jamais d'eau, qui fût potable. Après avoir marché tout un jour sous un Soleil brûlant, à-peine pouvoient-ils gagner un endroit sûr pour y reposer la nuit, encore leur repos étoit-il bien troublé par une multitude infinie de Moucherons, qui leur mettoit tout le visage en feu ; & lorsqu'épuisés par la faim, par la soif, par la chaleur & par les insomnies, ils tomboient malades, ils se trouvoient sans aucun secours, & étoient contrains de retourner sur leurs pas, ou de continuer leur route, n'y aïant pas de sûreté à rester où ils étoient.

Aux grandes chaleurs succedent, ainsi que je l'ai déja remarqué, des pluies si abondantes, que les Rivieres débordées inondent toutes les campagnes. Si ces inondations étoient reglées, on pourroit s'en garantir ; mais elles surviennent souvent lorsqu'on s'y attend le moins, & elles sont quelquefois si subites, qu'on se trouve tout-d'un-coup dans l'eau jusqu'à la ceinture, & quelques momens après jusqu'aux épaules. Ce que nous avons vû qui étoit arrivé au Pere de Ortega, prouve qu'on en auroit bientôt quinze pieds au-dessus de la tête, si on ne trouvoit pas des Arbres sur lesquels on pût monter. Aussi est-il rare que ces accidens ne coûtent pas la vie à quelqu'un. La moindre incommodité qu'on souffre dans ces courses, est de ne trouver presque jamais un terrein assez élevé, pour y pouvoir passer la nuit sans être couché dans la boue.

Dans les saisons même où il n'y a rien de semblable à craindre, il est fort ordinaire de

ne pouvoir avancer, qu'en s'ouvrant un passage au travers des Bois; & sans avoir toujours la hâche à la main. L'ouvrage n'avance qu'autant que les Missionnaires donnent l'exemple; & dans les commencemens il est arrivé à plus d'un de ces Peres de se voir abandonnés de tous leurs Indiens au milieu d'une Forêt, & d'être obligés, pour ne pas rester seuls à la merci des Bêtes féroces, contre lesquelles ils n'avoient pas de quoi se défendre, ou des Barbares, dont ils ne pouvoient esperer de quartier, de rebrousser aussi chemin. Mais tout cela étoit compté pour peu de chose au prix des contradictions que ces Religieux avoient à essuïer de la part de ceux, qui de leur côté cherchoient partout des Indiens pour en faire des Esclaves; & dans le tems dont nous parlons, il s'en fallut peu que des Espagnols ne rendissent inutile tout ce qu'on avoit déja fait pour la réunion & la conversion des Guaranis.

1611-13.

Manége de quelques Espagnols pour faire sortir les Jésuites du Guyara.

Des Habitans de Villarica s'aviserent de faire courir un bruit, qui se répandit sourdement jusqu'à l'Assomption, que les Missionnaires ne recueilloient aucun fruit de leurs pénibles travaux; & tant de personnes en furent persuadées, que ces Peres furent surpris d'apprendre que leurs Supérieurs songeoient sérieusement à les rappeller. Quelques discours qu'ils entendirent eux-mêmes, leur firent soupçonner d'où cela pouvoit venir; & le Pere de Montoya fut chargé d'aller désabuser le Provincial. Il partit avec six Indiens, & il avoit à-peine fait la moitié du chemin, que ses Néophytes étant

1611-13. demeurés aſſez loin derriere lui, parcequ'ils ne pouvoient preſque plus marcher, il fut contraint de s'arrêter au pied d'un Arbre à l'entrée de la nuit : il n'avoit rien pris de tout le jour, & il ne lui fut pas poſſible de fermer l'œil, parcequ'une pluie d'orage étant ſurvenue, il eut bientôt de l'eau au-deſſus des genoux. Le lendemain à la pointe du jour il voulut continuer ſon chemin; mais une de ſes jambes s'étant retirée au premier pas qu'il eſſaïa de faire, il reſſentit des douleurs ſi aigües, qu'il fut obligé de ſe coucher par terre tout de ſon long ſur un endroit un peu élevé.

Le Pere de Montoya guéri miraculeuſement.

Ses douleurs s'étant un peu appaiſées, il ſe traîna, quoiqu'avec bien de la peine, juſqu'au Port de Maracayu, où il rencontra un Eſpagnol, qui y achetoit de l'herbe de Paraguay : il le pria de lui prêter un Canot pour ſe rendre à l'Aſſomption, & il ne put l'obtenir. Il ſe remit en marche, & pendant tout un jour il ne put faire qu'une demi-lieue. Le ſoir ſa jambe ſe trouva extraordinairement enflée, & ſes douleurs ſe trouverent plus vives qu'elles n'avoient encore été. Alors tous les ſecours humains lui manquant, il s'adreſſa au Ciel, & pria le Saint Fondateur de ſa Compagnie de le ſecourir, en lui repréſentant qu'il n'avoit entrepris ce voïage que par obéiſſance. A l'inſtant même il ne reſſentit plus aucune douleur, & s'étant endormi appuïé contre un Arbre, il crut voir pendant ſon ſommeil ſon bienheureux Pere qui lui touchoit la jambe malade, & lui diſoit d'avoir bon courage. A ſon réveil il apperçut ſes In-

diens, qui croïant que la lassitude seule l'empêchoit d'aller plus loin, préparoient une espece de brancard pour le porter. Mais aïant regardé sa jambe, il la trouva désenflée & dans son état naturel; il fit quelques pas pour s'essaïer, & ne ressentit aucune douleur, ni même aucune foiblesse.

1611-13.

Mort d'un jeune Missionnaire, Parent de Saint François Xavier.

Il continua donc à marcher, & arriva sans aucun accident à l'Assomption. Sa présence dissipa d'abord tous les faux bruits qu'on avoit fait courir, & il déclara que si on ne lui donnoit pas un prompt secours, on laisseroit périr une Moisson abondante qui approchoit de sa maturité. Le Provincial lui répondit qu'il avoit fait partir depuis peu le Pere Martin Ustaçum pour le Guayra, & qu'il lui étoit impossible de lui donner un seul Homme de plus. Il partit donc seul, n'aïant tiré de son voïage que le mérite d'y avoir beaucoup souffert, & la satisfaction d'avoir désabusé ceux qui s'étoient laissés persuader qu'on travailloit fort inutilement à la conversion des Guaranis. Pour comble d'affliction, il eut la douleur en arrivant dans son Eglise d'y voir périr de pure défaillance le nouvel Ouvrier qu'on lui avoit envoïé. Le Pere Ustaçum étoit Parent de Saint François Xavier, & n'avoit pas encore vingt-six ans accomplis.

Entreprise hardie du P. Gonzalez.

J'ai dit que le Pere Lorençana avoit fondé une Réduction de Guaranis, sous le titre de Saint-Ignace, assez près du Parana, & que cet Etablissement avoit essuïé de grandes contradictions de la part des Infideles. Quelque tems après, le Pere Gonzalez, qui étoit venu au secours du Pere Lorença-

1611-13. na, fut d'avis qu'on changeât cette Bourgade de place ; & en visitant le Païs, pour lui chercher une situation plus avantageuse, il s'avança jusqu'à la petite Riviere de *Xejuy*, laquelle se décharge dans le Parana, environ par le vingt-quatrieme dégré de Latitude australe. Comme il avoit été obligé de traverser un Païs assez peuplé d'Indiens errans, ces Barbares s'étonnerent fort de sa hardiesse à s'engager si avant sans escorte, d'autant plus qu'aucun Espagnol n'avoit encore pénétré jusques-là, & quelques-uns lui en témoignerent leur surprise. Il leur répondit qu'il n'ignoroit point combien ils s'étoient rendus formidables à tous leurs Voisins, & même aux Espagnols : » Mais le » tems, ajoûta-t-il, est venu de vous sou- » mettre à l'aimable joug du vrai Dieu, qui » est celui des Chrétiens. Cette Croix, que » vous voïez que je porte, plus puissante » que les armes des Espagnols, est ma dé- » fense, & me suffit pour vous soumettre à » son Empire. Plein de confiance en sa » vertu, je viens vous exhorter à recon- » noître ce Dieu, Créateur du Ciel & de » la Terre. Ecoutez-moi, j'ai à vous inti- » mer les ordres de celui, qui sans effusion » de sang, a subjugué les Nations les plus » redoutables ; je suis son Envoïé, & je n'ai » que des paroles de paix à vous porter de » sa part.

Les Barbares l'écouterent & l'admirerent ; & il n'eut aucune peine à obtenir d'eux qu'ils lui servissent de Guides pour continuer son chemin. Il parcourut ainsi plus de cent lieues, prêchant partout Jesus-Christ cru-

1611-13.

cifié pour le ſalut des Hommes. Mais il comprit bientôt qu'il falloit du tems à la ſemence de la parole qu'il avoit jettée dans cette terre, pour y germer, & il retourna à Saint-Ignace, où, quoiqu'il fut reſté ſeul, le Pere Lorençana aïant été rappellé à l'Aſſomption pour y reprendre le Gouvernement de ſon Collége, il accrut ſi fort en aſſez peu de tems le nombre des Habitans de cette Réduction, qu'il ſe détermina enfin à la laiſſer dans le lieu où il l'avoit trouvée.

1613-14.

Calomnies publiées contre les Jéſuites.

Cependant les Jéſuites ſe trouvoient alors au Paraguay dans une ſituation qui devoit bien leur faire comprendre que pluſieurs perſonnes ne les voïoient pas de bon œil, & ils païoient bien cher la protection que le Roi Catholique donnoit à toutes leurs entrepriſes. Le Pere François del Vallé fut accuſé en Juſtice d'avoir révélé le ſecret de la Confeſſion, & abuſé d'une Femme. Il étoit même ſur le point de ſuccomber ſous une accuſation ſi atroce, lorſque le Délateur, forcé par les remors de ſa conſcience, ſe rétracta juridiquement. Le Gouverneur de la Province vouloit qu'il fût puni ſuivant la rigueur des Loix, mais l'Accuſé interceda ſi vivement pour lui, qu'il obtint ſa grace. Dans le même tems le Pere Diegue Holguin, qui pendant l'abſence du Pere Lorençana, gouvernoit le Collége de l'Aſſomption, avoit été chargé par le Commiſſaire du Saint-Office, de ſuppléer pour lui dans l'exercice de cette Charge; & ſon exactitude à s'acquitter de ſon devoir avoit déplu à quelques perſonnes. On cria ſi haut, & le Commiſſaire ſe laiſſa tellement

1613-14. prévenir contre lui à son retour, que sans vouloir l'entendre, il lui ordonna d'aller rendre compte de sa conduite au Tribunal suprême de l'Inquisition de Lima. Il partit sur le champ; mais il n'avoit guere fait que la moitié du chemin, qu'il reçut une Lettre du grand Inquisiteur, qui lui mandoit que son innocence avoit été pleinement éclaircie, & qu'il ne prît pas la peine d'aller plus loin. Par la même voie le Commissaire fut destitué de sa Charge, pour avoir donné trop de créance à des rapports qui devoient lui être suspects, & elle fut donnée au Pere Holguin.

Conduite violente d'un Ecclésiastique & ses suites.

Enfin un Ecclésiastique, qui avoit encore porté les choses plus loin contre ces Religieux, en fut aussi plus séverement puni. Le Pere Cataldino aïant été obligé de faire un voïage à l'Assomption, pour des affaires qui paroissoient devoir l'y retenir assez long-tems, & n'aïant laissé dans le Guayra que les Peres Maceta & de Montoya, quelques Habitans de Villarica se flatterent que s'ils pouvoient encore écarter un de ces deux Missionnaires, l'autre succomberoit bientôt sur le poids du travail, & qu'il leur seroit alors très aisé de se rendre les Maîtres des Néophytes destitués de Pasteurs. Leur espérance s'accrut bientôt par l'arrivée d'un Chanoine de l'Assomption, qui, pendant la vacance du Siége Episcopal, avoit été établi Vicaire général, & Substitut du Commissaire du Saint-Office. Cet Ecclésiastique n'aimoit point les Jésuites, & après avoir conféré avec quelques Habitans de la Ville, qui étoient les plus

animés contre ces Religieux, il publia qu'il étoit venu pour en délivrer le Guayra. 1613-14.

Il ne voulut pourtant pas uſer d'abord de toute l'autorité qu'il prétendoit avoir pour cela ; il jugea à propos de commencer par travailler à indiſpoſer les nouveaux Chrétiens contre leurs Miſſionnaires, & il en ébranla un aſſez grand nombre à force de calomnies. Il ordonna enſuite au Pere de Montoya de ſe rendre à l'Aſſomption, pour y déclarer ce qu'il avoit fait de pluſieurs Lettres que des Inquiſiteurs lui avoient adreſſées pour des Particuliers. Il les avoit toutes remiſes à ceux à qui il devoit les rendre, il n'avoit pas cru devoir en demander des récépiſſés, & pluſieurs ſoutinrent qu'ils ne les avoit pas reçues. Il fut donc obligé de partir ; & le Pere Maceta, chargé ſeul de toutes les Egliſes, ſe conſoloit avec un petit nombre de Néophytes, qui ne s'étoient pas laiſſés ſéduire. Mais on trouva encore moïen de lui en débaucher une partie, & ſurtout un Cacique nommé *Maracona*, qui juſques-là avoit pris dans toutes les occaſions la défenſe des Miſſionnaires.

Il ne perdit pourtant point courage : il aſſembla dans l'Egliſe tous ceux qui gardoient encore avec lui quelques meſures, monta en Chaire, & ne leur dit que ces mots : » Mes Enfans, que j'ai engendrés » à Jeſus-Chriſt, je vois tout ce qui ſe machine contre vous, plutôt que contre moi, » & contre mes Freres ; mais ſoïez aſſurés » que les Auteurs de cette intrigue mourront » dans peu de jours «. Dès le lendemain Maracona & deux autres Caciques tombe-

1613-14. rent malades, & moururent au bout de quatre jours, après s'être reconciliés avec Dieu, & demandé pardon au Missionnaire. Le Grand Vicaire étant retourné peu de tems après à l'Assomption, fut mordu par une Vipere, & en mourut. Le Pere de Montoya fut renvoïé à sa Mission pleinement justifié par un bon Acte; & le Pere Cataldino l'y suivit de près. Peu à peu le Troupeau se réunit autour des Pasteurs, & cette Chrétienté tira un nouvel éclat de l'orage qu'on avoit excité pour l'ensevelir sous ses ruines.

1614. Evénement singulier.

Rien ne contribua peut-être d'avantage à ce renouvellement de ferveur que tant de marques de la Justice divine y avoient commencé, qu'un évenement assez singulier, dont le Pere de Montoya fut témoin dans la Bourgade de Lorette, & qu'il n'a peut-être jugé miraculeux, qu'à cause de l'effet qu'il produisit. Voici comme il le rapporte lui-même (1). » Un Indien de bon » esprit & de bonnes mœurs, tomba dan» gereusement malade, & m'appella pour » le confesser & lui administrer les derniers » Sacremens; ce que je fis. Comme il n'y » avoit plus lieu d'espérer qu'il guérît, & » qu'une affaire pressante m'appelloit ail» leurs, je le quittai après avoir ordonné » toutes choses pour sa sépulture; en effet, » peu de tems après il expira, du moins » tous ceux qui étoient autour de lui n'en » douterent point, & à mon retour j'apper» çus celui à qui j'avois recommandé de ne

(1) Conquista espiritual, page 22.

» le point quitter, qui se disposoit à l'en- 1614.
» terrer.

» Vers le midi on me vint dire que le » Mort étoit ressuscité, & demandoit à me » parler; j'y courus & le trouvai avec un » visage fort guai au milieu d'une foule » d'Indiens. Je lui demandai ce qu'il lui » étoit arrivé depuis que je ne l'avois vû; » & il me répondit que le moment d'après » que je l'avois quitté, son Ame s'étoit sé- » parée de son corps, & que s'imaginant » être dans un endroit qu'il me montra près » de son Hamach, il apperçut un Démon, » qui lui dit, *tu es à moi;* qu'il lui répon- » dit que cela ne pouvoit pas être, puisqu'il » s'étoit confessé de son mieux, & qu'il » avoit reçu le saint Viatique; que le Dé- » mon lui avoit soutenu que sa Confession » n'avoit pas été bonne, parcequ'il ne s'é- » toit pas accusé de s'être enivré deux fois, » à quoi il répliqua que c'étoit un pur oubli, » & qu'il esperoit que Dieu ne lui impute- » roit pas; que le Démon persistant à dire » que sa Confession avoit été sacrilége, » Saint Pierre parut accompagné de deux » Anges, & mit en fuite le malin Esprit.

» Je lui demandai à quoi il avoit reconnu » que c'étoit le Prince des Apôtres, qui » étoit venu à son secours, & il me ré- » pondit qu'il n'en avoit point douté; & » quoiqu'il n'en eût jamais vû aucune Ima- » ge, il me le dépeignit comme on le re- » présente ordinairement. Ce Saint, conti- » nua-t-il, me couvrit de son Manteau, » & je me sentis aussitôt transporté dans les » airs. J'apperçus d'abord des Campagnes

1614. » charmantes, un peu plus loin une grande » Ville toute ronde, d'où sortoit une lu- » miere fort éclatante. Alors le Saint Apô- » tre & les Anges s'arrêterent ; & le pre- » mier me dit, en me quittant : c'est ici la » Cité de Dieu, nous y habitons avec lui ; » mais le moment d'y entrer n'est pas en- » core venu pour toi. Il convient que ton » ame se réunisse à ton corps, & dans trois » jours tu iras à l'Eglise. Tout disparut à » l'instant, & je me trouvai plein de vie, » comme vous me voïez.

» Je compris par les dernieres paroles de » Saint Pierre, que cet Homme devoit » mourir au bout de trois jours, & je lui » demandai ce qu'il en pensoit lui-même : » Je pense, dit-il, que Dimanche prochain » on portera mon corps à l'Eglise, & je » tiens pour certain que je ne suis revenu en » vie, que pour exhorter mes Parens & » tous les Chrétiens à se rendre attentifs à » vos Instructions. Je lui fis apporter à » manger, & il mangea avec appétit. Ce » jour-là & le lendemain toute la Bourgade » le vint voir, & il ne cessa d'exhorter tout » le Monde â bien vivre. Quelques Infi- » deles se trouverent mêlés avec les Chré- » tiens qui le visiterent, & il leur dit de » très belles choses pour les engager à em- » brasser notre Religion. Il témoignoit un » grand desir d'être au plutôt Habitant de » la céleste Cité, & il disoit que les ter- » mes lui manquoient pour exprimer tout ce » qu'il avoit vû. Le Dimanche de grand » matin il fit un aveu public des deux pé- » chés dont le Démon lui avoit rappellé le

» souvenir, se confessa encore générale- 1614.
» ment, & quelques momens après il ex-
» pira.

Le caractere de l'Homme Apostolique, dont je viens d'abréger le récit, la réputation qu'il s'étoit faite en Espagne d'être un des plus savans Hommes de son tems, les actions héroïques que nous lui verrons faire dans la suite, la haute idée qu'il a laissée dans l'Amérique de sa sainteté, & la part qu'il a eue à l'Etablissement de la République Chrétienne dont j'ai donné la Description, ne permettent pas de révoquer en doute ce qu'il a publié dans un Ouvrage imprimé sous ses yeux. D'ailleurs, ce qu'il a exécuté avec des travaux immenses, & un courage qu'aucun obstacle n'a jamais pu ébranler, pouvoit bien assurément engager le Ciel à y coopérer par des merveilles sensibles. A quoi on peut ajoûter que ce seroit peut-être faire trop d'honneur à la sagesse de ceux, dont Dieu a bien voulu se servir pour former dans le centre de la Barbarie une Eglise si merveilleuse, que de croire que le Ciel ne l'a point quelquefois secondée par des traits sensibles de sa toute-puissance; & quiconque examinera les choses sans prévention, conviendra que toute la prudence humaine n'a pu, sans le secours des Miracles, porter un si bel Etablissement à une si grande perfection. Aussi s'en est-il fait plus d'un, & assez pour faire comprendre à ceux qui n'étoient que les instrumens du souverain Maître des cœurs, qu'en vain ils auroient travaillé à ce bel Edifice, s'il n'en avoit été le principal Ou-

1615.

vrier, & que tout ce qu'ils peuvent apporter de soins & de vigilance pour le conserver dans l'état où nous le voïons, seroit inutile, s'il ne veilloit lui-même à sa conservation.

Une nombreuse Chrétienté abandonnée, & pourquoi.

Ils l'ont même expérimenté plus d'une fois dans des entreprises aussi-bien concertées, & poussées avec autant de courage, que celles qui ont eu le plus grand succès. En 1613, le Visiteur roïal, dont j'ai parlé, les avoit engagés à se charger de trois Bourgades Indiennes de trois Nations différentes, mais assez proches les unes des autres, & situées au Nord de l'Assomption sur la petite Riviere de *Guarambora*, qui vient de l'Orient se décharger dans le Paraguay par les vingt-trois dégrés, environ trente minutes de latitude Sud. Une de ces trois Bourgades étoit composée de neuf cents quatre-vingt-dix Familles, , & on y avoit déja baptisé un certain nombre de personnes : les deux autres n'avoient chacune que trois cents Familles. Tous ces Indiens avoient été donnés en Commande, & les Jésuites firent connoître au Visiteur leur répugnance à entreprendre de faire goûter la douceur du joug de l'Evangile à des Peuples qu'on avoit commencé par dépouiller de leur liberté. Il leur promit que leur esclavage finiroit bientôt ; & sur cette assurance ils consentirent à ce qu'il souhaitoit d'eux. Ces Indiens de leur côté, les voïant venir pour prendre soin de leur conduite, se flatterent apparemment de recouvrer incessamment leur liberté, & tous demanderent le Baptême : mais le Visiteur, quoiqu'appuïé de l'Archevêque de la Plata,

n'aïant pu venir à bout d'acquitter sa promesse, les Missionnaires ne furent pas longtems à s'appercevoir que la ferveur de leurs Prosélytes s'affoiblissoit à mesure qu'ils perdoient l'espérance d'être déchargés du service personnel, & au bout de deux ans leur Provincial fut obligé de les rappeller. 1615.

Cette même année le Pere de Torrez eut pour Successeur dans le Gouvernement de sa Province le Pere Pierre de Oñaté. Il l'avoit fondée sept ans auparavant avec sept Religieux, & il en laissoit cent dix-neuf à son Successeur, auquel tout sembloit promettre les plus grands succès dans toutes ses entreprises pour la gloire de Dieu, s'il n'avoit dépendu que de la protection de ceux de qui il devoit uniquement dépendre, le Souverain Pontife, le Roi Catholique, les Evêques & les Gouverneurs concourant à proteger les Missionaires dans toutes leurs fonctions Apostoliques. Mais cela même leur attiroit bien des chagrins de la part de plusieurs Particuliers. Nous venons de voir, par les calomnies dont on cherchoit à noircir leur réputation, ce qui les obligeoit à être infiniment sur leurs gardes pour ne donner aucune prise sur eux, & de mesurer toutes leurs démarches avec la plus grande circonspection.

Plaintes de quelques Missionnaires contre le P. de Torrez; sagesse de son Successeur.

Quelques-uns la porterent trop loin, & craignant beaucoup plus pour l'avenir, que pour le présent, jugerent que le Pere de Torrez n'avoit pas toujours pris assez de mesures pour empêcher qu'on ne donnât prises aux personnes mal intentionnées, sur la conduite de quelques Particuliers. Ils

1615. trouvoient ſurtout fort mauvais que dans ſa diſette où il s'étoit fort ſouvent trouvé de Sujets, il eût quelquefois paſſé par-deſſus les regles de la Compagnie, pour emploïer dans les Miſſions des Religieux qui n'avoient point encore ſubi toutes les épreuves qui ſont preſcrites par l'Inſtitut pour ſe diſpoſer au Miniſtere Apoſtolique ; d'où il étoit arrivé, diſoient-ils, que quelques-uns s'étoient un peu relâchés de leur premiere ferveur, & qu'on avoit même été obligé d'en congédier un ou deux, dont on craignoit que l'exemple n'entraînât les autres. Tout bien conſideré néanmoins le Pere de Oñaté ne trouva rien de repréhenſible dans la conduite de ſon Prédéceſſeur ſur ce point, & répondit à ce premier ſujet de plainte, que le Pere de Torrez n'avoit rien fait en cela, que ce que leur ſaint Fondateur avoit quelquefois été obligé de faire dans des conjonctures aſſez ſemblables à celles où il s'étoit trouvé, & que l'évenement n'étoit pas toujours une regle ſûre pour bien juger de la conduite d'un Supérieur.

Il eut un peu plus de peine à faire entendre raiſon à d'autres, qui, ne faiſant pas aſſez de réflexion qu'il y a des graces d'Etat pour toutes les ſituations où l'on ſe trouve, quand on y eſt engagé par l'obéiſſance, ou par une de ces néceſſités qui forcent les Loix, renouvelloient d'anciennes plaintes qu'on avoit déja faites au Pere de Torrez lui-même, ſur ce que des Miſſionnaires étoient ſouvent ſeuls dans de longues courſes, & dans des Bourgades éloignées ;

ajoûtant que la moindre foiblesse dans un Jésuite est presque toujours un crime aux yeux du Public, surtout au Paraguay, où l'on saisissoit avec plaisir la moindre occasion pour les décréditer : d'où ils concluoient qu'il ne falloit jamais permettre à aucun Missionnaire de rester long-tems seul, quoi qu'il en pût arriver. 1615.

Le Provincial leur répondit que leurs raisons prouvoient trop, & par conséquent ne prouvoient rien ; que tout ce qu'on pouvoit raisonnablement faire pour prévenir les inconvéniens dont la crainte les allarmoit, étoit de ne laisser seuls dans les Missions les plus éloignées, & de n'emploïer dans les longues courses, que des Hommes d'une vertu éprouvée; & du moment que quelqu'un commenceroit à s'émanciper tant soit peu, de le rappeller & de lui donner le moïen de reprendre des forces pour retourner avec une nouvelle ferveur aux fonctions de son Ministere ; que c'étoit porter la défiance trop loin à l'égard de Religieux, qui avoient fait le généreux sacrifice des commodités qu'ils pouvoient se procurer dans leur Patrie pour s'exposer à tant de fatigues & de dangers, que d'exiger que leurs Supérieurs ne les perdissent jamais de vûe ; qu'avec des précautions si outrées on manqueroit bien des occasions de gagner des Ames à Jesus-Christ ; que si par malheur quelqu'un s'oublioit de son devoir, il falloit s'élever au-dessus de la crainte que le Public ne fût assez injuste pour en rendre tout le Corps de la Compagnie responsable, & que pour sauver son honneur il suffisoit de retrancher un mem-

1615. bre galeux, si on ne pouvoit le guérir ; que les Jésuites du Pérou, dont on citoit l'exemple, n'avoient pas refusé d'accepter les Cures Indiennes pour la raison qu'on disoit, mais parceque ce Roïaume ne manquoit pas d'Ecclésiastiques, ni d'autre Religieux, à qui les Evêques pouvoient les confier ; qu'on auroit tort de se flatter, de quelque réserve qu'on usât, de n'être jamais en butte aux mauvaises langues dans le Paraguay ; que Saint Paul n'en avoit pas été à l'abri ; que la calomnie avoit toujours été le partage de ceux qui travaillent à la conquête des Ames, & que le Monde n'auroit jamais été converti, si les Apôtres, & ceux qui leur ont succedé, avoient écouté de pareilles craintes, contre lesquelles le Sauveur du Monde les avoit suffisamment rassurés, en leur disant qu'ils seroient calomniés, comme il l'avoit été lui-même ; qu'on ne soutenoit un reste de Catholicité dans les Etats Protestans de l'Europe, qu'en s'exposant à des dangers plus grands encore que ceux que l'on court parmi les Sauvages de l'Amérique ; que l'Apôtre des Indes avoit entrepris de convertir tout l'Orient, avec un petit nombre de Religieux, qu'il étoit souvent obligé d'envoïer dans des Régions fort éloignées les unes des autres ; en un mot, que telle étoit la disposition présente des Provinces du Paraguay, qu'il falloit renoncer à ce qu'on y avoit commencé, ou ne rien changer à la conduite qu'on y avoit tenue jusqu'alors ; que cette disposition étoit bien connue de ceux qui avoient en main l'autorité nécessaire pour en faire

prendre une autre ; qu'ils n'y trouvoient cependant rien à redire, & qu'on devoit s'en rapporter à leur prudence. On devoit aussi sans doute s'en rapporter à celle du Pere de Oñaté, lequel après avoir professé la Théologie dans l'Université de Lima, avec beaucoup de réputation, avoit travaillé plusieurs années dans les plus pénibles Missions du Pérou, avec un grand succès. Aussi n'eut-il pas beaucoup de peine à calmer les fraïeurs de ceux qui s'en étoient laissés un peu trop vivement saisir. 1615.

Hostilités des Guaranis.

Il chargea ensuite le Pere de Torrez du gouvernement du Collége & du Noviciat de Cordoue, qui ne faisoient encore qu'une même Maison, & fit plusieurs autres arrangemens, qui furent fort approuvés : puis il parut tourner sa principale attention sur les Guaranis, dont plusieurs étoient encore furieux contre les Espagnols. La plus grande partie de ceux qui habitoient des deux côtés du Parana, continuoient sur tout à les inquieter sans cesse ; ils menaçoient même alors de ruiner la Ville de Saint-Jean de Corrientès, bâtie depuis quelques années au-dessous du confluent du Paraguay & du Parana ; & leurs Partis traversant en cet endroit cette derniere Riviere, en rendoient la navigation presqu'impraticable. Les plus échauffés étoient ceux qu'on avoit trop légérement baptisés dans les premiers tems, & ils en vouloient surtout à la Réduction de Saint-Ignace, gouvernée alors par le Pere Gonzalez.

Nouvelles courses Apostoliques du P. Gonzalez.

Ce Missionnaire vint pourtant à bout d'en apprivoiser quelques-uns, dont il se

1615. servit ensuite pour mieux reconnoître le Païs, où il ne se proposoit rien moins que de former une nombreuse Chrétienté. Après en avoir parcouru une bonne partie, il s'arrêta près d'un Marais, qui portoit le nom de Sainte-Anne (1), & qui se décharge dans le Parana. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, qu'il gagna tellement par l'affection qu'il leur témoigna, & par l'estime qu'ils conçurent de son courage, qu'ils le prierent instamment de les réunir dans une Réduction : mais comme il eut appris que des Religieux de Saint François avoient fait quelques Missions dans ces quartiers-là, il ne voulut s'engager à rien sans avoir leur consentement, & il se transporta à Corrientès pour en conférer avec eux. Cette déférence les charma, & ils convintent que si dans six mois il ne paroissoit aucun Religieux de leur Ordre à Sainte-Anne, les Jésuites pourroient y faire ce qu'ils voudroient.

De Corrientès, le Missionnaire retourna à Saint-Ignace, & après y avoir fait quelque séjour, il en partit pour remonter le Parana, & choisir une situation commode pour y fonder une Réduction. Il rencontra sur sa route des Indiens qui lui parurent assez disposés à le suivre, pourvû qu'il leur donnât un Religieux de sa Compagnie, pour demeurer avec eux. Il le leur promit, & continua de cotoïer le Parana. Quarante lieues plus haut il en rencontra d'autres armés de fleches & de Macanas, & peints par tout le corps. Leur Chef, qui se faisoit

(1) Les Indiens le nommoient *Appupen*.

passer pour un Dieu, lui demanda comment il avoit eu la hardiesse de se montrer dans un Païs où les Espagnols avoient fait bien d'inutiles efforts pour pénétrer ? » Apprens, » ajoûta-t-il, qu'aucun Européen n'a encore mis le pied sur ce rivage, qu'il ne » l'ait teint de son sang. Si tu prétens nous » annoncer un nouveau Dieu, tu t'en prens » à moi, qu'on doit seul adorer ici. 1615.

Ce Discours fut suivi des applaudissemens de ceux qui accompagnoient le Cacique; mais le Missionnaire n'en parut nullement étonné. » Ne crois point, dit-il à ce Barbare, m'effraïer par tes menaces : je suis » l'Envoïé du seul vrai Dieu, à qui tous » les Mortels doivent leurs hommages; ce » Dieu a pris un Corps passible, & il est » mort pour sauver tous les Hommes; il » s'est ensuite ressuscité lui-même, & il regne dans le Ciel. Ses Ministres sont persuadés que le plus grand bonheur, qui » puisse leur arriver, est de répandre leur » sang pour lui. Si j'étois venu ici pour » vous faire du mal, vous me verriez bien » armé & bien accompagné; mais je n'ai » d'autre dessein, que de vous apprendre à » vivre en Hommes, & de vous engager » sous les Loix d'un Dieu, qui vous fera » jouir d'un bonheur sans fin, si vous lui » rendez l'obéissance que vous lui devez, » comme ses Créatures.

Cette fermeté étonna les Indiens; ils entrerent en conversation avec le saint Homme, qui les charma par sa douceur : quelques-uns même se donnerent à lui, & personne ne s'opposa à son passage. Enfin,

1615. après avoir côtoïé le Parana environ cinquante lieues, ſans compter quelques excurſions dans l'intérieur du Païs, il retourna ſur ſes pas, s'arrêta en un lieu nommé *Itapua*, où quatre Caciques s'étoient réunis avec tous leurs Vaſſaux. Il en fut aſſez mal reçu d'abord; mais peu-à-peu il s'inſinua ſi bien dans leurs eſprits, qu'ils s'abandonnerent à ſa conduite. Il leur fit entendre qu'il avoit beſoin de ſecours pour les inſtruire tous, qu'il en alloit chercher à l'Aſſomption, & il partit ſur le champ pour cette Capitale.

Des Infideles battus par des Proſélytes.

A-peine les avoit-il quittés, qu'ils furent attaqués par leurs Voiſins, irrités de ce qu'ils l'avoient ſi bien accueilli. La partie n'étoit pas égale; mais la juſtice de la cauſe ſuppléa au défaut du nombre. Les Proſélytes invoquerent le Dieu que le Pere Gonzalez leur avoit fait connoître, & remporterent une victoire complette, dont ils lui attribuerent toute la gloire, ce qui les affermit dans leurs bons ſentimens. Le Pere Gonzalez de ſon côté arrivant à l'Aſſomption, remplit toute cette Ville d'admiration & de joie. On ne pouvoit comprendre qu'un Homme ſeul, ſans autres armes que ſon Crucifix, eût forcé des barrieres, qu'on avoit crues impénétrables, & on ne douta point qu'après de ſi heureux commencemens, tout le cours du Parana ne fût bientôt ouvert aux Eſpagnols. Le Gouverneur du Paraguay, Dom Diegue Marin Negroni, venoit de mourir; & Dom François Gonzalez de Santa-Crux commandoit à l'Aſſomption en qualité de Lieutenant de Roi,

Roi. Rien n'étoit plus flatteur pour lui, que de voir son Commandement illustré par les grands services que son Frere venoit de rendre à la Province ; & il crut devoir emploïer toute l'autorité dont il étoit revêtu, pour le mettre en état de les continuer. 1615.

Le Pere Gonzalez ne differa donc point de retourner à Itapua, avec tous les secours nécessaires pour y fonder une Réduction. On compte soixante lieues de l'Assomption à Itapua, où un Marais qui se décharge dans le Parana, forme une espece de Port. Le Missionnaire y retrouva les Indiens, qu'il y avoit laissés, dans les dispositions les plus favorables, & il y eut bientôt formé une Bourgade assez nombreuse. Les deux Jésuites, qui avoient été obligés d'abandonner leur Mission du Guarambara, pour les raisons que j'ai dites, vinrent à son secours ; il en envoïa un à Saint-Ignace, où le Pere François del Vallé étoit seul, & il retint l'autre avec lui. Au mois d'Août suivant, il passa au Marais de Sainte-Anne, qui est également éloigné de Corrientès & d'Itapua ; & comme les Peres Franciscains n'y avoient point paru depuis plus de six mois, il y jetta, au grand contentement des Indiens, les fondemens d'une troisieme Réduction. Il partit peu de tems après pour aller conférer avec Dom Ferdinand Arias, qui venoit d'être nommé pour la seconde fois Gouverneur du Paraguay, & qui avoit depuis peu épousé sa Sœur.

1616. Réduction d'Itapua.

Ce Général avoit la meilleure intention du monde, & il estimoit beaucoup son

1616. Le Gouverneur du Paraguay visites les Réductions ; & ce qui en arrive.

Beau-frere. Mais en voulant faire trop bien, il pensa tout perdre. Il se mit en tête de vouloir visiter les nouvelles Réductions, & quoi que le Pere Gonzalez pût lui dire pour l'engager à différer cette visite, parcequ'il craignoit avec raison que les Indiens n'en prissent ombrage, il partit avec une escorte de cinquante Espagnols. Toute la précaution qu'il prit, pour éviter ce que le Pere Gonzalez craignoit, fut de l'engager à le précéder de quelques jours, afin de prévenir les Caciques sur le motif de cette visite. Comme il approchoit d'Itapua, ses soldats aïant apperçu une Croix, qu'on avoit plantée dans une Ile vis-à-vis de la Bourgade, ils la saluerent d'une décharge de leurs fusils, & le Gouverneur, en arrivant à la Réduction, voulut aller à l'Eglise pour remercier Dieu de ce que par la vertu de la Croix il étoit permis aux Espagnols de marcher sur cette terre, où peu de tems auparavant il n'étoit pas sûr pour eux de se montrer : puis s'approchant du Pere Gonzalez qui venoit pour le complimenter, après lui avoir respectueusement baisé la main, aussi-bien qu'à son Compagnon, il leur dit qu'il rendroit au Roi un compte fidele de tout ce qu'ils avoient fait pour le service de Dieu, & pour celui de Sa Majesté. Il établit ensuite dans la Réduction la même forme de Gouvernement & de Police, que dans les Villes Espagnoles, & ne remplit les Charges municipales, que de ceux que le Pere Gonzalez lui suggera.

Il régloit ainsi toutes choses dans cette

Bourgade Indienne avec la même autorité qu'il auroit pu faire dans une Ville de ſon Gouvernement, lorſqu'il ſe répandit un bruit que des Indiens du voiſinage, allarmés de l'approche d'un Gouverneur avec des Soldats, s'aſſembloient pour le ſurprendre & lui couper le retour ; & quelque tems après on apperçut des Barques remplies de Gens armés, qui s'avançoient vers Itapua. Le Pere Gozalez l'avoit bien prévû, & en avoit averti Dom Ferdinand, qui avoit traité ſes craintes de terreur panique. Il reconnut cependant bientôt qu'elles n'étoient que trop bien fondées; qu'il s'étoit trop preſſé de ſe montrer dans une nouvelle Bourgade environnée de Nations ennemies, & qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui d'une prompte retraite. Pour cacher ſon embarras aux Néophytes, il leur dit qu'il n'avoit voulu que leur rendre viſite, & les aſſurer de ſa protection & de ſon amitié, & que des affaires, qui ne ſouffroient point de retardement, ne lui permettoient pas de demeurer avec eux auſſi long-tems, qu'il l'auroit ſouhaité pour ſa conſolation. 1616.

Il s'embarqua auſſi-tôt, ſans ſavoir que trois cens Hommes l'attendoient au bas d'un Rapide qu'il ne pouvoit éviter : mais le Pere Gonzalez, qui s'étoit embarqué avec lui, les déſarma par ſon éloquence & par un air d'autorité, qui lui réuſſiſſoit toujours dans ces occaſions critiques. D. Ferdinand leur voïant ainſi tomber les armes des mains, propoſa à leur Chef, qui ſe nommoit *Tabacambé*, de recevoir un

1616. bâton de Commandement, qu'il lui présenta au nom du Roi d'Espagne; mais le fier Cacique lui répondit qu'il commandoit depuis long-tems dans ce Païs sans ce bâton, & qu'il pouvoit le garder pour un autre, s'il en trouvoit qui en fût plus jaloux que lui. Il se retira après cette répartie; & le Gouverneur, échappé d'un danger qu'il venoit de courir par son imprudence, comprit & avoua que les Missionnaires étoient plus propres que les Soldats pour réduire les Peuples du nouveau Monde.

Les Peres de S. François revendiquent la Mission de Sainte Anne, & les Jésuites la leur rendent.

Il passa ensuite à Sainte-Anne, où il trouva toutes choses en aussi bon état que dans la Réduction d'où il sortoit. Il y étoit encore, quand des Religieux de S. François y arriverent pour en prendre possession, quoique le Pere Gonzalez n'y eût fait un Etablissement qu'après que le terme dont on étoit convenu fut expiré. Ce Pere ne balança point à leur céder la place; il le fit même de très bonne grace, en leur disant qu'il étoit charmé qu'ils voulussent bien se charger de cette Eglise, & par-là le mettre en liberté de porter ailleurs la lumiere de l'Evangile. Tout ce qui lui faisoit peine, étoit la crainte que ce changement de Pasteurs n'exposât les Indiens, qui s'étoient donnés à lui dans l'espérance de conserver leur liberté, à être donnés en Commande; ce qu'ils n'avoient pas à craindre en restant sous la conduite de ceux qui les avoient réunis dans cette Bourgade, & ce qui les exposeroit à la tentation de renoncer à la Religion Chrétienne, pour recouvrer leur liberté.

1616. Etat des Réductions de la Province de Guayra.

Tandis que les environs de la partie inférieure du Parana commençoient ainsi à se peupler de Chrétiens, les Réductions du Guayra donnoient les plus grandes espérances aux Missionnaires qui les cultivoient. Tous les jours y étoient comptés par de nouvelles conquêtes; & le progrès du Christianisme y auroit été bien plus rapide encore, si ces Religieux n'y avoient eu à se défendre que contre les Infideles : mais les Espagnols de cette Province, & les Portugais du Bresil, vouloient avoir des Esclaves à quelque prix que ce fût, & nous verrons bientôt ce qu'il en coûta à la Religion. D'autre part les effets n'avoient pas répondu aux espérances que l'on avoit conçues de la conversion des Guaycurus, & il fallut enfin rappeller les Missionnaires qu'on leur avoit envoïés & qui ne voïoient aucun jour à y former une Eglise. Quelque tems après, les Peres Romero & Antoine Moranta firent encore une tentative; mais les hostilités aïant bientôt recommencé entre cette Nation & les Espagnols, ces deux Religieux furent plus d'une fois en danger d'être massacrés par ces Barbares, malgré la protection des deux Caciques Chrétiens, D. Martin & D. Jean, qui paroissoient avoir persévéré dans la Foi jusqu'à leur mort.

On est obligé d'abandonner les Guaycurus.

Il fut enfin jugé à l'Assomption, qu'il ne convenoit pas de laisser plus long-tems deux aussi bons Ouvriers exposés au caprices de ces Furieux, d'autant plus que s'il leur arrivoit d'en être les victimes, il étoit à craindre que la guerre ne devînt éter-

1616. nelle avec un Peuple qu'on ne pourroit jamais réduire par la force, & qu'il ne seroit plus possible de gagner par la douceur. Ils furent donc rappellés. Les deux Caciques Chrétiens partirent sur le champ pour en aller porter leurs plaintes au Gouverneur de la Province; mais la crainte de n'en être pas bien reçus les obligea de s'arrêter sur le bord du Paraguay, où le Pere de Torrez, qui se trouvoit encore à l'Assomption, les alla trouver. Tout se passa dans cette entrevue avec beaucoup de satisfaction de part & d'autte, & il y fut résolu que les deux Missionnaires retourneroient dans la Bourgade, où D. Martin commandoit. Le P. Moranta y fixa son séjour pour y vaquer à l'instruction des Enfans & des Prosélytes, s'il s'en présentoit. Le P. Romero pénétra assez avant dans le Païs, & s'attira tellement l'affection d'un grand nombre de Guaycurus, qu'ils proposerent de l'adopter, & qu'ils lui donnerent le nom d'un ancien Cacique, dont la mémoire étoit en vénération parmi ce Peuple. Il voulut bien se prêter à ce qu'on désiroit de lui; & le crédit que son adoption lui donna, le mit en état d'assurer le salut éternel de plusieurs de ces Indiens.

Merveille arrivée chez les Guaycurus.

Le Seigneur y ajouta quelques traits de sa toute-puissance, qui furent encore plus efficaces pour amollir la dureté de cœur de ces Infideles. Ils s'étoient fortement persuadés que le Baptême mettoit en danger de mort ceux qui le recevoient; & cette opinion étoit fondée, comme en plusieurs

autres endroits de l'Amérique, sur ce que dans les commencemens les Missionnaires ne baptisoient que les Moribonds. On avoit beau leur opposer plusieurs expériences contraires, elles ne faisoient aucune impression sur leur esprit. Enfin le P. Romero obtint du Ciel la guérison de plusieurs Malades qu'il baptisa. Une autre erreur plus ancienne & plus générale encore, étoit que les ames de ceux qui ont mal vécu passoient après leur mort dans le corps d'un Animal venimeux ou malfaisant. Sur ce principe, une Femme, qui passoit pour Sorciere, aïant été touchée de Dieu, & demandant le Baptême, plusieurs s'opposerent à ce que le P. Romero lui accordât cette grace, disant que si elle mouroit Chrétienne, & qu'on l'enterrât avec les autres, son ame passeroit peut-être dans le corps d'un Tigre, qui désoleroit toute la Bourgade. Ce Missionnaire eut encore bien de la peine à les guérir de cette prévention. Mais les embarras des préjugés ne finissoient point au milieu d'un Peuple superstitieux, qu'un caractere dur & féroce, joint à son animosité contre les Espagnols, rendoit indocile & ombrageux à l'excès, & qui d'ailleurs, dans la maniere dont il leur faisoit la guerre, gagnoit beaucoup sans rien risquer. 1616.

Toute espérance de leur conversion s'évanouissoit ainsi peu-à-peu, & pour surcroît de chagrin, une démarche peu réfléchie du Gouverneur du Paraguay fit beaucoup craindre pour les Réductions du Parana. Ce qui étoit arrivé dans sa retraite d'Ita- Entreprise imprudente du Gouverneur du Paraguay.

1616. pua sembloit lui avoir fait prendre la résolution de s'en rapporter aux Missionnaires, lorsqu'il s'agiroit de concilier les Indiens avec les Espagnols : cependant D. Ferdinand Arias se mit tout-d'un-coup dans la tête de soumettre par la force des armes les Peuples voisins de l'Urugay, quoique pendant son premier Gouvernement il eût déja échoué dans un pareil projet. En vain le P. Gonzalez, que son Provincial avoit appellé à l'Assomption pour l'aider à détourner le Général de ce dessein, lui représenta qu'elle n'auroit point d'autre effet, que d'effaroucher toutes les Nations & de mettre un obstacle invincible à leur conversion : en vain il lui opposa les ordres exprès du Roi, qui défendoit de faire la guerre aux Peuples du Paraguay, tandis qu'ils n'inquiéteroient point les Espagnols, il ne gagna rien. Mais le Gouverneur fut extrêmement surpris, lorsqu'aïant mandé les Milices de sa Province pour cette Expédition, elles refuserent de marcher. Il n'étoit pas assez fort pour les y contraindre, & il fut obligé, faute de Soldats, de renoncer à son projet, avec le double chagrin de le voir généralement désapprouvé, & d'avoir imprudemment compromis son autorité.

Apostasie, & conversion d'un Cacique.

Le P. Gonzalez, délivré de cette crainte, retourna sur le Parana, où à son arrivée il fonda une nouvelle Réduction à quatre lieues d'Itapua : mais peu de tems après il se vit au moment de voir celle de Saint-Ignace se dissiper, par l'apostasie du Cacique, qui avoit eu le plus de part à

cet Etabliſſement. Lorſqu'on y penſoit le moins, cet Homme alla ſe joindre, avec pluſieurs Néophytes qu'il avoit ſéduits, au Cacique qui avoit parlé ſi fierement au Gouverneur du Paraguay; & il étoit à craindre que ſon exemple ne devînt contagieux parmi des Indiens, naturellement inconſtans & encore novices dans la Foi. Mais le Pere Jean Salas, qui étoit chargé de cette Egliſe, ne donna point au mal le tems de devenir incurable: dès le lendemain de cette déſertion il ſe ſentit inſpiré, au ſortir de l'Autel, d'aller trouver le Cacique fugitif; & il lui parla avec tant de force, que l'Apoſtat, interdit & confus, lui demanda pardon de ſon infidélité, & le ſuivit à S. Ignace avec tous ceux qu'il avoit entraînés dans l'abyme par ſon exemple. 1616.

La vie des Miſſionnaires ſe paſſoit ainſi en de continuelles viciſſitudes: ils n'étoient pas plutôt ſortis d'un embarras, qu'il leur en ſurvenoit un autre. Tantôt on attentoit à leur vie, tantôt on attaquoit leur réputation. Quelquefois ceux de leurs Néophytes, ſur leſquels ils comptoient le plus, leur échappoient tout-d'un-coup. Souvent des Furieux & des Ivrognes les maltraitoient de paroles & en venoient juſqu'aux coups; des eſprits mal faits prenoient en mauvaiſe part ce qu'ils diſoient & ce qu'ils faiſoient avec les intentions les plus droites; & il n'étoit point rare qu'ils ſe viſſent trahis par ceux qui juſques-là paroiſſoient avoir pour eux l'attachement le plus ſincere, ni qu'ils ſe trouvaſſent dépourvus du néceſſaire. C'eſt dans ces contradic-

1616-17. Progrès de la Religion.

1616-17. tions, & dans les ſituations les plus fâcheuſes & les plus critiques, que s'épure & ſe fortifie la vertu des Hommes apoſtoliques ; & leur vertu ainſi épurée & fortifiée attire la bénédiction du Ciel ſur leurs travaux. Auſſi l'œuvre de Dieu avançoit-elle à vue d'œil, & prenoit d'autant plus de ſolidité, qu'elle s'établiſſoit ſur le fondement des croix & des tribulations.

Non-ſeulement le nombre des Fideles étoit déja fort conſidérable, mais on commençoit à voir dans ces Egliſes, encore au berceau, des exemples de vertu qui étonnoient les Paſteurs mêmes, & les dédommageoient avec uſure de tout ce qu'ils avoient à ſouffrir. Cela étoit ſur-tout ſenſible dans le Guayra ; & rien n'empêchoit, ce ſemble, toute cette Province de ſubir le joug de l'Evangile, que le petit nombre des Ouvriers. On auroit pu dès-lors y envoïer ceux qui travailloient ſi infructueuſément chez les Guaycurus ; mais ces Miſſionnaires attendoient ſans ſe laſſer que Dieu touchât le cœur de ces Barbares, & ne vouloient pas avoir à ſe reprocher d'avoir déſeſpéré de leur ſalut ; ils ne pouvoient non plus ſe réſoudre à abandonner le petit nombre de ceux en qui la Grace avoit trouvé des cœurs dociles ; & comme ils avoient la conſolation d'envoïer de tems en tems au Ciel des Enfans & des Adultes mêmes qui mouroient dans l'innocence de leur Baptême, ils croïoient que ce n'étoit point à eux à borner le nombre des Elûs que le Seigneur s'étoit réſervés parmi ce Peuple, qui ne pourroit ainſi

s'en prendre qu'à lui-même, si Dieu le réprouvoit. 1616-17.

Arrivée d'un grand nombre de Missionnaires.

Enfin le secours qu'on attendoit depuis si long-tems d'Espagne, arriva au Port de Buenos-Ayrès, conduit par le P. Viana. Ce Pere avoit été député à Rome pour y représenter au P. Aquaviva le besoin pressant que le Paraguay avoit de Missionnaires. Il trouva ce Général mort à son arrivée, & fut témoin de l'élection du P. Mutio Vittelleschi, son Successeur, lequel crut devoir ses premiers soins aux affaires dont ce Missionnaire étoit chargé. Il envoïa par-tout des Lettres circulaires pour inviter les Jésuites à aller partager avec leurs Freres du Paraguay les travaux d'une Mission, qui promettoit la plus abondante récolte; & il s'en présenta beaucoup plus qu'on n'en pouvoit accepter. Le Général en choisit trente-sept. Le P. Viana partit de Rome avec ceux qui l'y étoient venus joindre; les autres le joignirent en Italie; & il grossit encore sa Trouppe en Espagne, où le Roi Catholique, après les avoir tous comblés de présens, donna ses ordres pour leur embarquement.

Belle Action du P. Viana.

On raconte bien des choses merveilleuses arrivées pendant leur voïage; mais les principales furent les grands exemples de vertu, que le Conducteur de cette Trouppe apostolique lui donna pendant tout le tems qu'il fut avec elle : je n'en rapporterai qu'un trait. Ce Religieux étoit de Viana, petite Ville de Navarre, & on ne sait point pourquoi il en portoit le nom. Son chemin l'y conduisoit assez naturellement; &

1616-17. dès qu'on y sut qu'il étoit proche, le Magistrat l'envoïa prier d'y entrer. Il répondit qu'il étoit confus de l'honneur qu'on lui faisoit, mais que l'Apôtre des Indes, son Compatriote, lui avoit donné dans une occasion toute semblable une trop belle leçon, pour qu'il n'en profitât point. Ceux qui étoient chargés de l'invitation redoublerent leurs instances, & pour les rendre plus efficaces, ils ajoûterent qu'il pouvoit, en faisant ce plaisir à sa Patrie, rendre un service bien important à sa Famille, la grace d'un de ses Neveux, qui étoit en prison pour une affaire criminelle, en devant être le prix. Il répondit que son Neveu ne devoit l'attendre, s'il étoit innocent, que de l'équité de ses Juges, & s'il étoit coupable, qu'il devoit subir le châtiment pour satisfaire à la Justice divine; mais qu'il étoit résolu de suivre l'exemple du Chef des Missionnaires de sa Compagnie, lequel n'avoit pas voulu, en partant pour les Indes, rendre une visite à sa Mere, qui le souhaitoit ardemment.

Nouveaux Etablissemens.

Le Pere de Oñaté ne laissa pas un moment inutiles tant d'Ouvriers, qu'il attendoit avec la plus grande impatience. Il commença par faire ouvrir des Classes dans les Colléges de Buenos Ayràs, de Santafé & de Saint-Michel, auxquels on n'avoit encore pu donner des Professeurs. La Ville d'Esteco, que sa situation rendoit très commode pour la communication du Chaco avec le Tucuman, demandoit depuis long-tems des Jésuites, parceque le mauvais air qu'on y respiroit

1616-17.

étoit cauſe que les Eſpagnols & les Indiens des environs y étoient preſque toujours ſans aucun ſecours ſpirituel, & le Provincial y envoïa deux Prêtres. Enfin il multiplia les Ouvriers par-tout où la moiſſon étoit la plus abondante, & il en deſtina quatre pour une Entrepriſe, que la ſeule diſette de Sujets avoit ſuſpendue juſques-là.

Expédition infructueuſe dans la Vallée de Calchaqui.

Les Calchaquis, ſi ſouvent pacifiés, recommençoient toujours leurs hoſtilités; & on étoit perſuadé au Tucuman que ſi on pouvoit établir des Jéſuites dans leur Vallée, on viendroit aiſément à bout de les contenir. Dès qu'on eut appris qu'il en étoit arrivé un grand nombre, on pria le Pere de Oñaté d'entrer dans les vues de la Province, & il n'en fit aucune difficulté. Les quatre Miſſionnaires qu'il tenoit en réſerve, furent envoïés aux Calchaquis, & ils en furent aſſez bien reçus. Ils parcoururent toute la Vallée; ils y bâtirent enſuite deux Egliſes, dans l'eſpérance d'y former deux Réductions; puis ils pénétrerent d'un côté juſqu'à Londres, & de l'autre côté juſqu'à Salta; mais dans une ſi longue courſe ils ne purent faire un ſeul Proſélyte. Les Calchaquis, que la guerre avoit fort affoiblis, & qui commençoient à craindre d'être à la fin ſubjugués par les Eſpagnols, n'avoient fait un ſi bon accueil à ces Miſſionnaires, que pour éloigner le péril dont ils ſe croïoient menacés, & pour gagner du tems. Ils profiterent de la retraite des Eſpagnols pour ſe mettre en lieu de ſûreté & s'y canton-

1618. ner, & il fallut encore une fois les abandonner à la dureté de leur cœur.

Nouveaux obstacles aux progrès des Réductions.

Pendant que ceci se passoit du côté du Tucuman, le P. Gonzalez ne faisoit que descendre & remonter le Parana, pour gagner de nouveaux Adorateurs à Jesus-Christ, quoiqu'il n'ignorât point qu'une bonne partie du País étoit armée contre lui, & que souvent il ne pût trouver un seul Néophyte pour l'accompagner dans de si dangereuses courses. Mais il ne montroit jamais plus d'assurance, que lorsqu'il se trouvoit sans ressource du côté des Hommes; & son courage faisoit presque toujours tomber les armes des mains des plus furieux. Les Missionnaires du Guayra trouvoient moins de résistance & d'obstacles de la part des Indiens; mais trois sortes d'Ennemis les tenoient en de continuelles allarmes. Le moins terrible étoit une maladie épidémique, laquelle faisoit de tems en tems de grands ravages dans les Réductions; mais ce qui les consoloit, c'est que ces grandes mortalités étoient toujours un tems de récolte pour le Ciel.

Les Habitans de Villarica leur causoient de bien plus vives inquiétudes. Ils ne manquoient aucune occasion d'enlever tout ce qu'ils pouvoient surprendre d'Indiens des Réductions, & les traitoient de maniere à les mettre en danger de perdre la Foi avec la liberté. C'étoit pour les soustraire à cette persécution, qu'on avoit pris le parti de s'établir au-delà du Paranapané & du Pirapé; mais on ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'en s'éloignant d'un Ennemi,

on s'étoit approché d'un autre, qu'on ne connoissoit pas encore, & dont le voisinage devint bientôt funeste à toutes ces nouvelles Eglises. C'étoit les Habitans de S. Paul de Piratiningue, petite Ville de la Province de S. Vincent du Bresil, & dont il est nécessaire, pour la suite de cette Histoire, de faire connoître en peu de mots l'origine & le caractere. 1618.

Description de S. Paul de Piratiningue.

Les Portugais Conquérans du Bresil, après avoir bâti la Ville de S. Vincent sur le bord de la Mer, avoient envoïé de-là quelques Colonies dans les Terres. Elles y bâtirent des Villes, dont une des plus célebres est celle de S. Paul, qui fut fondée dans un Canton que les Naturels du Païs nommoient *Piratininga*, d'où elle prit le surnom de Piratiningue. Peu de tems après sa fondation, le Pere Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Bresil par Saint Ignace, où il fut le premier Provincial de sa Compagnie, aïant trouvé cette petite Ville avantageusement placée pour former une nombreuse Chrétienté de Brasiliens, qu'il croïoit trouver plus dociles qu'aux environs de S. Vincent, y transfera le Collége de cette Ville; & comme il y étoit arrivé la veille de la Fête de la Conversion de S. Paul de l'année 1554, il dédia l'Eglise du nouveau Collége à l'Apôtre des Nations, dont le nom avec le tems est devenu celui de la Ville, & on l'a toujours appellée depuis *S. Paul de Piratiningue*.

Ce qui fit donner le nom de Mamelus à ses Habitans.

Ses Habitans, avec le secours des Jésuites de leur Collége, se conserverent quelque tems dans la piété; & les Indiens du

1618. Diſtrict, que ces Religieux vinrent aiſément à bout d'empêcher qu'on ne maltraitât, embraſſoient à l'envie la Religion Chrétienne ; mais cela dura peu, & la Colonie Portugaiſe de S. Paul de Piratiningue, ſur laquelle les Miſſionnaires avoient fondé leur plus grande eſpérance, devint bien-tôt un obſtacle, qu'ils ne purent franchir, à leurs conquêtes ſpirituelles. Le mal vint d'abord d'une autre Colonie qui touchoit à celle de S. Paul, & où le ſang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Braſiliens. La contagion de ce mauvais exemple gagna bientôt S. Paul ; & de ce mélange il ſortit une génération perverſe, dont les déſordres en tous ſens furent pouſſés ſi loin, que l'on donna à ces Metis le nom de *Mamelus*, à cauſe de leur reſſemblance avec ces anciens Eſclaves des Soudans d'Egypte.

Quoi que puſſent faire les Gouverneurs, les Magiſtrats & les Jéſuites, ſecondés par les Supérieurs Eccléſiaſtiques, pour arrêter le cours de ce débordement, la diſſolution devint générale, & les Mamelus ſecouerent enfin le joug de l'autorité divine & humaine. Un grand nombre de Bandis de diverſes Nations, Portugais, Eſpagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les pourſuites de la Juſtice des Hommes, & ne craignoient point celle de Dieu, s'établirent parmi eux ; pluſieurs Braſiliens y accoururent, & le goût du brigandage les aïant bientôt ſaiſis, ils s'y livrerent ſans bornes, & remplirent d'horreurs une immenſe étendue de Païs. Le plus court eut été d'en purger la terre ; & les deux Couronnes d'Eſpagne

& de Portugal, alors réunies ſur une même tête, y étoient également intéreſſées. Mais la Ville de S. Paul ſituée ſur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être ſoumiſe que par la faim, & pour cela il falloit de nombreuſes Armées, que le Breſil, & encore moins le Paraguay, n'étoient point en état de mettre ſur pied : outre qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit aiſément en défendre les approches, & qu'il eût fallu pour les réduire, qu'il y eût entre les deux Nations un concert qui ne s'y eſt jamais trouvé. 1618.

Ce qui étonne, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît au Paraguay dans les commencemens, des meſures contre les Mamelus, c'eſt qu'ils n'avoient pas beſoin de ſortir de chez eux pour vivre dans l'abondance, & pour jouir de toutes les commodités de la vie. On reſpire à S. Paul de Piratiningue un air très pur ſous un Ciel toujours ſerein & un Climat très tempéré quoique par les vingt-quatre dégrés de Latitude auſtrale. Toutes les Terres ſont fertiles & portent de très beau froment. Les Cannes de ſucre y viennent très bien, & on y trouve de très bons pâturages. Ainſi ce n'eſt que par eſprit de libertinage & par l'appas du brigandage, qu'ils ont long-tems parcouru, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, ces vaſtes Régions ſauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes. D'ailleurs rien n'étoit plus miſérable que la vie qu'ils menoient dans ces courſes, qui duroient ſouvent pluſieurs années de ſuite; un très grand nom-

1618. bre y périssoient, d'autres trouvoient à leur retour leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bientôt sans Habitans, si à ceux qui n'y revenoient point, on n'eût substitué des Captifs qu'ils ramenoient de leurs courses, ou des Indiens avec qui ils avoient fait societé.

Les Espagnols du Paraguay n'ont pas moins souffert de ces Brigands, que les Nations Indiennes qui se sont trouvées sur leur passage. Mais ils ne pouvoient s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient qu'à soutenir les Réductions contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette barriere. Leur malheur fut que l'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient dans ces nouvelles Eglises qu'une digue opposée à leur cupidité ; & ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer légitimement, que lorsque toute cette Frontiere eut été dépeuplée, & entierement ruinée. Cependant, comme les Mamelus ne laisserent pas de trouver d'abord plus de résistance de la part des nouveaux Chrétiens, qu'ils ne s'y étoient attendus, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruse, & en emploïerent de bien des sortes.

Industrie des Mamelus pour enlever des Indiens, & ce qu'elle produit.

Celle qui pendant quelque tems eut le plus de succès, fut de paroître par petites Trouppes, dont les Commandans étoient habillés comme les Jésuites, dans les endroits où ils savoient que ces Religieux alloient chercher à faire des Prosélytes. Ils commençoient par y planter des Croix ; ils faisoient de petits présens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des remedes au

malades ; & comme ils parloient aiſément la Langue Guaranie, ils les exhortoient à embraſſer le Chriſtianiſme, dont ils leur expliquoient en peu de mots les principaux articles. Lorſque par ces artifices ils en avoient raſſemblé un grand nombre, ils leur propoſoient de venir s'établir dans un lieu commode, où ils les aſſuroient qu'ils ne manqueroient de rien. La plûpart ſe laiſſoient conduire par ces Loups revêtus de la peau de Brebis, juſqu'à ce que les Traîtres, levant le maſque, commençoient par les lier, égorgeoient ceux qui cherchoient à s'échapper, & emmenoient les autres. Cependant il s'en échappoit de tems en tems quelques-uns qui répandoient partout l'allarme : & avant qu'on eût reconnu les véritables Auteurs de ce manége, la plûpart des Indiens ne douterent point que ce ne fuſſent de véritables Jéſuites ; de ſorte que ces Peres coururent aſſez ſouvent de grands riſques dans leurs courſes, & furent aſſez long-tems ſans pouvoir ſe faire ſuivre d'aucun Indien. 1618.

Des Sorciers & des Magiciens du Guayra.

Je ne ſais ſi je dois mettre au nombre des Ennemis dont les Fondateurs de cette République Chrétienne ont eu à ſe défendre, cette foule de prétendus Sorciers ou Magiciens, qui abuſoient de la ſimplicité d'un Peuple adonné aux plus extravagantes ſuperſtitions, pour le ſéduire & le ſurprendre. Il eſt certain du moins que ce penchant d'une part, & la hardieſſe des Impoſteurs de l'autre, ont long-tems retardé l'œuvre de Dieu, ſans qu'il fût beſoin que le Démon y emploïât le pouvoir qu'il a plu au

1618. Seigneur de lui laisser, & qu'on ne peut douter qu'il ne communique de tems en tems à ses Suppôts, comme il fit autrefois aux Magiciens de Pharaon. Ce ne fut qu'après que les Missionnaires eurent pris un grand ascendant sur l'esprit de ces Peuples, qu'ils vinrent à bout d'exterminer cette vermine de leurs Républiques, en usant à propos de toute l'autorité qu'ils avoient su se donner sur leurs Néophytes, comme il arriva dans le tems dont je parle, pour empêcher qu'une de leurs premieres Réductions ne se perdît sans ressource.

Un Indien, parti des environs de la Frontiere du Bresil, accompagné d'un jeune Garçon qui le servoit, & d'une Femme qu'il s'étoit attachée, tourna vers le Guayra, & sur sa route fit un assez grand commerce avec des choses de peu de valeur, auxquelles il attribuoit de grandes vertus. Il arriva enfin à Lorette, où le Pere Cataldino se trouvoit alors, & commença par assembler sur le bord de la Riviere quantité d'Indiens de la Bourgade; puis se revêtant d'une espece de manteau fait d'un tissu de plumes, comme il avoit accoutumé de faire dans l'exercice de ses sortileges, & tenant à la main le crâne d'une Chevre, plein de petits cailloux qu'il remuoit sans cesse, il se mit à chanter au son de cet instrument. De tems en tems il paroissoit agité de mouvemens convulsifs; & d'un ton d'Enthousiaste il crioit qu'il étoit l'Arbitre souverain de la vie & de la mort; que lui seul présidoit aux semences & aux récoltes; que d'un souffle de sa bouche, il pouvoit détruire cet

Univers & en créer un autre ; qu'il étoit un ſeul Dieu en trois Perſonnes ; que par l'éclat de ſon viſage il avoit engendré le jeune Homme qu'on voïoit à ſa ſuite ; & que la Femme qui les accompagnoit, étoit la production de l'un & de l'autre. 1618.

Sa figure, le ton de ſa voix & ſon action, épouvanterent d'abord les Néophytes. Il s'en apperçut ; & pour les amener au point où il les vouloit, il leur commanda, avec les plus terribles menaces, de le ſuivre. Le P. Cataldino aïant paru dans ce moment, il hauſſa le ton, & déclara que ſi quelqu'un oſoit mettre la main ſur lui, il feroit périr toute la Bourgade. Le Miſſionnaire, ſans s'étonner, commanda qu'on le ſaisît, & auſſi-tôt quelques Chrétiens des plus vigoureux le prirent au collet, le dépouillerent & lui donnerent cent coups de fouet, quoique dès les premiers coups il criât qu'il n'étoit point Dieu. Les deux jours ſuivans on lui fit la même correction, pour l'obliger à abjurer ſa prétendue Trinité : on enferma la Femme & le jeune Garçon ſéparément, puis on le relégua dans un lieu où il fut gardé à vue. Il parut enfin revenu de toutes ſes folles idées, & on le ramena à Lorette. On le traita bien : on l'inſtruiſit : la vexation l'avoit rendu docile. Il demanda avec inſtance le Baptême, qui ne lui fut accordé qu'après qu'il eût ſubi toutes les épreuves auxquelles on jugea à propos de le ſoumettre, & il fut juſqu'à ſa mort un exemple de régularité & de ferveur.

Une autre Réduction fut cette même année preſqu'entierement dépeuplée par une

1618.

Mortalité dans le Guayra, & ses heureuses suites.

maladie contagieuse. Le Pere de Montoya en fut attaqué des premiers, & bientôt réduit à l'extrêmité. Mais il guérit contre toute espérance; & le mal, qui commençoit à gagner les Bourgades voisines, aiant cessé tout-à-coup, le Missionnaire, avec le P. Diegue de Salazar & quelques-uns des plus zélés Néophytes, parcoururent une grande étendue de Païs, d'où ils ramenerent un assez grand nombre de Prosélytes pour remplacer tous les Morts. Ils s'étoient avancés jusqu'au Parana, & leurs Néophytes, en traversant d'épaisses Forêts, rencontrerent une Nation extrêmement farouche, & qui parloit leur Langue. Ces Indiens se perçoient les levres pour y fourrer de petites pierres, qu'ils croïoient leur donner beaucoup de graces. Leurs Cabannes étoient si basses, qu'ils ne pouvoient s'y tenir debout. Ils n'avoient aucun terme pour exprimer la Divinité, & ils n'adoroient que le Tonnere. Les Chrétiens en gagnerent soixante & treize, qui les suivirent dans leurs Bourgades; mais le changement de nourriture leur causa des maladies, dont tous, à l'exception de quatre, moururent en moins d'un an, louant Dieu de la grace qu'il leur avoit faite.

Premiere Communion des Indiens.

Ce fut aussi alors que l'on commença dans cette Eglise d'admettre les Néophytes à la sainte Table, hors le cas de mort; encore n'accorda-t-on cette grace qu'à ceux qui avoient subi sept années d'épreuves depuis leur Baptême. On avoit jugé ce tems nécessaire pour s'assurer de leur constance, pour les rendre capables de se former une

grande idée de la dignité de cet auguste Sacrement, & pour leur inspirer une véritable faim de cette nourriture céleste. Plusieurs firent en effet des actions héroïques pour obtenir de n'en être pas plus long-tems privés. Comme rien ne coûte plus à ces Peuples que les humiliations, ce fut par-là qu'on les éprouva davantage, & ils soutinrent cette épreuve avec un courage qu'on n'avoit presque pas osé se promettre. Dès qu'on les eut avertis de se préparer à manger ce Pain de vie, ils le firent par tous les exercices de piété & de pénitence qu'ils purent imaginer, & surtout par des jeûnes que quelques-uns pousserent jusqu'à passer deux jours sans rien prendre. Vû ce que nous avons dit de leur voracité & de la facilité qu'ils ont à digérer, rien ne marquoit mieux la véritable faim qu'ils avoient de cette Manne céleste. Aussi les fruits qu'ils en tirerent les rendirent-ils presque méconnoissables à leurs Pasteurs mêmes. 1618.

Il couroit depuis long-tems dans ces Provinces voisines une tradition, à laquelle on a peut-être donné dans quelques Relations plus de créance qu'elle ne méritoit, mais qu'il ne me paroît pas plus aisée de réfuter que de prouver. Dès le tems que les Peres Cataldino & Maceta s'éloignerent des Villes Espagnoles pour trouver moins d'obstacles à la conversion des Guaranis, le Cacique Maracana, dont j'ai déja parlé, & quelques autres des principaux Guaranis, les assurerent qu'ils avoient appris de leurs Ancêtres, qu'un

Tradition sur S. Thomas.

1618. ſaint Homme, nommé *Pay Zuma*, ou *Pay Tuma*, avoit prêché dans leur Païs la Foi du Ciel, c'eſt ainſi qu'ils s'exprimoient; que pluſieurs s'étoient rangés ſous ſa conduite, & qu'il leur avoit prédit en les quittant, qu'eux & leurs Deſcendans abandonneroient le culte du vrai Dieu qu'il leur avoit fait connoître; mais qu'après pluſieurs ſiecles, de nouveaux Envoïés de ce même Dieu viendroient armés d'une Croix ſemblable à celle qu'il portoit, & rétabliroient parmi leurs Deſcendans ce même culte.

Quelques années après, les Peres de Montoya & de Mendoze aïant pénétré dans le Canton de *Tayati*, dont je parlerai bientôt, les Indiens qu'ils y trouvérent les voïant venir avec une Croix à la main, les reçurent avec de grandes démonſtrations de joie qui les ſurprirent beaucoup; & comme ceux-ci s'apperçurent de leur étonnement, ils leur raconterent les mêmes choſes que Maracana avoit dites aux Peres Cataldino & Maceta, & ils apprirent que le ſaint Homme étoit auſſi nommé *Pay Abara*, c'eſt-à-dire, le Pere qui vit dans le célibat. Au reſte, la tradition des Braſiliens eſt conforme à celle des Guaranis, & elle porte encore que l'Apôtre prit terre au Port des Saints, vis-à-vis de la Barre de S. Vincent, & qu'il apprit aux Habitans à cultiver le Manioc, & à en faire de la Caſſave.

Il y a un grand chemin qui conduit du Breſil dans le Guayra, lequel, quoique très peu battu, ne ſe couvre jamais que de

de petites herbes, & les Naturels du Païs le nomment le chemin de *Pay Zuma* : enfin, il y a au-dessus de l'Assomption un Rocher, dont le sommet est une Terrasse, où l'on croit appercevoir les traces de deux pieds d'Homme, & les Indiens disent que c'est de-là que Pay Zuma prêchoit aux Peuples la Loi de Dieu. Les Péruviens, qui lui donnent le même nom, montrent chez eux de semblables vestiges, & rapportent quantité de merveilles que l'Apôtre opéra parmi eux. Ce qui est certain, c'est que bien des Espagnols ont ajoûté foi à cette tradition, & prétendoient que Pay Zuma étoit l'Apôtre S. Thomas. 1618.

Cependant les Réductions du Parana n'avoient pas été moins éprouvées que celles du Guayra. La famine y avoit été extrême, & les mauvaises nourritures, auxquelles on y avoit été réduit, y avoient causé des maladies, dont un grand nombre de Néophytes étoient morts. Le P. del Valle y avoit été à l'extrêmité, & la crainte de la contagion avoit causé de grandes désertions. Le mal s'étoit répandu fort loin, & avoit enlevé encore plus d'Infideles errans, que de Chrétiens. On remarqua même qu'il périt en cette occasion un grand nombre de ceux qui faisoient profession de sortilege, & qui par-là nuisoient beaucoup au progrès de l'Evangile.

Mission dans la Province d'Uruguay.

Le P. Romero, que les Guaycurus n'écoutoient plus, y vint au secours du Pere Gonzalez; & peu de tems après le Provincial les aïant joints, approuva le dessein qu'ils avoient pris de pousser les nouveaux

1618. Etabliſſemens jusqu'à l'Urugay, qui reçoit quantité de Rivieres, dont quelques-unes ont leur ſource aſſez près du Parana, & où les Eſpagnols n'avoient point encore pénétré. Cette réſolution priſe, le Pere Romero eut ordre d'aller fonder une Réduction dans un endroit nommé *Yaguapua*, & on lui aſſocia le P. Thomas de Urvenia, qu'il chargea du ſoin de cet Etabliſſement, tandis qu'il iroit reconnoître tout le Païs d'alentour. Il fit dans cette courſe une ſi nombreuſe recrue de Proſélytes, que non-ſeulement la nouvelle Réduction fut bientôt une des plus peuplées de tout le Paraguay, mais qu'à cent lieues à la ronde tous les Indiens parurent diſpoſés à embraſſer le Chriſtianiſme.

Deſcription du Païs.

Le Pere Gonzalez entreprit en même tems de reconnoître tout le cours de l'Uraguay. Ce Fleuve, qui ſort des Montagnes voiſines du Breſil, entre les vingt-ſept & les vingt-huit dégrés de Latitude auſtrale, n'eſt à ſa ſource qu'un fort petit Ruiſſeau, mais groſſi d'abord de quantité de Torrents, enſuite par un grand nombre de Rivieres qui s'y déchargent des deux côtés & dont quelques-unes ſont aſſez conſidérables : il coule l'eſpace de deux cents lieues entre deux chaînes de Montagnes, qui le reſſerent dans un lit aſſez étroit, & le rendent très rapide. Il s'élargit enſuite de telle ſorte, qu'à ſix cents quatre-vingt-dix milles de ſa décharge dans Rio de la Plata, il faut une demi-heure pour le traverſer dans un Bateau avec dix Rameurs. Cependant il coule alors fort tran-

quillement au milieu d'un Païs uni & aſſez agréable, où l'on trouve les mêmes Arbres & les mêmes Animaux, que le long du Parana. 1618.

Maniere de naviger ſur l'Uruguay.

Mais autant que Rio de la Plata eſt ſemé de Bancs de ſable, autant l'Uruguay l'eſt-il de Rochers, dont pluſieurs ſont à fleur d'eau ; auſſi n'y navige-t-on pas à la voile. Les Voitures dont on ſe ſert ſe nomment *Balſes*, & ſont compoſées de deux Pirogues jointes enſemble avec des poutres placées à deux coudées de diſtance les unes des autres & couvertes de planches, ſur leſquelles on dreſſe une Tente où les Voïageurs ſont à l'abri des injures de l'air & de l'ardeur du Soleil. L'Uruguay eſt fort poiſſonneux, & on y tue les Poiſſons avec des fleches. Dès qu'ils ſont morts ils reviennent ſur l'eau, & on les prend ſans peine. Entre les Oiſeaux qu'on apperçoit ſur ſes bords, un des plus communs eſt l'Oiſeau Mouche, ſi connu dans le Canada, & peut-être le plus beau qui ſoit dans la Nature. Il y en a quantité d'autres de toutes couleurs, & ſur-tout des Perroquets en très grand nombre. Les Tigres y ſont d'une grandeur monſtrueuſe, & le fond de leur peau eſt doré. Quand cet Animal a été bleſſé, il ſe jette ſur celui, dont la fleche l'a frappé, & qu'il diſtingue entre vingt. Trois Indiens d'une Réduction de cette Province, étant un jour à la Chaſſe, apperçurent un Tigre, & l'un des trois le bleſſa d'un coup de fuſil. L'Animal vint pour ſe jetter ſur lui, & les deux autres lui préſenterent la pointe de leurs lances : il

1618. n'en devint que plus furieux ; & voulant s'élancer sur celui qui l'avoit blessé, il fut percé en l'air par les lances de ses deux Compagnons. Les Campagnes étoient autrefois couvertes de Lions, d'Autruches, de Cerfs & de Chevreuils ; mais on en a tué un très grand nombre, & les autres se sont éloignés.

A l'arrivée des Espagnols ce Païs étoit fort peuplé, & il seroit aujourd'hui presque désert sans les Réductions Chrétiennes, qui en occupent une bonne partie. J'ai dit qu'en 1610, D. Ferdinand Arias étant pour la premiere fois Gouverneur du Paraguay, voulut tenter d'y faire des conquêtes ; mais les Indiens s'étant tous réunis pour lui en fermer l'entrée, il ne lui fut pas possible d'y pénétrer. Il étoit réservé à la vertu de la Croix de soumettre cette Province à Dieu & au Roi Catholique. Un Homme presque seul, sans autres armes que ce Signe adorable de notre salut, dont par un heureux pronostic il portoit le nom (1), l'entreprit, & y jetta les fondemens de la plus belle Colonie Chrétienne, qui ait encore paru dans le Nouveau Monde ; & cet heureux succès n'a coûté d'autre sang, que le sien & celui de deux de ses Compagnons. Voici quelle fut la premiere occasion de cette entreprise.

1619-20. Entrée du Pere Gonzalez dans cette Province.

Quelques Indiens des environs de l'Urugay, attirés par ce qu'ils entendoient dire du bonheur dont on jouissoit dans les Réductions du Parana, voulurent voir de leurs propres yeux ce qui en étoit, &

(1) Le Pere Gonzalez de Santa-Cruz.

allerent à Itapua. Le Pere Gonzalez, qui s'y trouvoit seul Missionnaire, leur fit beaucoup d'accueil; & ils y parurent si sensibles, qu'il se persuada que s'il se montroit dans leur Païs, il y seroit très bien reçu. Il écrivit au Pere de Oñaté pour en avoir la permission, & ce fut apparemment sur sa Lettre que le Provincial se transporta lui-même à Itapua, comme j'ai dit qu'il fit alors. Quoi qu'il en soit, il accorda au Pere Gonzalez la permission qu'il lui avoit demandée; & ce Missionnaire partit avec une trouppe de Néophytes choisis, & s'avança jusqu'à la petite Riviere d'*Aracana*, qui se décharge dans l'Uruguay entre les vingt-sept & les vingt-huit dégrés de Latitude australe. 1619-20.

A-peine y avoit-il paru, qu'un grand nombre de Barbares tous nus depuis les pieds jusqu'à la tête, vinrent à sa rencontre, & du plus loin qu'ils purent se faire entendre, lui crierent de ne point avancer davantage, ou qu'il lui en coûteroit la vie. Il leur répondit en marchant toujours, qu'il n'étoit pas venu de si loin pour s'en retourner sans avoir rien fait, qu'il venoit de la part du Créateur & du souverain Maître du Ciel & de la Terre, dont il étoit l'Envoïé, & qu'il seroit indigne de cette auguste qualité, si la crainte de la mort l'empêchoit d'exécuter les ordres qu'il en avoit reçus. Ce peu de mots & son air intrépide les interdirent, & ils parurent comme immobiles. Il s'approcha d'eux, & leur expliqua en peu de mots les principaux articles de la Religion Chrétienne: il

1619-20. ne les persuada point, mais il vint au moins à bout de calmer leur fureur. Ils se retirerent en se contentant de lui faire quelques menaces.

Dès qu'ils eurent disparu, les Néophytes lui représenterent qu'en allant plus avant il s'exposeroit inutilement à une mort certaine, & le conjurerent de ne pas attendre à faire retraite, qu'on la lui eût rendue impossible. Il ne leur répondit qu'en les congédiant tous, à la réserve de deux Enfans, qui ne voulurent point le quitter, & il passa la nuit avec eux dans un petit Bois, où le lendemain il dit la Messe pour le salut des Infideles, dont il entreprenoit la conversion. Ce jour-là même il reçut la visite d'un Cacique, lequel l'assura de sa protection contre quiconque voudroit l'insulter. Il fit plus; car étant allé trouver quelques autres Caciques, il les engagea à venir avec lui écouter un Homme extraordinaire, qui lui paroissoit n'avoir que des vues pacifiques. Il les amena au Serviteur de Dieu, qui leur expliqua le sujet de son voïage. Ils furent charmés de son discours, & le plus puissant de tous, nommé *Niezu*, l'invita à le suivre dans sa Bourgade.

Il y fonde une Réduction.

Elle n'étoit éloignée de l'Uruguay, que de deux lieues, & le Pere Gonzalez s'y vit bientôt environné d'une foule d'Indiens auxquels il annonça Jesus-Christ. Il fut écouté avec respect; & encouragé par ce commencement de succès, il planta une Croix, au pied de laquelle tous se prosternerent à son exemple. Il s'avança ensuite

jusqu'à un lieu nommé *Ibitaragua*, où le huitieme de Décembre 1620, il jetta les fondemens d'une Réduction, à laquelle il donna le nom de la *Conception*. Elle commençoit à se peupler de Prosélytes, que l'infatigable Missionnaire alloit chercher dans leurs retraites, lorsqu'on vint lui dire que des Indiens, établis sur les bords de l'Uruguay, avoient brûlé la Croix dont je viens de parler, & se préparoient à venir fondre sur lui; qu'ils en vouloient aussi à Niezu; mais que ce Cacique paroissoit bien résolu à soutenir ses premieres démarches, quoi qu'il lui en dût coûter. » Le Cacique, répondit le Pere, n'est pas » assez fort pour résister à tant de Monde, » & je ne veux point qu'il courre les ris- » ques d'une guerre, dans laquelle je » craindrois qu'il ne succombât.

1620-21.

En achevant ces mots, il part, va trouver celui qui avoit mis le feu à la Croix & soulevé contre Niezu tous ses Voisins: il lui parla avec ce ton d'autorité qu'il savoit si bien prendre, quand il le jugeoit nécessaire; lui fit ensuite quelques présens, & l'engagea à lui promettre de rester tranquille. De retour à la Conception, il fut averti qu'une Armée entiere d'Indiens étoit en marche pour fondre sur Niezu; il courut au-devant de ces Barbares, & apprit en chemin qu'une terreur panique les avoit dissipés. Alors rien ne l'empêcha plus de donner des fondemens solides à son nouvel Etablissement. Les progrès en furent néanmoins un peu lents, parceque les Infideles ne cessoient de répéter aux Pro-

1620-21. sélytes, que le Prêtre Espagnol ne les rassembloit, que pour les livrer à ceux de sa Nation; & plusieurs années se passerent sans qu'on pût entierement dissiper ces ombrages.

Division des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata.

Ce fut vers ce tems-là que se fit la division des Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata. Le *Tebiquari*, qui se décharge dans le Paraguay en venant de l'Est, par les vingt-six dégrés six minutes de Latitude Sud, fut marqué pour fixer les bornes des deux Provinces, dont la premiere retint le nom de Paraguay. La seconde prit celui de Rio de la Plata, & Buenos Ayrès en est la Capitale. Il fut reglé dans la suite que les Réductions établies dans le Guayra, & le long du Parana, seroient sous la Jurisdiction du Gouverneur du Paraguay & du Diocèse de l'Assomption, & que toutes celles de la Province d'Uruguay dépendroient, pour le spirituel, de l'Evêque de Buenos Ayrès, & pour le civil, du Gouverneur de la Province. Dom Manuel Arias fut le premier Gouverneur du Paraguay; & Dom Diegue Gongora, qui étoit alors en Espagne, fut nommé Gouverneur de Rio de la Plata. Il partit peu de tems après pour Buenos Ayrès, où il ne resta pas long-tems.

Le Gouverneur de Rio de la Plata perd son Gouvernement.

Il s'étoit rendu à Lisbonne, où le Vaisseau qui devoit le porter à Buenos Ayrès, n'attendoit plus que lui : quelques Particuliers le prierent de leur permettre d'y embarquer sous son nom quelques marchandises, ce qui étoit expressément défendu; mais, comme on n'y regardoit pas

1620-21.

toujours de fort près, personne n'avoit jamais été inquiété à ce sujet, & il crut pouvoir accorder ce qu'on lui demandoit. Cependant, soit qu'il eût des Ennemis ou des Jaloux, qui l'éclairassent de près, soit qu'il n'eût pas bien pris ses mesures pour n'être pas découvert, peu de jours après qu'il eut mis à la voile, il fut déféré au Conseil roïal des Indes, lequel fit aussi-tôt partir un Commissaire, nommé Melonné, pour informer contre lui, & instruire son procès, supposé qu'il fût jugé coupable.

Indiscrétion du Recteur des Jésuites de Buenos Ayrès.

Meloné trouva en arrivant à Buenos Ayrès toute cette Ville charmée de son Gouverneur. Et on l'avertit même que sur ce qui avoit transpiré du sujet de son voïage, on prenoit déja des mesures pour le faire rembarquer avant que d'avoir pu exécuter sa Commission. Peu de jours après, il eut avec les Jésuites un démêlé, dont je n'ai pu savoir le sujet ; & comme il y montra, selon toutes les apparences, beaucoup de vivacité, on voulut dans la Ville en profiter pour se défaire d'un Homme qu'on n'y voïoit pas volontiers. Quelques personnes allerent trouver le Pere Gabriel Perlino, Recteur du College, & lui conseillerent de nommer un Juge-Conservateur, qui en le mettant à couvert des entreprises du Commissaire, dont il avoit, disoit-on, tout à craindre, le rendroit encore inhabile à proceder contre le Gouverneur. Je parlerai ailleurs du droit que les Jésuites ont de nommer un Juge-Conservateur, & du pouvoir attaché à cette qualité.

1620-21. Le Recteur étoit un Homme très peu versé dans les affaires, & qui ne savoit pas distinguer les occasions, où il est permis d'user de ce Privilege, accordé par le saint Siége à sa Compagnie & autorisé par les Rois Catholiques dans leurs Etats, d'avec celles où il ne peut avoir lieu : d'ailleurs il ne pénétra point le motif qui engageoit à lui donner ce conseil. Il le suivit sans consulter son Provincial, comme il le devoit. Il nomma donc un Juge-Conservateur, & choisit apparemment quelqu'un de ceux qui étoient les plus animés contre le Commissaire, & qu'on lui suggera. Ce qui est certain, c'est que ce Juge rendit aussi-tôt contre Meloné une Sentence, qui l'obligea de repasser en Espagne. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il porta ses plaintes contre le Recteur au Conseil des Indes, qui regarda la Sentence du Juge-Conservateur comme un attentat à son autorité, & demanda justice au Général de la Compagnie contre le Pere Perlino.

Il en est puni: sa soumission.

Le Pere Vitelleschi la lui fit prompte & entiere. Il désavoua le Recteur, le déposa, le déclara inhabile à toute Supériorité, & lui envoïa un ordre de retourner au Pérou, d'où il étoit venu au Paraguay. Le Pere Perlino reçut cette humiliation avec la même simplicité qui l'avoit engagé dans ce mauvais pas : il obéit sur le champ, & répara sa faute par de grandes vertus, & de grands travaux pour le salut des Ames. Mais ceux, qui s'étoient servis de lui pour arriver à leur fin, n'en furent pas quittes pour voir leur conduite condamnée par la

1620-21.

punition de ce bon Religieux. Un Oydor fut envoïé à Buenos Ayrès pour prendre connoiſſance de cette intrigue ; & tous ceux qui ſe trouverent coupables furent, dit-on, condamnés ſolidairement à une amende de quatre-vingt-mille écus d'or.

Erection de l'Evêché de Buenos Ayrès.

La préſence d'un Evêque auroit ſans doute prévenu ce déſordre, ou y auroit remedié d'abord. Il paroît que le Roi Catholique ne tarda pas beaucoup après la diviſion des Provinces, dont j'ai parlé, à ſolliciter l'érection de l'Egliſe de Buenos Ayrès en Evêché. Mais pour y envoïer un Gouverneur il n'avoit qu'un mot à dire, & avant que de pouvoir y envoïer un Evêque, il y avoit bien des meſures à prendre. La Cour de Rome ne le fit pourtant pas attendre long-tems, puiſque le Pere Pierre de Carranza, Religieux de l'Ordre des Carmes, qu'il avoit nommé pour remplir ce nouveau Siege, fut préconiſé & admis le ſixieme d'Avril 1620 ; mais il lui fallut du tems avant que de pouvoir prendre poſſeſſion de ſon Evêché.

Nouvelles tentatives pour la converſion des Calchaquis & des Guaycurus.

Cependant la Ville de l'Aſſomption, que les Guaycurus recommençoient à inquiéter plus que jamais, n'oublioit rien pour engager les Jéſuites à ne point ſe rebuter de la dureté du cœur de ces Barbares, & obtint du Provincial qu'au défaut du Pere Romero, qui étoit trop utilement occupé ailleurs, il leur envoïât le Pere Joſeph Orighi. Ce Miſſionnaire partit ſur le champ, & fut encore aſſez bien reçu des Guaycurus ; mais la ſeule conſolation qu'il eut, fut de baptiſer à l'article de la mort le Ca-

1610-21. cique Dom Martin, qui avoit différé jusques-là à recevoir ce Sacrement. Son Fils, qui étoit Chrétien depuis long-tems, lui ſucceda; & le Pere Orighi ſe flatta que ſon crédit & ſes bons exemples faciliteroient la converſion de ſes Vaſſaux. Mais il fut trompé; ce Peuple ſembloit croître en férocité, à meſure qu'on s'efforçoit de l'apprivoiſer, & ſon endurciſſement obligea enfin le Miſſionnaire d'aller exercer ſon zele ſur des cœurs mieux diſpoſés. Il en fut de même alors des Calchaquis, toujours prêts à recevoir chez eux les Jéſuïtes, qu'ils eſtimoient ſur-tout quand ils avoient quelque choſe à craindre des Eſpagnols, & toujours également ſourds à leurs inſtructions & aux touches de la Grace.

Les Jéſuites travaillent au ſalut des Negres.

Un autre Peuple, étranger dans l'Amérique, mais qui s'y multiplie à meſure que le nombre de ſes Habitans naturels y diminue, ou qu'on eſt moins en état d'en tirer du ſervice, donnoit alors beaucoup d'occupation aux Miſſionnaires de tous les Ordres : ce ſont les Noirs de l'Afrique, auxquels preſque toutes les Colonies Européennes du Nouveau Monde ont été obligées d'avoir recours, pour n'avoir pas aſſez ménagé les Amériquains; & faſſe le Ciel qu'on ne voie pas un jour ces Eſclaves, qui ne ſavent que trop qu'on ne peut ſe paſſer d'eux, vanger ceux auxquels on les a ſubſtitués, du traitement qu'on leur a fait. Ce qui conſole un peu les perſonnes zélées pour le ſalut des Ames, de la deſtruction de tant de milliers d'Indiens, &

les Prédicateurs de l'Evangile, des obstacles qu'ils rencontrent à la conversion de ce qui en reste, c'est que la nécessité où l'on s'est trouvé de se servir des Negres, a été le moïen dont Dieu s'est servi pour le salut de ce Peuple né pour l'esclavage, qui le rend plus docile aux instructions qu'on lui fait, qu'il n'auroit été dans sa Patrie, ou si transporté dans un Païs étranger il y eût conservé sa liberté.

1620-21.

Dispute à l'occasion de leur Baptême.

Il paroît que le plus grand nombre des Negres, qui furent d'abord transportés dans l'Amérique Espagnole, étoient tirés du Roiaume d'Angola ; au moins est-il certain que dans une grande dispute qui s'éleva dans le tems dont je parle, entre les Ecclésiastiques du Pérou & ceux du Tucuman au sujet des Negres, il ne fut question que des Angolins ; voici de quoi il s'agissoit. Le Pere de Torrez, dont nous avons si souvent parlé, se trouvant à Quito en 1605, & apprenant qu'on débarquoit chaque année à Carthagêne plusieurs milliers de ces Esclaves, pour les distribuer dans les Colonies Espagnoles, chargea le Pere Alfonse de Sandoval de l'instruction de ceux qu'on ameneroit dans cette Partie du Pérou. Ce Religieux s'y emploïa avec zele, & nous avons deux bons Ouvrages qu'il composa à ce sujet.

Il commença l'exercice de son ministere par examiner si ces Esclaves avoient été baptisés avant que de partir d'Angola, & après bien des recherches il jugea qu'on devoit les baptiser sous condition ; mais il ne voulut rien faire sans avoir consulté

1620-21. l'Archevêque de Séville, auquel il exposa dans un Ecrit raisonné, les raisons qu'il avoit de douter de la validité du Baptême de ceux qu'on assuroit avoir reçu ce Sacrement. L'Archevêque, après avoir lu cet Ecrit, le mit entre les mains de plusieurs Théologiens, qui furent tous de l'avis du Pere de Sandoval; sur quoi le Prélat fit publier un Mandement, par lequel il ordonnoit que dans tous les lieux où s'étendoit sa Jurisdiction, & toutes les Indes Occidentales y étoient alors comprises, il y eût des personnes préposées pour examiner les Negres, & qu'on baptisât sous condition tous ceux qui se trouvoient dans le cas dont le Pere de Sandoval parloit dans son Mémoire.

Comment elle est terminée.

Tous les Evêques de la Nouvelle Espagne, du Pérou & du nouveau Roïaume de Grenade, s'y conformerent; & le Pere de Torrez, qui avoit passé du Gouvernement de la Province de Quito, à celle du Chili, qui comprenoit aussi alors le Paraguay, voulut établir le même usage dans le Tucuman, où il se trouvoit quand il eut connoissance du mandement de l'Archevêque de Séville. Il y trouva de la difficulté de la part du Clergé de cette Province; mais une Lettre du Pere Jérôme de Bogado, Recteur du College de Loanda, Capitale du Roïaume d'Angola, fit revenir tout le monde à son avis. Cette Lettre portoit, qu'à la vérité on étoit dans l'usage à Loanda de baptiser tous les Négres qu'on y vendoit pour l'Amérique; mais qu'aucune instruction ne les préparoit à cette cérémonie; qu'on se

contentoit, lorsqu'ils étoient sur le point d'être embarqués, de les présenter au Vicaire général de l'Evêque, lequel après avoir demandé à tous en général s'ils vouloient être Chrétiens, & leur avoir dit deux ou trois mots, qu'ils n'entendoient point, non plus que la demande qu'il leur avoit faite sur les devoirs que leur imposoit cette qualité, les baptisoit, & donnoit à chacun un nom de Saint. 1620-21.

» J'ai souvent représenté au grand Vi-» caire en présence de l'Evêque, ajoûtoit » le Pere Bogado dans sa Lettre, l'abus » d'une telle pratique; mais il n'a jamais » eu d'égard à ce que je prenois la liberté » de lui dire. Le Prélat de son côté se » croit en sûreté de conscience, quand il » a donné quelques avis à son Vicaire gé-» ral qui n'en tient aucun compte, ou » qu'il lui a imposé quelque pénitence » pour n'avoir pas exécuté ses ordres. » Ainsi mon sentiment est qu'il faut bap-» tiser tous ces prétendus Chrétiens, sous » condition. La lecture de cette Lettre que le Pere de Torrez communiqua à tout le Clergé, le fit revenir à son avis, qui étoit celui du Pere de Sandoval & de tous les Théologiens de Séville.

Fin du sixieme Livre.



HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

ETAT des Missions du Paraguay en 1623. Conduite peu modérée de l'Evêque de l'Assomption, & ce qui en arrive. Découvertes du Pere Romero. Ambassade des Guaycurus au Provincial des Jésuites. Ce Pere va les trouver, & quel fut le fruit de son voïage. Progrès de la Religion dans le Guayra. Réduction de Saint-François Xavier. Le Pere Cataldino par sa fermeté met une Armée de Barbares en fuite. Nouvelle tentative des Missionnaires. Trahison faite par des Espagnols à des Indiens, & ses suites. Danger que court le Pere de Montoya. Providence de Dieu sur lui. Etablissement des Jésuites à Rioja. Facilité des Indiens à se laisser séduire. Le Pere Gozalez à Buenos Ayrès, & ce qui s'y passa. Action de Religion du Gouverneur, & son effet. Pouvoirs donnés aux Jésuites dans la Province d'Uruguay. Imprudente

démarche du Gouverneur. Deux nouvelles Réductions. Une troisieme presque aussi-tôt détruite que fondée. Description du Tapé. Amphibie singulier. Oiseau sonnant. Arbres & Pierres du Tapé. Caractere des Habitans. Industrie du P. Gonzalez pour dissiper une armée de Barbares. Nouvelle Réduction. Une autre, en danger d'être détruite, sauvée par un Missionnaire. Nouvelles Réductions. Conversion d'un fameux Cacique & de tout son Canton. Expédition des Espagnols contre des Indiens. Belle action & aventure tragique d'un jeune Néophyte. Des Espagnols, que le Pere de Montoya venoit de délivrer d'un grand danger, le paient d'une perfidie. Il fait échouer leur projet. Nouvelles Réductions. Projet du Pere de Montoya, & leur succès. Entreprise dans le Chaco. Fondation de Santiago & de Guadalcazar. Le Pere Osorio au Chaco. Nouveaux Missionnaires arrivés d'Espagne. Réception que leur font les Néophytes. Des Hollandois à Buenos Ayrès; leur dessein. Ferveur & zele des Néophytes. Nouvelles Entreprises du Pere Gonzalez. Apostasie du Cacique Niezu. Situation du Caro. Conspiration contre les Missionnaires. Martyre des Peres Gonzalez & Rodriguez. Martyre d'un Catéchumene. Courage de deux Enfans. Miracle arrivé après la mort du Pere Gonzalez. Le Pere Romero empêche les Néophytes de vanger la mort du Pere Gonzalez. Ils enlevent les Corps des deux Martyrs, & trouvent le cœur du Pere Gonzalez qui avoit été jetté au feu tout

entier. Les Infideles attaquent une Réduction & sont repoussés. Martyre du Pere del Castillo. Impiété de Niezu. Ses Satellites manquent deux Missionnaires. Ils ne peuvent brûler l'Eglise, & sont repoussés. L'Eglise préservée du feu par miracle. Défaite & sort malheureux de Niezu. Grande victoire des Chrétiens. Suites de cette victoire : exécution des plus Coupables. Conversion de la plûpart. Honneurs rendus aux Martyrs. Du Païs & du caractere des Gualaches. Ils invitent les Jésuites à venir chez eux. Réduction dans la Gualachie. Ce qui se passe entre le Pere de Montoya & un puissant Cacique. Nouvelles Reductions. Etat des Eglises du Paraguay. Une Réduction en danger d'être abandonnée. Stratagême des Missionnaires pour remedier au mal. Conversions inesperées. Deux Réductions dans le Caro. Conversion d'un Cacique. Les Mamelus se disposent à attaquer les Réductions, Conduite du Gouverneur de la Proxince en cette occasion. Réduction détruite. Dangers que courent les Missionnaires de la part de leurs Néophytes. Trois Réductions détruites. Filles Chrétiennes Martyres de la chasteté. Les Peres Maceta & Mansilla au Bresil. Ils ne peuvent rien obtenir, & pourquoi. Générosité d'un Gentilhomme Portugais. Les Néophytes se préviennent contre les Missionnaires. Un Apostat leur rend justice.

1623

Etat du Paraguay quant aux Missions.

DEPUIS qu'en vertu des Réglemens & des Ordres publiés au nom du Roi Catholique par le Visiteur Dom François Alfaro, les Jésuites se tenoient fort assurés que les Chrétiens de leurs Réductions ne seroient point donnés en Commande, ni soumis, sous quelque prétexte que ce fût, au service personnel, ils étoient fort attentifs à empêcher qu'on ne donnât aucune atteinte à ce Privilége, dont ils reconnoissoient de plus en plus la nécessité pour donner de la stabilité à tout ce que Dieu vouloit bien opérer par leur ministere. Le Pere Cataldino gouvernoit en 1623 les Réductions du Guayra, & le Pere Gonzalez celle des environs du Parana & celle qu'on venoit d'établir dans la Province d'Uruguay. Les Jésuites avoient outre cela des Colléges & quelques autres Maisons dans les trois Provinces du Paraguay, de Rio de la Plata, & du Tucuman, où ils s'occupoient avec zele & avec fruit de toutes les fonctions propres de leur Institut. On en pourra voir le détail & les preuves dans plusieurs Lettres des Evêques de ces trois Provinces, que je citerai dans la suite. Aussi n'y avoit-il aucun de ces Religieux, qui ne fût surchargé, & souvent excedé de travail.

La bonne intelligence étoit parfaite entr'eux & les autres Réguliers, & ils ne faisoient aucun usage de leurs Priviléges, que de concert avec les Evêques, qui les trouvoient toujours disposés à se prêter à

1623. tout ce qu'ils leur proposoient pour le bien de leurs Diocèses. Les Peres de Saint François avoient des Missions Indiennes, qu'on trouve assez souvent nommées Réductions : mais leurs Chrétiens se donnoient en Commande; ce qui d'une part leur ôtoit le moïen de faire parmi eux tout le bien qu'ils auroient souhaité, & de l'autre leur épargnoit bien des contradictions de la part de ceux mêmes, qui étoient souvent obligés de recourir aux Jésuites, pour éloigner de leurs Habitations des Ennemis qui y portoient le ravage, ou pour contraindre à faire rentrer dans le devoir ceux mêmes, qui leur étoient soumis, mais que la maniere dont ils les traitoient portoit à la révolte.

Conduite peu moderée de l'Evêque du Paraguay; & ce qui en arrive.

Telle étoit la situation, où le Pere Nicolas Durand Mastrilli, Oncle du Pere Marcel Mastrilli célebre par ses Miracles & son Martyre au Japon, trouva les Eglises du Paraguay lorsqu'il y arriva en 1623 pour succeder au Pere de Oñaté dans le Gouvernement de la Province. La premiere chose qu'il apprit en débarquant à Buenos Ayrès, fut qu'un très grand nombre d'Indiens des environs de l'Urugay avoient été solemnellement baptisés à l'Assomption, & tenus sur les Fonts par le Gouverneur Dom Manuel de Frias : mais la joie, que lui causa une si heureuse nouvelle, fut bientôt temperée par une contestation bien vive entre ce Gouverneur & l'Evêque au sujet du Patronage des Indiens, que le Prélat peu instruit de l'usage établi depuis long-tems, vouloit regler à

ſa façon. Le Gouverneur aïant voulu ſoutenir ſes droits, fut excommunié; & les Jéſuites, qui ne penſoient point comme l'Evêque, furent interdits, & leurs Claſſes données à d'autres Religieux. L'affaire fut portée au Conſeil roïal des Indes; & l'Evêque, qui y avoit écrit pour ſe plaindre des Jéſuites, fut condamné. Il ſe fit juſtice à lui-même, & la rendit à tous ceux qui avoient eſſuïé les effets de ſon indignation: il ſe reconcilia avec le Gouverneur, il rétracta tout ce qu'il avoit écrit contre les Jéſuites, il les rétablit dans toutes leurs fonctions, & les aima toujours ſincerement depuis. 1623.

Découverte du P. Romero.

Quelque tems avant l'arrivée du Pere Maſtrilli, le Gouverneur de Rio de la Plata avoit engagé le Pere de Oñaté à lui envoïer le Pere Romero, avec qui il vouloit concerter une Entrepriſe qu'il méditoit. Il s'agiſſoit de remonter l'Uruguay juſqu'à ſa ſource; ce que les Indiens paroiſſoient fort réſolus à ne pas permettre. Les plus redoutables étoient les *Yaros* & les *Charuas*, ennemis des Eſpagnols juſqu'à la fureur, & dont on rapporte un trait bien ſingulier: c'eſt qu'à la mort de chacun de leurs Proches, ils ſe coupent un article d'un doigt, en commençant par les mains; d'où il arrive ſouvent que d'aſſez bonne heure il ne leur en reſte aucun, ce qui ne les empêche point de marcher, ni de faire tout ce qu'ils veulent de leurs mains.

Le Pere Romero accepta la Commiſſion que le Gouverneur lui propoſa, & s'em-

1623. barqua sur l'Uruguay accompagné d'un seul Espagnol. Il rencontra presque partout des Hommes intraitables, nus, & piqués par-tout le corps, avec de longs cheveux qui leur descendoient jusqu'à la ceinture, ne vivant que de la chasse des Cerfs, des Autruches & des *Lagopas*, espece d'Oiseaux blancs de la grosseur des Pigeons, & qui ont les pattes velues comme les Lievres. Les premiers qui apperçurent le Missionnaire lui crierent, d'un ton capable d'effraïer les plus hardis, que s'il vouloit sauver sa vie, il retournât au plutôt d'où il étoit venu; mais il les laissa dire, & ne s'arrêta point qu'il n'eût gagné les premieres Habitations des Guaranis, qui étoient à cent lieues de la décharge de l'Urugay dans Rio de la Plata. Son dessein étoit d'aller jusqu'à la Conception, où il se promettoit bien de trouver des Néophytes, qui le conduiroient jusqu'à la source du Fleuve: mais, ceux qui l'avoient conduit jusqu'où il se trouvoit, se lasserent de courir tous les jours de nouveaux risques, & le remenerent malgré lui à Buenos Ayrès, où il trouva le nouveau Provincial tout récemment arrivé du Pérou.

Ambassade des Guaycurus au Provincial des Jésuites.

Comme on ne voïoit aucune apparence de pouvoir apprivoiser les Charuas, ni les Yaros, le P. Mastrilli renvoïa le P. Romero aux Guaycurus, où il apprit qu'il paroissoit quelque raïon d'espérance de pouvoir gagner un bon nombre de ces Barbares à Jesus-Christ. En effet il n'y avoit guere que trois mois que ce Missionnaire étoit rentré dans

leur Pays, qu'un de leurs Caciques envoïa inviter le Provincial à le venir voir. Il lui envoïa même une eſpece d'Ambaſſade, dont le Chef étoit une Femme, qui le complimenta en chantant, & lui dit que ſa Nation verroit avec plaiſir un homme qu'elle reſpectoit comme ſon Pere. Ceux qui l'accompagnoient répéterent la même choſe ſur le même ton; &, après que cela eut duré aſſez long-temps parcequ'ils chantoient les uns après les autres, tous enſemble, parlant ſans s'écouter & geſticulant beaucoup, prierent le Provincial de les ſuivre juſqu'à l'endroit où les Miſſionnaires avoient bâti leur Chapelle, & ils lui dirent que bien des gens l'attendoient avec beaucoup d'impatience. 1623.

Il va les trouver, & quel fut le fruit de ſon voïage.

Le Pere leur répondit qu'il feroit volontiers ce qu'ils ſouhaitoient, mais à condition qu'ils renonceroient à leurs guerres injuſtes & à leurs brigandages. Ils promirent tout avec cette facilité ſi ordinaire à ceux qui ne ſe croient pas obligés de tenir leur parole; il leur fit quelques préſens, & partit avec eux. Malgré la bonne réception qu'on lui fit, il ne tarda point à ſe convaincre qu'il n'y avoit abſolument point à compter ſur cette Nation; il en eût même dès-lors ramené les Miſſionnaires (car les Peres Rodriguez & Orighi ou n'étoient point encore ſortis de chez eux, ou y étoient retournés avec le Provincial), s'il n'eût craint de mécontenter les Eſpagnols, qui ne croïoient leurs Habitations en ſûreté de la part de ces Barbares, que tandis qu'il y avoit des Jéſuites parmi eux. Les deux Peres y demeurerent en-

1623.

core trois ans, qu'ils auroient beaucoup plus utilement emploïés dans le Guayra, où la récolte sembloit croître sous la faulx des Moissonneurs.

Progrès de la Religion dans le Guayra.

En parlant de cette Province, j'ai dit qu'on y trouvoit des Forêts immenses & de vastes campagnes. Les unes & les autres étoient habitées; & ce qui n'est pas ordinaire, les Habitans des Bois étoient moins farouches que ceux des Plaines. Une de ces vastes Forêts est terminée d'un côté par une montagne fort haute, qu'on appelle *Itirambara*, qui veut dire *Tête d'homme*, parceque regardée d'un côté à certaine distance, elle paroît en avoir la figure. Elle étoit alors habitée par des Indiens fort décriés pour leur cruauté, qui avoient l'année précédente massacré, de la maniere la plus inhumaine, un Néophyte, nommé Piripé, que le P. Calaldino leur avoit envoïé pour les inviter à venir vivre avec leurs Compatriotes sous les Loix douces & aimables du Dieu des Chrétiens.

Le Missionnaire n'eut pas plutôt été informé de cette barbarie, qu'il résolut d'aller lui-même visiter la montagne, & il y alla en effet avec les Peres de Montoya & de Salazar & quelques Néophytes pour leur servir de Guides. Comme ils en approchoient, un de ces Montagnards vint audevant d'eux, & leur fit les plus terribles menaces pour les obliger à ne pas aller plus loin. Leurs Guides en furent intimidés; ils les rassurerent, & quelques-uns s'offrirent à prendre les devants pour instruire les Infideles des bonnes intentions des Missionnaires. Le P. Cataldino accepta leur offre; mais il

il voulut aller avec eux. Il accorda aux inſtances du P. de Montoya, d'être de la partie, & il recommanda au P. de Salazar, qu'il laiſſoit avec le reſte des Néophytes à la garde des Canots ſur leſquels ils étoient venus juſques-là, de s'en retourner auſſitôt, s'il apprenoit qu'on les eût mis à mort. 1623.

Réduction de St. François Xavier.

Comme l'Indien qui venoit de leur parler avoit diſparu ſur le champ, les Guides, qui ne connoiſſoient pas aſſez les détours qu'il falloit prendre pour arriver à l'Habitation des Infideles, s'égarerent. Peu de tems après, un de ces Barbares vint leur dire que s'ils arrivoient dans la Bourgade ſans avoir été annoncés, il leur en coûteroit la vie, & ajoûta que s'ils le trouvoient bon, il iroit y donner avis de leur venue. Le P. Cataldino y conſentit d'abord; mais quand cet Homme les eut quittés, le Serviteur de Dieu, faiſant réflexion qu'il ſeroit peut-être moins dangereux de ſurprendre ces Montagnards, que de leur donner le tems de délibérer, ſuivit cet Homme de près, & cela lui réüſſit. Il entra dans la Bourgade ſans obſtacle avec tous ceux qui l'accompagnoient: on leur fit même entendre qu'ils n'avoient rien à craindre pour leur vie; mais on leur déclara nettement qu'on ne ſouffriroit point qu'ils s'y arrêtaſſent, de peur que les Eſpagnols ne les y ſuiviſſent. Il fallut donc en ſortir; mais un Cacique voiſin offrit de les recevoir chez lui; ſur quoi le P. Cataldino manda au Pere de Salazar de venir le trouver avec ſes Néophytes. Dès qu'il fut arrivé, le Supérieur, du conſentement du Cacique, traça le plan d'une Réduction; & un ſi grand nombre de Proſélytes ſe préſenta

1623.

Le Pere Catäldino met par sa fermeté une Armée de Barbares en fuite.

pour l'habiter, que les Missionnaires ne douterent plus que la Montagne ne fût bientôt toute peuplée de Chrétiens.

Cependant le Cacique de la premiere Bourgade, aïant jetté l'allarme dans tous les environs, assembla en peu de tems une Armée, à la tête de laquelle il marcha contre trois Religieux & quelques Chrétiens sans armes, disant qu'il vouloit voir si la chair des Prêtres Chrétiens étoit meilleure que celle des autres Hommes. Il n'étoit plus qu'à une lieue d'eux, lorsque le P. de Montoya eut avis de sa marche : il courut aussi-tôt en faire part à son Supérieur, qui faisoit travailler à son Eglise, & qui lui répondit fort tranquillement : *la volonté de Dieu soit faite, mon cher Pere*, & continua à donner ses ordres aux Ouvriers. Le Cacique du lieu étoit présent; surpris d'une si grande fermeté d'ame, & plein de respect pour le Serviteur de Dieu, il alla sur le champ trouver les Ennemis, & leur dit ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Son dessein étoit de leur persuader de laisser en repos des Hommes si estimables, & il ne s'attendoit point de voir toute cette Armée, saisie de fraïeur à son récit, se dissiper en un moment ; & lorsque quelque tems après on voulut leur faire honte d'une fuite si précipitée, ils répondirent que ce qu'on leur avoit dit de la tranquillité du Missionnaire, leur avoit fait craindre de se voir bientôt attaqués par une armée beaucoup plus forte que la leur.

Quoi qu'il en soit, le fruit de cette retraite fut l'établissement solide de la nouvelle Réduction, qui fut mise sous la protection de l'Apôtre des Indes, & qui en très

peu de tems se trouva composée de plus de quatre cents Familles ; la plûpart de ceux mêmes, qui avoient pris les armes pour en ruiner les fondemens, y étant venus se ranger au nombre des Prosélytes. Le P. Cataldino y resta pour y donner la forme qui étoit déja établie dans les autres Réductions ; & en congédiant ses deux Compagnons, il les chargea d'une entreprise qui se trouva plus difficile encore que celle qu'il venoit d'exécuter si heureusement. Pour bien comprendre de quoi il s'agissoit, il faut reprendre les choses de plus haut. 1623.

Nouvelles tentatives des Missionnaires.

J'ai déja remarqué que Villarica étoit située sur le Guibay, à trente lieues de la décharge de cette Riviere dans le Parana. Au-dessus de cette Ville la même riviere arrose un Canton où il y avoit huit Bourgades Guaranies, toutes bâties sur ses bords ; & il n'est pas possible de la remonter plus haut, parcequ'assez près de la derniere Bourgade il y a un Rapide que les Canots de ces Indiens ne sauroient franchir. Leur principal Cacique, nommé *Tayaoba*, s'étoit confédéré avec tous les autres pour maintenir la liberté commune, à laquelle ils étoient résolus de tout sacrifier. D'ailleurs ces Barbares étoient si affamés de chair humaine, qu'au défaut de celle de leurs Ennemis, ils mangeoient quelquefois ceux des leurs qu'ils pouvoient surprendre. Ils accoutumoient leurs enfans à cette nourriture dès le berceau, & leurs fleches n'étoient armées que des os de ceux qu'ils avoient dévorés. De sorte que, selon le P. del Techo, un Ecrivain avoit eu tort de dire que ce Canton n'a-

1623.

voit point d'animaux carnaciers, puiſque tous ſes Habitants l'étoient autant & plus que les Tigres mêmes, & que c'étoit-là qu'on pouvoit dire dans le ſens le plus littéral *Homo Homini Lupus.*

Trahiſon faite par des Eſpagnols à des Indiens, & ſes ſuites.

Il y avoit long-tems que Tayaoba s'étoit rendu redoutable dans le Guayra, & c'eſt ce qui avoit fait donner ſon nom par les Eſpagnols à tout ce Canton; mais ils avoient bien mérité tout le mal qu'il leur faiſoit. Quelques années auparavant un Commiſſaire envoïé de l'Aſſomption à Villarica, l'avoit attiré dans cette Ville avec trois autres Caciques, on ne dit point ſous quel prétexte, & ils y étoient venus ſur ſa parole. Mais au lieu des préſens qu'il leur avoit fait eſpérer, il les avoit confinés, chargés de chaîne, dans une obſcure priſon, pour les obliger à lui livrer un certain nombre de leurs Vaſſaux. Les Compagnons de Tayaoba aimerent mieux ſe laiſſer mourir de faim, que de rien promettre: pour lui il fut auſſi ferme & plus heureux. Il trouva enfin le moïen de s'échapper, & il regagna ſa Bourgade, bien réſolu de n'y laiſſer jamais entrer aucun Eſpagnol, ſous quelque prétexte que ce fût, & de ſe venger ſur tous ceux qui tomberoient entre ſes mains, de la trahiſon qu'on lui avoit faite. On lui envoïa de tems en tems faire des propoſitions aſſez avantageuſes; aucun de ceux qu'on en avoit chargés ne put parvenir juſqu'à lui. On crut que les Indiens réuſſiroient mieux, ils les laiſſa venir, les égorgea & les mangea.

C'étoit de la conquête ſpirituelle de ces Anthropophages que le P. Cataldino char-

gea les Peres de Montoya & de Salazar. Ils commencerent par bien reconnoître les avenues de leur Païs, puis ils se rendirent à Villarica, où le P. de Montoya jugea à propos que le P. de Salazar restât quelque tems, tandis qu'il iroit visiter toutes les Bourgades avec quinze Néophytes choisis. A son arrivée dans la premiere, se voïant environné d'un troupe de Barbares, qui sembloient ne respirer que la fureur, il crut devoir commencer par disposer les Chrétiens à la mort, puis il leur donna une absolution générale. Il s'approcha ensuite des Infideles, & leur exposa en peu de mots le motif de son voïage. Son discours fut mal reçu, on le traita de Traître & d'Imposteur, & on cria qu'il falloit le faire mourir.

1623.

Danger que court le Pere de Montoya.

Alors un de ses Néophytes, nommé *Jean Guiray*, lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, afin de calmer ces Furieux que sa présence irritoit. Il le crut; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'on décocha sur lui & sur sa troupe une grêle de fleches qui fit tomber à ses pieds sept de ses Chrétiens; les autres échapperent, & même le fidele Guiray, quoique pour sauver la vie au Missionnaire, il eût pris son manteau & son chapeau, afin d'attirer sur lui tous les coups qu'on voudroit lui porter. On les poursuivit jusqu'au bord de la Riviere, où deux Vieillards se rencontrerent fort à propos avec une Pirogue, dans laquelle ils entrerent. Ces deux hommes avoient été comme inspirés de venir là, car ils ne purent jamais dire pourquoi ils y étoient venus. Ils assurent même que pour y arriver

Providence de Dieu sur lui.

1623. ils avoient fait en deux heures un chemin que les plus robustes Rameurs auroient eu bien de la peine à faire en deux jours.

Cependant, à juger humainement des choses, il ne paroissoit point qu'il fût de la prudence de faire une seconde tentative pour pénétrer dans ce Canton; & le P. de Montoya pouvoit même conclure de ce que le Ciel avoit fait pour favoriser sa retraite, qu'il abandonnoit ce Peuple à la dureté de son cœur. Mais il ne raisonna pas ainsi. Persuadé que les expéditions Apostoliques ne doivent pas être conduites selon les regles d'une sagesse purement humaine, & que ce qui passeroit pour témérité dans la milice du siecle, ne l'est pas dans un Apôtre, qui sait que le sang des Martyrs est ce qui fait plus efficacement germer la semence de la Foi, il ne fut que plus animé à poursuivre son entreprise, dont nous verrons bientôt que le succès le justifia.

1624. Etablissement des Jésuites à Rioja.

L'année suivante les Jésuites furent appellés à Rioja. Cette Ville avoit été fondée trente ans auparavant par Dom Jean Ramirez Velasco, Gouverneur du Tucuman, presqu'à l'entrée d'une Plaine qui s'étend jusqu'à la Cordilliere du Chili, par les trente dégrés de Latitude Sud, & assez près de l'endroit où étoit autrefois une Ville de tous les Saints, dont il est parlé dans les Actes de S. François Solano, lequel y avoit prêché dans le cours de ses Missions. Le dessein de D. Ramirez, en fondant cette nouvelle Ville, étoit de tenir de ce côté-là les Indiens en respect, & il auroit bien souhaité dès-lors d'y établir des Jésuites; mais

ils étoient encore en trop petit nombre pour accepter cet Etabliſſement. Enfin, D. Jean Quiñones, qui gouvernoit encore en 1624 la Province du Tucuman, fit de nouvelles inſtances auprès du P Maſtrilli, qui ne put ſe défendre de conſentir à ce qu'il ſouhaitoit. Le Gouverneur fit généreuſement la plus grande partie des frais de la fondation, la Ville ſe chargea du reſte, & bientôt la Maiſon fut changée en Collége. J'ai parlé ailleurs de l'état où ſe trouve aujourd'hui cette Ville, & de ſes Vignobles. 1624.

Peu de tems après il arriva une choſe qui fait voir combien les Peuples du Paraguay étoient alors faciles à ſéduire. Deux Impoſteurs, qui ſe donnoient pour de grands Magiciens, mais dont tout l'art conſiſtoit en quelques preſtiges qu'ils appuïoient de grandes menaces, & dont le terme étoit le plus affreux libertinage, expoſerent toutes les Colonies Chrétiennes du Parana & de l'Uruguay à une déſertion générale. La corruption avoit déja gagné quelques Néophytes; ce qui étoit encore aiſé, parceque quelques précautions qu'on pût prendre contre la légereté de ces Indiens avant que de les baptiſer, on ne pouvoit pas encore les mettre tout-à-fait à l'abri de certaines tentations, ni veiller autant qu'on auroit ſouhaité ſur ceux qui n'étoient pas nés de Parens Chrétiens. Au premier avis qu'on eut de ce qui ſe paſſoit, on s'aſſura des deux Séducteurs, on les fit enfermer, on les interrogea ſéparément, & l'un d'eux non-ſeulement découvrit la

Facilité des Indiens à ſe laiſſer ſéduire.

1624. ſource du mal, mais il le répara autant qu'il étoit en lui. L'autre, plus obſtiné & convaincu de pluſieurs crimes, fut livré à la Juſtice, & pendu à l'Aſſomption.

1625-26.

Le P. Gonzalez à Buenrs Ayrès, & ce qui s'y paſſe.

Dans ce même tems on apprit au Paraguay que le Pere Jean Romero, dont nous avons ſouvent parlé dans les commencemens de cette Hiſtoire, étoit mort au Chili dans une grande réputation de ſainteté, que le Ciel autoriſa par pluſieurs miracles. Le P. Filds, un des premiers Apôtres du Guayra, mourut auſſi alors dans une extrême vieilleſſe, plein de mérites. Il n'avoit ceſſé de travailler infatigablement à défricher un Champ ſtérile, que quand les forces lui manquerent abſolument; & il eut la conſolation, avant que Dieu l'appellât, de le voir commencer à rendre avec uſure ce qu'il y avoit ſemé. La Province d'Uruguay ne donnoit pas de moindres eſpérances que celle de Guayra. J'ai dit qu'en 1623 le P. Pierre Romero avoit tenté de remonter l'Uruguay juſqu'à ſa ſource, & ce qui l'avoit empêché d'y réuſſir. Deux ou trois ans après, D. Louys de Ceſpedez, Gouverneur de Rio de la Plata, qui avoit extrêmement à cœur cette découverte, que le P. Gonzalez, par l'Etabliſſement de la Conception, avoit pouſſée juſqu'à cent cinquante lieues de l'Embouchure de cette Riviere, fit prier ce Miſſionnaire de deſcendre à Buenos Ayrès, pour concerter avec lui les moïens d'aller juſqu'à ſa ſource. Il chargea de ſa Lettre un Eſpagnol, nommé Ferdinand Sayas; & le P. Gonzalez dès qu'il l'eut reçue,

ne différa de partir qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour disposer Niezu, Cacique de la nouvelle Réduction, & quelques Néophytes, à l'accompagner. 1625-26.

Action de Religion du Gouverneur & son effet.

Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, qu'ils rencontrerent cinq cents Indiens en équipage de Guerriers. Le Pere Gonzalez les aborda seul, & au grand étonnement de Sayas, leur persuada de s'en retourner chez eux. Le reste du chemin se fit fort tranquillement, & après vingt-cinq jours de navigation ils arriverent à Buenos Ayrès. Le Gouverneur reçut le Pere Gonzalez, avec toute la Noblesse à cheval, & ses deux Fils, dont l'un étoit à la tête d'un Escadron de Cavalerie, & l'autre d'un Bataillon d'Infanterie. Ces deux Trouppes défilerent & firent l'exercice devant les Indiens, qui furent ensuite conduits par le Gouverneur, au son des Trompettes, au Gouvernement, où on les fit rafraîchir, ensuite à l'Evêché. Dès que l'Evêque parut, D. Louys, pour faire connoître à ces nouveaux Chrétiens le respect que les Espagnols rendoient aux Princes de l'Eglise, mit les deux genoux en terre devant le Prélat, lui parla quelque tems en cette posture, & lui baisa la main.

Pouvoirs donnés aux Jésuites dans la Province d'Uruguay.

Cette action eut sur le champ son effet. Niezu promit solemnellement au nom de sa Bourgade une obéissance entiere au Roi d'Espagne. Il ajoûta qu'il tiendroit exactement la main à ce que les ordres de Sa Majesté & ceux des Gouverneurs de la Province fussent ponctuellement exécutés dans tous les lieux où il auroit quelque

1625-26. pouvoir ; mais à deux conditions, la premiere, qu'on n'y enverroit jamais d'autres Pasteurs, que les Peres de la Compagnie ; la seconde, qu'aucun de ses Indiens ne seroit assujetti au service des Espagnols. L'Evêque & le Gouverneur lui donnerent sur l'un & sur l'autre article toutes les assurances qu'il pouvoit souhaiter, & le déclarerent lui-même le premier Chef de tous les Indiens de la Province d'Uruguay qui embrasseroient la Religion Chrétienne. Le Prélat revêtit ensuite les Jésuites de tous ses Pouvoirs ; & le Gouverneur délivra au P. Gonzalez une Patente, en vertu de laquelle lui & tous les Supérieurs de la Compagnie, étoient autorisés à fonder des Réductions dans toute l'étendue de son Gouvernement, avec toutes les facultés que les Rois Catholiques, comme Délegués du Saint Siége, & Patrons de toutes les Eglises Indiennes de l'Amérique Espagnole, peuvent donner aux Ministres de l'Evangile. On dressa des Actes de ces Concessions, & le Recteur du College les signa au nom de son Provincial.

Le Gouverneur fournit ensuite la Réduction de la Conception, & celle de Saint Nicolas fondée récemment par le Pere Gonzalez, vis-à-vis de la premiere & de l'autre côté du Fleuve, de tout ce qui étoit nécessaire pour la décoration des Eglises & la célebration du Service divin, & manda au Roi son Maître, que de la maniere dont le Pere Gonzalez s'y prenoit, tout le cours de l'Uruguay, seroit bientôt peuplé de Chrétiens, pourvu que ce Mis-

1625-26.

ſionnaire fut ſecondé; mais qu'il étoit ſur-tout néceſſaire qu'on lui envoïât trente Jéſuites. L'Evêque écrivit à ce Prince ſur le même ton, & ces Lettres produiſirent tout l'effet que l'un & l'autre pouvoient deſirer. Enfin un riche Portugais, nommé Diegue Vera, qui trafiquoit à Buenos Ayrès, donna des ſommes conſidérables pour achever les Edifices commencés dans les deux Réductions.

Imprudente démarche du Gouverneur.

Tout étant ainſi réglé, le P. Gonzalez partit avec le Pere Michel Ampuero & les Indiens, pour retourner à ſon Egliſe. Il gagna ſur ſa route deux Nations, qui lui promirent de ſe réunir ſous ſa conduite aux mêmes conditions qui avoient été accordées à Niezu; & la premiere choſe qu'il fit en arrivant à la Conception, fut de choiſir des ſituations commodes pour deux nouvelles Réductions. Le Gouverneur en aïant eu avis, & oubliant les promeſſes qu'il avoit faites aux Miſſionnaires & à Niezu, envoïa deux Eſpagnols, nommés Bravo & Païva, pour commander dans ces deux Réductions en qualité de Corrégidors, & manda à Sayas, qui étoit retourné avec les Miſſionnaires, de prendre le même titre à la Conception.

Le Pere Gonzalez, ſurpris de cette démarche, comprit d'abord toutes les mauvaiſes ſuites qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir; mais il ne crut pas devoir s'oppoſer aux volontés du Gouverneur. Les trois Corrégidors prirent paiſiblement poſſeſſion de leurs Charges, dans l'exercice deſquelles Sayas & Païva ſe comporterent trè

1625-26. mal. Il ne paroît pourtant pas que les nouveaux Chrétiens aient témoigné alors leur mécontentement ; mais les Infideles, voïant dans leur voisinage des Commandans Espagnols, prirent les armes pour les chasser, & il auroit été difficile de garantir ces Officiers de la fureur de ces Barbares, si le Pere Gonzalez, que quelques affaires avoient appellé sur le Parana, deux autres Jésuites, & le Provincial même, ne fussent accourus à leur secours.

Il se corrige : deux Réductions nouvelles.

Ils trouverent en arrivant à la Conception toute cette Bourgade extrêmement irritée. Niezu n'y étoit point, & il y a bien de l'apparence que le chagrin d'avoir été trompé par le Gouverneur l'avoit engagé à s'éloigner. Il étoit à craindre que son exemple ne fût suivi ; & plusieurs Néophytes déclarerent au Provincial qu'ils se croïoient quittes des engagemens que le Cacique avoit pris en leur nom à Buenos Ayrès, puisque le Gouverneur manquoit lui-même à sa parole. Le P. Mastrilli leur dit qu'il alloit lui envoïer un de ses Religieux pour lui porter leurs plaintes, & qu'il ne doutoit point qu'elles ne fussent favorablement écoutées. Cette réponse les calma : le P. Ampuero partit sur le champ, & non-seulement il obtint le rappel des Corrégidors, mais encore un secours considérable pour les Réductions. Les nouveaux Chrétiens en furent comblés de joie, & malgré les efforts des Infideles, les deux nouvelles Bourgades furent fondées, & devinrent en peu de tems très florissantes, l'une sous le nom des *trois Rois*, & l'autre sous celui de *S. François Xavier*.

Le P. Gonzalez ne voïant plus rien à craindre pour ces Colonies, crut pouvoir faire une nouvelle excursion, & entra dans la Riviere *Ibicuy*, laquelle venant du Sud-Est, se décharge dans l'Uruguay à cent lieues de Buenos Ayrès, la remonta environ quarante lieues, & s'arrêta chez un Cacique nommé *Taboca*, qui lui fit un très bon accueil. Il en profita, & il l'engagea sans peine à se réunir, avec tous les Indiens auxquels il commandoit, dans une Réduction qui fut tacée sur le champ, & se trouva bientôt en état de loger tout le monde. On la nomma *la Chandeleur*. Mais elle ne subsista pas long-tems. Une armée de Barbares tomba brusquement dessus, tandis que le Missionnaire n'y étoit pas, dissipa tous les Habitans, & la ruina entierement. Celle des trois Rois auroit eu le même sort, si le P. Romero, qui en étoit chargé, n'eût fait avertir en diligence le P. Gonzalez d'y amener du secours, ce qu'il fit.

1627.

Une troisieme presque aussi-tôt détruite que fondée.

Le danger passé, les deux Missionnaires s'embarquerent sur l'Ibicuy, & après l'avoir remonté environ vingt-cinq lieues, rencontrerent des Indiens qui leur dirent qu'il n'y avoit point de sureté pour eux à aller plus loin, surquoi le P. Gonzalez renvoïa le P. Romero à son Eglise, & continua seul son voïage. Il n'y rencontra aucun des obstacles qu'on lui avoit fait craindre; mais arrivé à la Chandeleur, il n'y trouva que des ruines. Taboca & quelques autres Caciques s'y rendirent dès qu'ils surent qu'il y étoit, & lui dirent que ce malheur étoit arrivé pendant leur absence; mais qu'ils ne l'au-

1627. roient pu détourner, parcequ'ils étoient trop foibles pour résister à ceux qui avoient fait le coup. Le Missionnaire, voïant le mal sans remede, au moins pour le présent, prit la résolution de reconnoître le *Tapé*, qui termine la Province de l'Uruguay à l'Orient, & s'étend jusqu'au Bresil. Il proposa aux Caciques de l'y conduire; mais ils lui répondirent qu'il n'y avoit nulle apparence de pouvoir, avec si peu de monde, pénétrer dans un païs peuplé & environné de Nations nombreuses, que la seule vûe d'un Espagnol mettroit en fureur. L'Homme Apostolique, que de semblables difficultés n'ébranlerent jamais, insista, &, par son éloquence & ses manieres aimables vint à bout de les engager à l'accompagner.

Description du Tapé. Amphibie singulier.

Le Tapé est proprement une chaîne de Montagnes, qui a deux cents lieues de long de l'Orient, à l'Occident, & qui commence à huit journées du chemin de l'Uruguay. On en compte quinze de la Montagne la plus Orientale, pour gagner la mer du Bresil. Il y a entre ces Montagnes des Vallées fertiles & de bons Pâturages, & les Terres y sont propres à porter toutes sortes de grains. Le Païs est dailleurs fort bien arrosé, & on ne trouve nulle part de plus belles eaux. On y voit, entr'autres singularités, un Animal amphibie, qui est assez commun dans tous les lieux marécageux de la Partie orientale, & dont on ne nous a point appris le nom. Il ressemble à un Mouton, avec cette différence qu'il a les dents & les ongles du Tigre, qu'il surpasse en férocité. Les Indiens ne le voient jamais qu'avec fraïeur; & quand il sort de ses Ma-

fais, ce qu'il fait ordinairement en troupe, 1627.
ils n'ont point d'autre moïen d'échapper à ſa fureur, que de grimper au haut d'un arbre, où ils ne ſont pas même toujours en ſûreté : car ce terrible Animal déracine quelquefois l'Arbre, qui en tombant lui livre ſa proie, ou bien il demeure au pied de l'Arbre juſqu'à ce que l'Indien, épuiſé par la faim & ne pouvant plus ſe ſoutenir, ſe laiſſe tomber. Quand on eſt venu à bout d'en tuer quelqu'un, on ſe fait un habit de ſa peau, & cet habit, dans la Langue Guaranie, qui eſt auſſi celle du Tapé, ſe nomme *Ao*, peut-être du nom de l'Animal.

Oiſeau ſonnant.

L'Oiſeau le plus commun dans ce Païs s'appelle *Guirapé*, c'eſt-à-dire, l'Oiſeau ſonnant; il eſt blanc & fort petit, mais ſon chant eſt extrêmement fort & approche beaucoup du ſon d'une cloche. Parmi les Arbres qu'on trouve dans les Forêts du Tapé, on a remarqué un Palmier, qui n'eſt guere plus grand que le Jonc des Indes, & de l'écorce duquel on tire un fil auſſi fin que la meilleure ſoie. On en fait des cordes pour les arcs. Un autre Arbre encore plus ſingulier eſt l'*Eſcapis*, mais il n'eſt point particulier au Tapé. On prétend qu'après le lever du Soleil il en découle une pluie fort abondante, tandis que tous les Arbres qui ſont autour de lui, demeurent très ſecs. Enfin il y a dans ce Païs des cailloux tranſparens, qui auroient, dit-on, leur prix en Europe.

Arbres & pierres du Tapé.

Caractere de ſes Habitans.

Les Tapés ſont une Colonie de Guaranis, mais fort ancienne, & les moins vicieux de tous. Ils ont naturellement de la douceur, & on n'a connu dans toute l'Amérique mé-

1627. ridionale aucun Peuple mieux disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, plus constant après y avoir ouvert les yeux, ni plus propre à faire honneur au Christianisme. L'amour de la liberté lui avoit inspiré une grande aversion pour les Etrangers, & il étoit trop bien retranché dans ses montagnes pour être soumis par la force; mais les Apôtres du Paraguay n'ont eu d'autre difficultés pour en faire de véritable Chrétiens, que de pouvoir parvenir à s'en faire écouter.

Toute la Nation étoit divisée en Bourgades assez peuplées, les unes situées sur le penchant des Montagnes, d'autres sur le le bord des Rivieres, & plusieurs au milieu des Forêts. La plus nombreuse de toutes portoit le nom de la Nation, & le lui a donné, aussi-bien qu'au Païs qu'elle occupoit, depuis la réunion de ce Peuple avec les Guaranis dans les Réductions de l'Uruguay. Les Espagnols donnent aux Habitans de toutes ces réductions en général, assez indifféremment les noms de Guaranis & de Tapés, les autres Peuples qui se sont joints aux uns & autres étant en trop petit nombre chacun, & en quelque façon confondus dans les trente Bourgades qui forment cette République Chrétienne. Quoi qu'il en soit, le Pere Gonzalez n'étoit entré dans le Tapé, que pour s'en former une idée générale, & quoiqu'il eût aisément compris que les Habitans n'étoient pas aussi éloignés du Roïaume de Dieu, qu'on avoit voulu le lui persuader, il conclut néanmoins de la disposition, où il les trouva, que le jour du salut n'étoit point encore venu pour eux, & se

contenta d'avoir bien reconnu par où on pouvoit entrer dans leur Païs. 1627.

Industrie du Pere Gonzales pour dissiper une Armée d'Infideles.

Il étoit encore occupé des mesures qu'on avoit à prendre pour y introduire la Religion Chrétienne, lorsqu'il eut avis qu'un très grand nombre de ces Indiens s'avançoit pour l'enlever; & à-peine commençoit-il à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre, que l'Ennemi parut. Il n'y avoit point à reculer, les Caciques qui l'accompagnoient firent face, & soutinrent bravement la premiere attaque; mais comme le nombre des Tapés croissoit à chaque instant, la partie devint trop inégale. Alors le Pere Gonzalez s'avisa d'un stratagême qui le tira heureusement d'affaire: il prit d'une main un livre, & de l'autre une espece de scie, qu'il portoit toujours avec lui pour ébrancher un arbre quand il vouloit planter une Croix, & s'avança au premier rang. La vûe ces deux choses déconcerta les Barbares; ils s'imaginerent qu'avec la scie il alloit les mettre en pieces, & que les paroles qu'il prononçoit en lisant dans son livre, avoient une vertu secrete, à laquelle ils ne pourroient jamais résister; ils prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils disparurent presqu'en un moment. Encouragé par ce succès il entra plus avant dans le Païs, le visita autant qu'il étoit nécessaire pour le dessein qu'il avoit en vûe, & retourna ensuite dans sa Mission.

Nouvelle Réduction.

A-peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que sur le Piratini, Riviere éloignée de vingt lieues de l'Ibicuy, où il se trouvoit, il y avoit une Nation qui paroissoit

1627. assez disposée à le recevoir. Il s'y transporta avec le Pere Romero, & aïant rencontré en chemin deux cents Hommes, qui voulurent l'obliger à retourner sur ses pas, il leur déclara résolument qu'il n'en feroit rien. Il ajoûta, qu'il n'étoit venu dans ce Païs, que pour faire du bien à tout le monde, & qu'ils n'avoient rien à craindre de lui, ni même des Espagnols, tant qu'il y seroit. Ce peu de mots les désarma, ils le conduisirent dans leurs retraites, & engagerent tous ceux qu'ils y trouverent à s'abandonner à la conduite d'un Homme qui ne leur vouloit que du bien. L'Homme Apostolique profita d'une disposition si favorable, & forma de ces nouveaux Prosélytes une Réduction, sous le titre de la *Chandeleur*. Elle fut bientôt en regle, & le Pere Romero, qui en fut chargé, y rassembla en peu de tems plus de trois mille Personnes de la même Nation, qu'on appelloit les *Casaapaminas*.

Un Missionnaire empêche la dissolution d'une Réduction.

Celle de Sainte-Marie Majeure, fondée depuis peu sur l'Iguazu, qui se jette dans le Parana, comme je l'ai remarqué ailleurs, fut dans le même tems sur le point d'être entierement dépeuplée. La famine y étoit extrême. Les Habitans s'étoient déja dispersés dans les Bois pour y chercher de quoi vivre, & il étoit dangereux de les y laisser long-tems. Le Pere Claude Ruyer, leur pasteur, alla les y chercher; mais quoi qu'il pût faire pour les en tirer, il n'y en eut que quatre cents qu'il put engager à le suivre. Quelques jours après, une petite Fille, du nombre de ceux qui étoient

restés dans les Bois, fut dévorée par un Tigre; le Missionnaire aïant appris ce malheur, dressa un piége à l'Animal, qui y donna, & il n'en fallut pas davantage pour faire revenir au Bercail tout le troupeau. 1627.

Une action de vigueur réussit encore mieux à ce même Religieux, pour rétablir son Eglise dans sa premiere ferveur. Quelques-uns de ses Prosélytes s'étoient avisés de faire une course dans un Païs ennemi, y avoient tué plusieurs Indiens, & en avoient amené quelques Prisonniers. Ils se disposoient même à en faire secretement un festin, lorsque le Pere Ruyer en aïant été informé, les alla trouver; & prenant un air d'autorité & d'indignation, qui réussit presque toujours avec ces Peuples, quand on sait l'assaisonner comme il faut, il fit arrêter & lier les plus coupables, leur reprocha leur désobéissance & leur humanité, & leur imposa une pénitence proportionnée à la grandeur de leur faute. Ils s'y soumirent sans répliquer, & onze à douze cents Personnes qu'il baptisa cette même année, furent le fruit de sa vigilance & de sa fermeté.

Nouvelles Réductions.

De plus nombreuses encore & de plus éclatantes conversions donnerent alors lieu d'esperer que tout le Guayra seroit bien-tôt rangé sous les Loix de l'Evangile: un puissant Cacique nommé *Guiravera*, un des plus méchans hommes qui fussent dans le Monde, avoit juré la perte des Missionnaires, & en vouloit surtout au Pere Maceta. Le Serviteur de Dieu ne l'ignoroit point, & pour montrer à ce Barbare qu'il ne le craignoit pas, il entreprit de former une Ré-

1627. duction de ses plus proches Voisins & de ses propres Vassaux. Guiravera mit tout en œuvre pour s'y opposer; mais tous ses efforts furent inutiles, la Réduction fut placée à sa vûe, & mise sous la protection du Docteur des Gentils. Huits cents Familles s'y réunirent d'abord, & en peu de tems on y compta jusqu'à quatre mille Ames. Ce succès ne fut que le prélude d'un autre, qu'on n'osoit presque pas esperer, & qui illustra les prémices de l'Apostolat d'un nouveau Missionnaire, dont nous aurons souvent à parler dans la suite : ce fut la conversion de Tayaoba, & de tout le Canton, où ce terrible Cacique dominoit presque en Souverain.

Conversion de Tayaoba, & de tout son Canton.

Tayaoba ne put voir ce rapide progrès du Christianisme dans cette Province, sans concevoir quelque sentiment d'estime pour les Missionnaires. Leur courage l'étonnoit, & il fut frappé de ce qu'on lui racontoit de la sainteté de leur vie. Pour s'assurer si on ne lui en imposoit pas sur cet article, il envoïa deux de ses Fils avec un Cacique, son Vassal, à Saint-François Xavier : ils y demeurerent plusieurs jours sans se faire connoître; enfin un jeune Homme qui les servoit, apprit au Pere François Diaz Taño, qui gouvernoit cette Eglise, qui ils étoient. Le Missionnaire les fit inviter à venir chez lui, ils y allerent, & il les combla d'amitiés; il les conduisit après cela dans la Place, & en présence de tous les Habitans, qu'il avoit fait avertir de s'y trouver, il leur demanda quel motif les avoit amenés? Ils répondirent que c'étoit pour

s'instruire, & pour informer leur Pere, de la vie qu'on menoit parmi les Chrétiens, & pour voir de leurs yeux si ce qu'on lui avoit rapporté de la sagesse & de la vertu des Peres de la Compagnie étoit exactement vrai. 1627.
» Mais que pensez-vous, reprit le Pere, de » notre Religion? Elle nous paroît admira» ble, dirent-ils, & il ne tiendra pas à nous » que notre Pere ne l'introduise dans tous » les Lieux, où il a quelque crédit.

Le Pere Diaz, charmé de l'air d'ingénuité avec laquelle ils parloient, leur fit quelques présens à leur départ, & manda au Pere de Montoya ce qui venoit de se passer chez lui. Ce Pere, qui étoit alors Supérieur des Missions du Guayra, partit aussitôt pour se rendre à Saint-François Xavier. Tayaoba, qui en fut informé, alla au-devant de lui avec sa Femme, trois de ses Enfans & un cortege assez nombreux. Dès qu'il l'apperçut, il courut l'embrasser, le pria de le recevoir au nombre de ses Disciples, & de lui apprendre ce qu'il devoit faire pour se rendre digne de cette faveur. La Femme du Cacique lui présenta en même tems ses trois Fils, & lui demanda la même grace pour eux & pour elle. L'Homme de Dieu caressa beaucoup les Enfans, qui étoient fort petits, & témoigna au Pere & à la Mere la joie qu'il ressentoit de les voir enfin ouvrir les yeux à la lumiere de la vérité. Mais il ne croïoit pas encore les choses aussi avancées qu'elles l'étoient.

Tayaoba l'invita à venir chez lui, où tout étoit disposé pour lui faire une réception magnifique, à la maniere de ces Peuples. Il trouva même des especes d'arc de triomphe

1627. dreſſés ſur ſon paſſage, & fut reçu partout au ſon des Inſtrumens. Son premier ſoin fut de faire planter une Croix ſur le bord du Guibay : il jetta enſuite les fondemens d'une réduction, il en nomma Tayaoba le Corrégidor au nom du Roi, ſuivant le pouvoir qu'il en avoit du Gouverneur du Paraguay. Il donna le Commandement des Armes au Fils aîné du Cacique, & diſpoſa des autres Charges en faveur de ceux de ſes Vaſſaux, qui lui étoient les plus agréables. Enfin il baptiſa vingt-huit Enfans que Tayaoba avoit eus de pluſieurs Femmes, & qui étoient en bas âge.

Son deſſein étoit de differer le Baptême des Adultes juſqu'à ce qu'il les eût ſuffiſamment éprouvés; mais une irruption ſubite d'une grande Armée de Barbares, auxquels Tayaoba ne pouvoit, dans la ſurpriſe, oppoſer que des forces très inégales, l'obligea de le baptiſer, comme il l'en prioit inſtammene, auſſi-bien que ceux qui devoient prendre les armes, & qui faiſoient les mêmes inſtances pour obtenir cette grace. A-peine la cerémonie étoient-elle achevée, que l'Ennemi parut. C'étoit particulierement au Pere de Montoya, qu'il en vouloit, & Tayaoba l'obligea de ſuivre les Femmes & les Enfans, qu'il envoïoit dans un Bois voiſin. Il les y vint bientôt trouver lui-même avec tous ſes Guerriers, qui s'étoient fort bien battus en retraite, & l'Ennemi voïant que le Miſſionaire lui avoit échappé, ſe retira auſſi. Alors le Cacique retourna à la Réduction, & prit de bonnes meſures pour n'être plus expoſé à de pareilles ſurpriſes. Le Pere de

Montoya de ſon côté n'omit rien pour donner des fondemens ſolides à ſa nouvelle Egliſe, & elle devint bientôt très floriſſante. 1627.

Expédition des Eſpagnols contre des Indiens.

Cependant on voïoit toujours avec chagrin à Villarica croître le nombre des Indiens, que leur converſion au Chriſtianiſme exemptoit du ſervice perſonnel; mais comme il y auroit eu trop d'indécence à s'oppoſer directement au progrès de la Religion, on crut que le danger, où Tayaoba venoit de ſe trouver, offroit une occaſion légitime de ſe dédommager ſur les Infideles. Sous prétexte de venger le Cacique de l'affront, qu'on venoit de lui faire, on leva un Corps de Milice pour en aller châtier les Auteurs, & on ſe flatta de faire ſur eux un aſſez bon nombre de Priſonniers, que rien n'empêcheroit de réduire à l'eſclavage. Le Pere de Montoya (1) comprit aiſément que c'étoit-là le but où tendoit l'armement qu'on préparoit; & pour détourner ceux qui le faiſoient, de cette entrepriſe, il leur repréſenta fortement les ſuites fâcheuſes qu'elle pourroit avoir pour la Religion, & leur oppoſa les Edits du Roi, qui défendoient de faire la guerre aux Indiens du Guayra; mais il ne fut point écouté.

Il ne lui reſtoit qu'un parti à prendre, c'étoit d'accompagner les Eſpagnols dans cette Expédition, afin de les empecher, s'il étoit poſſible, de ſe porter a des violences, dont le contre-coup ne pouvoit manquer de retomber ſur la Religion. Il voulut même ſe faire accompagner d'un nombre de

(1) Montoya, *Conquiſta eſpiritual.* Paragraphe 32.

1627. Guerriers Chrétiens, & du P. de Salazar. A la premiere propoſition qu'il en fit aux Eſpagnols, ils comprirent aiſément quel étoit ſon deſſein, mais ils n'oſerent s'y oppoſer. On ſe mit en campagne, & on ſe croïoit ſur le point de joindre l'Ennemi, lorſque les Eſpagnols s'étant logés dans un Hameau, qui leur parut abandonné, y eſſuïerent une grêle de fleches tirées par des Gens qu'ils ne voïoient point. Ils y répondirent par quelques coups de fuſil, qui obligerent les Barbares à s'aller mettre à couvert à l'entrée d'un Bois, qui étoit fort proche, d'où ils continuerent de tirer ſur des Gens qui ſe découvroient, & ne pouvoient les voir.

Belle action & avanture tragique d'un jeune Néophyte.

Alors quelques-uns propoſerent de faire retraite ; mais le Pere de Montoya fit obſerver que ce parti n'étoit pas sûr, qu'on ſeroit pourſuivi, & que ſi on avoit à ſes trouſſes un Ennemi, qui connoiſſoit le Païs beaucoup mieux que les Eſpagnols, on ne pouvoit éviter d'être coupé. Il ajoûta qu'il lui paroiſſoit beaucoup plus à propos de ſe retrancher pour ſe mettre à l'abri des fleches, en attendant qu'on pût recevoir du ſecours, & qu'il falloit en envoïer demander à Villarica. Ce conſeil fut trouvé bon, & on mit d'abord la main à l'œuvre. Les proviſions commençant à manquer aux Néophytes, ils apperçurent à l'écart une chaudiere pleine de Maïz, en prirent dans un plat, & le porterent au Pere de Montoya; il en mangea, parcequ'il ſe ſentoit épuiſé. Les Néophytes, en vuidant la chaudiere, trouverent une tête, des mains &

& des pieds d'Hommes, & reconnurent à une certaine marque que c'étoit les restes d'un jeune Chrétien, qui servoit les Missionnaires à l'Autel. 1627.

Cet Enfant, lorsque l'on fut obligé de faire retraite avec Tayaoba, se souvint qu'il avoit oublié d'emporter une Image de la Mere Dieu, dont il étoit chargé ; & craignant qu'elle ne fût profanée par les Infideles, il courut sans rien dire pour la reprendre. Il la trouva entre les mains des Barbares, qui commençoient à la mettre en pieces : il voulut la retirer ; mais ils le saisirent lui-même, & après l'avoir gardé quelque tems, & bien maltraité pour l'obliger à renoncer à sa religion, ils le traînerent dans une Cabanne à l'écart, où ils le tourmenterent encore beaucoup, puis l'égorgerent, couperent son corps par morceaux, & le firent bouillir pour le manger : mais les Espagnols aïant paru dans ce moment, ils laisserent les chaudieres toutes pleines pour courir aux armes. On apprit, quelque tems après, ce détail, d'un Prisonnier qu'on fit sur eux.

Le Pere de Montoya délivre les Espagnols d'un grand danger, & ils le paient d'une perfidie.

Cependant les Espagnols étoient toujours bloqués dans leur retranchement, & serrés de si près, qu'aucun d'eux ne pouvoit plus se découvrir, qu'il ne s'exposât à être percé de fleches. Les Infideles de leur côté recevoient tous les jours de nouveaux renforts, & leur nombre grossit bientôt jusqu'à quatre mille. Avec cette supériorité ils auroient pu accabler les Chrétiens en les attaquant de toutes parts en même tems. Ceux-ci le comprenoient

1627. bien, & crurent que c'étoit un parti forcé pour eux de se faire jour l'épée à la main, après avoir fait une décharge de tous leurs fusils. Dès qu'ils en eurent pris la résolution, les Néophytes représenterent au Pere de Montoya, qu'ils n'étoient là que pour lui & pour le Pere de Salazar; que leur devoir étoit de les mettre en lieu de sûreté, & que leur avis étoit de profiter de la sortie, à laquelle les Espagnols se préparoient, pour gagner les Bois & retourner chez eux.

Le Pere leur répondit qu'il n'étoit pas de leur honneur d'abandonner les Espagnols au fort du péril; qu'ils devoient combattre avec eux jusqu'à l'extrêmité, & mettre en Dieu toute leur confiance; qu'au reste le parti qu'ils proposoient, pourroit toujours se prendre, quand il n'en resteroit point d'autre, & qu'il leur commandoit, par toute l'autorité que lui donnoit son caractere, de rester où ils étoient, jusqu'à ce qu'il les avertît qu'ils pouvoient se retirer. Ils obéirent, & le moment d'après l'Ennemi environna le retranchement. Mais après qu'il eut tiré jusqu'à la derniere fleche, sans que presque aucune eût porté, n'osant se découvrir, ni approcher plus près de la palissade, à cause des armes à feu, dont ils n'avoient rien qui pût les garantir, tous se retirerent les uns après les autres, & furent poursuivis par les Néophytes, à qui les Missionnaires avoient recommandé de ramasser les fleches, prévoïant l'usage qu'ils en pourroient faire.

1627.

A la faveur de cette pourſuite, qui changea en une véritable fuite ce qui pouvoit bien n'être qu'une feinte pour faire ſortir les Eſpagnols de leur retranchement, ceux-ci ne ſongerent plus qu'à décamper; mais bien loin de rendre graces à Dieu de les avoir ſi heureuſement tirés d'un auſſi mauvais pas, au défaut des Infideles, dont ils n'avoient pu réuſſir à faire des Eſclaves, ils voulurent s'en dédommager ſur ces mêmes Chrêtiens, qui venoient de leur rendre un ſi important ſervice. Il falloit couvrir cette perfidie d'un prétexte; & celui qu'ils imaginerent, fut d'accuſer ces mêmes Néophytes d'avoir conſpiré contre leurs Miſſionnaires, pour les avoir engagés dans un ſi grand péril. Ils ſe garderent pourtant bien d'en parler à ces Religieux, & ils ne voulurent pas même que les prétendus coupables euſſent le moindre vent de ce dont ils les accuſoient, avant qu'on les eût mis hors d'état de ſe juſtifier. Mais le ſecret ne fut pas bien gardé.

Le Pere de Montoya fait échouer leur projet.

La veille du jour que ce noir projet devoit être exécuté, le Pere de Montoya en eut le vent, & on l'aſſura même que l'on devoit commencer par faire pendre les deux principaux de ces Indiens, enchaîner enſuite tous les autres, & les mener à Villarica, comme Eſclaves. Tout le reſte du jour le Miſſionnaire ne fit aucun ſemblant de rien ſavoir de ce qu'on venoit de lui dire : il traita à ſon ordinaire avec les Eſpagnols, ſans qu'il lui échappât un ſeul mot qui témoignât le moindre ſoupçon. Mais le ſoir étant venu, il fit

1627. avertir les Néophytes de se rendre secretement, dès que la nuit seroit fermée, dans des Montagnes qu'il leur marqua, & de s'y tenir cachés pendant huit jours, au bout desquels ils reviendroient le joindre au même endroit où il étoit. Ils obéirent, sans songer seulement à demander la raison d'un ordre qui devoit les surprendre; & le lendemain au point du jour le Commandant Espagnol, aïant envoïé des Soldats pour les arrêter, fut fort étonné de les voir revenir, en disant qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Il demanda au Pere de Montoya ce qu'ils étoient devenus, & le Pere lui répondit que comme les Espagnols n'avoient plus besoin d'eux, il leur avoit conseillé de se retirer. *Vous leur avez donné, mon Pere, un bon conseil*, reprit le Commandant sans s'expliquer davantage, & il ne tarda pas lui-même à reprendre le chemin de Villarica, bien chagrin d'avoir manqué deux belles occasions de faire des Esclaves.

Nouvelle Réduction.

Les deux Missionnaires resterent sous quelque prétexte dans le retranchement, où les Néophytes étant revenus au tems marqué, ils les reconduisirent à Saint-Paul, d'où ils étoient partis, & d'où bientôt après le Pere de Montoya alla fonder une nouvelle Réduction, sous le nom des *Saints Archanges*. On fut d'autant plus surpris de ce nouvel Etablissement, que l'Entreprise avoit paru aux Espagnols, aux Indiens, & aux autres Missionnaires mêmes, devoir rencontrer des obstacles insurmontables. Il est vrai que la protection

du Ciel ne parut jamais plus sensible, qu'en cette occasion; & ce qui fit sur-tout reconnoître le doigt de Dieu, c'est que tous ceux qui s'y étoient le plus opposés périrent miserablement. Le plan en avoit été dressé de concert avec Tayaoba, qui se voïant alors en pleine liberté de suivre les mouvemens de son zele, fit tout ce qu'on auroit dû attendre du plus fervent Missionnaire. Le Supérieur, après avoir reglé avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour établir le bon ordre dans la nouvelle Colonie, dont il confia la Direction au Pere Pierre de Espinosa, songea sérieusement à l'exécution d'un nouveau Projet, qui l'occupoit depuis quelque tems. 1627.

Projet du P. de Montoya, & son succès.

Dans un Canton qui n'est pas éloigné de celui de Tayaoba, il y a une vaste Plaine, assez peuplée d'Indiens, qu'on appelloit *Couronnés*, ou *Chevelus*, parceque tous, Hommes & Femmes, laissoient croître leurs cheveux, dont ils coupoient seulement les extrêmités en rond. Au-dessus de cette plaine on avoit placé une Réduction, sous le titre de l'*Incarnation*, & la vûe qu'on avoit eue en faisant cet Etablissement, étoit de s'étendre de proche en proche jusques dans la Plaine. Mais on avoit à faire à un Peuple intraitable, qui, regardant cette premiere Colonie comme une batterie dressée contre sa liberté, mit tout en usage pour la détruire. On ne peut dire à quel péril ne fut pas exposé le Pere de Mendoze, qui en étoit le Directeur; mais il se tira habilement de tous les pieges qu'on lui tendit, & par sa

1627. constance, il triompha de tous les efforts des Barbares.

Quelque tems après, des Indiens de la Frontiere du Bresil firent, coup-sur-coup, deux irruptions sur cette même Bourgade, & sur celle de Saint-François-Xavier; ils enleverent même par surprise quelques Néophytes qui furent bientôt repris. Ils avoient aussi pillé un Village des Indiens Couronnés, y avoient fait un assez grand butin, & en emmenoient plusieurs Captifs. Le Pere de Mendoze mit tous ses Braves aux trousses de ces Brigands; tout le butin fut repris, & les Prisonniers délivrés. Un si grand service produisit l'effet que le Missionnaire s'en étoit promis: dix Caciques des Couronnés demanderent à être instruits; & au premier avis qu'en eut le Pere de Montoya, il partit avec le Pere Diaz Taño & trente Néophytes, pour traiter avec eux. Deux de ces Caciques allerent à sa rencontre, pour l'avertir qu'un très grand nombre d'Indiens s'étoient mis en campagne pour l'empêcher d'entrer dans la Plaine, ajoûtant que ni eux, ni les autres Chefs, qui leur étoient unis de sentimens, n'avoient pas assez de forces pour leur résister, & qu'il leur paroissoit plus à propos de laisser passer cette bourrasque, qui se dissiperoit infailliblement d'elle-même, après quoi il les trouveroit toujours dans les mêmes dispositions qu'ils lui avoient fait connoître. Ce fut une nécessité pour les Missionnaires de suivre ce conseil, & ils ne tarderent pas à être persuadés qu'on avoit eu raison de le

leur donner, comme nous le verrons dans la ſuite. 1628.

L'ouvrage de la converſion des Guaranis, qui avançoit dans différentes Provinces en même tems, avec des progrès ſi rapides, malgré tant d'obſtacles de toutes les eſpeces, devoit faire juger qu'on auroit eu le même ſuccès pour celle de bien d'autres Nations, & peut-être même pour celle du Chaco, qui auroit encore eu des ſuites plus avantageuſes à la Religion & à l'Etat, ſi on y avoit ſuivi la même méthode. Mais on continuoit toujours à donner à ces Peuples tout ſujet de croire qu'on ne travailloit à les ſoumettre au joug de l'Evangile, que pour ſe rendre abſolument maîtres de leur liberté. On a ſouvent voulu depuis les détromper; mais outre qu'on s'y prenoit mal, on s'en aviſa trop tard. On crut pendant quelque tems pouvoir réuſſir à aſſurer cette belle Province aux Rois Catholiques, en joignant la force aux voies de conciliation; mais aucune de ces tentatives n'a réuſſi: & ce qui arriva dans le tems, dont je parle, devoit perſuader aux Eſpagnols, ou qu'il falloit plus de forces pour ſubjuguer le Chaco, qu'ils n'en avoient, ou qu'il falloit renoncer à y emploïer la voie des armes.

Entrepriſe ſur le Chaco.

Dom Diegue Fernandez de Cordoue, Marquis de Guadalcazar, Viceroi du Pérou, venoit de nommer Gouverneur du Tucuman par proviſion un Gentilhomme d'Andalouſie, nommé Dom Martin de Ledeſma Valderanna, à condition de faire la conquête du Chaco, & d'y bâtir deux

1628. Villes. Il auroit difficilement pu faire un meilleur choix. Ledesma avoit déja fait ses preuves de valeur & de prudence, & dès qu'il fut arrivé à Jujui, il écrivit au Pere Mastrilli, pour le prier de lui envoïer quelques-uns de ses Religieux, qui pussent l'accompagner au Chaco, & y fonder des Réductions sur le plan de celles des Guaranis. Le Provincial avoit bien autant d'envie que lui d'établir la Religion Chrétienne dans cette Province, mais il jugea qu'un appareil de guerre ne convenoit pas aux Prédicateurs de l'Evangile, & il répondit au Gouverneur que si les Jésuites entroient une fois dans le Chaco avec une Armée, il ne leur seroit plus possible d'y gagner la confiance de ces Peuples, mais que quand il auroit achevé sa conquête, aucun d'eux ne refuseroit d'y aller, pour tâcher d'adoucir à ces Infideles le joug qu'on leur auroit imposé, & pour le temperer par la douceur qu'ils trouveroient dans celui de Jesus-Christ.

Fondation de Santiago de Guadalcazar.

Dom Martin fut très content de cette réponse : il entra dans le Chaco, sans autre Prêtre que son Chapelain, qui étoit le Pere Jean Lozano, Religieux de la Merci, lequel fut peu de tems après massacré par les *Mataguayos* (1). Il ne trouva d'abord que très peu de résistance de la part des Indiens; il y bâtit assez tranquillement un Fort, qui devint bientôt une Ville, à laquelle il donna le nom de Santiago de Guadalcazar, en l'honneur du Viceroi; mais quoiqu'il eût apporté

(1) Ou Mataguayes.

une très grande attention à contenir ses Trouppes dans la plus exacte discipline, & à se concilier les Naturels du Païs par les manieres les plus aimables, tout le fruit de son Expédition fut d'engager ceux des environs de la nouvelle Ville à ne point inquiéter les Espagnols. Il écrivit ensuite au Pere Mastrilli, pour le sommer de sa parole, & le Provincial lui envoïa sur le champ le Pere Gaspar Osorio de Valderavano, Castillan. 1628.

Ce Missionnaire arriva à Santiago de Guadalcazar au mois d'Août 1627, accomgné d'un seul Negre : il y trouva des Indiens assez doux, que la crainte des Chiriguanes, leurs Ennemis, avoit engagés à se soumettre volontairement aux Espagnols, dans l'espérance d'en être protégés. Il n'eut aucune peine à se les attacher; & plusieurs autres Nations voisines lui parurent n'avoir aucun éloignement pour la Religion Chrétienne, pourvu qu'il voulût bien les prendre sous sa conduite. Le Gouverneur de son côté, avant que de partir de sa nouvelle Ville pour aller rendre compte au Viceroi de l'état où il avoit mis les choses au Chaco, & prendre avec lui des mesures pour achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, lui proposa de fonder des Réductions dans cette Province, lui offrant pour cela tous les secours qui pourroient dépendre de lui. Le Pere lui promit d'y travailler incessamment; & tandis qu'il prenoit des mesures pour commencer un ouvrage qui en demandoit beaucoup, il crut devoir avant toutes choses

Le P. Osorio au Chaco.

1628. s'appliquer à réformer les mœurs des Espagnols, dont plusieurs n'étoient guere moins vicieux que les Infideles mêmes, auxquels il étoit important qu'ils donnassent de meilleurs exemples, & il y réussit au-delà même de ses espérances.

Nouveaux Missionnaires arrivés d'Espagne. Réception que leur font les Néophytes.

Le Pere Mastrilli avoit bien compté de ne pas laisser long-tems ce Missionnaire seul au Chaco : il avoit des avis qu'il devoit lui en venir d'Espagne un grand nombre ; & le dernier jour d'Avril 1728, il en débarqua quarante-deux à Buenos Ayrès. Il s'y étoit rendu lui-même, & le Pere Pierre Commantel y avoit amené par son ordre vingt Néophytes de la Réduction de Saint-Ignace du Parana, ce qui s'est toujours pratiqué depuis. Les nouveaux Chrétiens des Réductions les plus voisines de ce Port ne manquent jamais d'y aller aussi en assez grand nombre, pour se trouver au débarquement des nouveaux Missionnaires, quand ils sont avertis à tems de leur prochaine arrivée, avec des Voitures chargées de provisions, pour les conduire à leur destination. Les marques de tendresse & de respect qu'ils leur donnent à leur arrivée ne se peuvent exprimer. Les Fêtes & les Concerts ne discontinuent point tandis qu'ils sont à Buenos Ayrès, & rien n'est épargné de leur part pour les délasser des fatigues de leur voïage, & leur faire oublier ce qu'ils ont quitté dans leur Patrie.

Des Hollandois à Buenos Ayrès : leur dessein.

Il n'y avoit pas plus de quinze jours que ceux-ci étoient débarqués, qu'on apperçut un Navire de guerre sans Pavillon, dont la Chalouppe étoit remplie de gens qui

ſondoient le Fleuve & en meſuroient la largeur. On connut bientôt à ſa manœuvre qu'il n'étoit pas Eſpagnol, & on jugea même qu'il n'étoit pas ſeul. D'ailleurs on ſavoit que depuis peu des Hollandois en avoient uſé de la même maniere au Breſil, dont ils avoient ſurpris la Capitale. Le Gouverneur fit donc auſſi-tôt prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, & les Guaranis lui parurent être venus fort à propos pour en augmenter le nombre. Au bout de trois jours le Navire diſparut, & quelque tems après, on trouva ſur le bord du Fleuve, à huit lieues de la Ville, pluſieurs Exemplaires d'un Manifeſte écrit en Eſpagnol, & imprimé en Hollande, où l'on exhortoit les Habitans du Paraguay à ſecouer le joug du Pape & celui du Roi Catholique, avec de magnifiques promeſſes pour ceux qui prendroient ce parti. 1628.

On délibera ſi on donneroit connoiſſance de cette Piece au Peuple, & ce fut le ſentiment de pluſieurs, qui prétendoient que rien n'étoit plus propre à lui inſpirer une grande indignation contre les Hollandois. Mais le Pere Maſtrilli, à qui l'on demanda ce qu'il en penſoit, répondit qu'on n'expoſoit jamais ſans danger la Multitude, parmi laquelle il y avoit toujours des Mécontens, à la tentation de changer de Maître; & ſon avis prévalut. On eut bientôt d'autres éclairciſſemens ſur ce Navire, leſquels obligerent ceux qui étoient nouvellement débarqués, de rendre à Dieu de particulieres actions de gra-

1628. ces de leur heureuse arrivée : car on apprit que ce Vaisseau étoit entré dans le Fleuve avant celui qui les portoit, & leur avoir dressé une embuscade dans un endroit où les Espagnols avoient accoutumé de mouiller une ancre ; qu'une partie de l'Equipage s'étoit cachée derriere des broussailles, pour tomber sur ceux qui descendroient à terre, tandis que leur Vaisseau seroit attaqué par le Navire Hollandois ; mais qu'un vent assez fort, qui s'étoit élevé tout-à-coup, avoit obligé le Capitaine Hollandois à les rappeller, & qu'à la faveur de ce même vent le Bâtiment Espagnol avoit passé sans s'arrêter & sans être apperçu.

Il y avoit dans cette trouppe de Jésuites plusieurs Novices, & quelques jeunes Religieux qui n'avoient pas encore fini leurs études : car, comme les Provinces du Paraguay ne pouvoient encore fournir que très peu de Sujets à la Compagnie, c'étoit une nécessité d'y en envoïer de tous les âges, pour donner aux Colleges des Professeurs, & à l'Université de Cordoue des Maîtres & des Etudians. Tous n'étoient pas Espagnols, & ce fut par cette voie que deux Jésuites François, dont nous aurons occasion de parler dans la suite, arriverent au Paraguay ; l'un étoit le Pere Nicolas Henard, du Diocèse de Toul, & qui avoit été Page du Roi Henri IV ; & l'autre le P. Noel Berthold, de Lyon, dont les Espagnols avoient changé le nom en celui d'Emmanuel Alvarez. J'ai entre les mains plusieurs Lettres de ce dernier, dont les

unes ſont ſignées de ſon nom propre, 1628.
& les autres de celui qu'on lui avoit donné (1).

Dans une de ces Lettres, qu'il écrivit en débarquant, il dit que l'on remarquoit déja une grande différence entre les Indiens des Réductions & les autres; que ceux-ci lui parurent des Bêtes plutôt que des Hommes, & que ceux-là n'avoient abſolument plus rien de barbare, pas même dans les manieres; qu'il fut fort étonné d'en entendre un qui liſoit au Réfectoire du Collége, pendant la table, en Eſpagnol & en Latin, auſſi-bien que s'il eût parfaitement entendu ces deux Langues, & que dans les Fêtes qu'ils donnerent à l'occaſion de leur arrivée, ils exécuterent des Ballets avec une Muſique à deux chœurs dans le bon goût de France; que c'étoit un Frere Jéſuite, François de Nation, qui avoit été leur premier Maître, & que comme une des choſes qui avoient le plus contribué à réunir & à fixer ces Indiens, étoit le Chant & la Muſique, on diſoit que ce bon Frere avec ſon Violon avoit rendu à cette Egliſe autant de ſervices que bien des Miſſionnaires; que ces nouveaux Chrétiens couroient après lui comme après leur Orphée, & que ce fut ce qui acheva de déterminer les Fondateurs de la République Chrétienne des Guaranis à leur faire apprendre la Muſique, & à jouer de toutes ſortes d'inſtrumens; enfin, que les Infideles, lorſqu'ils

(1) Dans le tems que j'écris ceci, j'apprends qu'il y a encore dans cette Miſſion deux Jéſuites François, dont on a auſſi changé les noms.

1628.

les entendoient chanter & jouer des instrumens, & qu'ils les voïoient peindre, demeuroient des quatre heures entieres immobiles & comme en extase.

Ferveur & zele des Néophytes.

Pour revenir à ce qui m'a engagé dans cette digression, jamais secours ne vint plus à propos que cette grande recrue de nouveaux Missionnaires. Les Réductions se multiplioient tous les jours; le zele des Ames avoit déja saisi les nouveaux Chrétiens, d'une maniere presqu'incroïable & qui tenoit du prodige. Ils s'exposoient avec la plus grande joie aux périls les plus certains, pour procurer la conversion des Infideles; & on les voïoit souvent sortir par trouppes de leurs Bourgades, pour aller, disoient-ils, à la conquête des Ames, pénétrer dans les retraites les plus écartées, & revenir avec une multitude d'Indiens qui demandoient en grace d'être reçus parmi les Adorateurs du vrai Dieu. Mais les Pasteurs manquoient en plusieurs endroits, & les anciens Ouvriers étoient presque hors de combat. Les Peres Gonzalez & Romero se trouvoient souvent seuls au milieu d'un Monde d'Idolâtres qui les appelloient de toutes parts, ne pouvant répondre à leurs invitations sans abandonner ceux qu'ils avoient déja rassemblés, & dont l'instruction seule demandoit tout leur tems.

Nouvelles entreprises du P. Gonzalez. Apostasie de Niezu.

Mais dès qu'ils furent assurés de recevoir du renfort, ils crurent pouvoir donner une plus libre carriere à leur zele; & le Pere Gonzalez pénétra dans les vastes Forêts du *Caro*, où il rencontra soixante Caciques.

Il en gagna plusieurs, & il jetta aussi-tôt les fondemens d'une nouvelle Réduction : puis aïant promis à ceux qui s'y réunirent, de leur envoïer incessamment un Missionnaire, il tourna vers la petite Riviere *Yyvi*, qui n'est guere qu'un Torrent, & qui tombe dans l'Uruguay environ quatre lieues plus au Nord, que le Piratini. Cinq cents Familles Indiennes étoient établies sur ses bords & dans les Campagnes voisines, & elles avoient différens Caciques, tous Vassaux de Niezu, qui s'étoit acquis une grande autorité dans tout ce Canton; mais il s'en falloit bien qu'il fût encore dans les mêmes sentimens que lui avoit inspirés le Serviteur de Dieu. La prospérité lui avoit enflé le cœur, & à force de répéter que rien ne lui étoit impossible, il l'avoit persuadé à tous les Indiens de ces Contrées. Il les étonnoit par ses prestiges soutenus d'une grande éloquence naturelle, il s'en faisoit craindre par ses violences, & il en vint bientôt à en exiger les honneurs divins. 1628.

Le Pere Gonzalez comprit qu'un Homme de ce caractere, au milieu d'un Peuple aisé à séduire, seroit un grand obstacle à l'œuvre de Dieu : il ne désespéra pourtant point de le regagner, & pour le malheur de ces Eglises naissantes, il se flatta un peu trop d'y avoir réussi. Il l'alla trouver, & avec son intrépidité ordinaire il l'étonna, & l'engagea à le suivre à Saint Nicolas; c'étoit le nom que portoit la nouvelle Réduction qu'il venoit de tracer. Il lui fit faire une réception qui lui parut avoir ache-

1628 vé de se l'attacher pour toujours : & en effet Niezu, de retour chez lui, y bâtit une Chapelle & une Cabanne pour un Missionnaire que le saint Homme lui avoit promis. Mais comme il ne changeoit rien dans sa maniere de vivre, le Pere Gonzalez comprit qu'une telle conquête n'étoit pas une affaire d'un jour, & qu'elle devoit être ménagée avec beaucoup de prudence, & suivie de près avec une grande constance.

Il avoit remarqué ces qualités dans un jeune Missionnaire qu'on lui avoit envoïé depuis peu, & qui se nommoit Jean del Castillo. Il le mena avec lui chez Niezu, & ils y fonderent le quinzieme d'Août, une Réduction, sous le nom de l'*Assomption*. Niezu les avoit accueillis avec les plus grandes démonstrations d'amitié; mais le Pere Gonzalez, avant que de quitter le Pere del Castillo, qu'il chargeoit du soin de cette Eglise, ne lui dissimula point les dangers où il le laissoit exposé. Il se rendit ensuite sur la Riviere *Tibatavi*, où il étoit appellé pour un nouvel établissement, dont il ne fit que tracer le plan, parcequ'il ne trouva point l'affaire assez mûre pour en faire davantage. De-là il poussa jusqu'au Parana, d'où aïant amené trois autres Ouvriers, il conduisit le Pere Alfonse Rodriguez, qui étoit de ce nombre, dans le Caro.

Situation du Caro.

Il avoit extrêmement à cœur d'y établir solidement la Religion, parcequ'outre que ce Pays se termine d'un côté à toutes les parties de la Province d'Uruguay, il ouvre de l'autre un passage à la Mer. Il arriva avec son Compagnon, le dernier jour d'Oc-

tobre, dans un lieu où plusieurs Caciques l'attendoient avec tous leurs Vassaux, & dès le lendemain il fit en leur présence planter une Croix; puis il choisit un emplacement pour l'Eglise, qui devoit être dédiée sous le nom de tous les Saints, dont on célébroit la Fête en ce jour. On commença dès le lendemain à en creuser les fondemens, on baptisa tous les Enfans qui furent présentés par leurs Peres & Meres, & tous les Officiers de la Réduction furent nommés. Mais dans le tems que l'Homme Apostolique concevoit les plus grandes espérances de voir Jesus-Christ adoré dans tout le Caro, il ne lui restoit plus à cueillir d'autre palme, que celle du Martyre. 1628.

Conspiration contre les Missionnaires

Un malheureux Transfuge de la Réduction de S. François-Xavier, nommé *Potirava*, avoit conçu contre les Missionnaires toute la haine dont un Apostat est capable, & cherchoit toutes les occasions de l'assouvir dans leur sang. Il connoissoit assez le Caciqeu Niezu pour compter sur lui; il l'alla trouver, & lui demanda s'il avoit bien fait réflexion que toute son autorité alloit être soumise aux volontés souveraines d'un Prêtre Espagnol, qui après l'avoir mis au point de ne plus faire un pas sans son ordre, le réduiroit bientôt, avec tous ses Vassaux, au plus dur esclavage, dont il ne devoit point se flatter d'être plus exempt que le moindre des siens. » Qu'est donc devenu, » ajoûta-t-il, ce grand Niezu, devant » qui tout trembloit, & à qui on rendoit » les honneurs divins? Attend-il pour se » réveiller de son assoupissement, que les

1628. » Espagnols l'aient chargé de chaînes, & » que les Peuples qui l'adoroient viennent » lui reprocher la perte de leur liberté ? Ou- » vre les yeux Cacique, & regarde, si tu » peux, l'abyme que tu t'es creusé sous tes » pieds; ou plutôt montre-toi, tandis qu'il » est encore tems, tel que tu étois avant » l'imprudente démarche, qui t'a rendu si » méconnoissable à toi-même & à toutes » les Provinces : va laver, dans le sang de » ceux qui t'ont séduit, la tache que tu as » faite à ta réputation.

Martyre des Peres Gonzalez & Rodriguez.

Potirava ne croïoit peut-être pas encore Niezu aussi disposé qu'il l'étoit à entrer dans ses vûes; car il y a bien de l'apparence que ce Cacique n'attendoit qu'une occasion pour lever le masque. Ce qui est certain, c'est qu'il ne répondit au discours de Potirava, qu'en donnant ses ordres pour massacrer les Missionnaires. Deux Caciques, qui en furent chargés, arriverent à la Réduction de tous les Saints le quinzieme de Novembre de grand matin. Ce jour-là même le Pere Gonzalez qui y étoit, après avoir écrit au Pere Romero, qu'il ne lui manquoit plus que quelques ferremens pour achever son Eglise, célébra les saints mysteres, & au sortir de l'Autel assembla tous les Indiens, pour faire placer une cloche en leur présence. Tous s'y trouverent, & *Caarupé*, un des Caciques envoïés pour le tuer, parut le plus zélé de tous pour cette cérémonie; mais dans le tems que le Serviteur de Dieu se baissoit pour attacher le battant de la cloche, un Indien nommé *Morangoa*, lui déchargea, par ordre du

Cacique, deux coups de macana ſur la tête, & l'étendit mort à ſes pieds. 1628.

Alors les Conjurés jetterent des cris affreux. Le Pere Rodriguez, qui étoit dans une Cabanne voiſine, ſortit pour ſavoir d'où venoit ce bruit. Dès qu'il parut, il fut ſaiſi & lié, & il comprit d'abord qu'on en vouloit à ſa vie. Il vouloit avoir au moins la conſolation de mourir au pied de l'Autel où il s'étoit diſpoſé à offrir le Sacrifice non ſanglant; mais dans l'inſtant même il reçut auſſi deux coups de macana, dont il expira ſur le champ. Les Meurtriers dépouillerent les deux Cadavres, & après les avoir traînés autour de l'Egliſe, ils les mirent en pieces. Ils traiterent de même une image de la Mere de Dieu, que le Pere Gonzalez portoit partout avec lui, & qui avoit été entre ſes mains l'inſtrument de pluſieurs merveilles; puis ils jetterent au feu quelques Crucifixs, rompirent les vaſes ſacrés, profanerent les ornemens d'Autel, en un mot, commirent tous les ſacrileges qu'on pouvoit attendre de Barbares en fureur.

Martyre d'un Catechumene.

Courage de deux Enfans.

Ils terminerent cette ſanglante ſcene par un grand feſtin, pendant lequel chacun ſe fit gloire de ce qu'il avoit fait pour venger la liberté captive. Un Vieillard, qui étoit Cathécumene, oſa bien venir leur reprocher leur crime, & leur demander ce qui avoit pû les porter à cet excès contre deux Hommes, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits. Ce zele lui valut la grace d'être baptiſé dans ſon ſang; il fut maſſacré ſur l'heure. Deux Enfans, que le Pere Gonzalez avoit amenés d'une Réduction du Parana,

1628. ne témoignerent pas moins de courage ; on s'étoit assuré d'eux, & ils étoient étroitement liés. On délibéra sur ce qu'on en devoit faire, & le plus grand nombre fut d'avis de les renvoïer à leurs Parens. Un des deux osa bien menacer les Meurtriers, de la colere du Ciel ; l'autre eut la hardiesse d'arracher des mains de ces Impies la boîte des saintes Huiles, qu'ils vouloient emploïer à des usages profanes. Ils furent néanmoins mis en liberté ; & c'est d'eux qu'on a su les particularités que je viens de dire, avec beaucoup d'autres, dont je ne dois pas omettre celle-ci, qui a été confirmée par le témoignage juridique d'un grand nombre de Témoins oculaires.

Miracle arrivé après la mort du Pere Gonzalez.

Les Meurtriers, étant retournés après leur festin à l'endroit où le Pere Gonzalez étoit mort, & où l'on avoit jetté dans un grand feu tous ses membres mutilés avec ceux du Pere Rodriguez, furent surpris de voir qu'ils n'en avoient presque pas été endommagés: Mais leur étonnement augmenta beaucoup, lorsqu'ils entendirent une voix, qui leur parut sortir du cœur du Pere Gonzalez, & qui prononça distinctement ces paroles : » Je vous ai tendrement aimés, & une mort » cruelle a été la récompense de ma ten- » dresse : mais vous n'aviez de pouvoir » que sur mon corps ; mon ame jouit de la » gloire des Saints dans le Ciel. Votre parri- » cide vous coutera cher, & mes Enfans » vengeront d'une maniere éclatante le » traitement indigne que vous avez fait à l'i- » mage de la Mere de Dieu. Je ne vous aban-

» donnerai pourtant pas ; & vous éprouve- » rez encore des effets de mon amour. « Ce prodige fit frémir Caarupé ; il ordonna à son Satellite Morangoa d'ouvrir la poitrine du saint Martyr, & d'en tirer le cœur : puis le montrant à l'Assemblée : » Voilà » donc, s'écria-t-il, ce cœur, qui vient » de nous menacer. « En achevant ces mots, il le perça de deux coups de fleches, & le rejetta dans un feu qu'il fit allumer pour achever de consumer les deux corps.

1628.

Le P. Romero empêche les Néophytes de venger la mort des Martyrs.

Cependant les deux jeunes Chrétiens, qui avoient été renvoïés chez eux, passerent à la Chandeleur pour y apprendre au Pere Romero la mort des deux Missionnaires ; mais on y en étoit déja instruit, & les Néophytes en avoient entendu la nouvelle avec un triste & sombre silence. Le récit des circonstances qu'en firent ces Enfans le fit cesser, & réveilla dans le cœur de ces Néophytes un reste de leur férocité naturelle, qui leur fit d'abord jetter des cris affreux. Ils allerent tous ensemble prier leur Missionnnaire de leur permettre de venger la mort des deux Confesseurs de Jesus-Christ : mais il leur répondit que le sang des Martyrs ne se vengeoit point par le sang ; que l'intérêt de la Religion demandoit, non la mort, mais la conversion de ses Persécuteurs, & que tout ce qu'il souhaitoit d'eux, étoit qu'ils retirassent, s'il étoit possible de le faire sans violence, ce qu'ils pourroient encore trouver des précieux restes de ceux, dont ils pleuroient la perte avec tant de justice.

Aussi-tôt un des Chefs choisit deux cents Braves, auxquels il dit : » Il faut, mes

1628.

» Freres, au péril de notre vie, arracher » aux Meurtriers de nos Peres ce que le Ciel » aura conſervé de leurs précieuſes reli- » ques : ils nous ont délivrés de la ſervi- » tude du Démon, ils ont prodigué leur » ſang pour le ſalut de nos ames, ne ſouf- » frons point que leurs corps ſoient plus » long-tems au pouvoir de leurs Bour- » reaux «. Le Pere Romero, après leur avoir encore défendu toute violence, voulut les prévenir ſur ce que l'infection de ces corps pouvoit leur cauſer d'horreur : » Non, s'écrierent-ils tout d'une voix, des » Enfans qui aiment leurs Peres, ne ſont » point ſuſceptibles de cette foibleſſe «. Ils partirent ſur le champ, & arriverent le même jour à la Bourgade de tous les Saints.

Ils enlevent les corps, & trouvent le cœur du Pere Gonzalez entier.

Ils n'y rencontrerent pas les Conjurés, qui s'étoient diſperſés dans les Bois, mais ils trouverent les deux corps à demi-brûlés, dans les cendres. Ils les en tirerent avec la plus reſpectueuſe tendreſſe, & reprirent, bien joïeux, le chemin de la Chandeleur. Ils avoient obéi au Pere Romero, quoiqu'il leur fût aiſé de ſe faire juſtice des Meurtriers, qui n'étoient pas réunis, ni ſur leurs gardes ; mais ceux-ci ſe raſſemblerent & les pourſuivirent. Le précieux dépôt dont ils étoient chargés ne leur permit pas d'attendre un Ennemi qu'ils ne craignoient point ; ils continuerent leur chemin, & on ne put les atteindre. Le Pere Romero, en examinant le cœur du Pere Gonzalez, avec lequel les Indiens avoient rapporté la fleche dont on l'avoit percé, fut étonné de voir que le feu ne paroiſſoit pas l'avoir touché.

Il conserva précieusement l'un & l'autre, & ils furent envoïés à Rome en 1633. Il fit ensuite inhumer les deux corps; & les obseques se firent avec plus de piété que d'appareil; les larmes & les sanglots des Néophytes en firent toute la pompe. 1628.

Les Ennemis attaquent la Chandeleur & sont repoussés.

Quelques jours après, tandis que tous les Hommes étoient occupés des travaux de la Campagne, Caarupé parut à la tête de trois cents Indiens à la vûe de la Chandeleur, bien résolu de traiter le Pere Romero comme il avoit fait ses deux Confreres. Il ne se trouva auprès du Missionnaire que dix Enfans & un Vieillard, lequel, animé d'une sainte confiance, les mena au-devant des Ennemis, & donna, en escarmouchant, le loisir aux Chrétiens dispersés dans les Champs de venir au secours de la Bourgade. Alors l'escarmouche fut changée en un combat très vif; les Infideles furent repoussés avec perte, & on assure que les Chrétiens ne perdirent pas un seul Homme. On ajoûte que ce qui finit le combat, fut que le Pere Romero, étant monté à cheval avec deux Chrétiens, s'avança au premier rang pour exhorter ses Néophytes à mettre toute leur confiance dans le Dieu des Armées, & que quoiqu'il fût sans armes, sa présence étonna si fort les Barbares, qu'ils prirent la fuite sans pouvoir être ralliés.

Martyre du P. del Castillo.

Ce Missionnaire n'étoit pas encore instruit de toutes ses pertes. La nouvelle de la mort des Peres Gonzalez & Rodriguez aïant été portée à Niezu, il se revêtit d'une espece de manteau fait d'un tissu de plumes, con-

1628. voqua ſes Vaſſaux, & comme il étoit nuit quand ils furent tous arrivés, il commença par faire éteindre les feux, puis tenant en ſa main une calebaſſe pleine de petits cailloux, il pouſſa du goſier, en la remuant, quelques ſons mal articulés, faiſant ſucceder par intervalle à cette muſique un ſilence qui mit tous les eſprits dans une ſorte d'ivreſſe & de fureur. Il paroiſſoit lui-même hors de ſens, & au bout de quelque tems il s'écria d'une voix de tonnerre : » Tigres de ces Bois, paroiſſez, aiguiſez » vos dents, & mettez en piéces un Hom- » me qui m'a couvert d'opprobres. Pour- » quoi tardez-vous ? L'Etranger vous a-t-il » auſſi enſorcelés ?

Il baiſſa enſuite un peu le ton, & apoſtrophant ceux qui étoient les plus proches de lui ; » mes Enfans, leur dit-il, j'ai re- » cours à vous, il s'agit de me rendre un » important ſervice : ſi vous refuſez de me » garder la foi que vous m'avez jurée, je » remonterai au Ciel, d'où j'armerai tous » les Elémens contre vous & contre tous » mes ennemis : vous ne pouvez éviter » votre perte, qu'en me défaiſant d'un » Prêtre Eſpagnol qui, de concert avec » ceux que j'ai déja fait punir, m'a débau- » ché un grand nombre de mes Adorateurs, » & par la force de ſes enchantemens, me » débauchera tous les autres, ſi vous ne » ne m'aidez à le prévenir.

Ce diſcours, qui regardoit le P. del Caſtillo, fut reçu avec un applaudiſſement général. Potirava, & un autre Cacique, nommé *Quarabai*, Beaupere de Niezu, ſe chargerent

gerent d'exécuter les ordres de cet Enthousiaste, qui leur recommanda sur toutes choses de ne point se découvrir trop tôt, de peur que le Missionnaire ne leur échappât. Dans ce moment quelques Indiens arriverent, cherchant le Pere Gonzalez, dont ils ignoroient la mort; & les Satellites de Niezu s'offrirent à les conduire où il étoit, espérant par ce moïen de surprendre le Pere del Castillo. Leur offre fut acceptée, & on prit la route d'Yyvi, où étoit le Missionnaire. Comme il ne savoit encore rien de tout ce qui s'étoit passé dans la Réduction de tous les Saints, il regarda ces nouveaux venus comme des Prosélytes que le Ciel lui envoïoit, il les embrassa, prit tous leurs noms, leur distribua les petits présens ordinaires, & à-peine avoit-il fini, qu'il se sentit saisi par derriere. On lui lia ensuite les bras, on lui donna des soufflets, on le frappa avec de grosses cordes, & on le chargea d'injures. Enfin quelqu'un le prit par un pied & le terrassa. 1628.

Il crut d'abord que le dessein de ces Barbares n'étoit que de piller sa maison, & il leur dit qu'ils étoient les maîtres d'y prendre tout ce qu'ils voudroient. Ils lui répondirent qu'il falloit mourir; qu'ils étoient bien résolus de n'épargner aucun de ses Semblables; qu'ils avoient commencé par les Peres Gonzalez & Rodriguez, & que quand ils se seroient défaits de lui, ils iroient traiter de même le Pere de Aragona. » Du » moins, reprit-il, ne me refusez point la » consolation de mourir avec lui, puisqu'il » faut que nous mourions tous deux «. Ils

1628.

repliquerent qu'il n'iroit pas plus loin ; & l'aïant attaché presque nu à une grosse corde, ils le traînerent à travers les cailloux & les épines, en continuant de le charger d'injures, le frappant au visage, le couvrant de boue, le perçant de leurs fleches, & de tems en tems lui déchargeant sur le ventre de grands coups de macana. Ils lui creverent ensuite les yeux ; & pour l'achever, ils lui fracasserent la tête avec de grosses pierres. Ils s'acharnerent encore quelque tems sur son corps mort, puis ils le jetterent dans le Bois, pour y servir de pâture aux Tigres. Le Pere del Castillo n'avoit que trente-huit ans, & son Martyre arriva le dix-septieme de Novembre de l'année 1628.

Impiété de Niezu. Ses Satellites manquent deux Missionnaires.

Niezu, qui avoit suivi de près les Ministres de ses fureurs, fit mettre d'abord le feu à l'église & briser les Vases sacrés : il se revêtit ensuite des ornemens sacerdotaux ; par-dessus lesquels il mit ceux dont il avoit accoutumé de se parer pour faire ses enchantemens. Ainsi équipé, il déclara à ceux qui l'accompagnoient, qu'ils n'avoient plus à craindre le ravage de leurs Champs, qu'ils pouvoient prendre autant de Femmes qu'ils voudroient, & qu'il comptoit que désormais personne ne lui contesteroit sa divinité. Il se fit après cela amener tous les Enfans qu avoient été baptisés, lava leurs têtes avec de l'eau chaude ; leur frotta la langue avec du sable, la leur racla avec une coquille, & croïant avoir effacé par cette cérémonie le caractere que le Sacrement leur avoit imprimé, il fit sur eux quantité de grimaces pour les imiter dans ses pré-

tendus mysteres. Enfin il donna ordre à ses Satellites de partir le lendemain pour aller à S. Nicolas sur le Piratini, massacrer le Pere Alfonse de Aragona, & le P. François Clavic : mais ils ne les y trouverent point ; leurs Néophytes, sur le bruit de ce qui venoit de se passer, les aïant mis en lieu de sûreté.

1628.

Ils ne peuvent brûler l'Eglise de S. Nicolas, & sont repoussés. L'Eglise préservée du feu par Miracle.

Ce n'est pas qu'ils ne se crussent assez forts pour les défendre, s'ils avoient été réunis ; mais ils craignoient de n'en avoir pas le tems, parceque l'Ennemi étoit à leur porte. On ne put en effet l'empêcher d'y entrer ; & son premier soin fut d'y chercher les deux Missionnaires. Ne les trouvant point, il renversa leur Maison, & jetta des brandons de feu sur le toît de l'Eglise, qui étoit de paille. L'étonnement des Infideles fut extrême, quand ils virent que le feu n'y prenoit point, quoique la paille fût fort seche. Ils y jetterent du papier allumé, & il ne fit encore rien. Ils voulurent interprêter ce prodige à leur avantage, mais ils ne persuaderent personne. Cependant ils continuoient à faire tous leurs efforts pour réduire l'Eglise en cendres, lorsqu'un grand nombre de Néophytes bien armés arriverent, & les obligerent de se retirer, après en avoir tué & blessé plusieurs. Ce premier succès, qui ne coûta aux Chrétiens que quelques legeres blessures, leur fit prendre la résolution de n'en pas demeurer-là : les deux Missionnaires de leur côté s'étoient retirés à la Conception, où le Pere Alfaro, qui gouvernoit cette Eglise, avoit fait prier Neanguire & quel-

1628. ques autres Caciques, de le venir trouver. Ils y allerent bien accompagnés; & Neanguire déclara que dans la situation où étoient les choses, il ne voïoit point d'autre parti à prendre que de faire une bonne guerre aux Infideles. Tous les autres furent de son avis; il leva deux cents Hommes choisis, & marcha vers le Piratini pour arrêter l'Ennemi, en attendant qu'on pût assembler de plus grandes forces.

Défaite & fin malheureuse de Niezu.

On eut alors avis que Niezu sollicitoit les Indiens les plus voisins de la Mer de se joindre à lui; & comme, au cas que cette réunion se fît, le Pere Romero devoit être le plus exposé de tous, un Corps de Néophytes fut envoïé pour le tirer de sa Bourgade; mais ses Chrétiens s'y opposerent, & protesterent que tant qu'ils auroient une goutte de sang dans les veines, leur Pere seroit en sûreté parmi eux. Quelques jours après, Neanguire & ses Alliés se trouverent au lever de l'aurore en présence d'une Armée que Niezu commandoit en personne; & quoiqu'ils lui fussent fort inférieurs en nombre, ils le chargerent sans délibérer, couvrirent la terre de Morts, & obligerent le reste à prendre la fuite. Niezu n'avoit pas même osé soutenir le premier choc, & s'étoit retiré avec un petit nombre des siens vers l'Uruguay. Il y apprit bientôt la défaite de son Armée, & sur le champ il passa de l'autre côté du Fleuve. On fut ensuite long-tems sans savoir ce qu'il étoit devenu, & quelques années après on eut des avis certains qu'après avoir erré de côté & d'autre de-

1628.

puis sa défaite, sans trouver de retraite sûre, il étoit tombé entre les mains d'une Trouppe d'Indiens errans, qui l'avoient tué. Mais l'incertitude de son sort pendant cet intervalle, & les bruits qui se répandoient de tems en tems qu'il amassoit de grandes forces, & qu'il avoit formé une grande ligue contre les Chrétiens, tenoient sans cesse tout le Païs en allarme, quoique la défaite de ce Cacique n'eût été que comme le prélude d'une victoire bien plus complette.

Grande Victoire des Chrétiens.

Car tandis que Neanguire avec une poignée de Braves faisoit fuir devant lui le Chef des Conjurés, on levoit dans le Guayra & sur le Parana une puissante Armée, pour rétablir la sûreté & la tranquillité dans la Province d'Uruguay. Un Gentilhomme Portugais, nommé Emmanuel Cabral, établi à Saint-Jean de Corrientès, y forma à ses frais une Compagnie de Cavalerie Espagnole. Les Peres Grégoire d'Ossuna & Jean Gomarra, Franciscains, firent prendre les armes à quatre cents Indiens qu'ils dirigeoient; & le Pere de Boroa, qui n'avoit pu engager la Ville de l'Assomption à secourir les Chrétiens, alla dans le Guayra faire des levées considerables, qu'il mena sur le Piratini, où Cabral avoit marqué le rendez-vous de toutes les Trouppes Chrétiennes.

Il arriva lui-même avec sa Compagnie le vingt-unieme de Décembre à la Chandeleur, où le bruit étoit toujours que le Pere Romero n'étoit pas en sûreté; & le lendemain cinq cents Indiens, qui n'avoient

1628. rien ſu de ſa marche, s'en approcherent, à deſſein d'enlever le Miſſionnaire. Cabral les laiſſa approcher ſans ſe découvrir, & lorſqu'ils s'y attendoient le moins, il les chargea ſi bruſquement, qu'il les mit d'abord en déſordre; puis ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, il les pouſſa juſques dans un Bois, où ils ſe trouverent pris de toutes parts; car Neanguire, qui n'étoit pas loin, étant accouru au bruit de la Mouſqueterie, les attaqua par derriere, en tua un très grand nombre, & fit cinquante Priſonniers, du nombre deſquels ſe trouverent Caarupé, un autre Cacique, & pluſieurs de ceux qui avoient eu le plus de part à la mort des trois Miſſionnaires.

Suite de cette Victoire. Exécution des plus coupables.

Le jour ſuivant, les Vainqueurs ſe rendirent à la Réduction de tous les Saints, où Cabral aſſembla les Chefs pour juger les Priſonniers. Les Jéſuites eurent beau repréſenter qu'ils ne pouvoient conſentir que, pour vanger la mort de leurs Freres, on verſât le ſang de ceux pour la converſion deſquels ils étoient diſpoſés à répandre juſqu'à la derniere goute du leur; on leur répondit qu'ils penſoient & qu'ils parloient comme il convenoit à leur état, mais qu'ils devoient laiſſer agir les autres ſelon les regles de la Juſtice. Ils inſiſterent, & D. Emmanuel Cabral prit un parti qu'il jugea propre à concilier les intérêts & l'honneur de la Religion avec ce qu'il ſe devoit à lui-même, en qualité de Général. Il condamna à mort douze des plus criminels, & fit grace aux autres, après s'être aſſuré qu'ils ne prendroient plus les armes

contre les Chrétiens. Caarupé fut pendu le premier; Marangoa le fut ensuite au même lieu où il avoit tué le P. Gonzalez; Potivara, le premier auteur de tout le mal, s'étoit sauvé, mais il fut livré par les Infideles mêmes, & exécuté sur le champ; les neuf autres le furent en divers lieux. 1628.

Conversions de la plûpart.

Ce qui consola un peu les Missionnaires de n'avoir pu empêcher ces exécutions, c'est qu'à la réserve de Caarupé, qui mourut en blasphêmant contre le Dieu des Chrétiens, tous donnerent des marques de repentir, qu'on eut tout lieu de juger sinceres. Morangoa, étant sur le point d'être exécuté, attesta le miracle de la voix sortie du cœur du P. Gonzalez, & ajoûta qu'il reconnoissoit l'accomplissement de la Prophétie du S. Martyr dans tous ses points. Tous avouerent qu'ils ne s'étoient portés à tous les excès dont on leur faisoit justement subir la peine, qu'en haine de la Religion des Chrétiens; & les Procès-verbaux, qui furent dressés pout servir à la canonisation des trois premiers Martyrs du Paraguay, font encore foi que les mains de tous ceux qui les avoient trempées dans leur sang, étoient encore couvertes de pustules qui s'y étoient levées sur le champ, qu'il en sortoit une infection qu'eux-mêmes ne pouvoient supporter, & qu'ils ne pouvoient se dispenser de les regarder comme un effet de la Justice divine.

Honneurs rendus aux Martyrs.

Ces exécutions finies, le P. de Boroa ne pensa plus qu'à rendre les derniers devoirs aux trois Confesseurs de Jesus-Christ, & l'on choisit pour cette cérémonie l'Eglise

1628. de la Conception. Les trois corps y furent transportés & conduits par toute l'Armée, marchant en ordre de bataille. Les Néophytes avoient dressé sur le passage de ce nombreux & magnifique cortége des Arcs de triomphe. Les Officiers Espagnols & les Caciques Indiens porterent les cercueils tour-à-tour. On chanta une Messe solemnelle : le P. de Boroa prononça l'Eloge des trois Confesseurs de Jesus-Christ, après lequel on chanta le *Te Deum*. On fit aussi un service solemnel à l'Assomption, qui étoit la Patrie du P. Gonzalez ; après lequel un des Freres du saint Martyr, qui étoit Chanoine de la Cathedrale, entonna le *Te Deum*. L'Evêque, & tout ce qu'il y avoit de personnes en place dans la Ville, voulurent avoir des Reliques de ces Héros Chrétiens, & on eut bien de la peine à conserver le cœur miraculeux du P. Gonzalez dans son entier. C'est ainsi que se termina la premiere persécution qu'ait essuïée l'Eglise Indienne du Paraguay : si elle n'en avoit point eu que de la part des Infideles, il y a bien de l'apparence qu'elle seroit aujourd'hui plus étendue qu'elle ne l'est. Car nous ne tarderons pas à voir à quel point le sang de ces premiers Martyrs fertilisa la terre qui en avoit été arrosée.

Du Païs & du caractere des Gualaches.

Tandis que ce que je viens de rapporter se passoit dans la Province d'Uruguay, les Peres de Montoya & Dias Taño, après avoir donné des fondemens solides à l'Eglise qu'ils avoient formée dans le Canton de Tayaoba, tournerent leurs vûes sur les

Gualaches, que quelques-uns confondent avec les *Guanoas*. Il y a bien en effet quelqu'apparence que ces deux Peuples n'en ont d'abord fait qu'un seul; mais il est certain qu'au tems dont je parle, ils en faisoient deux, & que les Guanoas étoient plus éloignés au Sud que les Gualaches. Cuux-ci s'étendoient depuis le Canton de Tayaoba, auquel ils touchoient, & ils n'étoient bornés à l'Orient que par le Bresil. Au reste on ne sauroit guere douter que les uns & les autres ne fussent Guaranis d'origine. 1628.

Les Gualaches n'avoient aucune communication avec tous leurs Voisins, & ne s'étoient pas fort multipliés, ce qu'on attribuoit principalement aux guerres continuelles, qu'ils se faisoient entr'eux, & dont l'ivrognerie étoit la source ordinaire. L'usage du poison leur étoit aussi très familier; mais ils le déguisoient sous le nom d'enchantemens, dont leurs Jongleurs faisoient profession. Ils cultivoient peu la terre, ne vivoient presque que de la chasse, & leurs Villages n'étoient que de petits Hameaux assez proches les uns des autres. Ils s'étoient rendus redoutables à la plûpart des Nations voisines de leur Canton, & aucun Européen n'avoit encore osé se montrer chez eux; mais on en avoit vû quelques-uns aux Mines de fer que les Espagnols avoient ouvertes près de la petite Riviere de Pequiry, que j'ai dit avoir sa décharge dans le Parana.

La conversion de Tayaoba, qui leur avoit fait une cruelle guerre, leur donna

1628. une très grande idée de la Religion Chrétienne, & ils envoïerent coup-ſur-coup deux Députés au P. de Montoya pour l'inviter à venir chez eux. Ce Miſſionnaire étoit alors à l'Incarnation avec le Pere Diaz Taño, & ils crurent l'un & l'autre qu'il ne falloit pas laiſſer ralentir la bonne diſpoſition où paroiſſoit être cette Nation Ils partirent auſſi-tôt pour Villarica, afin de ſavoir ce qu'on y penſoit de ces Indiens, & de s'inſtruire de la route qu'il falloit prendre pour aller chez eux. On ne leur en fit pas dans cette Ville un portrait bien avantageux; mais des Indiens qu'ils y rencontrerent leur indiquerent deux chemins qui pouvoient les conduire dans la Gualachie, ce qui les engagea à ſe ſéparer. Le P. de Montoya ne mit que huit jours dans ſon voïage; le P. Diaz Taño emploïa plus de tems dans le ſien, y eut beaucoup à ſouffrir, & y courut beaucoup de riſques de la part de nombreuſes trouppes de Barbares errans & anthropophages qui couroient le Païs qu'il fut obligé de traverſer.

Ils invitent les Jéſuites à venir chez eux.

Réductions dans la Gualachie.

L'un & l'autre, en arrivant chez les Gualaches, trouverent que la peſte faiſoit parmi eux de grands ravages, & ils baptiſerent quelques Moribonds qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à y diſpoſer. Ils firent enſuite quelques courſes chacun de leur côté; puis s'étant rejoints, ils jetterent les fondemens d'une Réduction, qui avoit à-peine pris quelque forme, qu'un Cacique, nommé *Curita*, lequel avoit ſouvent donné de grandes inquiétudes aux Eſpagnols, y arriva, & donna au

P. de Montoya le choix, ou de le recevoir avec tous ceux qui voudroient le ſuivre dans cette Bourgade, qui avoit déja pris le titre de *la Conception*, ou de venir faire un pareil Etabliſſement chez lui. Le Pere lui dit de retourner dans ſa Bourgade, & qu'il auroit bientôt de ſes nouvelles. Il retourna enſuite à Villarica avec le P. Diaz Taño, tant pour s'y fournir de ce qui étoit néceſſaire pour ſa nouvelle Egliſe, que pour regler une autre affaire, qu'il n'avoit pas moins à cœur que celle-ci. 1628.

Le ſuccès qu'avoit eu déja ſa tentative ſur les Gualaches ſurprit beaucoup les Habitans de cette Ville, qui en avoient cru le deſſein chimérique. On ne pouvoit comprendre que deux Religieux ſans ſuite, n'euſſent reçu que des reſpects d'un Peuple féroce, ſur-tout de Curita, dont le nom ſeul avoit borné leurs découvertes de ce côté-là. Mais on fut bien plus étonné encore, quand on ſut ce qui rappelloit les Miſſionnaires à Villarica. C'étoit une Entrepriſe qu'ils méditoient depuis longtems, & que la facilité qu'ils trouvoient à réduire les Gualaches, les avoit déterminés à ne pas différer davantage, perſuadés qu'elle influeroit beaucoup dans la converſion de toute cette Nation.

Ce qui ſe paſſe entre le P. de Montoya & un célebre Cacique.

Nous avons déja parlé de Guiravera, un des plus accrédités Caciques du Guayra, mais en même-tems le plus oppoſé de tous au Chriſtianiſme. Sa cruauté lui avoit fait donner par les Eſpagnols le ſurnom d'*Exterminateur*; ſon mets le plus délicieux & le plus ordinaire étoit la chair

1628. humaine; & tous les Magiciens de la Province le regardoient comme leur Maître. Le Pere Maceta aïant gagné à Jesus-Christ quelques-uns de ses Sujets, il avoit publié par-tout que le plus grand service qu'on pût lui rendre, étoit de tuer le Missionnaire, dont il vouloit, disoit-il, faire un festin; & comme tous trembloient devant lui, on peut juger à quels périls ce Religieux étoit continuellement exposé. Cependant Guiravera avoit un fond d'estime pour les Jésuites, & faisoit assez souvent l'éloge de leur vertu & de leur courage; mais comme il vouloit qu'on le traitât de grand Prêtre & de Chef du Guayra, & qu'il se faisoit rendre des honneurs presque divins, il s'opposoit, autant qu'il le pouvoit, au progrès d'une Religion qui ne manqueroit pas, si elle devenoit la dominante dans cette Province, de le dégrader de ce haut rang, où il vouloit se maintenir.

Il avoit cependant une grande envie de voir le Pere de Montoya, qu'il jugeoit devoir être un Homme extraordinaire, parceque les Indiens publioient que l'ame d'un certain *Quarutici* étoit passée dans le corps de ce Missionnaire; & un jour qu'on l'avertit qu'il étoit à S. Paul, il lui envoïa dire qu'il vouloit lui rendre visite; mais qu'auparavant il étoit bien aise de savoir comment il le recevroit. Il n'attendit pourtant pas la réponse; & lorsqu'on y pensoit le moins, il entra dans la Bourgade, en criant d'une voix de tonnerre qu'il étoit le grand Cacique Guiravera, & qu'il avoit

bien voulu déroger à sa dignité, pour faire à deux Etrangers l'honneur de les visiter le premier. Le Pere de Montoya crut qu'il falloit abbattre l'orgueil de ce Barbare, & lui faire comprendre qu'encore qu'il fût bien escorté, il ne le craignoit pas. 1628.

Il étoit assis dans la Place publique avec le P. Maceta : ils ne se leverent point lorsque le Cacique parut ; & le Pere Maceta se contenta de lui montrer un banc, sur lequel il lui fit signe de s'asseoir. Guiravera fut d'abord un peu déconcerté, & prenant ensuite son parti, il appella quelques-uns des siens, auxquels il ordonna d'étendre leurs habits sur le banc. Dès qu'il fut assis, il salua les Peres, qui lui rendirent le salut, puis se levant sans proferer une seule parole, il se promena dans la Bourgade. Le Pere de Montoya ne jugea pas à propos de l'accompagner ; mais il fit tuer deux Bœufs, dont on remplit deux grandes chaudieres, & quand les viandes furent cuites, il envoïa inviter le Cacique & toute sa Trouppe au festin qu'il leur avoit fait préparer. Ils vinrent & mangerent de très bon appétit ; mais sur la fin du repas, le Pere s'étant apperçu que le Cacique entroit en quelque soupçon qu'on vouloit l'arrêter, lui parla en ces termes :

» Ne crains point, Guiravera, tu vois » des Hommes dont le plus ardent desir » est de mourir pour le Dieu qui les a en- » voïés en ce Païs, afin de lui procurer » des Adorateurs. Nous n'ignorons pas les » mouvemens que tu t'es donnés pour » nous avoir en ta puissance & te rassasier

1628. » de notre chair. Cependant tu vois avec
» quelle confiance nous restons sans armes
» & sans aucune défense, au milieu de
» tes Soldats armés & toujours prêts à
» exécuter tes ordres ; c'est que nous som-
» mes sous la protection du Tout-puissant,
» & que nous ne craignons point la mort.
» Nous ne sommes venus ici que pour y
» exercer notre ministere, & procurer un
» bonheur éternel à ceux qui rendront au
» seul vrai Dieu le culte que tous les Hom-
» mes lui doivent comme à leur Créateur.
» Il est assez puissant pour nous garantir
» des fureurs d'un Monde entier ; mais
» nous regarderions comme une faveur in-
» signe, & nous nous tiendrions hono-
» rés, qu'il permît que nous fussions sa-
» crifiés en travaillant pour sa gloire :
» c'est ce que tu n'es pas encore capable
» de comprendre. Tu passes dans ce Païs
» pour un grand Homme, tu te laisses
» aveugler jusqu'à te croire un Dieu :
» désabuse-toi, tu n'es qu'un Homme
» mortel non plus que moi ; car je me ris
» de l'oracle des Démons qui ont publié
» que j'étois une Divinité. Nous sommes
» tous sortis du néant, & bientôt nos
» corps ne seront plus que poussiere. Tu
» n'es pas le premier, qui ait voulu se
» faire regarder comme un Dieu. Que
» sont-ils aujourd'hui ? Mais nos ames
» sont immortelles & retourneront à Dieu,
» qui les a créées à son image, & qui
» précipitera dans un abîme de malheurs
» éternels celles qu'il trouvera défigurées,
» comme la tienne, par une vie crimi-

» nelle. Quelle eſt ta folie de te vanter » d'être l'Auteur de cet Univers ? En con- » nois-tu toute l'étendue ? Ne ſais-tu » pas que rien de ce qui t'environne n'eſt » point l'ouvrage de tes mains ? Le Dieu » que je t'annonce eſt la ſainteté même ; » & de combien de crimes ne t'es-tu pas » ſouillé ? Il eſt la juſtice & la bonté par » eſſence ; combien de cruautés, combien » d'injuſtices, n'as-tu pas exercées ? Mais » prends-y bien garde, il eſt jaloux de ſa » gloire, que tu as voulu uſurper, & tu » ne peux éviter de tomber tôt ou tard » entre ſes mains. Au reſte il eſt auſſi mi- » ſéricordieux que juſte, & toujours diſ- » poſé à faire éprouver les effets de ſa » clémence à ceux qui l'ont le plus ou- » tragé, lorſqu'avec un repentir ſincere » ils ſe jettent comme des Enfans entre » ſes bras. Tu profiteras de mon avis ſi » tu es ſage, & tu ne t'expoſeras pas à » être pendant toute une éternité le triſte » & le malheureux objet de ſon juſte » courroux. 1628.

Le Barbare parut peu touché de ce diſcours, & répondit froidement qu'il y penſeroit. Mais pluſieurs des Indiens de ſa ſuite dirent en particulier au Miſſionnaire, que s'il vouloit leur envoïer un de ſes Religieux, ils ſe livreroient à ſa conduite. Le Pere leur donna de bonnes eſpérances ; & comme il ne vouloit rien négliger pour gagner le Cacique, il lui fit rendre à ſon départ d'aſſez grands honneurs. Guiravera y fut d'autant plus ſenſible, qu'il s'y étoit moins attendu. Le Serviteur de Dieu ſe

1628. disposoit même à lui aller rendre sa visite, lorsqu'il fut averti qu'un assez gros corps de Mamelus avoit passé le Tabaxiva, assez près de S. François Xavier, & sembloit menacer d'une irruption toutes les Réductions du Guayra.

Premiere irruption des Mamelus dans le Guayra.

Le mal étoit encore plus grand qu'on ne le disoit. Les Mamelus étoient tombés sur la Réduction de l'Incarnation ; la fraïeur s'étoit emparée des Habitans ; presque tous les Prosélytes s'étoient sauvés ; un grand nombre de Néophytes qui travailloient à la campagne avoient été enlevés, & il n'y avoit guere d'apparence de pouvoir garantir cette Bourgade d'une entiere destruction. Le Pere de Montoya, qui y accourut, rassura un peu les esprits consternés. Il conseilla aux Chrétiens de prendre les armes, pour obliger les Ennemis à leur rendre leurs Freres ; mais il jugea à propos que les Peres de Mendoze & Domenecchi, leurs Pasteurs, allassent auparavant, avec quelques-uns des Principaux, parler aux Chefs de ces Brigands.

Belle action de deux Missionnaires.

Ils y allerent, & dès qu'ils parurent à la vûe du Camp, on fit sur eux une décharge de fleches & de fusils, dont un des Néophytes qui les accompagnoient, tomba mort aux piés du Pere de Mendoze ; ce Pere fut lui-même blessé, mais assez légerement. Aussi sa blessure ne l'empêcha point d'avancer avec son Compagnon. Leur courage étonna les Mamelus ; quelques-uns se mirent en devoir de les arrêter, mais ils pénétrerent jusqu'au Commandant de la Troupe. Ils lui dirent en l'abordant, qu'ils

lui conseilloient de se retirer, s'il ne vouloit point avoir incessamment sur les bras tous les Indiens des Réductions : ils lui redemanderent les Prisonniers qu'il avoit faits ; & quoiqu'il eût refusé de les rendre, ils allerent les chercher, les délierent & les emmenerent, sans que personne s'y opposât, toute cette Armée paroissant comme interdite à la vûe d'une telle résolution. 1628.

Un succès si peu esperé encouragea le Pere de Montoya à aller trouver à son tour les Mamelus : il les menaça de la colere du Ciel & du Roi Catholique, leur Souverain (1) ; mais il parloit à des Hommes qui ne craignoient ni l'une ni l'autre Puissance. Pour toute réponse, l'ordre fut donné d'attaquer la Réduction. Ce n'étoit pourtant qu'une bravade ; car on apprit bientôt que l'Armée avoit pris un autre chemin, & que le Commandant faisoit répandre le bruit qu'il n'en vouloit qu'aux Infideles. Le Pere de Montoya ne crut pas devoir trop compter sur ce qu'on disoit ; mais comme cela faisoit impression sur les Néophytes & les rassuroit beaucoup, il fit semblant de le croire. L'on fut en effet quelque tems sans entendre parler des Mamelus, & l'on profita de ce calme.

Les Mamelus se retirent.

Nous avons vû que six mois auparavant ce même Missionnaire & le Pere Diaz Taño avoient inutilement essaïé de pénétrer chez les Indiens Couronnés. Le Pere de Montoya fut averti que depuis la retraite des Mamelus, ces mêmes Indiens avoient de-

Nouvelles Réductions.

(1) Le Roi d'Espagne étoit alors Roi de Portugal, & par conséquent Souverain du Bresil.

1628. mandé un Jésuite au Pere de Mendoze ; il se transporta chez eux avec ce Pere, & ils trouverent les choses dans la meilleure situation qu'ils pussent espérer. Rien ne les empêcha d'y former une Réduction, sous le titre de *Saint Michel*. De-là le Supérieur envoïa le Pere de Mendoze aux Ibianguis, que ce Missionnaire trouva fuïant de toutes parts devant les Mamelus. Il en rassembla cent Familles, qu'il conduisit à Saint Michel, dont le Pere Juste Vansurk Mansilla étoit chargé, & peu de tems après le Pere de Montoya alla lui-même fonder, dix ou douze lieues plus loin, la Réduction de *Saint Antoine*, dont il confia la conduite au Pere Pierre Mola. Le Pere Diaz Taño avoit aussi reçu une députation de plusieurs Caciques, Vassaux de Guiravera, qui lui demandoient avec instance un pareil Etablissement pour eux. Il les assembla sur une éminence, que les Gens du Païs appelloient *le Cimetiere de Pay Zumo*, parceque, suivant l'ancienne tradition dont j'ai parlé, Saint Thomas y avoit enterré un grand nombre de Chrétiens ; & ce fut sans doute ce qui l'engagea à mettre cette nouvelle Réduction sous la protection du saint Apôtre. Elle fut d'abord composée de huit cents familles.

1629. Etat des Eglises du Paraguay.

Vers le commencement de l'année suivante, le Pere François Vasquez Truxillo arriva au Paraguay, pour y remplacer le Pere Mastrilli, lequel étoit retourné depuis peu au Pérou. Il trouva vingt & une Réductions dans le Guayra, sur le Parana & dans la Province d'Uruguay ; mais la plûpart encore naissantes, & quelques-unes

même ſeulement ébauchées. Dans le plus grand nombre, les Chrétiens étoient encore novices dans la Foi; & celui des Proſélytes ſurpaſſoit de beaucoup celui des Néophytes. Tous avoient bien renoncé aux vices les plus groſſiers; mais la force de l'éducation & de l'habitude, jointe à la légereté naturelle de ces Peuples, les faiſoient encore donner de tems en tems dans des écarts qui tenoient les Miſſionnaires en de continuelles allarmes. Enfin, quoiqu'il n'y eût aucune de ces Colonies Chrétiennes qui ne fournît dès-lors des exemples aſſez fréquens des plus héroïques vertus, elles n'avoient pas encore, à l'exception de quelques-unes des plus anciennes, une conſiſtence qui pût calmer les inquiétudes de ceux qui les gouvernoient. Il ne tint même à rien qu'à l'arrivée du nouveau Provincial une des Réductions, ſur laquelle on croïoit pouvoir plus ſûrement compter, ne ſe trouvât ſans Habitans. C'eſt celle de Sainte Marie Majeure.

1629.

La Réduction de Sainte Marie Majeure en danger d'être abandonnée.

Les Peres Claude Ruier & Vincent Badia, qui en étoient chargés, furent avertis que quantité de Proſélytes arrivés depuis peu, y avoient amené leurs Concubines, qu'on croïoit leurs Femmes légitimes, & vivoient avec elles, comme ſi elles l'euſſent été. Ces Peres, après s'être aſſurés de la vérité du fait, les appellerent, & leur déclarerent que s'ils vouloient reſter avec les Chrétiens, il falloit ſur le champ ſe ſéparer de ces Femmes. Le plus grand nombre obéit; les autres prirent le parti de ſe retirer dans un Bois voiſin, s'y logerent, & défri-

1629.

cherent un assez grand espace de terre. Les Missionnaires ne désespérerent pas de les regagner, & leur envoïerent des Prosélytes pour les engager à revenir. Mais ils n'avoient pas fait un bon choix pour cette Commission. Leurs Envoïés, à qui les Transfuges exagererent l'avantage qu'ils trouvoient à vivre dans une pleine liberté de suivre tous les penchans de leur cœur, succomberent à la tentation d'en jouir aussi, & s'engagerent même à persuader à tous les autres Prosélytes de suivre leur exemple.

Stratagême des Missionnaires pour remedier au mal.

Ils n'y réussirent que trop; & les Néophytes mêmes paroissoient déja ébranlés. A la vûe d'un danger si pressant, les deux Peres coururent à l'Habitation des Déserteurs : y arriverent dans le tems où ils se doutoient que les Hommes seroient absens, occupés, les uns à la chasse, & les autres à couper du bois dans la Forêt, ou aux travaux de la Campagne; & ils n'y trouverent en effet que des Femmes & des Enfans. Ils s'étoient fait accompagner d'un grand nombre de Chrétiens choisis, auxquels ils ordonnerent sur le champ de mettre le feu à toutes les Cabanes; puis se retirerent, emmenant avec eux tout ce monde. Sur le soir les Hommes voulant retourner chez eux, furent très surpris de voir une épaisse fumée qui couvroit leur habitation, & bien plus encore, lorsque s'en étant approchés, ils n'y trouverent plus que des cendres & des tisons fumans. Ils se douterent bien de ce qui étoit arrivé; & leur tendresse pour leurs Enfans & pour les Meres, les fit retourner à Sainte Marie Majeure. Ils y furent reçus

avec bonté ; on ne leur fit que des reproches d'amitié ; on rejetta la faute sur l'Esprit tentateur, ennemi du salut des Hommes, & on les avertit de se comporter mieux à l'avenir. Cette conduite les charma, ils promirent de réparer leur faute, & ils tinrent parole. 1629.

Conversions inespérées.

On apprit en même tems que tous ceux, qui avoient été séduits par Niezu, donnoient de grandes marques de repentir ; & le Pere Romero, au premier avis qu'il en eut, crut devoir les prévenir. Il partit avec le Pere Alfaro pour les aller chercher : ils trouverent en effet des Hommes pénétrés de la plus vive douleur, & disposés à faire tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Ils les exhorterent à se jetter avec confiance entre les bras d'un Dieu, qui se plaît bien plus à pardonner qu'à punir : ils les assurerent que de leur côté ils avoient bien moins de ressentiment de la maniere dont on avoit traité leurs Freres, qu'ils n'envioient leur sort. Ils firent planter une Croix, autour de laquelle ils les assemblerent tous, & que tous adorerent les larmes aux yeux ; & ils ajoûterent qu'il ne tiendroit pas à eux que toutes choses ne fussent bientôt rétablies dans l'état où elles avoient été avant les troubles.

Le Provincial, averti de ce qui venoit de se passer, se transporta sur les lieux ; & les Indiens, sur la nouvelle de son approche, se préparerent à lui faire une réception, qui le convainquît de la sincerité de leur repentir. Ils allerent au-devant de lui, aïant leurs Caciques à leur tête ; & du plus

1629. loin qu'ils l'apperçurent, ils se prosternerent, & resterent en cette posture jusqu'à ce qu'il fût à portée de les entendre. Alors ils se leverent, & le Cacique Guarabai lui parla en ces termes. » Illustre Chef de ces » Hommes respectables que nous n'osons » plus appeller nos Peres, voici nos armes » que nous mettons à tes piés, disposés à » exécuter tous les ordres que tu vou» dras bien nous donner. La seule grace » nous te demandons, est que tu ne punisses » pas nos forfaits, en refusant de nous » donner des Pasteurs. Tu vois le besoin, » que nous en avons, & je te fais en mon » particulier cette priere avec d'autant plus » de confiance, que je n'ai pas eu la moin» dre part à tout ce qui est arrivé. Je ne suis » pas même ici le seul qui n'ait point à se » reprocher le sang qui a été versé, & » j'espere de ta bonté, qu'en faveur des In» nocens, tu voudras bien pardonner aux » Coupables, que tu vois pénétrés du re» pentir le plus vif.

En achevant ces mots il se prosterna de nouveau; tous se prosternerent aussi fondant en larmes. Les Femmes & les Enfans, dont les soupirs & les sanglots étouffoient la voix, éclaterent enfin, & jetterent des cris lamentables; en demandant grace pour leurs Maris & pour leurs Peres. Enfin, le Provincial, attendri lui-même jusqu'aux larmes, embrassa les Chefs, leur dit qu'il ne pouvoit attribuer un si heureux changement qu'à l'intercession des Martyrs, & leur rappella que le cœur du Pere Gonzalez, qui les avoit tant aimés, leur avoit assuré qu'il

ne les abandonneroit pas ; qu'il venoit dégager ſa parole, & qu'il ne doutoit point que pluſieurs d'entr'eux n'euſſent plutôt été ſéduits & entraînés dans la Conſpiration, que portés de leur mouvement propre à y entrer. Cette réponſe fit redoubler les ſanglots, & tous ſe retirerent ſans pouvoir proferer une parole. 1629.

Deux Réductions dans le Caro.

Le jour ſuivant, le Pere Truxillo dit de grand matin la Meſſe à l'endroit même, où le Pere Gonzalez avoit conſommé ſon ſacrifice. Il baptiſa enſuite trente-cinq petits Enfans, qui furent tenus ſur les Fonts par le brave Neanguire. Puis de concert avec ce Cacique, il donna la liberté à tous les Priſonniers, qui avoient été faits pendant la guerre : il fit des préſens à tous les Chefs ; il déclara, au nom du Roi, Guarabai Corrégidor de la Réduction, qui fut fondée ſur les ruines de l'ancienne, & promit d'y envoïer inceſſamment un Paſteur. Il fit venir, en effet, le Pere Orighi pour prendre ſoin de cette nouvelle Egliſe, qui fut dédiée ſous le nom des trois Martys du Japon, canoniſés depuis peu par le Pape Urbain VIII ; & dans le même tems le Pere de Boroaa en fonda une nouvelle à l'embouchure du Tabati dans l'Uruguay. Il en fut principalement redevable à deux Caciques, dont l'un, que la Grace du Sacrement avoit rempli de l'eſprit apoſtolique, ne ceſſoit de parcourir tout ce Canton avec ſa femme, baptiſée auſſi depuis très peu de tems, pour gagner des Ames à Jeſus-Chriſt.

L'année ſuivante les Peres de Montoya

1630. Conversion de Guiravera.

& Maceta firent un pareil Etabliſſement ſur les Terres de Guiravera, qui ne s'y oppoſa point; mais qui bientôt après, voïant que ceux qui l'avoient le plus encenſé ſe rendoient en foule à la nouvelle Réduction, entra en fureur. On avertit le Pere Maceta, qui y étoit reſté ſeul, que ſa vie n'étoit pas en ſûreté; mais ſon zele n'en devint que plus vif, & après avoir plus d'une fois réprimé par ſa fermeté les ſaillies du Cacique, il vint à bout de le gagner lui-même à Jeſus-Chriſt, & d'en faire un Proſélyte. Il l'éprouva long-tems avant que de le recevoir au nombre des Chrétiens; & Guiravera aïant ſoutenu toutes ces épreuves d'une maniere, qui ne laiſſoit aucun doute ſur la ſincérité de ſa converſion, il le baptiſa & lui donna le nom de Paul.

Les Mamelus ſe diſpoſent à attaquer les Réductions.

Quelque tems auparavant Dom Louis de Ceſpedes (1), étant parti d'Eſpagne pour prendre poſſeſſion du Gouvernement du Paraguay, relâcha dans un Port du Breſil, d'où il prit ſa route par terre pour ſe rendre à l'Aſſomption. Cela étoit expreſſément défendu depuis quelque tems, ſous de rigoureuſes peines, même aux Gouverneurs; & le motif de cette défenſe étoit la crainte que les Eſpagnols ne commiſſent dans ce paſſage quelques déſordres, qui ſcandaliſaſſent les Néophytes; mais Dom Louis de Ceſpedes prétendit avoir une permiſſion par-

(1) Je ne trouve rien, qui m'autoriſe à aſſurer que ce Gouverneur ſoit le même, qui avoit été Gouverneur de Rio de la Plata, & dont j'ai parlé ci-devant.

ticuliere,

ticuliere, pour prendre ce chemin. Il est certain d'ailleurs que les Gouverneurs ont le droit de visiter les Réductions situées dans l'étendue de leur Gouvernement ; mais quand ils font cette visite, ils ont une grande attention à choisir ceux qu'ils y menent à leur suite. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Gouverneur se trouva à Saint Paul de Piratiningue dans le tems que neuf cents Mamelus & deux mille Indiens se disposoient à entrer dans le Guayra, sous la conduite d'Antoine Rasposo, un de leurs plus fameux Commandans. Il continua ensuite quelque tems à marcher par terre, puis il s'embarqua sur une Riviere, qui le conduisit à Lorette, où il séjourna, & où le P. de Montoya lui fit rendre de grands honneurs. 1630.

Conduite du Gouverneur en cette occasion.

Il n'y répondit que par des paroles fort dures, que le Missionnaire écouta avec beaucoup de modestie, & sans y rien répliquer. Dom Louis ne put néanmoins s'empêcher d'admirer l'ordre, qui regnoit dans cette Bourgade ; mais comme on y eut appris, tandis qu'il y étoit, que les Mamelus étoient en marche, le Pere de Montoya l'aïant supplié du lui donner du secours, parcequ'il ne doutoit point que l'Ennemi ne tournât de ce côté-là, il lui dit qu'il ne pouvoit lui en donner aucun ; & il est certain qu'on lui fit dans la suite au Conseil roïal des Indes un crime de ce refus. L'événement justifia bientôt la crainte du Pere de Montoya ; le Pere Mola, qui étoit à Saint-Antoine, eut d'abord quelques raisons de croire qu'il seroit attaqué le premier, & voici sur quoi elles étoient fondées.

1630. Un Cacique, nommé *Tataurana*, qui avoit été fait Prisonnier par Simon Alvaro, autre Chef de ces Brigands, s'étoit sauvé & réfugié à Saint-Antoine. Alvaro l'avoit redemandé au Pere Mola, qui avoit répondu que cette Homme étoit né libre, qu'il étoit sous la protection du Roi, & qu'il ne pouvoit, ni en honneur, ni avec justice, le lui livrer. Alvaro communiqua cette réponse à Rasposo, son Général, lequel se mit aussitôt en campagne, & tourna vers Saint-Antoine. Le Pere Mola qui s'y attendoit, & qui ne voïoit aucune apparence de pouvoir conjurer la tempête, voulut du moins mettre en sûreté le salut des Enfans, qui n'étoient point encore baptisés : il y emploïa sept heures entieres, & il lui fallut soutenir la main, qu'il ne pouvoit plus lever.

La Réduction de S. Antoine est détruite

Les Mamelus parurent le lendemain, entrerent sans résistance dans la Bourgade, firent main-basse sur tous ceux qui voulurent se mettre en devoir de s'opposer à leurs violences, égorgerent jusqu'au pied de l'Autel ceux qui étoient venus y chercher un asyle, mirent aux fers les Chefs, pillerent l'Eglise ; & quelques-uns étant entrés dans la Maison du Missionnaire, où ils comptoient de faire un grand butin, & n'y aïant trouvé qu'une soutanne usée & quelques méchantes chemises, les montrerent aux Indiens, en leur disant qu'ils étoient bien foux de se donner pour Maîtres, des Etrangers, qui ne venoient dans leur Païs, que parcequ'ils n'avoient pas de quoi vivre dans le leur ; qu'ils seroient

bien plus heureux au Bresil, où ils ne manqueroient de rien, & ne seroient pas obligés de nourrir leurs Pasteurs. 1630.

C'étoit s'y prendre bien tard, pour faire de telles promesses à des gens qu'on venoit de chaînes après avoir massacré à leurs yeux leurs Parens & leurs Concitoïens. Aussi comprirent-ils d'abord qu'ils n'avoient persuadé personne, & ils continuerent leurs violences. Envain le Pere Mola se jetta aux pieds du Commandant, lui répresenta l'innocence & la simplicité de ces pauvres Indiens, le conjura par tout ce qu'il y a de plus sacré, de mettre des bornes aux fureurs de ses Soldats, & le menaça de la colere du Ciel. Il avoit plusieurs fois désarmé par ses prieres & par ses larmes des Anthropophages, il éprouva que des Chrétiens, qui ont une fois foulé aux pieds toutes les Loix divines & humaines, ont le cœur plus dur que les Infideles & les Barbares. Comme il leur disoit, qu'après tant de cruautés & de profanations, il n'y avoit presque point de salut à esperer pour eux, ils lui répondirent qu'il suffisoit d'être baptisé pour entrer dans le Ciel, & qu'ils y entreroient malgré Dieu même.

Dangers que court le Missionnaire de la part des Indiens.

Après leur départ, quelques Prisonniers trouverent moïen de se sauver, & vinrent rejoindre le Pere Mola, aussi-bien que ceux qui avoient eu le tems de se mettre à couvert dans les Bois. Ils le trouverent au milieu des ruines de la Bourgade, plongé dans la plus profonde tristesse, & il leur persuada de le suivre à l'Incarnation. Mais peu s'en fallut qu'après avoir été épargné par

1630. les Mamelus, il ne pérît par les mains de ceux pour qui il s'étoit exposé à la fureur de ces Brigands. Plusieurs se mirent dans la tête qu'il pouvoit bien s'être entendu avec eux : ils communiquerent leurs soupçons à d'autres, & tous furent sur le point de se porter contre lui aux dernieres violences. Sa douceur, le peu de vraisemblance, qu'il leur fit toucher au doigt, qu'il y avoit dans ce qu'ils imaginoient, & la fidelité de ceux qui n'avoient point donné dans ce travers, le tirerent de ce danger ; mais il ne l'évita que pour tomber daus un autre beaucoup plus grand. Une troupe nombreuse d'Indiens Idolâtres, qui ne savoient point le malheur arrivé à Saint-Antoine, y étant venus le lendemain de son départ, & n'y trouvant que des Cadavres & des ruines, ne douterent point que ce désastre ne fût son ouvrage, coururent sur ses traces pour l'immoler à leur indignation, & ne le manquerent que de quelques heures.

Trois autres Réductions ruinées.

Il auroit eu moins de chemin à faire pour gagner Saint-Michel ; mais il se doutoit bien que cette Réduction ne tarderoit pas à éprouver le même sort que la sienne. En effet, au premier avis qu'on y eut de son malheur, les Peres de Mendoze & Mansilla, qui en avoient la direction, conseillerent à leurs Néophytes de se retirer à l'Incarnation, que les Mamelus, disoient-ils, n'oseroient attaquer, s'ils apprenoient qu'on y eût réuni tant de gens, qui seroient sur leur gardes. Plusieurs prirent ce parti ; & le Pere Mansilla, pour ne point leur laisser le loisir de changer de résolution, les

y conduiſit ſur le champ. Il revint enſuite à Saint-Michel, où n'aïant pu engager ceux qui y étoient reſtés, à ſuivre leurs Freres, il leur perſuada de ſe mettre en ſûreté dans les Bois. Pour lui & ſon Collégue, ils demeurerent ſeuls avec deux jeunes Chrétiens, pour voir ce qui arriveroit. Ils y étoient cependant d'autant plus en danger de la part des Néophytes mêmes, que les ſoupçons formés contre le Pere Mola avoient déja gagné pluſieurs Réductions, & il n'eſt preſque point douteux qu'ils n'euſſent été inſpirés par les Mamelus, qui ſe ſervirent plus d'une fois de ce moïen pour rendre les Jéſuites ſuſpects & odieux aux Indiens. 1630.

Quoi qu'il en ſoit, on envoïa de l'Incarnation à Saint-Michel une eſcorte pour en tirer ceux, qu'on y trouveroit encore; mais elle fut rencontrée par un Corps conſidérable de Mamelus, qui la mirent toute entiere à la chaîne, & ſe rendirent enſuite à Saint-Michel, qu'ils acheverent de ruiner de fond en comble. Le Pere de Mendoſe y fut même bleſſé d'un coup de fleche. Alors l'allarme fut générale dans tout le Guayra: mais comme la Réduction de Jeſus-Maria, où Guiravera étoit toujours reſté depuis ſon Baptême, étoit fort peuplée, on ſe flatta que l'Ennemi n'oſeroit l'attaquer, & on s'y réfugia de toutes parts, comme dans un lieu ſûr. On en avoit mal jugé, faute de ſavoir qu'il y avoit un ſecond Corps de ces Brigands en campagne. Emmanuel Morato, qui le commandoit, s'en approcha ſi ſecretement, qu'on n'y eut aucun avis de ſa marche. On y porta mê-

1630. me la confiance ſi loin, que lorſqu'il parut, on lui envoïa demander s'il venoit comme Ami, ou comme Ennemi.

Pour toute réponſe, il mit à la chaîne ceux qui lui firent cette demande. Le Pere Maceta, qui avoit ſoin de cette Bourgade, crut que le Commandant reſpecteroit au moins ſon caractere, il l'alla trouver revêtu de ſes habits ſacerdotaux, & faiſant porter devant lui un Crucifix; mais cet appareil de Religion, qui n'étoit peut-être pas trop à ſa place, ne lui attira que des injures. Le Cacique Curita, qui l'accompagnoit, n'en fut pas quitte à ſi bon marché, & pour avoir témoigné à Morato, combien il étoit ſcandaliſé de la maniere dont les Chrétiens traitoient un Prêtre, un Mamelu lui tira un coup de fuſil, qui le renverſa mort aux pieds du Miſſionnaire. Celui-ci, qui avoit remarqué le Soldat de qui étoit parti le coup, lui en fit de ſanglants reproches; mais ce Furieux courut ſur lui l'épée nue à la main. Le ſaint Homme alla au-devant lui d'un pas ferme, & quelques-uns ont dit que le Mamelu voulut le percer, & le manqua. D'autres ont aſſuré qu'effraïé de ſon intrépidité, il remit l'épée dans ſon foureau, & ſe retira.

Filles Chrétiennes Martyres de la chaſteté.

Enfin l'Ennemi entra ſans obſtacle dans la Bourgade, & la mit bientôt dans le même état, où ſe trouvoient déja celles de Saint-Antoine & de Saint-Michel. Quelques-uns voulurent faire violence à des Filles Chrétiennes, qui aimerent mieux ſe laiſſer égorger, que de conſentir à leur brutale paſſion. Tout ce qui n'avoit pas pris la

fuite de bonne heure fut tué ou enchaîné, & Guiravera fut du nombre des Captifs avec sa Femme. Le Pere de Espinosa étoit parti de la Réduction des Archanges avec un grand nombre de Néophytes, pour venir aux secours de ceux-ci; mais il arriva trop tard, & fut blessé à la tête, d'une chûte qu'il fit en chemin. Le Pere Diaz Taño, qui accourut aussi de Saint-Thomas avec trois cents Hommes, ne put faire autre chose, que suivre les Mamelus qui se retiroient avec leurs Prisonniers, & de leur en enlever quelques-uns. Il les mena à l'Incarnation, où il fut résolu que les Peres Maceta & Mansilla suivroient l'Ennemi jusqu'au Bresil, pour y demander justice au Capitaine général, des hostilités commises par des Sujets de son Gouvernement, dans un Païs soumis au Roi Catholique, son Souverain. 1630.

Les Peres Maceta & Mansilla au Bresil.

Ils partirent le jour même, & eurent bientôt joint les Mamelus. A la vûe de leurs chers Néophytes, que l'on emmenoit comme une chaîne de Galeriens, le Pere Maceta ne fut plus le maître de sa tendresse & de son zele: il courut les embrasser, sans pouvoir être arrêté, ni par les mousquets bandés contre lui, ni par les gourmades qu'on lui donnoit à chaque pas qu'il faisoit. Enfin élevant la voix, il supplia le Commandant de lui faire rendre ses chers Enfans, qu'il avoit engendrés en Jesus-Christ, ou de le mettre à la chaîne avec eux. On le traita d'insensé, & l'on continua de le repousser quand on le voïoit approcher de trop près. Cependant, un Officier consen-

1630. tit à lui remettre quelques-uns de ceux qui lui étoient échus en partage, moïennant une rançon que le Pere lui promit.

Animé par ce commencement de ſuccès, il tourna d'un autre côté, & ſe mettant au cou une chaîne, qui traînoit une bande de Néophyes, il déclara qu'il ne la quitteroit point, qu'on ne lui eût accordé leur liberté. Guiravera & ſon Epouſe étoient de cette Troupe : le ſaint Homme, que ce Cacique avoit fort maltraité avant ſa converſion, lui dit en baiſant ſa chaîne, qu'il étoit ravi de trouver cette occaſion de lui montrer qu'il n'en conſervoit aucun reſſentiment, & l'aſſura qu'il riſqueroit tout pour le délivrer. Tant d'objets ſi capables de toucher les cœurs les plus durs, devoient amollir celui de l'Officier à qui ces Captifs appartenoient; mais ils ne firent d'abord que l'irriter, & le Miſſionnaire ſe vit plus d'une fois porter le piſtolet à la gorge pour l'obliger à ſe retirer. A la fin ſa conſtance triompha de la dureté de ce Capitaine, qui lui remit Guiravera, ſa Femme & ſix autres Priſonniers, que le Pere envoïa ſur le champ à l'Incarnation, avec une eſcorte.

Il alla enſuite rejoindre le Pere Manſilla; & tous deux, accompagnés ſeulement de trois Indiens, continuerent à ſuivre les Priſonniers d'un peu loin, ne vivant que des fruits ſauvages qu'ils trouvoient dans les Bois, & ne s'arrêtant que pour recueillir quelques Néophytes, que leurs Conducteurs abandonnoient, parcequ'ils ne pouvoient plus les traîner : c'étoit des Femmes malades, que leurs Maris n'avoient pas la per-

mission d'assister, & des Vieillards qui reclamoient envain le service de leurs Enfans & les droits de la Nature. Tous étoient plus morts que vifs, & demeuroient ainsi exposés à être dévorés par les Tigres, & peut-être que plusieurs le furent pour s'être traînés dans les Bois, afin d'y chercher de quoi vivre. Les deux Missionnaires baptiserent ceux qui étoient encore Catéchumenes, confesserent les Chrétiens, les consolerent tous en leur faisant envisager les biens célestes, dont leur patience alloit être récompensée. 1630.

Ils ne peuvent rien obtenir.

Ils arriverent enfin à Saint-Paul de Piratiningue, où les Jésuites avoient encore leur Collége, & où il ne fut pas possible de les engager à prendre quelques jours de repos, après de si excessives fatigues, & dans l'épuisement où ils se trouvoient; car, comme ils désespererent d'abord de rien obtenir de ceux qui commandoient dans cette Ville, & qui n'y avoient guere qu'une ombre d'autorité, ils se presserent de se rendre à Rio Janeyro. Dès qu'ils y furent arrivés, ils présenterent deux Requêtes au Conseil souverain, pour demander la liberté de leurs Néophytes, & une sauve-garde pour leurs Réductions; mais il leur fut répondu que le seul Capitaine général du Bresil pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient. Sur cette réponse ils passerent à la Baie de Tous-les-Saints, & le Provincial de leur Compagnie dans ce Roïaume, qu'ils avoient rencontré à Rio Janeyro, voulut les y accompagner.

Dom Diegue Louis Oliveyra, Gouver-

1630. neur & Capitaine général du Bresil, les reçut bien, trouva leurs demandes très justes, & nomma un Commissaire, qui eut ordre d'aller avec eux à Saint-Paul de Piratiningue, & de leur faire rendre une entiere & prompte justice sur tous les points de leurs Requêtes; mais comme il ne parloit point de lui donner main-forte pour se faire obéir, les Missionnaires comprirent que tout cela ne se faisoit que pour la forme. Dans le vrai, le Gouverneur étoit très bien intentionné; mais deux raisons l'empêchoient d'agir aussi efficacement qu'il auroit voulu: la premiere étoit que les Hollandois, déja Maîtres de la Côte de Fernambouc, menaçoient le Bresil d'une invasion entiere, & il avoit besoin de toutes ses forces contre un Ennemi si puissant. La seconde, que les quinze mille Captifs, que les Mamelus avoient emmenés du Guayra, étoient déja vendus dans les différens Ports du Bresil, & que plusieurs personnes en place en aïant acheté, il appréhendoit de mécontenter des Familles puissantes, en les obligeant de rendre la liberté à leurs Esclaves, & cela dans un tems où il avoit besoin de menager tout le Monde.

Quelle en fut la raison.

Ces raisons ne parurent pourtant pas, à bien des gens, suffisantes pour empêcher Oliveyra d'user de toute son autorité dans une occasion, où il s'agissoit de l'honneur de la Nation Portugaise, autant que de l'intérêt de la Religion; & bien des Gens attribuerent dans la suite les Conquêtes & les ravages des Hollandois au Bresil à la tolérance qu'on avoit eue pour les courses des

Générosité d'un Gentilhomme Portugais.

Mamelus, à l'avarice de ceux qui avoient profité du dépeuplement des Eglises du Paraguay, & à la dureté avec laquelle on avoit retenu dans l'esclavage tant de milliers de nouveaux Chrétiens, qui y ont péri de misere. Un Gentilhomme Portugais, nommé Jérôme Vega, conseilla au P. Maceta d'aller porter ses plaintes au Roi, & lui offrit généreusement de quoi faire le voïage; mais des avis certains, que reçut le Missionnaire, d'un nouvel armement des Mamelus pour le Guayra, l'obligerent lui & son Compagnon, de retourner dans leurs Eglises. Ils repasserent par Rio Janeyro, où on leur remit douze de leurs Néophytes, & de-là ils gagnerent Saint-Paul, où à leur arrivée on les retint dans une espece de prison.

1630.

Les nouveaux Chrétiens se préviennent contre les Missionnaires.

Le Commissaire du Capitaine général, qu'ils avoient laissé à la Baie de Tous-les-Saints, arriva peu de tems après eux à Saint-Paul, & commençoit à faire le devoir de sa Charge, lorsqu'un coup de fusil qu'on lui tira, & la déclaration formelle, que lui firent les Habitans de cette Ville, qu'ils se feroient plutôt débaptiser que de souffrir qu'il exécutât ses ordres, l'obligerent à se retirer au plus vîte : les deux Jésuites, que le Recteur du Collége avoit reclamés, lui furent renvoïés, dès que le Commissaire fut parti, & se mirent aussitôt en chemin pour retourner dans leurs Missions, où pour surcroît de douleur ils trouverent quantité de Néophytes plus persuadés que jamais qu'on ne les avoit réunis que pour les livrer à l'esclavage.

Guiravera leur rend justice.

On eut beau leur représenter qu'on ne

1630. pouvoit pas, avec la moindre vraiſemblance former contr'eux un ſoupçon de cette nature; leur rappeller les dépenſes & les efforts prodigieux qu'avoient faits leurs Paſteurs, les dangers auxquels ils s'étoient expoſés, & ce qu'ils avoient ſouffert en voulant les garantir de la fureur, ou les délivrer des mains des Portugais du Breſil; leur demander quel intérêt pouvoit les avoir portés à les trahir, & à les livrer à des Etrangers, dont ils n'avoient rien à eſperer; le déſeſpoir les mettoit hors d'état de rien écouter & de rien entendre. La plûpart étoient ſur le point de ſe révolter ouvertement, & de ſe porter même contre les Miſſionnaires aux plus grandes violences, lorſque Guiravera prit hautement leur défenſe, quoique dès-lors il parût chanceler dans ſa Religion, à laquelle on dit qu'il renonça tout-à-fait dans la ſuite. Il ne put entendre tout ce qu'on diſoit contre ces Religieux ſans crier à la calomnie; il alla de Bourgade en Bourgade publier les obligations qu'il avoit au Pere Maceta, qui s'étoit expoſé à tout pour le tirer des fers, ajoûtant qu'il n'avoit pas tenu à lui, ni a P. Manſilla, que tous les Captifs n'euſſent recouvré leur liberté.

Fin du ſeptieme Livre.

HISTOIRE DU PARAGUAY.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

CHANGEMENT prodigieux arrivé dans une Réduction. De quelle maniere on y remédie. Réduction parmi les Gualaches. Les Calchaquis attaquent le Tucuman, & ce qui en fut la cause. Désordres qu'ils y causerent. Caractere des Caaïguas. Efforts prodigieux du Pere Alvarez pour pénétrer chez eux. Il n'en peut gagner qu'un petit nombre. Nouvelles Réductions dans la Province d'Uruguay. Réduction rétablie. Deux autres détruites par les Mamelus. Conduite imprudente de quelques Espagnols. Le Gouverneur du Paraguay refuse de secourir les Réductions. Etat florissant de celles de l'Uruguay. La peste ravage cette Province. L'Evêque de l'Assomption visite les Réductions qui sont de son Diocèse. Réduction détruite par les Mamelus. Plusieurs Néophytes se mutinent. Toutes les Réductions de la Province du Guayra

ſont évacuées. Le Pere de Salazar inſulté par les Néophytes. Triſte ſituation des Miſſionnaires. Ferveur de pluſieurs Néophytes dans l'abandon de leurs Bourgades. Ils ſont pourſuivis par les Mamelus. Ils deſcendent le grand Sault du Parana. Une Femme ſauvée miraculeuſement du naufrage avec ſes Enfans. La famine & les maladies font périr pluſieurs Néophytes. Deux Réductions formées des débris de celles qu'on avoit évacuées. Les Villes de Ciudad Real & de Villarica détruites par les Mamelus. Miſſionnaires chez les Itatines. Suite de la guerre des Calchaquis : ils ſont battus ; on leur accorde la paix, & ils reprennent les armes. Tout le Tapé embraſſe le Chriſtianiſme. Difficulté au ſujet des Mariages, & ce qui fut décidé à Rome. Du Païs des Itatines. Caractere de ces Indiens. Boules des Itatines. Cette Nation ſe laiſſe prévenir contre les Jéſuites. Protection du Ciel ſur le Pere Ranconnier. Quatre Réductions parmi les Itatines. Des Payaguas ſe mettent ſous la conduite des Jéſuites, & ne perſeverent pas. Projet des Miſſionnaires, & ce qui le fait échouer. Les Mamelus ruinent une Réduction des Itatines par trahiſon. Le Pere Henard dans le Camp des Mamelus. Comment il y eſt reçu. Deux autres Réductions détruites. Les Mamelus perſuadent aux Itatines que ce ſont les Jéſuites qui les ont appellés. Les Réductions du Parana courent un grand riſque. Conduite violente du Gouverneur du Paraguay, Prétention de l'Evêque. L'un & l'autre s'appaiſent. Les Mamelus s'appro-

chent des Réductions du Parana. Suite des affaires des Itatines. Indiscrétion d'un Espagnol, & ses suites. Décret du Roi d'Espagne au sujet des Commandes. Sa Lettre au Viceroi du Pérou. Les Chiriguanes demandent des Jésuites. Générosité d'un Espagnol. On leur en envoie; mais trop tard. Le Pere de Espinosa massacré en trahison par des Barbares. Comment on apprend sa mort. Nouveaux brigandages des Mamelus. Coup de vigueur des Néophytes. Martyre du Pere de Mendoze. Les Néophytes vengent sa mort. Trait de douceur des Missionnaires, & ce qui en arrive. Les Chrétiens font la guerre avec succès. Persécution de la part des Espagnols, On veut envoïer des Prêtres séculiers aux Itatines, & pourquoi. Désertion & mortalité parmi ces Indiens. Irruption des Mamelus dans le Tapé. Belle action d'une Femme. Plusieurs Réductions détruites. Diligences du Provincial des Jésuites. On lui refuse du secours par-tout. Il écrit au Conseil roïal des Indes. Ses Lettres sont jettées à la Mer, retrouvées à deux cents lieues dans le Port de Lisbonne, & portées au Roi. Le Pere Diaz Taño est envoïé à Rome, & le Pere de Montoya à Madrid. Lettre de l'Evêque du Tucuman au Roi d'Espagne. Lettre de Dom Estevan Davila, au même. Les Peres de Montoya & Diaz Taño à Rio Janeyro, & ce qui s'y passe. 1630.

1630.

Changement prodigieux arrivé dans une Réduction.

QUELQUE tems avant ce que nous venons de rapporter à la fin du Livre précédent, il étoit arrivé dans le Guayra une chose, qui jetta d'abord les Missionnaires dans de grandes inquiétudes, mais dont le dénouement fut tout entier à l'avantage de la Religion. La Bourgade de l'Incarnation avoit d'abord été composée de cinq cents Familles, qui étoient passées presque subitement de la plus grande férocité à un caractere de douceur si admirable, qu'on avoit peine à se persuader que ce fussent les mêmes Hommes. Mais sur le bruit des premieres approches des Mamelus, on s'apperçut que par une métamorphose encore plus étonnante, la plûpart ne vouloient plus entendre parler de Dieu, ne paroissoient plus dans l'Eglise, cachoient leurs Enfans de peur qu'on ne les baptisât, & que du plus loin qu'ils appercevoient le Pere Dias Taño, leur Pasteur, pour qui ils avoient jusques-là témoigné la plus tendre & la plus sincere affection, ils se détournoient, & fuïoient même de toutes leurs forces.

Comme ce Missionnaire mettoit tout en œuvre pour découvrir la cause d'une révolution si étrange dans l'esprit & dans le cœur de ces Chrétiens, un Enfant qui le servoit à l'Autel, la lui apprit. Il lui dit que des Jongleurs, qui s'étoient introduits dans la Bourgade, en avoient séduit presque tous les Habitans par leurs prestiges; qu'ils avoient bâti deux Temples sur

1630.

deux Montagnes, qu'il lui marqua, y avoient transporté les corps de deux Magiciens célebres, morts depuis peu, & persuadé à une infinité de personnes, que de ces Cadavres il sortoit des oracles; qu'on leur rendoit les honneurs divins; qu'on leur avoit consacré des Prêtres & des Prêtresses, & que ses propres Catéchistes donnoient dans ce fanatisme. Il ajoûta que c'étoit une chose horrible à voir, que les contorsions que faisoient ces prétendus Prêtres, en invoquant ces nouveaux Dieux; que les Prêtresses paroissoient toujours comme des Furies, & que leur emploi étoit d'entretenir dans ces Temples un feu perpétuel; enfin, que pour empêcher ceux qui s'étoient engagés dans ces abominations, de se désabuser, on leur faisoit entendre qu'ils ne pouvoient, sans commettre un très grand crime, approcher de leurs Missionnaires, encore moins les toucher, & qu'on avoit marqué le Dimanche & les Fêtes, pour les jours d'Assemblée dans ces Temples, afin qu'alors personne ne se trouvât à l'Eglise.

De quelle maniere on y rémedie.

Sur ce rapport, le Pere Diaz Taño alla trouver le Pere de Montoya, qui étoit toujours Supérieur des Missions du Guayra, & lui rendit compte de ce qui se passoit dans son Eglise : ils en confererent avec d'autres Missionnaires, & il fut résolu que le Supérieur & le P. de Mendoze d'un côté, les Peres Diaz Taño & Domenecchi de l'autre, iroient dès la nuit suivante, avec un petit nombre de Néophytes, sur lesquels on pourroit compter, détruire les

1630. deux Temples; ce qui fut exécuté. On trouva dans l'un quantité de vœux suspendus au plancher, & un Hamach, où étoit un squelette enveloppé dans des robbes & paré de plumes de toutes les couleurs. On ne trouva dans l'autre qu'un Hamach avec un squelette tout semblable au premier; mais les Indiens qui les gardoient les enleverent, au premier bruit qu'ils entendirent. On courut après, & on n'en put joindre que deux, qui voulurent se défendre, & que l'on saisit dans le moment qu'ils alloient tirer sur les Missionnaires. On les lia; mais tous les autres, pour mieux courir, laisserent les squelettes, qui furent portés le lendemain à l'Incarnation.

C'étoit le Dimanche de la Trinité; quantité d'Indiens s'étoient rendus à l'Eglise sur la nouvelle de ce qui étoit arrivé, & le Pere Cataldino fit un discours très pathétique sur les maux que l'Apostasie & l'Idolâtrie entraînent nécessairement avec elles. Il fut écouté avec attention, & tout l'Auditoire donna de grandes marques de repentir. Le Pere Diaz Taño fit ensuite apporter les deux squelettes dans la Place publique, donna à tout le monde le loisir de bien considerer ces ossemens secs, & voulut que chacun les foulât aux piés; il fut obéi, & alors il sortit d'un des deux crânes un gros Rat, qui acheva de faire rougir tous les Coupables, du Culte qu'ils avoient rendu à de si ridicules Divinités.

Quelques jours après, le Pere de Mendoze fut averti que dans une Cabanne, qui

n'étoit pas éloignée de la Bourgade, on adoroit auſſi le cadavre d'un Magicien ; il alla ſur le champ y mettre le feu, & il n'en fut plus parlé. Il reſtoit encore une Idole que les Miſſionnaires ne connoiſſoient pas. C'étoit un petit Homme, dont la figure avoit quelque choſe de monſtrueux ; il n'y avoit pas une partie de ſon corps qui n'eût ſa difformité, & il faiſoit horreur à voir. L'Ange de ténebres ne pouvoit pas ſe loger plus mal pour contrefaire la Divinité ; mais nulle autre demeure ſur la terre ne lui convenoit mieux. Ce petit Monſtre, déſeſpérant d'être ſupporté dans la ſociété des Hommes, s'étoit aviſé de publier qu'il étoit un Dieu. On en a adoré de plus difformes encore, ainſi il n'eſt pas étonnant que celui-ci en eût été cru ſur ſa parole par les plus groſſiers de tous les Peuples. Il s'étoit bâti une Cabaune ſur le ſommet d'une Montagne, dont il fit ſon Temple & ſon Sanctuaire ; il y fut bientôt encenſé, & l'on commençoit à y aller de la Réduction la plus prochaine. Mais ce Dieu vivant coûta encore moins à dégrader, que les Dieux mor s dont nous venons de parler. Les Miſſionnaires n'eurent pas plutôt le vent de ce qui ſe paſſoit, qu'ils l'allerent enlever, le firent conduire à la Bourgade, & voulurent d'abord qu'il ſervît de jouet aux petits Enfans. Comme on vit qu'il n'avoit pas même la force de ſe débarraſſer de leurs foibles mains, les plus prévenus en faveur de ſa divinité eurent honte de leur aveuglement ; lui-même,

1630.

1630-31. devenu plus ſage par l'épreuve, où l'on venoit de le mettre, demanda qu'on l'inſtruisît, & il fut baptiſé dans la ſuite.

Réduction parmi les Gualaches.

Cependant le Pere de Montoya ne perdoit point de vue les Gualaches; & ſe trouvant engagé dans une ſuite d'affaires qui ne lui permettoient pas de retourner chez ces Indiens, comme il le leur avoit promis, il avoit chargé le P. Cataldino de dégager ſa parole. Ce Miſſionnaire les trouva dans la même diſpoſition où ſon Supérieur les avoit laiſſés, & il les réunit dans une Réduction. A-peine étoit-elle formée, qu'on apprit que d'autres Gualaches bloquoient la Bourgade de la Conception où étoit le P. de Salazar, & que ce Miſſionnaire & tous ſes Néophytes y étoient réduits à ſe nourrir de fruits ſauvages & de la chair de Viperes. Le Pere Cataldino s'en plaignit à ſes Proſélytes; on négocia, & le blocus fut levé. D'autre part, les Mamelus ne paroiſſant plus dans le Guayra, on n'y ſongea qu'à profiter de ce calme pour réparer les pertes qu'on venoit d'y faire; mais il dura trop peu pour qu'on y réuſſît.

Les Calchaquis attaquent le Tucuman.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans la partie orientale du Paraguay, le Tucuman, après avoir joui aſſez long-tems d'une paix profonde, ſe trouva tout-à-coup engagé dans une guerre, qui commença aſſez heureuſement pour les Eſpagnols, mais dont la fin fut très funeſte. Nous avons vu que les Jéſuites avoient ébauché deux Réductions dans la Vallée de Calchaqui. Ces Etabliſſemens devoient

aſſurer la tranquillité de la Province de ce côté-là ; mais ils gênoient la cupidité des Eſpagnols, qui voïoient avec peine qu'ils ne pouvoient plus tirer aucun ſervice de ces Indiens : comme ſi dès que ces Peuples ceſſoient d'être leurs Ennemis, ils étoient obligés d'être leurs Eſclaves. On les laiſſoit pourtant dire ; & quoique cette Nation ne donnât pas encore beaucoup d'eſpérance d'une prompte converſion au Chriſtianiſme, on croïoit faire beaucoup pour la Province, en arrêtant ſes brigandages, & pour la Religion, en l'apprivoiſant peu-à-peu, & en gagnant ſon eſtime & ſa confiance. D'ailleurs on baptiſoit tous les Enfans qui étoient en danger de mort, & on ne doutoit pas que ces prémices, que l'on envoïoit au Ciel, n'attiraſſent la bénédiction du Seigneur ſur toute la Nation. 1630-31.

Cela dura juſqu'à ce qu'on ne put ſe diſpenſer de retirer les Miſſionnaires de la Vallée de Calchaqui. Dès qu'ils en furent ſortis, les Habitans de Salta & de Rioja, dont cette Vallée eſt bornée au Nord & au Midi, recommencerent à moleſter ces Indiens, ſans que perſonne s'y oppoſât. Il y eut même un nommé *Urbina*, qui s'aviſa de bâtir ſur leur Frontiere une Maiſon de Campagne, qu'il fortifia, comme s'il eût voulu en faire une Place d'armes. Les Calchaquis en furent effraïés, ſe liguerent avec leurs Voiſins, inveſtirent la maiſon, la réduiſirent en cendres, maſſacrerent Urbina & ſa Femme, enleverent ſa Fille, qu'il fallut racheter bien cher, & recommencerent leurs courſes, pillant & brûlant

1630-31. toutes les Habitations qu'ils purent ſurprendre.

Ces premiers ſuccès groſſirent beaucoup leur Parti, & les rendirent plus fiers : des Indiens même, qui étoient au ſervice des Eſpagnols, ſe révolterent contre leurs Maîtres, & quelques-uns, après les avoir égorgés, ſe refugierent dans la Vallée de Calchaqui. Le Gouverneur du Tucuman, qui étoit Frere du Cardinal Albornoz, pourſuivit ces Transfuges, les attaqua à l'entrée de la Vallée, les battit, fit conſtruire une Citadelle, & y mit une bonne Garniſon : mais peu de tems après, le Commandant qu'il y avoit laiſſé, s'étant un peu trop écarté avec toute ſa Garniſon en pourſuivant un Parti ennemi, fut coupé, taillé en pieces, & la Citadelle raſée. Londres eut bientôt le même ſort, les environs de Salta furent ravagés, & tout le Tucuman expoſé aux courſes d'un Ennemi qu'on s'étoit fait de gaieté de cœur. Dix ans ſe paſſerent de la ſorte, & une ſi longue guerre rompit toutes les meſures que les Prédicateurs de l'Evangile avoient priſes pour l'annoncer à pluſieurs Nations.

De la Nation des Caaïguas.

Ils s'en dédommageoient dans les Miſſions du Parana, où les Mamelus n'avoient point encore pénétré : & ils ſe flatterent quelque tems de faire une nouvelle conquête, qui ne réuſſit pourtant point. Dans les vaſtes Forêts qu'on trouve entre cette grande Riviere & l'Uruguay, quelques Jéſuites découvrirent une Nation aſſez peu nombreuſe & fort ſauvage : qui n'a-

voit point d'Habitation fixe, & qui étoit toujours errante par petites Trouppes. Ces Indiens n'étoient connus que ſous le nom de *Caaïguas*, c'eſt-à-dire, Habitans des Forêts : leur Langue eſt fort difficile à apprendre, & leur pronciation fort rude : c'eſt une eſpece de ſifflement ſi peu articulé, qu'il ſemble que leurs paroles ne faſſent que rouler dans leur goſier. 1630-31.

Ils logent dans de petites Huttes faites de branchages ; ils ne font jamais de proviſions ; leurs fleches leur ſervent également pour la chaſſe & pour la pêche ; & leur plus ordinaire nourriture ſont des Vers, des Fourmis, des Viperes, & d'autres ſemblables Reptiles, qu'ils trouvent par-tout. Quand ils peuvent tuer des Tigres, ils les mangent, auſſi-bien que les Singes, qu'ils pourſuivent juſqu'au haut des plus grands Arbres, où ils grimpent auſſi légerement que ces Animaux ; mais ſouvent ils n'en ſont pas plus avancés, car les Singes, quand ces Indiens croient les tenir, ſautent d'un Arbre à l'autre, même en tenant leurs Petits. Le meilleur mets des Caaïguas eſt la chair des Elans (1), avec leſquels ils ne craignent point de ſe colleter, & qu'ils aſſomment après les avoir terraſſés. Le Miel ſauvage eſt encore une reſſource pour eux ; ils en font un Hydromel qui les échauffe, dit-on, au point de les rendre inſenſibles aux plus grands froids. Ils ne multiplient pas beaucoup ; & la raiſon qu'on en apporte, eſt

(1) C'eſt apparemment le même Animal que l'*Anta*, dont nous avons parlé.

1630-31. que les Tigres étranglent quantité de leurs Femmes & de leurs Enfans.

On ne leur connoît presqu'aucune des qualités qui distinguent l'Homme de la Bête, & on en a vu pousser la férocité jusqu'à une espece de rage. La plûpart sont bossus & ont le cou en arc. On en rencontre néanmoins quelquefois d'assez bien faits, & leurs Femmes ne sont guere moins blanches que les Espagnoles; ce qui vient sans doute de ce qu'elles ne sortent presque jamais de l'intérieur des Bois. Elles n'ont pour vêtement, qu'une espece de pagne, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & qui est en réseau de fils d'orties. Les Hommes n'ont sur eux que quelques bouts de peaux, qui ne leur couvrent presque rien. On assure que la leur se durcit de telle sorte, qu'ils passent au travers des Buissons remplis d'épines, comme les Serpens, sans qu'il y paroisse.

Les Espagnols n'ont jamais pû en apprivoiser un seul; & lorsque quelques-uns tomboient entre leurs mains, on les voïoit mordre avec les dents les fers dont ils étoient garrotés, écumer comme ceux qui sont atteints de la rage, & se laisser mourir de faim. Ils sont d'ailleurs assez pacifiques. Mais il y a au milieu d'eux d'autres Indiens, qui, quoique compris sous le même nom, ne parlent point la même Langue, n'ont aucune communication avec eux, & passent pour être fort belliqueux; mais on seroit presque tenté de les regarder plutôt comme des Animaux carnaciers, que comme des Hommes. Toutes leurs

1630-31.

leurs Expéditions militaires se réduisent à surprendre les Passans, à les massacrer & à les manger. S'il leur arrive d'être pris eux-mêmes, ils refusent absolument toute nourriture, ils ne souffrent pas même qu'on panse leurs plaies quand ils sont blessés, & se laissent mourir de faim, de rage & de désespoir.

Efforts prodigieux & inutiles du P. Alvarez pour les réunir.

Des Missionnaires aïant trouvé moïen d'attirer quelques-uns de ces Barbares dans leurs Réductions, n'en ont jamais pu garder un seul : la mélancholie les saisissoit, dès qu'ils se voïoient renfermés dans l'enceinte d'une Bourgade, & dégéneroit bientôt en langueur. Ce triste état, & les amitiés qu'on leur faisoit, les rendoient alors assez dociles ; on les instruisoit autant qu'il étoit possible, & ils mouroient, suivant ce qu'on pouvoit en juger, dans l'innocence de leur Baptême. On crut qu'en s'établissant parmi eux, on pourroit avec le tems réussir à les apprivoiser, & le Pere Pierre Alvarez en voulut faire l'essai. Il se fraïa un chemin à travers des Bois si épais, & tellement remplis de Buissons & de Halliers épineux, qu'il en eut les jambes & une partie du corps ensanglantées. Il lui fallut aussi passer des Rivieres & des Marais, où il avoit quelquefois de l'eau jusqu'au cou : souvent il ne trouvoit point d'autre endroit, où il pût prendre quelques repos, que des routes fraïées par des Tigres & d'autres Bêtes féroces, où il apperçut plus d'une fois des restes de cadavres d'Hommes, que ces Animaux avoient dévorés. Enfin il arriva aux premieres Habitations, où il trouva tout

1630-31. le monde consterné, parceque tout récemment deux Hommes avoient été mangés, & deux Femmes mordues par des Viperes, & qui en étoient mortes.

Il comprit bientôt que le projet de fonder une Réduction dans ces Forêts étoit chimérique ; il mit tout en œuvre pour engager ces misérables Indiens à le suivre dans un lieu plus sûr & plus habitable, & il n'en put gagner que dix-huit, qu'il conduisit, par le même chemin qu'il venoit de faire, dans son Eglise. Mais ce ne fut qu'avec une peine infinie, qu'il put leur donner une connoissance de nos Mysteres suffisante pour les baptiser. Il differa leur Baptême jusqu'à l'instant de leur mort, qui arriva bientôt ; & quelque soin qu'on prît pour les conserver, il ne fut pas possible d'en sauver aucun. Ces premieres tentatives furent suivies de quelques autres, qui ne furent pas plus heureuses. Enfin, les Missionnaires se virent réduits à louer les miséricordes du Seigneur sur le petit nombre de ceux dont ils avoient assuré le salut éternel, à adorer la profondeur de ses Jugemens sur tous les autres, & à se consoler par le témoignage qu'ils pouvoient se rendre d'avoir fait tout ce qui étoit possible pour rendre cette malheureuse Nation participante du bienfait de la Rédemption.

Nouvelles Réductions dans la Province d'Uruguay.

Ils n'avoient d'ailleurs que des actions de graces à rendre au Maître de la moisson, pour les abondantes récoltes qu'il leur avoit préparées dans la Province d'Uruguay. Le Pere Romero y fonda, en 1630,

une Réduction sur l'Acaraguay, sous le titre de l'Assomption, & en confia la conduite au Pere Christophe Altamirano, qui la rendit en peu de tems très florissante. Il y eut néanmoins quelques commencemens de troubles dans la Partie méridionale de cette Province, où un des anciens Partisans de Niezu voulut s'opposer à force ouverte au dessein de quelques Caciques, qui avoient invité le Pere Romero à faire un Etablissement, pour les réunir avec tous leurs Vassaux. Mais il fut défait, & rien n'empêcha plus le Missionnaire de tracer le plan de deux nouvelles Réductions. 1630-31.

Réduction rétablie.

Dans le même tems le Pere Maceta, de retour du Bresil, rétablit celle de Jesus-Maria; mais il la changea de place, & la rapprocha de la Cascade du Guibai. Guiravera, qui le respectoit toujours comme son Libérateur, lui rendit beaucoup de services en cette occasion, & tout Libertin qu'il étoit, lui amena quantité de Prosélytes, qui remplirent les vuides que les Mamelus y avoient faits. On profitoit ainsi d'un calme, dont on n'osoit se promettre de jouir long-tems, parcequ'il y avoit tout à craindre d'un Ennemi, qui pouvoit tout oser impunément, & qu'après l'inutilité des démarches qui avoient été faites auprès du Capitaine général du Bresil, pour obtenir une sauve-garde en faveur des nouveaux Chrétiens du Paraguay, on n'étois plus étonné que de l'inaction des Mamelus, qu'on savoit s'être tout récemment confédérés avec les *Tupis*, les plus féroces des Brasiliens.

1630-31.

Deux Réductions détruites par les Mamelus.

Ils parurent enfin à la vûe de Saint-Paul, où l'on étoit si peu sur ses gardes, que le Pere Jean Suarez, qui avoit soin de cette Eglise, n'en fut averti que par le Commandant même, qui entra chez lui le pistolet à la main. Ce Pere se jetta à ses pieds, & le conjura les larmes aux yeux, d'épargner des Chrétiens qui n'avoient point mérité d'être réduits à l'esclavage; mais il ne lui répondit qu'en lui appliquant son pistolet sur la poitrine. Le Missionnaire en se la découvrant, lui dit, qu'il seroit charmé de donner sa vie, comme un bon Pasteur, pour son Trouppeau, & qu'il le supplioit au nom de Jesus-Christ de s'en contenter. L'Officier parut étonné & sortit sans dire un seul mot; mais il donna aussitôt ses ordres pour faire main-basse sur tous ceux qui se mettroient en défense, ce qui fut exécuté. Il rentra ensuite chez le P. Suarez, lui donna de grandes marques d'estime, & après avoir pris congé de lui, il lui dit d'un ton moqueur de se consoler, parcequ'il auroit bientôt des Compagnons de son infortune. Le Pere pénétré de la plus vive douleur, & n'aïant pas eu la permission de voir ses chers Enfans, qu'on emmenoit chargés de chaînes, prit le chemin de l'Incarnation, où il n'arriva que pour voir encore évacuer cette Bourgade, dont la plus grande partie des Habitants furent conduits à Saint-François-Xavier, & les autres à Jesus-Maria. Le Pere Suarez, avant que de s'éloigner davantage, voulut encore visiter les ruines de son Eglise, & eut le bonheur de rencontrer sur son chemin quelques-uns

1630-31.

de ses Néophytes, qui avoient échappé aux Mamelus, ou s'étoient sauvés de leurs mains, & qu'il emmena avec lui.

Conduite imprudente de quelques Espagnols.

Le Pere de Montoya, qui étoit chez les Gualaches, lorsqu'il apprit que l'Ennemi étoit entré dans le Guayra, courut d'abord au secours des Réductions les plus exposées; & n'aïant trouvé personne dans les deux dont je viens de parler, il lui vint en pensée de conduire du côté de Villarica tout ce qu'il pourroit rencontrer de Néophytes errans & fugitifs: mais il apprit bientôt que les Habitans de cette Ville l'avoient prévenu, & que voulant profiter du malheur des Réductions, ils avoient recueilli tous ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper aux Mamelus, & les faisoient travailler pour eux. Sur cet avis il se rendit à Villarica, fit au Magistrat de grandes plaintes d'une telle conduite, & n'en aïant pu avoir aucune justice, il envoïa le Pere Diaz Taño à l'Assomption, pour la demander au Gouverneur de la Province, & le conjurer de pourvoir à la sureté des Réductions.

Le Gouverneur du Paraguay refuse de secourir les Réductions.

A-peine Dom Louis de Cespedez voulut écouter le Missionnaire; il lui dit même qu'on lui mandoit de Villarica que les Jésuites faisoient beaucoup de bruit pour peu de chose, à quoi il ajoûta qu'ils se rendoient partout fort odieux. Le Pere se retira sans repliquer; mais le jour même, ou le lendemain, il fit présenter au Gouverneur une Requête, pour lui demander, au nom du Roi Catholique, de prêter main-forte aux Chrétiens du Guayra. Dom Louis de Cespe-

1630-31. dez n'y répondit point ; & le Pere Diaz Taño partit, pour aller informer ſon Provincial de ce qui ſe paſſoit, & conférer avec lui ſur ce qu'il y avoit à faire dans les triſtes conjonctures où l'on ſe trouvoit.

Le Pere Alfaro avoit été en même tems envoïé par le Pere Romero vers le même Provincial, pour lui demander ſes ordres au ſujet d'un Edit, que Dom Louis de Ceſpedez avoit fait publier, & qui défendoit à quiconque, ſans exception, de paſſer, ſans une permiſſion particuliere, par le Parana pour aller des Réductions de la Provinces d'Uruguay à celles du Guaya, & de celles-ci à celles-là ; ce qui mettoit les Miſſionnaires, & le Provincial même des Jéſuites, ſouvent obligés de ſe tranſporter d'une Province à l'autre pour des affaires preſſantes, dans la néceſſité de prendre un détour de plus de cent lieues. Inutilement on avoit repréſenté à Dom Louis de Ceſpedez les inconvéniens, qui ne pouvoient manquer d'arriver de ces retardemens, ſur-tout dans un tems où le Guayra étoit en proie aux Mamelus, il n'avoit pas été poſſible d'obtenir qu'il fît la moindre exception ou modification à ſon Edit : il ne ſe cacha pas même trop du deſſein qu'il méditoit, & qui étoit de ſoumettre tous les Indiens dirigés par les Peres de la Compagnie, à des Commandataires : ſur quoi le parti que prit le Pere Truxillo, fut d'envoïer le Pere Diaz Taño à la Plata, pour porter ſes plaintes à l'Audience roïale des Charcas.

Le Seigneur ne laiſſoit pourtant pas en-

core sans quelque consolation les Missionnaires. La Religion regagnoit dans la Province d'Uruguay ce qu'elle perdoit dans le Guayra par la faute de ceux mêmes, que toutes sortes de raisons devoient obliger d'emploïer toute leur autorité & toutes leurs forces pour la défense des Chrétiens de cette Province. Le Pere Romero y fonda cette année deux nouvelles Réductions; l'une sous le nom du *Prince des Apôtres*, & l'autre, sous celui de *Saint Charles*, dont le Cousin germain, l'illustre Cardinal Frederic Borromée, Archevêque de Milan, fut jusqu'à sa mort le protecteur déclaré & le bienfaiteur de ces Eglises.

1631.

Etat florissant des Réductions de l'Uruguay.

La peste, qui dans ce même tems fit de grands ravages dans tout ce Païs, & s'étendit jusqu'au Parana, donna une nouvelle matiere au zele des Missionnaires, & peupla le Ciel d'un grand nombre de nouveaux Chrétiens, qui furent bientôt remplacés sur la Terre avec usure. On voïoit avec un étonnement toujours nouveau des Hommes, que bien des Gens n'avoient pas même crus capables de raisonner, dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, en parler d'une maniere ravissante, & pratiquer des vertus qui marquoient une sainteté consommée; des Néophytes de peu de jours, des Prosélytes mêmes, qui vouloient partager avec leurs Maîtres en Jesus-Christ, les fatigues & les dangers de leurs courses apostoliques, leur fraïoient les chemins, & disposoient des Nations entieres à se ranger sous l'étendart de la Foi.

La peste ravage cette Province.

Dom Christophe de Aresti, Evêque de

1631.

L'Evêque de l'Assomption visite les Réductions du Parana. En quel état il les trouve.

l'Assomptiom, qui avoit été Religieux de Saint Benoît, voulut alors faire la visite des Réductions du Parana. Il y fut reçu des Néophytes avec des transports de joie qui ne le surprirent point; cependant, quelque prévenu qu'il fût déja en leur faveur, il avoua que ce qu'il voïoit de ses yeux, étoit infiniment au-dessus de ce qu'il s'étoit attendu de trouver dans cette Eglise. La foi vive de ces nouveaux Chrétiens mérita même alors d'être récompensée par des Miracles accordés à leurs prieres: mais Dieu voulut aussi en faire, pour les retenir dans la crainte de ses jugemens, pour faire reprendre leur premiere ferveur à ceux qui l'avoient un peu laissé ralentir, & pour faire entrer dans son Eglise les Elus, qu'il s'étoit réservés dans les Nations qui avoient un plus grand éloignement du Christianisme. On vit même plus d'une fois les plus obstinés Persécuteurs de la Religion devenir, contre toute espérance, ses plus zélés Défenseurs, & les plus fermes appuis des Missionnaires, dont ils avoieut juré la perte.

Nouvelle irruption des Mamelus dans le Guayra.

Réductions détruites.

Sur ces entrefaites le Pere Diaz Taño revint de la Plata avec un Arrêt de l'Audience roïale, qui déclaroit nulle & préjudiciable au service du Roi, la défense faite par le Gouverneur du Paraguay, d'aller en droiture des Réductions de l'Uruguay à celles du Parana, & le Provincial partit aussitôt pour le Guayra. En arrivant à Villarica, il apprit que les Mamelus étoient à Saint-François-Xavier, & il engagea plusieurs Espagnols de cette Ville à courir au secours de cette Réduction; mais ils la trouverent en-

tierement détruite, l'Ennemi retranché sur ses ruines, & tous les Chrétiens dans les fers. Ils attaquerent d'abord avec assez de résolution le retranchement; mais un d'entr'eux aïant été tué, & un autre blessé, ils sonnerent la retraite. Le Pere Sylveira, qui étoit chargé de cette Eglise, fit paroître beaucoup plus de courage; de quinze cents Familles, dont étoit composé son Troupeau, il sauva au moins cinq cents personnes. 1631.

Saint-Joseph n'étoit pas loin de Saint-François-Xavier, & l'allarme y fut si grande, qu'il ne fut pas possible d'en rassurer les Habitans. Plusieurs s'allerent cacher dans les Bois; d'autres, au nombre d'environ quatre cents, furent sauvés par les soins du Provincial, & confiés au Pere Suarez, qui avec les débris de ces deux Bourgades, en alla former une nouvelle près de Lorette. Le Pere Truxillo de son côté se rendit au Canton de Tayaoba, où le bruit couroit que l'Ennemi se préparoit à entrer. On y comptoit trois Réductions fort peuplées, & les Nations voisines donnoient de grandes espérances de s'y réunir, ou d'en former avec le tems plusieurs autres. Mais à-peine le Provincial y étoit arrivé, qu'on y eut des avis certains de l'approche des Mamelus.

Il assembla aussitôt les Missionnaires, pour délibérer avec eux sur les mesures que l'on devoit prendre dans un danger si pressant. Les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on engageât les Néophytes à se bien défendre, & se flattoient que les

1631. Infideles mêmes ne refuseroient pas de se joindre à eux contre l'Ennemi commun : leur raison étoit qu'il ne restoit plus que ce moïen d'empêcher la dissipation entiere de toute cette Chrétienté. Les autres représenterent que des Indiens mal armés, & sans aucune discipline militaire, ne tiendroient jamais devant des Troupes aguéries, qui avoient des armes à feu, de bons Officiers à leur tête, & qu'une résistance inutile mettroit en fureur ; qu'il étoit donc plus à propos de transporter ailleurs ceux qu'on pourroit persuader de s'y laisser conduire, & que quelque peu considérable qu'en fût le nombre, on perdroit encore beaucoup moins en prenant ce parti, qu'en s'exposant au hasard d'une guerre, qu'on n'étoit point en état de soutenir.

Plusieurs Néophytes se mutinent.

Le Pere Truxillo se déclara pour ce dernier avis, & ordonna que l'on conduisît tous les Néophytes auprès du grand Sault du Parana, afin qu'au cas qu'ils fussent poursuivis, ils n'eussent qu'à traverser ce Fleuve pour s'en faire une barriere, qu'il seroit aisé d'empêcher les Mamelus de franchir. Il les assembla ensuite & les exhorta à ne point se séparer de leurs Pasteurs, à qui ils ne devoient point douter que leur conservation ne fût ce qu'ils avoient le plus à cœur. Cela fait, il partit pour aller disposer toutes choses sur les lieux mêmes ; & il n'étoit pas encore bien loin, que le péril devenant plus pressant, il fallut songer à la retraite. Il paroissoit que tout le monde y consentoit ; mais quand il fut question de se mettre en marche, on reconnut qu'on

avoit trop compté ſur la docilité des Néophytes.

Pluſieurs refuſerent ouvertement de ſortir de chez eux ; un grand nombre, qui avoient commencé de ſe mettre en marche, retournerent ſur leurs pas, effraïés de la difficulté des chemins ; quelques-uns même ſe révolterent ouvertement ; & le Pere de Mendoze voulant retenir un des plus échauffés, cet Homme, qui n'écoutoit plus que ſon déſeſpoir, lui alloit fendre la tête, ſi on ne lui eût arrêté le bras. Ils furent bientôt punis de leur déſobéiſſance. Tous ceux qui avoient voulu chercher d'autres retraites, & ceux qui étoient reſtés dans leurs Bourgades, tomberent entre les mains des Mamelus, ou furent pris par des Gualaches errans, qui en maſſacrerent une partie, & firent les autres Eſclaves. Il y eut même encore des Eſpagnols, qui n'eurent pas honte de profiter des débris de ces Egliſes, dont il parut qu'ils regrettoient moins la ruine, qu'ils n'avoient témoigné de chagrin de leur établiſſement.

Toutes les Réductions du Guayra ſont évacuées.

Les Mamelus de leur côté envoïerent des Partis contre ceux qui s'étoient laiſſés conduire par les Miſſionnaires : ils ne purent les atteindre ; mais ils ne perdirent point tout-à-fait leurs pas. Pluſieurs de ces Néophytes reſtoient toujours derriere les autres, & nul de ces Traîneurs ne leur échappa. Ils n'emmenerent perſonne de la Réduction de S. Pierre, parceque les Gualaches, dont elle étoit toute compoſée, avoient la réputation de n'être pas propres

1631. au service. Ils se contenterent de piller leur Bourgade ; & ils en userent de la même maniere, & pour la même raison, à la Conception. Mais comme ils en avoient gardé deux Femmes des plus considérables, on s'avisa d'en rendre responsable le Pere de Salazar, qui avoit la direction de cette Bourgade.

Le Pere de Salazar insulté par ses Néophytes.

Les plus échauffés allerent tumultuairement à l'Eglise, où ce Religieux disoit la Messe, & sans attendre qu'il l'eût finie, ils lui firent les plus sanglans reproches. Comme il ne répondoit rien, ils éleverent encore plus la voix, & lui dirent que s'il ne retiroit les deux Femmes des mains de l'Ennemi, il lui en couteroit la vie. En même tems un de ces Furieux lui présenta la pointe d'une lance, & un autre lui approcha celle d'une fleche. Tous deux l'auroient même percé, si on ne les avoit pas désarmés ; mais on n'empêcha point qu'ils ne se jettassent sur lui, ne le dépouillassent de ses habits sacerdotaux, & même de sa soutanne, après quoi ils allerent piller sa Maison. Ils voulurent ensuite prendre le Calice sur l'Autel ; mais le Pere le tint des deux mains, leur protesta qu'ils ne le lui arracheroient qu'avec la vie, & ils le laisserent. Dès qu'ils se furent retirés, il s'en alla au travers des Bois, accompagné de deux Enfans, joindre les autres Missionnaires, qui étoient comme lui sans Eglises, & quelques-uns sans un seul Néophyte.

Triste situation des Missionnaires.

Il les trouva tous plongés dans la plus profonde tristesse, manquant absolument

de tout, & n'aïant avec eux aucun de leurs Chrétiens, qui ne pleurât son Pere, sa Mere, ses Enfans, égorgés ou chargés de chaînes à leurs yeux. Mais comme ce qui pressoit le plus, étoit d'avoir de quoi subsister, on sema le peu qu'on avoit pu ramasser de grains, tandis que le Provincial alloit chercher des secours plus pressans. Quelques jours après on reçut des nouvelles, qui obligerent de prendre d'autres résolutions. Deux Exprès vinrent coup-sur-coup avertir le Pere de Montoya qu'une Armée de Mamelus paroissoit près de Villarica; que d'autres trouppes de Brigands étoient sorties des Côtes méridionales du Bresil, & que les Habitations & les Villes mêmes Espagnoles étoient menacées. 1631.

Cela fut confirmé par le Pere de Salazar, à qui un Mamelu avoit dit la même chose à la Conception; sur quoi le Pere de Montoya envoïa sommer, au nom du Roi, & en vertu des ordres de Sa Majesté, le Commandant de Villarica de lui prêter main-forte; & sur la réponse qu'il en reçut, qu'il n'étoit point en état de donner le moindre secours, il fit évacuer les Réductions de Saint-Ignace & de Lorette, les seules qui restassent encore sur pié dans le Guayra, & les premieres qui y avoient été fondées. Elles pouvoient figurer avec les meilleures Villes Espagnoles du Paraguay; les Eglises y étoient même plus ornées & plus grandes, que dans aucune, & les Néophytes n'y étoient plus distingués des anciens Chrétiens, que par leur innocence & leur piété. Ils nourrissoient de grands

1631.

troupeaux de Bœufs, que des Missionnaires leur avoient amenés de fort loin ; ils cultivoient le coton, & non-seulement ils en recueilloient de quoi se vêtir, mais ils en faisoient des libéralités aux autres Réductions qui ne pouvoient encore se procurer le même avantage, & même à de pauvres Espagnols. Toutes leurs terres étoient bien ensemencées, & l'on avoit tout lieu d'esperer que les autres Réductions ne tarderoient pas à être sur le même pié.

Ferveur des Néophytes de S. Ignace & de Lorette.

Mais cela même devoit faire craindre qu'on ne pût jamais persuader à ces Néophytes d'abandonner de si beaux Etablissemens, le fruit de tant d'années de travaux, & dont ils commençoient à-peine à jouir, pour aller chercher si loin un exil, au risque de n'y pouvoir pas même arriver, & avec une espece de certitude d'y être réduits à la plus extrême misere. Mais le Pere de Montoya fut agréablement surpris d'apprendre qu'à la premiere proposition, qu'on leur fit de sa part de se préparer à quitter tout ce qu'ils ne pourroient pas emporter, ils répondirent tous d'une voix. » Vous nous avez procuré, » mes Peres, le bienfait inestimable de la » Foi ; nous avons besoin de vous pour » la conserver; ainsi par-tout où vous » irez, nous vous suivrons. Si la faim, » la soif, les fatigues, & les autres in- » commodités inévitables dans un si long » voïage, font périr nos Vieillards, nos » Femmes & nos petits Enfans, nous nous » en consolerons, dans la pensée que c'est » pour conserver leur Religion, qu'ils en

» auront couru les risques, & que Dieu même sera leur récompense. Enfin, au défaut des alimens du corps, le pain des Anges, dont nous ne craignons point d'être privés, tant que vous serez avec nous, sera notre force & notre soutien. 1631.

Ils abandonnent leur Réduction.

Ces sentimens ne furent point l'effet d'une ferveur passagere; les Peres de Montoya & Maceta n'eurent pas plutôt donné dans les deux Bourgades le signal du départ, que tous virent avec une sainte insensibilité dépouiller leurs Eglises & leurs Maisons de tout ce qu'ils pouvoient soustraire à la cupidité de l'Ennemi; quelques-uns aïant remarqué qu'on emballoit une image de l'Enfant Jesus, & une autre de la Sainte Vierge, lesquelles avoient été les instrumens de plusieurs merveilles, ils s'écrierent qu'il n'y avoit point d'exil ni de fatigues, qui ne leur fussent agréables en si bonne compagnie. Ils s'embarquerent enfin sur le Paranapané, qui les conduisit bientôt dans le Parana; ils descendirent ce Fleuve jusqu'au grand Sault, quoi que pussent faire les Habitans de Ciudad Réal, pour les retenir dans leur voisinage. Tous ceux des autres Réductions, que les Missionnaires avoient pu engager à ne les point quitter, ou s'y étoient déja rendus, ou les y joignirent bientôt, & on y compta deux mille cinq cents Familles.

Ils sont poursuivis.

Mais le plaisir de les avoir amenés jusques-là étoit bien temperé dans les Missionnaires, à la vue de la misere où ils étoient réduits, par le souvenir de ceux

1631. qu'ils avoient perdus & qu'ils n'osoient plus se flatter de pouvoir ramener au bercail, & par la pensée qu'il n'y avoit plus aucune apparence de voir Jesus-Christ adoré seul dans le Guayra. Pour surcroît d'inquiétude, ils apprirent que les Mamelus désesperés d'avoir manqué de surprendre Lorette & Saint-Ignace, avançoient à grandes journées sur la route qu'ils venoient de faire, & qu'ils ne pouvoient éviter de se voir enlever tout ce qui leur restoit de Chrétiens, qu'en se faisant une barriere de la grande Cascade, au-dessus de laquelle ils les avoient rassemblés; ce qui souffroit de grandes difficultés, & demandoit bien du tems.

Ils descendent le grand Sault du Parana.

Le plus grand embarras étoit de faire descendre assez de Bateaux, & de conduire ensuite cette multitude d'Hommes, de Femmes, d'Enfans, de Vieillards & de Malades, par des chemins affreux pendant trente lieues qu'il falloit faire, avant que de pouvoir marcher en plaine. Il n'y avoit pourtant pas à déliberer, ni un moment à perdre. On fut obligé d'abandonner les Bateaux au courant, & ils furent tous brisés; plusieurs Néophytes furent noïés, d'autres périrent des fatigues d'une marche de huit jours, tantôt sur un sable brûlant, exposés au soleil le plus ardent; tantôt sur des pointes de rochers bordés de précipices, où l'on ne faisoit point impunément un faux pas. Avec cela tous étoient chargés, les uns du bagage, les autres des Malades, les Femmes de leurs petits Enfans, les Missionnaires

de leurs Chapelles & de leur sollicitude pastorale. Aussi tous arriverent plus morts que vifs au terme, où les vivres commencerent bientôt à leur manquer, quoique de toutes les Réductions du Parana on leur eût envoïé tous les rafraîchissemens, qu'on avoit pu ramasser. 1631.

Il n'y avoit donc pas encore moïen de rester là, & il fallut après quelques jours de repos se remettre en marche. On fit quatre divisions, dont la premiere, qui étoit conduite par le Pere de Espinosa, eut ordre de côtoïer le Parana. Les Peres Suarez & Contreras en menerent deux autres au travers des Bois des deux côtés du Fleuve, pour gagner les Réductions établies sur l'Acaray & sur l'Iguazu. Le Pere de Montoya & deux autres Jésuites descendirent le Fleuve avec la quatrieme, où étoient tous ceux qui se trouvoient hors d'état de marcher, sur des Bateaux qu'on leur avoit amenés des deux Réductions dont je viens de parler; mais comme il n'y en avoit pas suffisamment pour tous, les Peres de Salazar & Maceta resterent avec ceux qui ne purent pas être embarqués, des deux côtés du grand Sault, où ceux qui étoient avec le Pere Maceta furent réduits pendant trois mois, & ceux que le Pere de Salazar conduisoit, pendant quatre, à ne vivre que de fruits sauvages.

Une Femme sauvée miraculeusement du naufrage avec ses Enfans.

La Troupe du Pere de Montoya eut encore plus à souffrir: ses Bateaux étoient si petits, & on les avoit si excessivement chargés, que quelques-uns tournerent, que plusieurs personnes furent noïées, &

1631. qu'une bonne partie de leur charge fut perdue. On voulut faire des radeaux avec des cannes; mais ils furent si mal construits, que la plûpart coulerent à fond avec leur charge. Tant de pertes pénétrerent de douleur les Missionnaires, & ils craignoient beaucoup que la foi de leurs Néophytes n'en fût ébranlée; mais le Seigneur voulut bien la raffermir par un Miracle. Le Pere de Montoya apperçut un jour un radeau se détacher, & tous ceux qui étoient dessus, tomberent dans l'eau. Comme ils n'étoient pas bien loin du bord, tous le gagnerent à la nâge, excepté une Femme, qui tenant entre ses bras deux petits Enfans, qui l'empêchoient de nâger, disparut d'abord. Au moment que le Pere la vit tomber, il se sentit inspiré d'invoquer la Mere de Dieu: il tira son image, dont nous avons parlé, du ballot où elle étoit, se prosterna devant elle sur le rivage, avec plusieurs Chrétiens, lui fit une fervente priere, qui fut exaucée. A l'instant même on vit la Femme lever la tête au-dessus de l'eau: quelques Néophytes se jetterent à la nâge pour aller à son secours, la prirent par les cheveux, & la tirerent au bord avec ses deux Enfans, qu'elle tenoit encore, & qui rioient comme s'ils n'eussent fait que se jouer dans l'eau, quoiqu'ils y fussent restés plus long-tems qu'il n'en falloit pour se noïer.

La famine & les maladies font périr plusieurs Chrétiens.

Il ne paroît point qu'aucun de ceux qui firent le voïage par terre ait péri dans le chemin; mais quand ils furent réunis, les uns dans la Réduction de la Nativité

ſur l'Acaray, & les autres dans celle de Sainte-Marie-Majeure ſur l'Iguazu, ils y augmenterent la famine, qu'on y ſouffroit déja parceque la récolte y avoit manqué; & elle y cauſa bien des maladies, qui enleverent en peu de tems ſix cents perſonnes dans l'une, & cinq cents dans l'autre. Alors tous ceux qui y reſtoient, ſe diſperſerent dans les Bois pour y chercher des fruits ſauvages & des racines, & pluſieurs y moururent encore de langueur, ſans que leurs Conducteurs, qui manquoient eux-mêmes de tout, puſſent leur donner d'autres ſecours, que les aider à bien mourir. 1631.

Deux Réductions formées des débris de celles du Guayra.

Enfin, quand la mortalité eut ceſſé, on trouva que de cent mille ames, dont étoit compoſée l'Egliſe du Guayra, il n'en reſtoit plus avec les Miſſionnaires qu'environ douze mille. Le Pere de Montoya en forma deux Réductions près de la petite Riviere de *Jubaburrus*, qui vient de l'Eſt ſe décharger dans le Parana, & il leur donna les noms de *Lorette* & de *S. Ignace*. Mais comme on ne pouvoit ni labourer ni enſemencer les terres, parceque le plus preſſé étoit de ſe loger, il acheta dix mille Bœufs, de l'argent des Penſions que le Roi faiſoit aux Miſſionnaires du Guayra, & de la vente de pluſieurs effets qu'on avoit ſauvés des Bourgades de cette Province, & dont on pouvoit abſolument ſe paſſer.

Les Eſpagnols n'avoient pas voulu comprendre que ces Réductions faiſoient une bonne partie de leur ſûreté dans cette Pro-

1631. Les Villes de Ciudad Réal & de Villarica sont détruites par les Mamelus.

vince, & que leur chûte laissoit les Villes de Ciudad Réal & de Villarica, exposées aux courses des Mamelus. Ils ouvrirent enfin les yeux, quand ils virent les Territoires de ces deux Villes inondés de ces Brigands, qui traînoient avec eux des Armées entieres d'Infideles. Mais il étoit trop tard; les Mamelus ne trouvant plus dans le Guayra de nouveaux Chrétiens pour en faire des Esclaves, se jetterent d'abord sur les Habitations de la Campagne, & ruinerent ensuite de fond en comble les deux Villes, sans aucun respect pour l'Evêque de l'Assomption, qui y étoit accouru. Une partie des Habitans se refugierent sur le Paraguay, & les autres allerent chercher un asyle chez leurs Ennemis mêmes. Nous parlerons ailleurs de la nouvelle Villarica, que les Habitans de l'ancienne ont rebâtie depuis.

1632. Missionnaires chez les Itatines.

Cependant il se formoit une nouvelle Chrétienté au Nord de l'Assomption, & voici ce qui y donna occasion. Dans le tems que les Missionnaires étoient campés avec tous leurs Néophytes auprès du grand Sault du Parana, le P. de Montoya reçut une Lettre du Magistrat de Xerès, qui lui renouvelloit les instances qu'on avoit faites, en 1610, aux Jésuites, pour les engager à accepter un Etablissement dans cette Ville, & qui lui représentoit que depuis ce tems-là aucun Prêtre n'y avoit paru, si ce n'est quelques Peres de la Compagnie, lesquels de tems en tems y avoient prêché le Carême avec un succès qui avoit encore augmenté l'empressement qu'on y avoit d'y posseder des Religieux de la Société.

Pour engager davantage le Pere de Montoya à faire ce qu'on souhaitoit de lui, le Magistrat lui donnoit avis qu'il y avoit aux environs de Xerès plusieurs Nations Indiennes, qui paroissoient assez disposées à embrasser notre sainte Religion; & il lui nommoit entr'autres les Itatines, dont une bonne partie s'étoit fixée dans le voisinage de cette Ville; & ce fut en effet ce qui intéressa davantage le Supérieur des Missions. Il savoit d'ailleurs que son Provincial avoit recommandé aux Missionnaires du Guayra de visiter de tems en tems les Itatines, & il envoïa sur le champ à Xerès le Pere Jean Rançonnier, né en Flandre d'un Pere Francomtois, & le fit suivre de près par le Pere Mansilla: il les chargea de bien observer en quelle disposition étoient les Itatines, & de ne prendre aucun engagement, qu'après l'avoir informé de tout, & reçu sa réponse. Ils furent très bien reçus à Xerès, & visiterent les Itatines, qui leur parurent tels qu'on les avoit représentés au Pere de Montoya. Le Pere Mansilla jugea même à propos d'aller instruire de vive voix son Supérieur de tout ce qu'il avoit observé parmi ces Indiens; & le Pere de Montoya le renvoïa sur le champ, avec le Pere Henart, & le Pere Ignace Martinez. Nous verrons bientôt quel fut le fruit de leur voïage. 1632.

La guerre continuoit toujours entre les Espagnols & les Calchaquis; & la Ville de Rioja étoit celle du Tucuman qui en souffroit le plus. On résolut enfin de faire

Suite de la guerre des Calchaquis.

1632. un effort pour se délivrer d'un Ennemi si incommode. Le Gouverneur leva des Trouppes, & mit à leur tête un Officier de mérite, nommé Dom Jérôme de Cabrera, lequel déclara qu'il ne marcheroit point, sans avoir un Jésuite avec lui. Malgré la répugnance de ces Religieux à paroître dans une Armée destinée à faire la guerre aux Indiens, il fallut céder à l'autorité; & le Pere François Hurtado eut ordre d'accompagner Dom Jérôme de Cabrera. Les premiers exploits de ce Général furent heureux; il battit en plusieurs rencontres les Habitans de la Vallée de *Famatina*, & d'autres Calchaquis des environs de Rioja, lesquels aïant ensuite appris qu'il y avoit un Jésuite dans l'Armée Espagnole, le firent prier de ménager leur paix.

On leur accorde la paix.

Ce n'étoit pas une chose aisée : ces Indiens avoient été autrefois soumis, & non-seulement ils s'étoient révoltés, mais ils s'étoient encore engagés par les sermens les plus exécrables à ne jamais faire de quartier à aucun Espagnol, & ils n'en avoient excepté que les Peres de la Compagnie, lesquels, disoient-ils, ne leur avoient jamais fait que du bien, & défendoient, autant qu'ils le pouvoient, leur liberté, & l'honneur de leurs Femmes. Ils ne cessoient même de les inviter à venir chez eux pour les instruire, parceque la plûpart d'entr'eux étoient baptisés. Le Pere Hurtado se crut donc obligé de travailler à les réconcilier avec les Espagnols, & il y réussit. Mais parcequ'il étoit nécessaire de se précautionner contre leur legereté

naturelle, Dom Jérôme eut ordre de construire une Forteresse dans la Vallée de Famatina, & le Missionnaire y fit quelque tems sa résidence, au grand profit de la Garnison & des Indiens. 1632.

La paix devint même bientôt générale sur toute cette Frontiere, & la Ville de Salta, dont le Territoire avoit beaucoup souffert de la part des Calchaquis, commençoit à respirer. Mais lorsqu'on s'y attendoit le moins, ces Barbares, sans qu'on leur en eût donné aucun sujet, porterent par-tout le ravage & l'incendie, & il fallut que le Viceroi du Pérou envoïât des Trouppes au Tucuman. Elles arrêterent leurs courses, mais elles ne changerent point leurs cœurs. Les Jésuites de leur côté ne pouvoient, ni les assurer qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, s'ils se faisoient Chrétiens, ni persuader aux Espagnols que leur véritable intérêt demandoit qu'on pût leur donner cette assurance; ce qui étoit d'autant plus surprenant, qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent en état de réprimer toujours leurs brigandages.

Ils la rompent.

Ce qui arriva sur ces entrefaites dans le Tapé auroit cependant bien dû leur faire ouvrir les yeux sur ce point. L'année précédente le Pere Romero & le Pere André Rua, aïant été avertis que les Habitans de ce Païs paroissoient moins éloignés du Christianisme, que le P. Gonzalez ne les avoit trouvés, voulurent s'en instruire par eux-mêmes, & entrerent dans le Tapé par deux endroits différens. Ils rencontre-

Tout le Tapé embrasse le Christianisme.

1632. rent l'un & l'autre plusieurs Caciques, qui leur firent amitié, & les inviterent même à faire des Etablissemens chez eux. Ils se contenterent alors de leur donner sur cela de bonnes paroles; mais cette année 1632 le Pere Romero remonta l'Ibicuy avec les Peres de Mendoze & Berthold, & chargea le Pere Emmanuel Ernot & le Pere Paul Benavidez, d'entrer dans le Tapé. Il suivit de près les deux premiers, & leur fit prendre la route qu'il avoit lui-même fraïée l'année précédente.

Les uns & les autres furent surpris de l'accueil qu'on leur fit par-tout; & le Pere Romero ne balança point à tracer le plan d'une Réduction, laquelle fut aussi-tôt remplie de Prosélytes : il les mit sous la protection de S. Michel; on y baptisa dès la même année soixante & dix Adultes & quatre cents soixante & dix-huit Enfans. Les Peres Berthold & Benavidez furent encore plus heureux chacun de leur côté; ils trouverent une Bourgade toute formée, & une Eglise bâtie, dont ils prirent possession en arrivant, & qu'ils dédierent à l'Apôtre S. Thomas. Mais ce qu'il y eut de plus admirable dans un succès si inespéré, c'est que les Indiens qui s'y étoient réunis, étoient ceux-là mêmes qui avoient empêché le Pere Gonzalez de pénétrer plus avant dans leur Païs. Aussi ne douterent-ils pas que cet heureux changement ne fût le fruit de l'intercession du saint Martyr.

Les deux nouvelles Eglises étoient éloignées l'une de l'autre de deux journées de chemin, & dans cet intervalle il y avoit des

des Indiens qu'on ne connoissoit pas encore. Cependant on apprit qu'ils s'étoient assemblés dans un lieu nommé *Itaquatica*, & qu'ils y avoient même bâti des Cabannes, une Eglise, & une Maison pour un Missionnaire. Ce fut par eux-mêmes qu'on l'apprit ; car dès que tous ces Edifices furent achevés, ils envoïerent demander au Pere Romero un Pere de la Compagnie pour les instruire. Le Pere Romero voulut être lui-même témoin de cette merveille, & trouva trois cents cinquante Familles dans l'impatience de connoître nos divins Mysteres. Il fit sur le champ planter une grande Croix au milieu de la Place, & tous se prosternerent pour l'adorer. Il baptisa ensuite quelques Enfans qu'on lui présenta, & cette troisieme Réduction prit le nom de S. Joseph. 1632.

On vint presqu'en même tems lui dire que l'exemple de ces Indiens avoit été suivi de plusieurs autres, qui s'étoient placés assez près de là sur une Montagne nommée *Aratica.* Il s'y transporta, prit possession de cette nouvelle Colonie, & la dédia à la Mere de Dieu, sous le nom de la *Nativité*. L'Esprit saint étoit sur ce Peuple ; sa foi mérita d'être mise à d'assez fortes épreuves, & elle en devint plus vive & plus pure. Les quatre Bourgades furent attaquées de la peste, & bientôt on n'y vit plus que des Malades. Les Missionnaires ne furent pas épargnés, & souvent ils se virent réduits à se faire porter dans des Hamachs pour administrer les Moribonds. La famine succéda, comme on s'y

1632. étoit bien attendu, à ce premier fléau; mais la vertu de ces nouveaux Fideles n'en souffrit aucun échec, & engagea le Ciel à le faire cesser par des voies qui n'étoient point naturelles.

Il n'y eut pas même jusqu'à certains scandales, presqu'inévitables lorsque des Novices dans la Foi ne peuvent pas rompre absolument tout commerce avec les Infideles, qui, par la maniere éclatante dont la Justice divine en punit quelques-uns, servirent à fortifier la vertu de ceux qui s'en étoient garantis, & à ranimer la foi chancelante de ceux qu'ils avoient ébranlés. La principale source du mal venoit de l'attachement de quelques Caciques à leurs Concubines: désordre, qui dans toutes les nouvelles Réductions du Paraguay, causa bien de l'embarras à leurs Fondateurs. Mais pour bien faire comprendre ce qui s'est passé à ce sujet, il faut reprendre les choses de plus haut, & se rappeller, ce que j'ai observé ailleurs, que parmi les Nations Guaranies, les Caciques avoient droit de prendre autant de Femmes qu'ils en pouvoient nourrir.

Difficultés au sujet des Mariages des Néophytes.

On persuadoit aisément à ceux qui vouloient sincerement embrasser la Religion Chrétienne, qu'il falloit se contenter d'une seule Epouse: mais la difficulté étoit de savoir si on devoit les obliger de garder celle qu'ils avoient épousée la premiere, ou si on devoit leur laisser la liberté de choisir entre toutes celles qu'ils avoient alors. On sait que sur cela les opinions sont partagées entre les Théologiens; & les

Missionnaires suivirent d'abord celle que chacun d'eux estima la mieux fondée. Cependant les Supérieurs, jugeant qu'il étoit à propos d'établir dans ces Eglises une conduite uniforme sur un point de cette importance, s'adresserent au Souverain Pontife, pour savoir à quoi ils devoient s'en tenir; & ce fut le Pere Jean de Lugo, alors Professeur de Théologie au College Romain, & depuis Cardinal, qui fut chargé par le Général de la Compagnie, de demander au Pape Urbain VIII qu'il voulût bien prescrire aux Jésuites du Paraguay la maniere dont ils devoient se comporter à cet égard. 1632.

Ce qui est décidé sur cela à Rome.

Le Pere de Lugo présenta à Sa Sainteté un Mémoire, où il exposa que les Caciques Guaranis regardoient moins leurs Femmes comme leurs Compagnes, que comme leurs Servantes; qu'ils les renvoïoient sans façon, quand ils en étoient dégoûtés; qu'ils en avoient souvent plusieurs, & qu'il leur étoit assez ordinaire d'avoir en même-tems la Mere & les Filles; qu'ils faisoient quelquefois présent de quelques-unes de leurs Femmes à leurs Amis & à leurs Vassaux, & les reprenoient quand ils le jugeoient à propos; enfin qu'il y en avoit qui, en changeant de demeure, laissoient leurs Femmes pour n'avoir point l'embarras de les mener avec eux, & en prenoient d'autres dans le lieu où ils s'arrêtoient; d'où il concluoit qu'il n'y avoit point de mariage parmi ces Indiens, & qu'il seroit dangereux de les obliger à s'en tenir à leurs premieres Femmes, quand

1632.

ils recevoient le Baptême, ce qu'il prouvoit par plusieurs raisons.

La premiere étoit la difficulté de savoir quelle étoit cette premiere Femme, parcequ'il se pouvoit bien faire qu'ils n'accusassent point juste, quand on les interrogeoit sur ce point. La seconde, que cette premiere Femme pouvoit bien avoir été la premiere Femme d'un autre. La troisieme, qu'il est arrivé plusieurs fois qu'un de ces Indiens, après avoir été marié en face de l'Eglise, entretenoit une autre Femme que celle qu'on l'obligeoit de reconnoître pour son Epouse & qu'il n'aimoit pas. La quatrieme, que l'obligation qu'on avoit voulu leur imposer de s'en tenir à leurs premieres Femmes, leur avoit paru si dure, que pour cela seul plusieurs étoient restés dans l'infidelité : enfin que dans les mariages des Guaranis il n'y avoit ni Contrat, ni rien qui pût faire distinguer une Epouse d'une Concubine. La réponse d'Urbain VIII fut, que les deux opinions sur le cas proposé étant également probables, il n'étoit nullement besoin de dispense, & que chacun devoit agir selon les conjonctures comme il le jugeroit convenable, pour ne pas risquer le salut des Infideles. Sur quoi il fut réglé par les Supérieurs de la Province, que l'on se conduiroit en ce point de maniere qu'on ne risquât point le salut de ceux qui se présenteroient pour embrasser notre sainte Religion ; mais qu'on se comporteroit avec toute la prudence que demandoit une matiere si délicate.

Cependant les Itatines n'avoient pas

continué de répondre aux eſpérances qu'on avoit conçues de leur converſion. Mais pour mieux comprendre ce que nous aurons à dire dans la ſuite ſur ces Indiens, il eſt bon de remarquer que cette Nation n'eſt point réunie dans un même lieu, & de faire connoître ceux dont il s'agit ici. Dans cette étendue de Païs, qui eſt à l'Orient du Paraguay, & qui s'étend juſqu'au Parana dans l'endroit où il circule vers le Nord-Eſt, il y a une chaîne de Montagnes, d'où ſortent pluſieurs Rivieres, dont les unes ſe déchargent dans le Paraguay, & les autres dans le Parana, avec cette différence que celles qui coulent à l'Orient ont une pente ſi douce, que leur courant n'eſt preſque pas ſenſible à la vue, & que les autres tombant de plus haut, & par conſéquent avec plus d'impétuoſité & dans des terres marécageuſes, entraînent dans le Paraguay une quantité de limon, qui pendant quelque tems rend les eaux de ce Fleuve extrêmement bourbeuſes. D'ailleurs elles ſortent ſouvent de leur lit, & alors tout ce Païs reſſemble à une vaſte Mer, qui n'a point d'autre digue que les Montagnes.

1632.

Du Païs des Itatines.

C'eſt au milieu de ces terres, dont une partie eſt ſouvent inondée, qu'habitoient les Itatines, dont il eſt ici queſtion, entre les dix-neuf & les vingt-deux dégrés de Latitude auſtrale. Ils parloient à-peu-près la même langue, & paroiſſoient avoir la même origine que les Guaranis; mais s'ils en étoient une Colonie, elle avoit tout l'air d'être fort ancienne. On ne ſait point à

Leur caractere.

1632. quelle occasion elle s'étoit divisée en plusieurs branches. Ce qui paroît certain, c'est qu'on ne trouve point qu'elles eussent, au tems dont je parle, beaucoup de communication entr'elles. Ceux dont nous parlons étoient continuellement en guerre avec leurs Voisins, fort agiles, & d'une complexion robuste. Il y avoit parmi eux des prix proposées pour la course, & il falloit qu'en courant ils portassent de grosses pierres, dont le poids étoit reglé. Leurs Femmes étoient piquées presque par-tout le corps, & se donnoient par cette ponction, & par une poudre dont elles se frottoient, une couleur jaune, qui apparemment, contre leur intention, ne les embellissoit pas.

Boules des Itatines.

Il ne mouroit personne parmi ces Indiens, qu'un certain nombre de ses Proches ne se précipitât de fort haut pour l'accompagner dans l'autre Monde; ce qui joint aux maladies fréquentes, causées par le mauvais air qu'ils respiroient, les empêchoit de multiplier. On estimoit beaucoup certaines boules que les Itatines formoient d'une gomme qui découloit d'un Arbre fort commun dans leur Païs, & dont plusieurs ont été portées en Espagne : elles étoient fort legeres, & on s'en servoit comme de balle pour jouer; mais ce qui devoit les rendre plus précieuses, c'est qu'elles étoient, dit-on, un remede souverain contre la dyssenterie.

Ces Indiens se laissent prévenir contre les Jésuites.

Tels étoient les Indiens dont la conversion parut d'abord au P. Rançonnier assez facile; mais après les avoir examinés de

plus près, il comprit qu'il y trouveroit de grandes difficultés. Il fut même plus d'une fois ſur le point d'être la victime de leur défiance & de leur prévention ; & il faut avouer qu'elles n'étoient pas ſans quelque fondement. Un Prêtre Portugais, nommé Acoſta, avoit quelques années auparavant raſſemblé un nombre aſſez conſidérable de ces Indiens, ſous prétexte de les civiliſer, & de leur faire connoître la Loi du vrai Dieu, & les avoit enſuite négociés avec ceux de ſa Nation qui devoient les conduire au Breſil. Par malheur pour lui, ils découvrirent ſon manége, & ils le maſſacrerent. Cet exemple aſſez récent leur fit d'abord ſoupçonner que le Miſſionnaire Jéſuite avoit les mêmes vues ſur leur liberté, d'autant plus qu'un autre Européen avoit eu l'indiſcrétion de dire à quelques-uns d'entr'eux, que tous ceux qui s'attacheroient à ce Religieux ſeroient bientôt au ſervice des Eſpagnols. 1632.

Protection du Ciel ſur le P. Rançonnier.

Ils prenoient même déja les armes, comme ſi les Eſpagnols euſſent été prêts à entrer dans leur Païs, & tout ce que put faire le Miſſionnaire pour diſſiper ces ombrages, fut d'abord inutile ; mais le Ciel s'en mêla, & tous les ſoupçons s'évanouirent. Un Cacique aïant un jour invectivé avec beaucoup de violence contre ce Pere & contre la Religion qu'il prêchoit, un chancre ſe forma ſur le champ dans ſa gorge, & il en mourut en peu de tems, après avoir ſouffert des douleurs inexprimables. Un autre ſe moquant de ce Religieux, & diſant qu'il étoit bien plus ca-

1632. pable que lui d'instruire sa Nation, le tonnerre tomba si près de lui, qu'il fut renversé sans connoissance & sans mouvement. Enfin, un troisieme lui aïant refusé un peu de Maïz, dont il avoit un extrême besoin, une nuée de Sauterelles fondit sur son Champ, & ne lui laissa pas un seul grain à recueillir.

Quatre Réductions parmi les Itatines.

Des marques si visibles de la vengeance divine firent sur ce Peuple toute l'impression qu'on en devoit attendre; & autant que les Itatines avoient montré jusques-là d'éloignement pour le Christianisme, autant firent-ils paroître d'empressement pour l'embrasser. Tous voulurent être instruits en même tems, & le Missionnaire étoit sur le point de succomber sous le poids du travail, lorsque les Peres Henard & Martinez arriverent pour le partager avec lui. Le premier soin de ces Ouvriers Apostoliques, quand ils se virent réunis, fut de fonder une Réduction, qui fut nommée *S. Joseph*; & dès la même année ils furent obligés d'en former trois autres, sous les titres des *Anges*, de *S. Pierre* & de *Saint Paul.* Cette derniere étoit assez proche du Paraguay; & de l'autre côté du Fleuve, & presque vis-à-vis étoit une des retraites des Payaguas, de tout tems Ennemis irréconciliables des Espagnols.

Des Payaguas se mettent sous la conduite des Jésuites, & n'y perseverent pas.

Ce voisinage fut d'abord funeste à la Réduction par la facilité qu'il donnoit aux Prosélytes qui manquoient de constance, de trouver une retraite où ils n'avoient pas à craindre qu'on les allât chercher, & quelques-uns s'y refugierent en effet; mais

cela même pensa être l'occasion d'un grand bien. Les Payaguas s'étant fait instruire par ces Transfuges de la maniere dont les Peres de la Compagnie traitoient les Indiens qui se mettoient sous leur conduite, ceux-ci leur avouerent qu'ils ne pouvoient que s'en louer, & leur en firent un portrait si avantageux, que plusieurs voulurent connoître par eux-mêmes des Hommes dont on leur disoit tant de bien. Le Pere Rançonnier fut un jour fort étonné de voir entrer dans sa Bourgade une Trouppe de ces Barbares, qui lui protesterent n'avoir d'autre dessein que d'y partager avec les Itatines le bonheur de vivre sous sa direction. Ils se logerent en effet fort près de la Réduction; mais ils n'y demeurerent pas long-tems. Leur inconstance naturelle & leur goût pour le brigandage leur firent bientôt reprendre leur ancienne façon de vivre. 1632.

Cependant les Réductions des Itatines se peuplant de jour en jour; les trois Jésuites conçurent les plus grandes espérances de voir bientôt la Religion Chrétienne s'étendre fort loin vers le Nord. Un Etablissement de leur Compagnie à Xeres eut été fort utile pour cette Entreprise, & les Habitans de cette Ville ne cessoient point de le solliciter; mais l'affaire aïant traîné en longueur, échoua de la maniere que nous verrons en son tems. Il est certain que les Espagnols n'ont pas assez compris combien il leur importoit de conserver & de fortifier cette Ville, qui pouvoit leur assurer la possession de tout le

Projet des Missionnaires, & ce qui le fait échouer.

1632. cours du Paraguay jusqu'au Lac des Xarayez, & qu'ils ne se sont pas assez mis en garde contre les Mamelus, qui ont fraïé de ce côté un chemin à leurs Compatriotes, pour faire des découvertes, qu'ils ne doivent point se pardonner de n'avoir point faites eux-mêmes.

Réduction Itatine ruinée par les Mamelus.

L'occasion se présenta même à eux, dans le tems dont je parle, d'y faire une sérieuse attention, par la nouvelle imprévue de l'approche d'une nombreuse Trouppe de Mamelus, suivie d'une Armée de Tupis. On ne savoit pas encore à qui ces Brigands en vouloient, lorsque deux Envoïés de celui qui les commandoit arriverent à la Réduction de S. Joseph, d'où ils savoient que le Pere Henart, qui en avoit la direction, étoit absent, ils s'adresserent au Corrégidor, & commencerent par lui dire de la part de leur Général qu'il n'avoit rien à craindre pour sa Bourgade, qu'il marchoit contre des Peuples voisins, sur lesquels il étoit bien résolu de venger les outrages qu'ils avoient faits au P. Rançonnier, & que s'il vouloit se joindre à lui dans une si belle cause, il connoîtroit bien la sincerité de son zèle pour les intérêts des Missionnaires & de leurs Néophytes. Le Corrégidor donna dans le piege : il fit prendre les armes à tous ses Guerriers, & ils se laisserent conduire au Camp des Mamelus, où ils furent mis à la chaîne.

Le P. Henart au Camp des Mamelus. Comment il y est reçu.

Le Commandant envoïa ensuite un Détachement à S. Joseph, pour enlever tous ceux qui y étoient restés, de sorte que le P. Henart y étant retourné quelques jours

après, n'y trouva personne, mais bien quelques marques de la cruauté de ces Perfides. Il ne tarda point à être instruit de ce qui étoit arrivé, & il courut sur le champ au Camp des Mamelus. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, ses chers Enfans, au nom de Jesus-Christ, & ils ne lui répondirent que par des injures & des insultes. Comme il avançoit toujours vers le Quartier du Général, il l'entendit crier qu'on l'arrêtât, qu'on le délivrât de cet Importun. » A la bonne heure, répondit-» il en élevant la voix, & je donnerai » volontiers ma vie pour mes Ouailles; » je prie même Dieu qu'il vous pardonne » ma mort; mais rendez la liberté à des » Chrétiens qui ne vous ont point offen-» sés. Une si grande douceur n'amollit point la dureté de cœur de ces Barbares. L'Homme Apostolique fut traité de la maniere la plus indigne; on lui déchira sa soutanne; on vomit contre sa Personne & contre sa Compagnie les injures les plus atroces: enfin on le chassa du Camp. Comme parmi ceux qui le traitoient ainsi, il en eut remarqué un qui se distinguoit par sa brutalité, il lui prédit qu'il ne reverroit jamais sa maison, & ce Malheureux fut tué par un Indien en retournant à S. Paul.

1632.

Deux autres Réductions détruites.

La Réduction des Anges avoit été attaquée presqu'en même tems qu'on surprenoit celle de S. Joseph; mais le Pere Martinez avoit eu le loisir de faire sauver une partie des Habitans. Le reste fut pris & emmené à la vue du Missionnaire, qu'on

1632. arrêta pendant trois jours, de peur qu'il n'aidât quelques-uns de ses Néophytes à s'évader. On le relâcha ensuite & on lui laissa un Enfant de neuf ans. Une troisieme Trouppe étoit tombée sur la Réduction de S. Pierre, & partie par trahison, partie par violence, en avoit mis aux fers les Habitans, à la réserve de soixante & dix, qui s'étoient rangés autour du Pere Rançonnier. Ils se défendirent avec beaucoup de valeur contre un pareil nombre de Tupis & trente Mamelus, qu'ils repousserent. Il y avoit parmi ces Braves un Catéchumene qui reçut cinq blessures à la tête, dont quelques-unes étoient si profondes, que la cervelle en sortoit avec le sang, & que les Vers y parurent bientôt. Il demanda le Baptême. Le Pere Rançonnier, après l'avoir baptisé, aïant été appellé ailleurs, le recommanda à son Ange-Gardien & à l'Apôtre des Indes, dont ce jour-là on célébroit la Fête. Huit jours après étant retourné à l'endroit où il l'avoit laissé, il le trouva jouissant de la santé la plus parfaite, & sans aucune foiblesse.

Guérison miraculeuse.

Le Pere Henart de son côté, sans se rebuter de l'inutilité de sa premiere tentative, étoit retourné au Camp des Mamelus, & à force de prieres avoit obtenu la liberté de deux Caciques. Il y eut même quelques Tupis qui, charmés de son courage & de la maniere dont il s'intéressoit pour ses Néophytes, se donnerent à lui. Mais peu de tems après, il eut la douleur d'apprendre que tous les Caciques & autres Officiers Itatines, aïant été attachés à une

Les Mamelus persuadent aux Itatines que les Jésuites les avoient appellés.

même chaîne, avoient péri en traversant le Parana. Enfin les Missionnaires furent bientôt instruits que les Mamelus, pour les rendre odieux aux Indiens, renouvelloient l'ancienne calomnie qui leur avoit déja si bien réussi, en publiant que c'étoit ces Peres eux-mêmes qui les avoient appellés. Quelques-uns le crurent encore, & porterent leur ressentiment jusqu'à profaner les Vases sacrés. Il y en eut même qui se chargerent d'assassiner le Pere Rançonnier; mais on vint enfin à bout de les désabuser; & on ne songea plus qu'à rétablir ces Réductions, qui se repeuplerent peu-à-peu.

1632.

1633.

Les Réductions du Parana courent un grand danger.

Celles du Parana, qui depuis long-tems étoient assez tranquilles, furent éprouvées à leur tour; & la premiere épreuve où elles furent mises, étoit d'une espece toute nouvelle. Mais ce ne fut qu'un orage qui gronda de loin, & se dissipa sans avoir causé d'autre mal, qu'une grande crainte de les voir sur le point d'être sapées jusques dans leur fondement par ceux-là mêmes qui en devoient être les Protecteurs, c'est-à-dire, par le Gouverneur & par l'Evêque de la Province de Paraguay. Celui-ci étoit cependant le même Prélat, qui après avoir visité ces Eglises, avoit fait les plus grands éloges des Pasteurs & de leurs Ouailles, Quant au Gouverneur, sa conduite, depuis qu'il étoit dans cette place, ne faisoit rien espérer de favorable pour ces nouvelles Colonies Chrétiennes; on fut même surpris qu'il n'eût pas porté les choses plus loin.

Il avoit donné ordre à un Cacique nou-

1633. Conduite violente du Gouverneur du Paraguay.

vellement converti de lui fournir un certain nombre de Pirogues, & il avoit été obéi avec la plus grande promptitude : mais ces Pirogues s'étant trouvées plus petites qu'il ne les vouloit, il entra dans une si grande colere, qu'il fit sur le champ mettre en prison le Cacique & les Indiens qui étoient venus avec lui pour les amener. Il s'oublia même jusqu'à menacer du service personnel tous les Chrétiens des Réductions du Parana. Ces voies de fait & ces menaces firent une si grande impression sur les Néophytes, que les Missionnaires eurent toutes les peines du monde à les contenir. Mais il fut encore plus difficile de les calmer sur une démarche de D. Christophe de Aresti, qui ne pouvoit être faite dans une conjoncture plus fâcheuse.

Prétention de l'Evêque du Paraguay.

Ce Prélat se mit tout-d'un-coup dans la tête, ou se laissa persuader, qu'il pouvoit augmenter considérablement les revenus de son Eglise, si les Réductions de son Diocèse avoient des Pasteurs plus dépendants de lui que les Jésuites, & prenant pour prétexte que les nouveaux Chrétiens conduits par ces Religieux ne païoient ni les décimes, ni la quatrieme partie des fruits de la terre, il commença par interdire tous leurs Missionnaires. Un si grand éclat surprit tout le monde, & il n'y eut personne qui ne fut persuadé que l'Evêque n'en étoit point venu jusques-là pour n'aller pas plus loin. Le Gouverneur de son côté ne rabattoit rien de ses menaces, & on étoit de toutes parts dans l'attente de ce qui arriveroit, lorsque le

1633.

P. Romero accourut du fond de la Province d'Uruguay à l'Assomption.

L'un & l'autre s'appaisent.

Il alla d'abord chez le Gouverneur, & le pria de faire attention que les Rois Catholiques avoient absolument défendu d'user de violence contre les Indiens, & spécialement contre ceux qui avoient été convertis & réunis dans des Réductions sous la conduite des Jésuites, & de les charger même d'aucunes corvées, mais bien de les engager par la douceur à faire de leur plein gré ce qu'on pouvoit souhaiter d'eux. Il ne gagna rien d'abord; mais il ne se rebuta point, & par sa constance, jointe à une éloquence également forte & insinuante, il vint à bout de tout ce qu'il souhaitoit. D. Louys de Cespedez promit de ne plus inquiéter les Néophytes des Réductions, & consentit à l'élargissement des Prisonniers.

L'Evêque fut encore plus difficile à fléchir. En vain le Pere Romero, ne pouvant rien gagner par ses raisons, lui fit voir, en lui présentant les Bulles des souverains Pontifes & les Arrêts du Conseil roïal des Indes, qui prouvoient clairement qu'il avoit passé ses pouvoirs en interdisant les Missionnaires, il n'en put tirer d'autre réponse, sinon que c'étoit à lui à disposer des Cures de son Diocèse. Le P. Romero lui répliqua que les Réductions dirigées par les Jésuites n'étoient point des Paroisses proprement dites; il soutint toujours que ceux qui en étoient chargés, étoient des Curés soumis à l'Ordinaire, comme tous les autres. Enfin le Provincial

1633. qui arriva sur ces entrefaites à l'Assomption, lui fit signifier les Lettres patentes du Roi, par lesquelles Sa Majesté défendoit à quiconque, de quelque dignité dont il fût revêtu, d'ôter, sans sa participation, aux Peres de la Compagnie de Jesus la conduite de leurs Néophytes, & de les troubler, sous quelque prétexte que ce fût, dans l'exercice de leurs fonctions.

Le Gouverneur, qui s'étoit déja rendu, appuïa le Provincial, & le Prélat se rendit aussi. Il le fit même de si bonne grace, que le P. Romero étant parti pour retourner à son Eglise, il le suivit de près, visita de nouveau les Réductions situées dans son Diocèse, combla les Néophytes d'éloges & de caresses, & leur recommanda sur toutes choses un confiance entiere en ceux qui les dirigeoient avec tant de sagesse. Ce Prélat passa en 1635, de l'Evêché de l'Assomption à celui de Buenos Ayrès, & a vécu jusqu'à sa mort en très bonne intelligence avec les Jésuites, ce qui n'a pas empêché les Auteurs de la Morale-pratique de le mettre, sur la foi de D. Bernardin de Cardenas au nombre de ceux que les Jésuites avoient, selon lui, chassés de leur Diocèse; ne faisant pas réflexion que si ces Peres avoient eu assez de crédit pour cela, ils auroient bien eu celui d'empêcher qu'on ne le transferât à Buenos Ayrès, où il leur importoit encore plus d'avoir un Evêque qui ne fut pas leur Ennemi, qu'à l'Assomption.

Mais à-peine cette bourasque étoit calmée, que le bruit qui se répandit de la

marche des Mamelus vers le Parana, jetta toutes les Réductions qui y étoient établies dans la plus grande consternation. Ce n'étoit point une fausse allarme; on eut bientôt des avis certains que l'Ennemi avoit franchi le grand Sault du Parana, & avançoit à grandes journées. Comme on ne doutoit point que ses premiers coups ne portassent sur la Réduction de la Nativité, située, comme je l'ai déja dit, sur les bords de l'Acaray, il fut jugé à propos de l'évacuer & d'en transporter les Habitans à Itapua, ce qui fut d'abord exécuté. Sainte Marie Majeure, établie sur l'Iguazu, demeuroit par cette retraite exposée aux premieres fureurs des Mamelus: le Pere Romero s'y étoit rendu pour déliberer sur ce qu'il convenoit de faire; & tout bien consideré, jugeant qu'une Bourgade, éloignée de toutes les autres de plus de trente lieues, ne pouvoit pas résister à une Armée entiere qui alloit fondre sur elle, il en ordonna la transmigration, qui se fit en bon ordre sur les bords de l'Uruguay. Ces précautions dérangerent toutes les mesures des Ennemis, qui n'oserent s'engager plus avant dans un Païs qu'ils ne connoissoient point assez, & ils retournerent sur leurs pas.

1633. Les Mamélus s'approchent des Réductions du Parana.

Le P. Romero, de retour dans la Province d'Uruguay, mit la derniere main à la fondation d'une cinquieme Réduction du Tapé, projetté l'année précédente, sous le titre de *Sainte Thérèse*. Sa situation, presqu'à la source de l'Igaï, étoit des plus avantageuses au milieu de très belles

Nouvelles Réductions dans le Tapé.

1633. Plaines entrecoupées de petits Bois, où il y avoit des Palmiers de six vingt piés de haut, qui different de ceux de la même espece, en ce qu'à mesure qu'ils croissent, ils poussent des branches qui leur font comme une couronne; elles tombent ensuite d'elles-mêmes, & il se forme à leurs racines des nœuds qui deviennent si durs, qu'ils paroissent tenir plus de l'os que du bois. Les pignons en sont peu inferieurs à ceux de l'Europe, & font pendant une bonne partie de l'année la nourriture ordinaire des Gens du Païs. On y recueille aussi beaucoup d'Herbe de Paraguay. Les Peres François Ximenez & Jean Salas, qui furent chargés de cette nouvelle Eglise, y réunirent dès la premiere année trois cents Familles.

Dans le même tems le Pere Romero, aïant traversé les Montagnes du Tapé, rencontra un Cacique, lequel de concert avec tous ses Vassaux, le pria de leur donner une Réduction, & lui assura que plusieurs Nations voisines étoient disposées à le suivre. Il n'avoit garde de leur refuser ce qu'il souhaitoit encore plus qu'eux, & il chargea le Pere Ximenez de ce nouvel Etablissement, qui fut mis sous la protection de *S. Joachim*. Le Provincial des Jésuites faisoit alors la visite des Missions; & quoiqu'il se fût cassé la jambe en allant à Sainte Therese, il se fit porter dans un brancart à toutes celles qu'il n'avoit point encore vues. Il passa même les Montagnes du Tapé, au-delà desquelles il fonda encore deux Réductions, sous les noms de

Jesus-Marie & des Saints Martyrs *Côme & Damien.* 1633.

Suites des affaires des Itatines.

D'autre part l'Eglise des Itatines commençoit à-peine à réparer ses pertes, qu'elle courut risque d'être entierement ruinée par les Espagnols. Au premier avis qu'on avoit eu à l'Assomption de l'irruption des Mamelus sur les Terres de ces Indiens, le Gouverneur de la Province y avoit envoïé deux Compagnies d'Infanterie pour les secourir ; mais elles étoient arrivées trop tard. A leur retour quelques personnes entreprirent de persuader à Dom Louys de Cespedez qu'il ne falloit pas permettre que ces nouvelles Missions jouissent des mêmes privileges que celles des Guaranis, & lui conseillerent d'en rappeller les Jésuites, & d'envoïer à leurs places des Prêtres séculiers. Il goûta cet avis ; & si le P. Truxillo, qui se trouvoit alors au Collége de l'Assomption, ne lui avoit fait voir qu'il n'avoit pas plus de droit de changer les Missionnaires de ces Réductions que de celles du Parana, c'en étoit fait de la liberté des Itatines : aussi le Provincial, après lui avoir prouvé par les propres termes des Edits des Rois Catholiques, que toutes les Réductions formées par les Jésuites étoient expressément exemptes de ce service, lui fit observer que les Espagnols ne gagneroient rien à vouloir en excepter les Itatines, parcequ'à la premiere proposition qu'on leur feroit de changer leurs Pasteurs, ils comprendroient d'abord qu'on en vouloit à leur liberté, & ne manqueroient pas de se réfugier dans

1633. leurs Montages. Ces représentations eurent tout l'effet que le P. Truxillo s'en étoit promis. Le Gouverneur envoïa au Pere Rançonnier de très amples pouvoirs de faire, par-tout où il le jugeroit à propos, des Etablissemens semblables à ceux qu'il avoit déja faits, & ce Missionnaire en profita sur le champ. Il fonda deux nouvelles Eglises, l'une sur le bord du Tobati, & l'autre assez près du Paraguay, à cent milles de l'Assomption.

Indiscrétion d'un Espagnol & ses suites.

Il est vrai que ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il vint à bout d'empêcher qu'elles ne fussent détruites aussi-tôt que fondées, ce qui auroit entraîné la ruine de toutes celles des Itatines. Un Cacique de cette Nation étant allé rendre visite à un Espagnol constitué en dignité, celui-ci eut l'imprudence de lui dire que tôt ou tard ils ne pouvoient éviter d'être donnés en Commande : on a prétendu, & cela peut bien être, qu'il n'avoit voulu que badiner. Mais sur l'article de la liberté, les Indiens prenoient tout au sérieux. Le Cacique publia partout ce que l'Espagnol lui avoit dit ; & cela fit d'autant plus d'impression sur les Itatines, que peu de tems après les Payaguas firent courir le bruit que les Espagnols se disposoient à leur faire la guerre, & que leur dessein étoit, après les avoir subjugués, de mettre aussi les Itatines sous le joug. Alors l'allarme fut si grande parmi ces derniers, que le Cacique le plus accrédité de la Nation, & celui qui avoit le plus contribué à l'Etablissement des nouvelles

Réductions, alla se réfugier avec quatre cents de ses Vassaux, dans des Montagnes presqu'inaccessibles. On l'y suivit sans perdre un moment de tems; mais après bien des négociations, on ne put ramener qu'une partie de ces Fugitifs. 1633.

Décret du Roi au sujet du service personnel.

Il y avoit déja long-tems que les Missionnaires se plaignoient que par de pareilles indiscrétions on renversoit souvent toutes les mesures qu'ils prenoient pour convertir les Indiens & les gagner en même tems à Jesus-Christ & à la Couronne d'Espagne. Ils ne cessoient même de demander au Conseil roïal des Indes qu'on y remédiât efficacement. Plusieurs personnes, qui ne s'intéressoient pas moins que ces Religieux au salut des Infideles appuïoient leurs demandes, & Philippe IV comprit aisément que la source du mal venoit de l'abus que l'on continuoit à faire des Commandes; abus, qui, malgré tous les ordres donnés par ses Prédécesseurs, tenoit les Indiens dans un véritable esclavage. Il prit enfin la résolution d'y remédier, en réduisant à de justes bornes ce qu'on appelloit le service personnel; & le quatorzieme d'Avril de cette année, il signa une Cédule roïale adressée à Dom Louys Jérôme Fernandez de Cabrera, Bobadilla & Mendoza, quatrieme Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou. La voici, traduite sur la copie qui se trouve à la fin de l'Ouvrage que le P. de Montoya a fait imprimer à Madrid, sur le Paraguay (1).

(1) Conquista espiritual, &c. en Madrid, en la imprenta del Reyno, 1639.

1633.

LE ROI.

Lettre du Roi au Viceroi du Pérou.

» Comte de Chinchon, mon Cousin » (1), Conseiller d'Etat, Gentilhomme de » ma Chambre, mon Viceroi, Gouver- » neur & Capitaine général au Pérou ; à » celui ou à ceux qui se trouveront char- » gés du Gouvernement : vous n'igno- » rez pas que par plusieurs Cédules roïales » & Ordonnances émanées de moi & des » Seigneurs Rois mes Ancêtres, il a été » enjoint que les Indiens naturels de ces » Provinces seroient maintenus dans la » jouissance de leur liberté, & me servi- » roient comme les autres Vassaux libres » de mes Roïaumes; vous savez aussi que » cela étant incompatible avec le service » personnel, substitué en quelques endroits » au tribut que les Indiens devoient païer » à leurs Commandataires, il a été ex- » pressément & plusieurs fois ordonné de » le supprimer & de le convertir en un » tribut païable en argent ou en froment, » maïz, racines, volaille, poissons, étof- » fes, coton, grains, miel, légumes, & » autres fruits de la terre, que ces Indiens » pouvoient recueillir, suivant la variété » des climats & des terreins qu'ils occu- » pent, n'y en aïant aucun qui ne produi- » se quelque chose de propre à entrer dans » le Commerce, & par conséquent ne » puisse fournir à tous leurs besoins.

» Cependant je suis informé que, mal- » gré ces ordres réitérés, le service per-

(1) Il y a dans l'Espagnol *Pariente*.

» sonnel subsiste, au grand préjudice de » ces Peuples, que leurs Commandataires » regardent & traitent comme des Esclaves, ne leur laissant pas même la liberté de travailler pour se procurer le » nécessaire à la vie, les occupant sans » cesse & ne leur donnant pas un moment » de relâche, & cela pour satisfaire leur » cupidité effrénée, au préjudice de ces » Malheureux; d'où il arrive que, poussés » au désespoir, ils s'enfuient, que leur » nombre diminue de jour en jour, & » que bientôt ils disparoîtront tout-à-fait, » si on n'y apporte ptomptement un re- » mede efficace. 1633.

» M'étant donc fait représenter, dans » mon Conseil Roïal des Indes, un grand » nombre de Lettres, de Relations & de » Mémoriaux, qui m'ont été adressés par » des Personnes zélées pour le service de » Dieu & pour le mien, & qui ont à cœur » la conservation des Indiens, oui le » rapport des Fiscaux de mondit Conseil, » après avoir mûrement reflêchi sur ce » qu'il convient de faire, dans un point » de cette importance, j'ai pris la réso- » lution de vous mander & de vous en- » joindre, comme je fais par la Présente, » qu'aussi-tôt que vous l'aurez reçue, vous » ne differiez point d'abolir absolument & » irrévocablement le susdit service person- » nel, en quelque lieu & sous quelque » forme qu'il se fasse dans ces Provinces; » que vous fassiez entendre & que vous » persuadiez aux Indiens & à leurs Com- » mandataires qu'en cela, j'ai également

1633. » en vue l'avantage des uns & des autres, » & ce qui convient mieux au ſervice de » Dieu & au mien; que vous procédiez » en ceci avec toute la douceur poſſible; » que vous aſſembliez l'Archevêque, les » Officiers roïaux, les Supérieurs des Or- » dres religieux, & d'autres Perſonnes » expérimentées & déſintéreſſées de cette » Province, pour conférer avec eux & » convenir d'un tribut qui ſoit équiva- » lent à ce que les Commandataires peu- » vent légitimement exiger de leurs In- » diens, & pour regler la maniere de le » lever, ſoit en argent, ſoit en denrées; » ſur quoi il ſera dreſſé un nouveau rôle » & un nouveau réglement au ſujet de » la taxe, faiſant bien comprendre aux » Commandataires qu'il ne leur eſt pas » permis de rien éxiger au-delà de ce qui » ſera reglé, conformément à ce qui ſe » pratique au Pérou & dans la nouvelle » Eſpagne.

» Mon intention eſt que tout cela ſoit » reglé dans le terme de ſix mois, à » compter du jour de la réception de la » Préſente. Toutefois, ſi quelqu'inconvé- » nient, qu'on n'auroit pas pu prévoir, » mettoit un obſtacle invincible à l'exé- » cution de mes ordres, & demandoit » que vous m'en informaſſiez avant que » de paſſer outre, je vous le permets dans » ce cas ſeulement; mais je vous ordon- » ne de me rendre compte des motifs » qui vous auront porté à ſurſeoir. Je » vous ordonne auſſi que ſi dans l'inter- » valle il venoit à vaquer quelque Com-

mande

» mande où le ſervice perſonnel fût éta- 1633.
» bli, vous differiez à la remplir juſqu'à
» ce que la taxe ait été reglée, & que
» perſonne n'en ſoit pourvûe, ou n'en
» prenne poſſeſſion, qu'à la charge de ſe
» contenter d'en jouir ſur le pié de la taxe
» ci-deſſus expliquée. Vous aurez ſoin de
» m'en donner avis par la premiere occa-
» ſion, & de m'envoïer le nouveau rôle
» que vous aurez fait dreſſer des Indiens
» qui ſont en Commande, & le nouveau
» réglement de la taxe qui leur aura été
» impoſée.

» Enfin, vous ferez réflexion que je me
» tiendrai offenſé du moindre retardement
» & de la plus légere omiſſion ou diſſimu-
» lation de votre part en cette affaire, &
» qu'outre le compte rigoureux que je
» vous en demanderai, votre conſcience
» ſera chargée du préjudice qu'en ſouffri-
» ront les Indiens, & qui ſera réparé à
» vos dépens. A Madrid, le quatorzieme
» d'Avril mil ſix cent trente-trois. LE ROI.

Et par le commandement du Roi, notre Seigneur,

DOM FERNAND DE CONTRERAS.

Il ne produit preſqu'aucun effet.

Il y a bien de l'apparence qu'il ſe trouva à l'exécution de ces ordres des oppoſitions que la prudence ne permit pas d'entreprendre de vaincre par la voie de l'autorité, ou qu'on chercha des moïens de parvenir par la douceur au but que le Roi Catholique s'étoit propoſé. Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis ce tems-là les choſes ſont demeurées à-peu-près ſur le même pié où

1633.

elles étoient alors, & que les plus tristes expériences n'ont pu encore faire comprendre aux Espagnols du Paraguay, que leur intérêt même devoit les engager à entrer dans les vues de leur Souverain, indépendamment des devoirs que leur imposent sur cela la Religion & la justice.

Les Chiriguanes demandent des Jésuites.

Générosité d'un Espagnol.

On eut, vers le même tems, quelque lueur d'espérance de gagner à Jesus-Christ une partie des Chiriguanes. Tandis que le Pere Diaz Taño étoit à la Plata pour les affaires dont j'ai parlé, quelques-uns de ces Indiens l'aïant un jour rencontré, lui dirent que si les Peres de la Compagnie vouloient faire un Etablissement parmi eux, ils les trouveroient dociles & pleins d'estime & d'affection pour eux. Il fit part de cette rencontre au Pere de Torrez, que quelques affaires avoient aussi appellé à la Plata, & qui en parla à un riche Habitant de cette Ville, nommé Guzman, lequel lui mit sur le champ en main une somme considérable pour les frais de cette entreprise, & s'engagea de plus à constituer une rente de cinq cents écus d'or, pour fonder des Réductions & pour l'entretien des Missionnaires. Le Pere Diaz Taño, à qui le Pere de Torrez donna avis de cette offre & remit l'argent qu'il avoit touché, partit aussi-tôt pour aller visiter les Chiriguanes dont il s'agissoit, & crut les trouver dans les bonnes dispositions où on l'avoit assuré qu'ils étoient.

Il n'étoit plus question que d'avoir des Missionnaires qu'on pût leur envoïer promptement; mais le Pere de Boroa, qui venoit

1633-34.

On leur en envoie, mais trop tard.

de ſucceder au Pere Truxillo dans l'emploi de Provincial, & qui pouvoit à-peine fournir des Sujets aux Miſſions déja établies, ne put jamais en trouver un pour les Chiriguanes. Sur ſon refus, le Pere de Torrez écrivit au Général de la Compagnie, pour le prier d'ordonner au Provincial de ne pas laiſſer perdre une ſi belle occaſion de ſoumettre à Jeſus-Chriſt un Peuple, qui plus qu'aucun autre de ces Provinces, pouvoit être un grand obſtacle, ou contribuer beaucoup à établir la Religion Chrétienne dans une grande étendue de Païs. C'étoit aller chercher le remede bien loin, mais on n'en trouvoit point de plus proche. L'ordre arriva; l'Audience roïale de la Plata ſe prêta avec zele à une ſi belle entrepriſe. Les Peres Pierre Alvarez & Ignace Martinez en furent chargés & partirent ſur le champ; mais ils furent bien étonnés de trouver les Chiriguanes plus éloignés que jamais d'embraſſer notre ſainte Religion, & il fallut même bientôt les retirer de-là, pour les emploïer plus utilement ailleurs. La ſuite de cette Hiſtoire fera connoître que, quand on auroit fait plus de diligence pour profiter des invitations de ces Indiens, on n'en auroit pas été plus avancé pour leur converſion.

Le Pere de Boroa étoit alors occupé à faire la viſite générale de ſa Province, & il voulut voir par lui-même en quel état ſe trouvoient toutes les Réductions. Ce voïage étoit de deux mille lieues, à cauſe des détours qu'il étoit obligé de faire, & il falloit avoir blanchi comme lui dans

1633-34. les plus pénibles travaux des Missions du Paraguay, pour n'être pas effraïé des fatigues & des dangers, auxquels il s'exposoit & qu'il connoissoit mieux que personne. Il fit naufrage sur l'Uruguay, & n'en fut sauvé que par la hardiesse de quelques Néophytes, qui ne pouvoient le tirer de l'eau, qu'en s'exposant à y périr eux-mêmes: mais huit cents Adultes, & un bien plus grand nombre d'Enfans, qu'il eut la consolation de baptiser dans cette visite; l'état florissant des Réductions, où l'on avoit compté l'année précédente, treize mille huit cents Baptêmes; de nouvelles Eglises qui se formoient de toutes parts; la vûe des nouveaux Chrétiens: qui, animés du zele le plus ardent du salut des Ames, parcouroient sans cesse avec leurs Pasteurs, & assez souvent sans eux, les Forêts & les Déserts, au péril de leur vie, pour faire part aux Infideles du bonheur dont ils jouissoient; tout cela étoit bien capable de dédommager un Homme du caractere du Provincial, de ce qu'il lui en coutoit pour en être le témoin, & pour y avoir sa part.

Le P. de Espinosa massacré en trahison par les Infideles.

Il n'en étoit que plus inconsolable de la disette où il se trouvoit d'Ouvriers, & il perdit alors un de ceux que sa vertu, son expérience & ses talens, lui rendoient plus nécessaire. Les Chrétiens des Réductions détruites par les Mamelus, & qu'on avoit transférés sur le Parana, n'y trouvant pas de quoi se vêtir, parceque la récolte du coton avoit manqué partout, le Pere de Montoya engagea le Pere de

Espinosa à en aller acheter à Santafé. Il partit avec cinq Néophytes, & il n'étoit guere qu'à moitié chemin, qu'il fut découvert par des *Guapalaches*, qui aïant été maltraités par des Espagnols, cherchoient une occasion de s'en venger. Un jour, à l'entrée de la nuit, ils apperçurent un feu que les Néophytes avoient allumé, & ils s'en approcherent dès qu'elle fut tout-à-fait fermée. 1633-34.

Ils massacrerent d'abord les Néophytes: ils dépouillerent ensuite le Missionnaire, & lui donnerent tant de coups, qu'ils le crurent mort. Quelques momens après ils l'entendirent invoquer les sacrés noms de Jesus & de Marie, & ils l'acheverent, en disant que c'étoit en vain qu'il appelloit à son secours des Dieux qui ne l'entendoient pas & ne pouvoient le secourir. Ils lui couperent ensuite les bras; puis aïant mis tout son corps en pieces, ils les disperserent pour servir de pâture aux Bêtes carnacieres. Le Pere Alegambé s'est trompé en mettant la mort de ce Missionnaire en 1637; & le Pere del Techo, qui le releve fort bien sur cela, se contente de nous apprendre qu'il mourut en 1634, sans marquer ni le jour ni le mois, qu'il pouvoit cependant savoir, étant sur les lieux.

Comment on apprend sa mort.

Car il rapporte lui-même que, la nuit que le P. de Espinosa mourut, un Missionnaire des Itatines le vit tout resplendissant de lumiere, & entendit de sa bouche ces propres paroles: *Dieu soit avec vous, mon cher Pere, pour moi je m'en vais au Ciel*; que ce Religieux, dès qu'il fut levé, mar-

1633-34. qua le jour & l'heure de cette apparition, qu'il avoit d'abord prise pour un songe, & qu'il apprit dans la suite que le Pere de Espinosa étoit mort de la maniere que je viens de dire, la nuit & à l'heure même qu'il l'avoit vu & entendu. Ce Pere étoit de Baeza en Andalousie, & avoit dans la Compagnie trois Freres, qui s'y sont tellement distingués, qu'un Poète Espagnol, nommé *Bonilla*, a fait leur éloge en Vers, & n'a pas oublié le Missionnaire du Paraguay. Celui qui a eu le plus de réputation en Espagne, est le Pere Augustin de Espinosa, que le Pere de Nieremberg a placé parmi les Hommes illustres de sa Compagnie.

1635.

Nouvelles courses des Mamelus & des Tupis.

L'année suivante on découvrit que les Mamelus & les Tupis faisoient un commerce d'Esclaves le long des Côtes orientales du Bresil, & s'arrêtoient ordinairement au *Port de San Pedro*, que forme l'embouchure de la Riviere du S. Esprit, qu'on appelle aussi la grande Riviere de *Tebiquari*, laquelle prend sa source dans les Montagnes du Tapé. Les Tupis sont errants sur toute cette Côte ; ils se disoient Chrétiens, & avoient peut-être été convertis par les premiers Missionnaires du Bresil. Il y a bien de l'apparence que leurs liaisons avec les Mamelus les avoient pervertis. Ce qui est certain, c'est que les uns & les autres n'avoient tout au plus alors de chrétien que le Baptême, & qu'on ne connoissoit point dans l'Amérique de plus méchans Hommes, & dont les mœurs fussent plus débordées.

1635.

Coup de vigueur des Néophytes.

Comme l'unique occupation des uns & des autres étoit d'enlever des Indiens partout où ils pouvoient, & de les vendre en qualité d'Esclaves, les Réductions du Tapé commencerent bientôt à craindre leur voisinage : les Missionnaires comprirent même que, si on ne prenoit de bonne heure des mesures pour leur sûreté, elles ne tarderoient pas beaucoup à essuïer le même sort que celles du Guayra ; mais cette crainte auroit fait assez peu d'impression sur des esprits aussi indolens que ceux des nouveaux Chrétiens, si dans ces entrefaites quelques-uns d'entr'eux n'étoient tombés entre les mains de ces Brigands. Ce malheur les réveilla, ils prirent les armes, & engagerent les Peres de Mendoze & Mola à les accompagner. Ils firent assez de diligence pour joindre ceux qui emmenoient leurs Freres; & non-seulement ils les tirerent de leurs mains, mais ils firent plusieurs Prisonniers, & les envoïerent dans les Réductions du Parana, où la plûpart se convertirent.

Martyre du Pere de Mendoze.

La Religion profita doublement de ce petit avantage ; car non-seulement la tranquillité fut rétablie dans le Tapé, mais plusieurs Infideles, charmés du zele que les Missionnaires témoignoient pour préserver leurs Néophytes de l'esclavage, vinrent se ranger sous leur conduite. La joie qu'on en ressentit dans les Réductions fut pourtant bientôt troublée par la perte d'un de ceux qui avoient le plus contribué à les mettre dans l'heureux état où elles se trouvoient. Le Pere de Mendoze, dont

1635. nous venons de parler, étoit chargé de celle de Jesus-Marie, où l'on comptoit environ deux mille Familles : il y avoit assez près de là un Cacique fort accredité, qui faisoit profession de Magie, se donnoit pour un Dieu, & trouvoit des Adorateurs. Le Pere de Mendoze lui envoïa un de ses Néophytes, nommé *Antoine*, Homme d'une vertu éprouvée, & d'une prudence rare parmi les Indiens. Il avoit été un des plus zélés Disciples du Cacique; & celui-ci, qui ignoroit son changement, s'imagina qu'il venoit encore pour l'encenser : il lui fit un très bon accueil; mais Antoine ne le laissa pas long tems dans son erreur. Il se déclara d'abord Chrétien, puis il lui dit que les Peres de la Compagnie auroient un grand plaisir de le voir & de traiter avec lui; qu'il ne doutoit pas que de son côté il ne fût fort aise de connoître des Hommes si estimables, & qu'il en seroit bien reçu, s'il les voïoit.

Le Cacique en courroux lui demanda s'il y avoit bien pensé avant que de lui faire une telle proposition. » Moi, ajoûta-t-il, » que je m'abbaisse à rendre visite à de » misérables Etrangers, qui me disputent » ma divinité ! Je saurai bien me venger » de ces Prêtres insolens. Ils ne me ver- » ront point, & j'en purgerai la Terre. » Mais toi, mon Enfant, comment as-tu » pu te laisser séduire par ces Ignorans ? Le Néophyte, qui étoit lui-même Cacique, lui répliqua qu'il ne connoissoit pas bien ceux dont il parloit ainsi; que c'étoient des Hommes savans, qui rendoient

ſervice à tout le monde, & ſur-tout fort zélés pour la liberté des Indiens. La converſation ne fut pas pouſſée plus loin, & Antoine en alla rendre compte au Pere de Mendoze. 1635.

Quelque tems après le Miſſionnaire alla viſiter le Canton de Caaguapé, où il projettoit de fonder une Réduction. Sur le chemin qui y conduiſoit, il y a une Montagne qui ſervoit alors de retraite à des Indiens fort décriés pour leurs ſortileges, & qui avoient un Chef, nommé Tayuba, l'Ennemi le plus irréconciliable que le Chriſtianiſme eût dans le Tapé. Il avoit été ſurpris à St. Michel, mettant tout en œuvre pour diſſuader les Proſélytes de recevoir le Baptême : les Chrétiens l'avoient ſaiſi & enfermé dans la maiſon du Miſſionnaire, qui étoit le Pere de Mendoze, lequel apparemment étoit chargé en même tems de deux Egliſes ; & comme ſon aventure l'avoit un peu décrédité, il cherchoit toutes les occaſions de ſatisfaire ſon reſſentiment. Il crut en avoir trouvé une bien sûre, quand il eut appris que le Pere de Mendoze devoit bientôt paſſer par ſa Montagne ; & pour mieux aſſurer ſa vengeance, il prit le parti de le bien recevoir : il alla même au-devant de lui, le retint quelques jours dans ſa Bourgade, lui dit qu'il alloit aſſembler le plus qu'il pourroit d'Indiens, pour les engager à ſe mettre avec lui ſous ſa conduite, & le pria de repaſſer par chez lui à ſon retour.

Le Pere le lui promit, continua ſa route vers le Caaguapé, fut reçu des Caaguas

1635. avec toutes les démonstrations de la plus sincere amitié, leur annonça Jesus-Christ, les trouva disposés à profiter de ses instructions, & prit avec eux des arrangemens pour les réunir dans une Réduction. Tayuba de son côté étoit très attentif à empêcher qu'il ne lui échappât : il avoit assemblé un grand nombre d'Indiens & leur avoit inspiré toute sa fureur; il en plaça une partie en embuscade, & il se posta lui-même sur le chemin par où le Pere de Mendoze devoit passer. Il n'étoit pas nécessaire qu'il prît tant de précautions pour ne pas manquer un Homme qui croïant l'avoir plus qu'à demi gagné à Jesus-Christ, marchoit sans défiance & fort peu accompagné. Dès que le Perfide l'apperçut, il alla à sa rencontre, & après l'avoir abordé, comme il eût fait son meilleur Ami, lui fit prendre le chemin où étoient ceux qu'il avoit mis en embuscade.

Pour y arriver il falloit traverser une petite Riviere, qui se trouva débordée, & dans le même tems il survint une très grosse pluie. Les Indiens qui accompagnoient le Missionnaire, s'étant un peu éloignés pour se mettre à couvert sous des Arbres, découvrirent l'embuscade, & la plûpart ne songerent qu'à se sauver. Il n'y en eut que quelques-uns qui coururent pour avertir leur Pere, bien résolus de le défendre, s'il étoit attaqué, ou de mourir avec lui. Il étoit à cheval & pouvoit aisément s'échapper; mais parmi les Indiens qui étoient autour de lui, il y avoit quelques Cathécumenes, & il voulut les bap-

tiser. Ils étoient déja aux prises avec l'Ennemi ; & comme il couroit pour les joindre, son Cheval s'embourba. Alors il leur cria de prendre la fuite, ce qu'ils firent, & il demeura seul au milieu d'un grand nombre de Barbares qui l'investirent en jettant des cris affreux, mais d'un peu loin. Un de ses Néophytes lui avoit laissé une espece de rondache, & il s'en servit quelque tems pour se couvrir ; mais elle fut bientôt si hérissée de fleches, qu'il ne pouvoit plus la tenir. Il voulut les arracher, ce qu'il ne put faire sans se découvrir, & dans le moment il fut blessé à la temple & dans deux autres endroits, fort dangereusement. Alors un Indien s'approcha de lui & lui déchargea sur la tête un pieu, qui l'étourdit. Il se soutenoit encore, & pas un de ces Barbares n'osoit mettre la main sur lui. Enfin il tomba, & on lui déchargea aussi-tôt plusieurs coups de pieu.

On le crut mort, on lui coupa une oreille & on le mit tout nu. Un Crucifix qu'on lui trouva sur la poitrine, fit vomir à ces Furieux mille blasphêmes contre le Dieu des Chrétiens, & ils se disposoient à lui ouvrir le ventre, lorsque la pluie qui redoubla, fit remettre l'opération au lendemain, c'est à quoi ces Barbares ne manquent jamais, parcequ'ils sont persuadés que s'ils y manquoient, le ventre enfleroit à celui qui auroit donné le coup de la mort à l'Ennemi. Dès qu'ils se furent retirés, le Serviteur de Dieu revint à lui, & se voïant tout nu couché dans la boue, il fit une

1635. effort pour se tirer de-là ; il se leva, mais il ne put aller bien loin, & il passa la nuit dans les douleurs qu'on peut imaginer, vû l'état où on l'avoit mis. Au point du jour les Assassins revinrent à l'endroit où ils l'avoient laissé, ils ne l'y trouverent point ; mais les traces de son sang les conduisirent où il étoit. Ils lui dirent qu'il servoit un Dieu bien aveugle, s'il ne voïoit pas ce qu'il souffroit, ou bien impuissant, puisqu'il ne le défendoit pas.

Cette impiété échauffa son zele ; & comme il ne cessoit point de la leur reprocher, ils lui firent sauter toutes les dents de la bouche. Cela ne l'empêchant point encore de parler, ils lui couperent les narines, les levres, & l'oreille qui lui restoit, accompagnant ces cruautés de nouvelles injures & de nouveaux blasphêmes. Enfin, las de tourmenter un Homme qui paroissoit insensible, ils lui traverserent le corps d'un pieu, & le porterent dans un petit Bois, après lui avoir arraché la langue par une ouverture qu'ils lui firent sous le menton. Ils lui ouvrirent ensuite la poitrine & lui arracherent le cœur, qu'ils percerent avec une fleche, en disant : *voïons si son ame prendra le chemin du Ciel*, parceque peu auparavant ils lui avoient ouï dire que son plus grand desir seroit de laver leurs ames dans les eaux du Baptême, & que pour lui il espéroit que la sienne alloit jouir de Dieu dans le Ciel, tandis qu'ils s'acharneroient sur son corps. Ils le jetterent enfin dans un ruisseau & allerent se régaler des cadavres de deux jeunes Indiens qui

servoient le saint Homme à l'Autel, & qui avoient été tués la veille à ses côtés. 1635.

Le Pere de Mendoze étoit Petit-fils d'un des premiers Conquérans du Pérou, & naquit à Santa Cruz de la Sierra d'un Pere qui en étoit Gouverneur. Il avoit reçu au Baptême le nom de Ruiz, qu'il changea en celui de Christophe, en dissimulant celui de sa famille, lorsque craignant qu'elle ne s'opposât à son entrée dans la Compagnie, il s'échappa furtivement de la maison paternelle pour passer au Tucuman. Il y obtint, après de grandes instances, ce qu'il étoit venu y chercher de si loin, & fut un des premiers Sujets que l'on reçut dans la Province du Paraguay. Jamais Homme ne s'est plus défié de lui-même, & personne n'a montré plus de patience dans les travaux, ni plus de constance dans les tourmens. On ne connut jamais mieux que dans sa personne, que la force & le courage des Hommes Apostoliques sont un don du Seigneur, qui ne les en gratifie qu'à proportion qu'ils comptent moins sur eux-mêmes. Ce fut le 26 d'Avril 1635 qu'il consomma son sacrifice.

Les Néophytes vengent sa mort.

La nouvelle de sa mort ne fut pas plutôt répandue dans le Tapé, que les Chrétiens & les Prosélytes dont il étoit le Pasteur, & qui l'aimoient tendrement, résolurent de le venger. Le Pere Mola mit tout en usage pour les en détourner; mais il ne put empêcher qu'un Corps de quatorze cents Hommes ne partît, sous prétexte d'aller chercher les précieux restes

1635. de leur Pere, pour lui rendre, disoient-ils, les derniers devoirs. A leur entrée dans le Païs ennemi, ils rencontrerent Tayuba à la tête d'une Armée : ils ne s'y attendoient pas, & dans la surprise ils furent assez mal menés d'abord, mais ils se remirent bientôt, firent leur attaque en bon ordre, & sans perdre un seul Homme ils couvrirent de Morts le Champ de bataille. Le Cacique de Saint Michel, aïant apperçu Tayuba dans la mêlée, courut à lui, le saisit au corps, lui demanda où il avoit tué le saint Homme, & celui-ci aïant été obligé de l'y conduire, il lui cassa la tête au même lieu. Il fit ensuite retirer le corps du Martyr du ruisseau où on l'avoit jetté, & transporter à Jesus-Marie, où on lui fit des obseques dont la piété & les larmes firent tout l'appareil.

Trait de douceur des Missionnaires, & ce qui en arrive.

Quelque tems après, la Réduction de Saint Joseph voulant aussi venger la mort du P. de Mendoze, ses Guerriers entrerent dans le Païs ennemi par un autre côté, y rencontrerent encore une Armée d'Indiens, qui ne tinrent point devant eux, & firent un grand nombre de Prisonniers, à qui leur captivité procura dans la suite la liberté des Enfans de Dieu. Ce qui surprit infiniment les Infideles, c'est qu'aucun des Chrétiens qui avoient été blessés dans les deux combats dont je viens de parler, ne mourut de ses blessures. L'occasion étoit favorable pour délivrer le Tapé d'un grand nombre d'Imposteurs, qui par leurs prestiges séduisoient les Peuples ; & il faut convenir que les Missionnaires, en réprimant

1635.

ce qu'il y avoit peut-être de trop vif dans le zele de leurs Néophytes, ne firent pas assez d'attention qu'il est des Ennemis de Dieu, que la douceur ne gagne point, qui en abusent même, & qu'il est des impiétés contagieuses qui méritent toute la séverité de l'anathême. Plusieurs expériences auroient dû leur apprendre qu'en s'opposant à ce qu'on punît les auteurs de certains scandales, lorsqu'on le pouvoit faire par le droit d'une guerre non-seulement juste, mais nécessaire, comme étoit celle-ci, ils exposoient toute une Province à perdre la foi & à une ruine entiere.

Ils le comprirent enfin, mais un peu trop tard. L'Ennemi, qu'on avoit épargné, se fortifia; & l'inaction où l'on retint les Chrétiens après leur victoire, lui fit reprendre le dessus. Le P. Diaz Taño, aïant été envoïé pour remplacer le P. de Mendoze dans le Tapé, trouva sa Réduction presque détruite par le massacre d'une partie de ses Habitans, & la fuite d'un grand nombre de ceux qui y avoient échappé. On y comptoit plus de trois cents Enfans que les Barbares avoient égorgés avec des cérémonies exécrables, & ensuite dévorés. Les autres Eglises du Tapé se voïoient à la veille d'éprouver le même sort, & il fallut enfin, pour soutenir les unes & réparer les autres, en revenir à la guerre, & faire des efforts, dont le succès étoit très incertain.

Les Chrétiens font la guerre avec succès.

Le Dieu des Armées se déclara bientôt pour des Fideles qui n'avoient pris les armes, que pour empêcher la profanation

1635. de son Sanctuaire, & pour lui conserver des Adorateurs. D'ailleurs ces nouveaux Machabées songerent beaucoup moins à répandre le sang de leurs Ennemis, qu'à leur imposer un joug, qu'ils leur rendirent très supportable, & dont ils les déchargerent dès qu'ils les virent sincérement disposés à baisser la tête sous celui de l'Evangile. On eut plus de peine, & il fallut plus de tems, pour réparer les breches que les hostilités avoient faites aux Eglises les plus exposées: mais enfin on y réussit au-delà même de ce qu'on en avoit espéré. Cette même année les Jésuites du Paraguay perdirent un Sujet qui leur étoit cher par bien des endroits, & sur lequel ils comptoient beaucoup. Le Pere Ignace de Loyola mourut fort jeune au Collége de Saint Michel. Il étoit né à Cordoue du Tucuman, d'un Pere qui étoit Petit-neveu du Fondateur de la Compagnie, & il retraçoit dans sa conduite toutes les vertus que le saint Patriarche a le plus recommandées à ses Enfans, sur-tout une abnégation de lui-même, qui ne pouvoit pas aller plus loin, & une obéissance aveugle aux moindres signes de la volonté de ses Supérieurs.

1636. Persécution de la part des Espagnols.

L'année suivante Dom Martin de Ledesma, qui avoit succedé à Dom Louys de Cespedez dans le Gouvernement du Paraguay, aïant reçu ordre de l'Audience roïale de la Plata de visiter les Réductions du Parana, n'eut pas plutôt achevé cette visite, que poussé par les Habitans de l'Assomption, il forma le dessein d'en rapprocher de la Capitale deux, du nombre

de celles qui avoient été transférées du Guayra dans cette Province, & d'en donner les Habitans en Commande. Il se fondoit sur ce que ces Indiens aïant été, disoit-il, soumis par les armes avant que les Jésuites entreprissent de les réunir, les Espagnols avoient un droit légitime de les assujettir à leur service. On eut beau lui faire voir par des preuves, qui ne souffroient point de réplique, la fausseté de son principe, il ne se rendit point; & il fallut encore avoir recours à l'Audience roïale. Le Pere Diaz Taño fut de nouveau envoïé à la Plata, & il rapporta un Arrêt qui défendoit au Gouverneur de passer outre. 1636.

Dom Estevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata, ne fut pas plus heureux dans une autre prétention, qui n'étoit pas mieux fondée. Il avoit eu depuis peu quelque démêlé avec les Jésuites, & sa mauvaise humeur contr'eux le porta à vouloir bâtir une Ville sur l'Uruguay. Il ne voulut pourtant pas prendre tout-à-fait sur lui une démarche de cette conséquence; il proposa son dessein au Conseil roïal des Indes, & il manda au Roi qu'il jugeoit cet Etablissement nécessaire, pour tenir en respect tous les nouveaux Chrétiens de cette Province, qui se multiplioient beaucoup. Ce motif parut étrange à Philippe IV, lequel étoit très persuadé que ces Néophytes, bien loin qu'il fût besoin de prendre contr'eux de pareilles précautions, étoient la ressource la plus sûre qu'il pût avoir de ce côté-là contre tous ses Ennemis, & il envoïa ordre au Gouverneur de renoncer à son projet.

1636.

On veut envoïer des Prêtres séculiers aux Itatines, & pourquoi.

Un troisieme orage, qui se leva en même tems, ne se contenta pas de gronder de loin, & eut des suites bien funestes. On prétendit à l'Assomption que les Itatines Chrétiens n'étoient point compris dans le privilege accordé aux Néophytes des Jésuites, par conséquent qu'il n'y avoit aucune raison qui empêchât de les donner en Commande. Ils n'avoient cependant pas été conquis, & on n'avoit aucun titre pour entreprendre sur leur liberté; mais ceux qui avoient intérêt à soutenir cette prétention, avoient gagné le Magistrat & la Chambre ecclésiastique, & il fut jugé à ces deux Tribunaux qu'il falloit commencer par retirer les Jésuites des Réductions Itatines, & envoïer à leur place des Prêtres séculiers. Le Pere Diaz Taño étoit encore à la Plata, & on s'attendoit bien qu'il ne s'endormiroit pas sur cette affaire. Le parti qu'on prit, fut de prévenir contre lui l'Audience roïale, à laquelle on adressa un Mémoire signé de plusieurs des Principaux de la Ville, où l'on avançoit quantité de faits inventés pour rendre odieux ce Pere & tous les Jésuites en général.

Désertion & mortalité parmi les Itatines.

Ce fut précisément ce qui fit échouer ce projet. Un de ceux qui avoient signé le Mémoire, tourmenté par les remors de sa conscience, ne put les calmer qu'en envoïant à l'Audience roïale sa rétractation en bonne forme; & ce désaveu découvrit le mystere d'iniquité qu'on vouloit revêtir du voile spécieux du bien public. L'Audience roïale rendit aussi-tôt un Arrêt, qui défendoit de rien innover aux Itati-

nes ; mais il arriva trop tard. Le dessein des Espagnols avoit transpiré dans ces Réductions ; & la crainte du service personnel y avoit tellement saisi ces nouveaux Chrétiens, qu'un grand nombre d'entr'eux s'étoit refugié chez les Infideles. Pour surcroît de malheur la peste survint, plusieurs en moururent, & quantité d'autres se disperserent. Les Peres Henart & Rançonnier, accablés de fatigues & de chagrin, tomberent dans une langueur qui les mit hors de combat, & le Pere Mansilla se trouva seul chargé de ce Troupeau effarouché, plus difficile à réunir qu'il n'avoit été à former. 1636.

Irruption des Mamelus dans le Tapé.

La peste & la famine faisoient aussi de grands ravages dans le Tapé, & y avoient déja enlevé un grand nombre de Néophytes, lorsqu'on apprit que les Mamelus armoient puissamment pour y entrer. Comme la Réduction de Jesus-Marie se trouvoit la plus exposée de toutes, le Pere Romero demanda au Gouverneur de Rio de la Plata la permission d'y faire quelques retranchemens ; il l'obtint, & se transporta lui-même sur les lieux pour y hâter les travaux. Ils n'étoient pas encore achevés, que l'Ennemi parut, suivi de quinze cents Tupis & de beaucoup d'autres Indiens. Ceux des Néophytes qui n'étoient point emploïés aux travaux, étoient à la chasse, ou occupés de la culture de leurs champs. Il n'en restoit dans la Bourgade que quatre cents, dont plusieurs n'étoient point en état de faire une grande résistance.

1636. Ils la firent cependant plus vigoureuse qu'on ne l'avoit espéré; mais aucun ne se distingua autant qu'une Femme, qui avoit pris l'habillement d'un Homme. Elle apperçut un Mamelu qui seul faisoit plus de carnage que plusieurs autres ensemble, elle courut à lui & le renversa mort à ses piés. Deux Freres Jésuites, dont l'un se nommoit Antoine Bernal, & l'autre Jean Cardenas, étoient au milieu de la mêlée, pour encourager les Chrétiens, & furent assez griévement blessés. Le Pere Mola le fut aussi en faisant les périlleuses fonctions de son ministere avec le Pere Romero. Les Mamelus en vouloient sur-tout à ce dernier; cependant quoiqu'ils le couchassent continuellement en joue, & que les balles sifflassent sans cesse à ses oreilles, il ne reçut pas la plus légere blessure.

Belle action d'un Femme.

Plusieurs Réductions détruites.

Enfin, les Mamelus aïant mis le feu à l'Eglise, ou tous ceux qui ne pouvoient combattre s'étoient renfermés, il fallut capituler : on se rendit à des conditions assez tolérables; mais elles furent bientôt violées. Une partie de ceux qui avoient combattu, fut massacrée de sang froid, & tout le reste mis à la chaîne. Les Vainqueurs en emmenerent même que le P. Romero avoit rachetés. Ils se répandirent ensuite dans les Campagnes, & y firent bien des Prisonniers, en sorte qu'on put à-peine sauver la quatrieme partie des Habitans de cette Réduction qui fut réduite en cendres. Le Pere del Techo, qui fut chargé de celle qu'on avoit formée des débris de celle-ci, nous apprend que presque tous les Captifs

& les Enfans mêmes firent beaucoup d'honneur à la Religion dans leur captivité, mais que quelques-uns apostasierent, & furent dans la suite, comme il arrive ordinairement, les plus dangereux Ennemis des Chrétiens. 1636.

Diligence du Provincial.

La Réduction de Saint-Christophe, qui n'étoit qu'à deux lieues de celle qu'on venoit de détruire, fut aussi-tôt évacuée, & les Habitans envoïés à Sainte-Anne, où le Pere Romero avoit fait conduire ceux qu'il avoit sauvés de la premiere. Quelques-uns n'aïant pas voulu le suivre, tomberent entre les mains des Ennemis. Ce Missionnaire se flatta de pouvoir conserver Saint-Christophe, & y mena seize cents Hommes qu'il avoit rassemblés de plusieurs endroits; mais les Mamelus y arriverent presqu'en même tems que lui avec des forces supérieures. Il fallut faire retraite, & il perdit beaucoup de monde avant que d'avoir pu gagner Sainte-Anne, d'où il étoit parti & où le Pere Orighi gouvernoit une fort belle Eglise. On ne s'y crut pas long-tems en sûreté, & on en transporta les Habitans, avec ceux qui s'y étoient réfugiés, à la Nativité, au-delà de l'Iguaï. Cette ttansmigration se fit avec beaucoup d'ordre; on plaça des Trouppes à tous les endroits où l'Iguaï est guéable & dans les Bois qui couvrent ses bords; précaution dont on reconnut bientôt la nécessité. Un gros Parti de Mamelus, aïant traversé la Riviere dans un endroit qu'on avoit laissé exprès dégarni, tomba dans une embuscade qu'on lui avoit dressée, & fut taillé en pie-

1636. Cependant l'allarme étoit grande partout, & fut encore augmentée par le bruit qui se répandit que l'Ennemi approchoit de l'Uruguay. On ajoûta que quelques-uns de leurs Détachemens avoient tué plusieurs Jésuites ; & le Pere de Montoya en douta si peu, qu'il ordonna de mettre le feu à toutes les Réductions de cette Province. Cet ordre commençoit à s'exécuter, lorsque le Provincial, mieux instruit, manda de surseoir jusqu'à ce qu'il fût sur les lieux. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre, & rencontra en chemin les Habitans des Réductions déja évacuées ; il les distribua dans les Bourgades les plus proches, & il alla ensuite demander du secours au Gouverneur du Paraguay.

On lui refuse du secours à l'Assomption, à Corrientès & à Buenos Ayrès.

Il lui représenta que si on laissoit périr toutes les Colonies Chrétiennes, rien ne pourroit plus garantir un grand nombre d'Habitations Espagnoles des irruptions des Mamelus : Dom Martin de Ledesma lui répondit qu'il auroit beaucoup mieux fait de fortifier les anciennes Réductions, que d'en établir de nouvelles. Le Pere de Boroa répliqua qu'en abandonnant le Tapé, & tout le cours de l'Uruguay, on auroit découvert la Province du Parana & celle du Paraguay même, où rien n'empêcheroit l'Ennemi de pénétrer & de porter le ravage jusqu'aux portes de l'Assomption, comme faisoient les Chiriguanes, les Calchaquis, & beaucoup d'autres Barbares dans le Tucuman. Le Gouverneur connoissoit mieux que personne la force de ces raisons, aïant été Gouverneur du Tucuman, mais il ne

jugea pas à propos de s'y rendre. 1636.

Le Fils du Gouverneur de Rio de la Plata, qui avoit le commandement des Trouppes à Buenos Ayrès, & qui commandoit même alors dans cette Capitale, devoit prendre encore plus d'intérêt à la conservation des Eglises de l'Uruguay. Le Provincial lui en écrivit & ne put rien obtenir. Il s'adressa ensuite à la Ville de Corrientès, & n'en fut pas plus écouté; mais toujours ferme dans la résolution de ne point abandonner les Réductions qui étoient en danger, il assembla tout ce qu'il put de Néophytes qui ne s'étoient point encore fixés dans aucun lieu, fit demander aux Réductions les plus proches de bonnes escortes, passa l'Iguaï où il grossit encore sa Trouppe, forma une assez nombreuse Armée, s'avança jusqu'aux Bourgades qui avoient été détruites, où il comptoit de trouver encore l'Ennemi, & de lui enlever ses Prisonniers. Mais les Mamelus avoient été instruits de son dessein, & avoient fait retraite.

Il écrit au Conseil des Indes. Ses Lettres sont jettées à la Mer, & arrivent jusqu'au Roi.

Tout ce que le Provincial put faire, fut de donner la sépulture aux Morts, dont on voïoit encore les cadavres par terre dans tous les endroits où l'on s'étoit battu: ensuite voïant qu'il n'avoit rien à espérer des Espagnols, si le Conseil roïal des Indes ne prenoit sa cause en main, il lui écrivit pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé, & de la triste situation où se trouvoient les nouveaux Chrétiens du Paraguay. Il envoïa ses Lettres par un Navire qui partoit pour le Portugal; & il

1636. croïoit les avoir confiées à une Personne bien sûre ; mais à deux cents lieües de Lisbonne elles furent jettées à la Mer. Ceux qui en avoient donné l'ordre, n'y gagnerent pourtant rien, le paquet fut trouvé quelque tems après dans le Port de Lisbonne, & porté au Roi d'Espagne.

1637. L'année suivante le Pere Diaz Taño fut député à Rome, & le Pere de Montoya à Madrid. Celui-ci étoit chargé de solliciter auprès du Conseil des Indes, de puissants secours contre les Mamelus, & de l'instruire de ce qui empêchoit le progrès de la Religion dans le Paraguay. La Commission du Pere Diaz Taño étoit de rendre compte au Général de la Compagnie de l'état de la Province, & de lui demander des Missionnaires. L'Evêque du Tucuman, Dom Melchior Maldonado & Saavedra, qui avoit été Religieux de l'Ordre & de la Congrégation des Hermites de Saint Augustin, profita de la même occasion, pour exposer au Roi Catholique le triste état de son Diocèse. Sa Lettre se trouve dans l'Ouvrage du Pere de Montoya, dont j'ai déja parlé, & j'ai cru nécessaire d'en donner ici la traduction en François. La voici (1).

Le P. Diaz Taño est député à Rome, & le Pere de Montoya à Madrid.

SIRE,

Lettre de l'Evêque du Tucuman au Roi.

» VOTRE MAJESTÉ a souvent donné ordre à mes Prédécesseurs de l'informer du besoin, que pourroit avoir le Diocèse du Tucuman, de Religieux

(1) Traduite sur une copie légalisée.

qui

» qui pussent travailler à la conversion des » Indiens, afin que le Conseil roïal des » Indes fût plus en état d'y pourvoir. » Comme depuis plus de trois ans que je » suis chargé de cette Eglise, je l'ai visitée » presque toute entiere, j'en ai pris une » connoissance assez exacte, & je vais » rendre compte à Votre Majesté de son » état présent. 1637.

» Cette Province, SIRE, a plus de » quatre cents lieues d'étendue, on y comp- » te huit Villes, & un grand nombre de » Peuplades Indiennes, dont les moins » considérables ont douze à quatorze » mille Ames. Tous ont reçu le Baptême; » mais la plûpart ont apostasié. Leur légé- » reté naturelle, & le défaut d'instruction » en sont la cause. Il y en avoit plus » de cinquante mille, qui avoient été » convertis par les Peres de la Compa- » gnie de Jesus, & que ces Religieux » ont été contraints d'abandonner, à » cause de la mauvaise conduite des Es- » pagnols, qui sont entrés à main ar- » mée dans le Chaco, dont les Habitans » sont communément dociles, ne vont » point nus, comme les autres Indiens, » & sont réunis en Bourgades. Il y a huit » de ces Bourgades, dont les Habitans » sont Chrétiens; mais ils manquent de » Pasteurs, & il m'est impossible de leur » en donner, puisque dans les Paroisses » Espagnoles mêmes, à-peine y a-t-il un » Prêtre, qui soit en état de faire les » fonctions Curiales. J'y envoie, quand je » le puis, deux fois l'année, des Ecclésias-

1637. » tiques, pour les visiter, mais je ne le
» peux pas toujours; ainsi j'ai le chagrin
» de voir périr sans secours bien des Ames
» commises à ma garde, rachetées du
» Sang de Jesus-Christ, & qui sont sous
» la protection de Votre Majesté.

» Dans les Bourgades Indiennes, qui
» sont gouvernées par des Prêtres sécu-
» liers, il y auroit beaucoup à réformer;
» mais je ne vois aucun moïen de le faire.
» Ces Prêtres ne savent rien, & ne sont
» capables, ni de remplir leurs obligations,
» ni d'instruire ceux qui leur sont confiés.
» Les Réguliers sont en petit nombre, &
» les Religieux de Saint François ont à-
» peine assez de Sujets pour le service de
» leurs Eglises. Il n'y a donc que les Peres
» de la Compagnie, qui puissent déchar-
» ger la conscience de Votre Majesté, &
» celle de l'Evêque. Dans toutes leurs Mai-
» sons on trouve des Ouvriers, qui nuit
» & jour sont prêts à faire tout ce qu'on
» souhaite d'eux. Ils instruisent les En-
» fants, ils visitent les Malades, ils as-
» sistent les Mourants, ils ont sur-tout
» grand soin des Negres & des Indiens.
» Aussi ai-je prié, au nom de Votre Ma-
» jesté, leur Provincial, qui est venu avec
» quelques-uns de ses Religieux tenir son
» Assemblée dans cette Ville de Cordoue,
» où je fais actuellement ma visite, d'en-
» voïer des Ouvriers Evangéliques au
» Chaco, afin que ces Peuples, qui ont
» de bons commencemens d'instructions,
» puissent être soumis à Jesus-Christ, sans
» violence. Je l'ai en même tems conjuré

» de donner aux Quartiers les plus aban- 1637.
» donnés de mon Diocèse des Prédica-
» teurs, pour y travailler à la réforma-
» tion des mœurs dissolues des Espagnols,
» des Portugais & des Métis, dont la vie
» libertine est un grand scandale pour les
» Indiens, & pour y administrer les Sa-
» cremens, qu'on n'y connoît plus guere.
» Il m'a représenté sur cela que ses
» Religieux ne pouvoient faire ce que je
» souhaitois, sans s'exposer à une persé-
» cution, semblable à celle qu'ils ont
» essuïée les années précédentes dans la
» Province de Paraguay, de la part des
» Espagnols, des Habitans de Saint-Paul
» de Piratiningue, & des Tupis. En effet,
» les Espagnols sont fort prévenus con-
» tr'eux, parcequ'autant qu'il est en leur
» pouvoir, ils maintiennent les Indiens
» dans la liberté, que Votre Majesté a
» bien voulu leur accorder. Cependant,
» dès qu'il a vu que je lui parlois au nom
» de Votre Majesté, & qu'il y alloit du
» service de Dieu, il a envoïé dans tous
» les Colleges, des ordres conformes à mes
» desirs, & je m'assure qu'ils abandonne-
» ront plutôt toutes leurs Maisons, que
» de ne pas s'y conformer; mais par mal-
» heur ils sont en très petit nombre.
» Je conjure donc Votre Majesté, par
» les entrailles de Jesus-Christ, & par la
» considération de tant d'Ames, dont ce
» divin Sauveur m'a chargé de procurer le
» salut, & pour lesquelles il est mort sur
» la Croix, de m'envoïer quarante Peres
» de la Compagnie, qui n'aient permission

1637. » d'exercer leur zele que dans le Tucuman ; » car je ne crois pas que dans toute l'Eglise il y ait un Diocèse plus dénué de » secours spirituels. Je puis même, SIRE, » vous protester que si mes dépenses indispensables n'absorboient pas tout mon » revenu, qui n'est que de quatre mille » écus, je ferois venir à mes frais ces » Religieux. Mais je crois avoir acquitté » ma conscience, en représentant à Votre » Majesté, qui est le Souverain de ces » Provinces & le Seigneur Patron de leurs » Eglises, la triste situation de celle-ci, & » le remede qu'on peut apporter à leurs » maux. Dieu garde & conserve votre » Personne Roïale, pour la défense de la » Religion. A Cordoue du Tucuman, » l'onzieme jour d'Octobre 1637.

Lettre du Gouverneur de Rio de la Plata au Roi.

La Lettre de Dom Pedro Estevan d'Avila, que ce Gouverneur remit lui-même aux Députés, lorsqu'ils furent prêts pour s'embarquer à Buenos Ayrès, est datée du 12 d'Octobre de la même année, & voici ce qu'il mande au Roi. » J'ai été averti des » maux qu'ont soufferts, de la part des » Habitans de S. Paul du Bresil, les Réductions, ou Missions, que les Peres » de la Compagnie de Jesus ont établies » dans le ressort de ce Gouvernement, sur » l'Uruguay & dans le Tapé. A mon arrivée à Rio Janeyro j'ai reconnu qu'on » ne m'avoit rien dit que de vrai ; car » je vis vendre, dans ce Port, des Indiens » que les Habitans de Saint-Paul y avoient » amenés aussi librement, que s'ils avoient » été faits Esclaves avec l'agrément de

» Votre Majesté. J'ai ensuite vérifié que 1637.
» depuis 1628 jusqu'en 1630, les mêmes
» Habitans de Saint-Paul avoient enlevé
» plus de soixante mille Ames des Réduc-
» tions, tant de cette Province, que de
» celle du Paraguay; qu'ils y ont exercé
» des cruautés & des inhumanités incroïa-
» bles, se comportant de maniere qu'on
» ne pouvoit croire que ce fussent des Chré-
» tiens & des Catholiques.

» Dans le desir que j'avois de faire ces-
» ser un désordre si criant, j'écrivis à
» Dom Martin de Sa, qui étoit alors Gou-
» verneur de cette Province, pour l'en-
» gager à faire ce que je supplie Votre
» Majesté d'ordonner, conformément à
» ce je demande & à ce que je marque à
» Votre Majesté, à qui j'envoie la répon-
» se qu'il me fit. J'espere de sa piété &
» de sa Religion qu'elle arrêtera ce scan-
» dale, en donnant de bons ordres pour
» interdire l'entrée de ces Provinces aux
» Habitans de Saint-Paul, qui y trouve-
» roient facilement un chemin pour aller
» jusqu'au Pérou; surquoi le Pere An-
» toine Ruiz (1), de la Compagnie de
» Jesus, qui passe en Espagne pour des
» affaires importantes au service de Dieu
» & de Votre Majesté, pourra l'informer
» plus amplement. A Buenos Ayrès ce 12
» Octobre 1637.

Le mal étoit encore plus pressant, que ne le croïoit le Gouverneur de Rio de la Plata; mais quelque impatience qu'eussent les deux Députés de se rendre en Espagne,

(1) Ruiz de Montoya.

1637. ils furent arrêtés plus de six mois à Rio Janeyro, apparemment faute de Vaisseau pour continuer leur route. Ils voulurent profiter de ce retardement pour faire comprendre aux Portugais combien le Commerce, qu'ils faisoient des Indiens enlevés par les Mamelus, étoit indigne de Gens d'honneur, & ils les conjurerent de faire attention au compte rigoureux, qu'ils en rendroient à Dieu, & au Roi Catholique, leur Souverain. Le Pere de Montoya s'en expliqua même plusieurs fois en Chaire, & ses remontrances ne furent pas tout-à-fait inutiles : plusieurs Particuliers rendirent la liberté aux Esclaves qu'ils avoient achetés des Mamelus, & les Magistrats firent de très expresses défenses de continuer cet infâme commerce. Mais le Missionnaire qui prévit bien que tout cela ne remedieroit point à la source du mal, crut devoir prendre des mesures plus efficaces pour garantir les Néophytes du Paraguay de la fureur de leurs Ennemis ; & nous en verrons le succès dans le Livre suivant.

Fin du Livre huitieme.



HISTOIRE
DU
PARAGUAY.
LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Reduction abandonnée. Les Indiens se mutinent. Une autre Réduction est détruite. Une troisieme abandonnée. Les Néophytes se laissent prévenir contre les Missionnaires. Mort précieuse du Pere Henart. Nouvelles Missions dans le Tucuman. Le Pere Osorio chez les Ocloïas. *Les Pere de Saint François reclament cette Mission, qu'ils avoient abandonnée. On la leur cede, & ce qui en arrive. Martyre des Peres Osorio & Ripario. Honneurs que l'Evêque du Tucuman leur fait rendre dans tout son Diocèse. Plusieurs Réductions détruites. Divers combats. Défaite des Mamelus. On les laisse échapper, & ce qui en arrive. Transmigration des Réductions. Ce que les Missionnaires eurent à souffrir pendant le chemin On donne à ces Néophytes des armes à feu. Courses fructueuses de quelques Missionnaires. Action courageuse de deux*

jeunes Indiens. Le Gouverneur du Paraguay marche contre les Mamelus. Le Pere Alfaro est tué pour s'être trop avancé. Un grand nombre de Mamelus taillés en pieces ; plusieurs sont faits prisonniers ; ce qu'ils devinrent. Expédition singuliere contre les Caracaras. *Situation ou description du Lac des Caracaras. Isles flottantes. Les Néophytes se distinguent en cette occasion. Expédition contre les Calchaquis sans succès. Le Pere Diaz Taño arrive à Rome. Son audience du Pape. Il s'embarque à Lisbonne : ce qui lui arrive au Bresil. Soulevement contre lui au sujet des Néophytes qui y avoient été vendus comme Esclaves. Les Jésuites sont chassés de Saint-Paul de Piratiningue. La nouvelle de la revolution du Portugal oblige le Pere Diaz Taño de sortir du Bresil. Succès des Négociations du Pere de Montoya en Espagne. Il obtient un Edit du Roi, conforme à ses demandes. Ses derniers travaux. Sa mort. Ses Obseques. Nouvelles tentatives pour la conversion des Calchaquis. Ce qui la fait manquer. Les Missionnaires se retirent ; ils retournent & fondent une Réduction. Expédition dans le Chaco. Caractere des* Mataranes. *La plûpart se convertissent. Les Missionnaires se transportent de-là chez les* Abipones : *comment ils en sont reçus. Ils leur prêchent Jesus-Christ. Ce qui empêche le succès de cette entreprise. Arrêt du Conseil des Indes, & ses suites. Portrait & caractere des Abipones. Les Mamelus recommencent leurs courses. Ils sont battus. Diverses rencontres entre eux & les Néo-*

phytes. Action hardie & heureuse d'une jeune Indienne. Heureuse rencontre de toute une Famille, qui recouvre la liberté. Etat des Réductions en 1642. Sort bien différent de deux Persécuteurs de la Religion. Plusieurs Chrétiens délivrés de l'esclavage. Belle action d'un Espagnol. Disette de Missionnaires au Paraguay, & ce qui en est cause. Portrait de Dom Bernardin de Cardenas. Etant Gardien des Franciscains à la Plata, sa Patrie, il est destitué, & pourquoi. Il est nommé Missionnaire Apostolique. Succès de ses Prédications. Il est appellé à Lima, & renfermé dans un Couvent de son Ordre. Ce qu'on lui reproche. Sa conduite dans sa retraite. Il est nommé Evêque de l'Assomption. Il se rend au Potosi, & la conduite qu'il y tient. L'Archevêque l'oblige d'en sortir. Comment il en sort. Ses inquiétudes sur le prétendu retardement de ses Bulles. Il avance, sur une fausse Lettre, qu'elles étoient expédiées. Les Jésuites de Salta, sur cette Lettre qu'il leur montre, sont d'avis qu'il peut être consacré sans Bulles. L'Université de Cordoue lui mande le contraire. Comment il reçoit la Lettre du Recteur. L'Evêque du Tucuman, à qui il ne parle point de cette Lettre, le sacre. Protestation de ce Prélat. Dom Bernardin se rend à Cordoue, & ce qui s'y passe entre lui & les Jésuites qui refusent d'approuver son Ordination.

L'EMPLOI de Supérieur des Réductions, qui vaquoit par le départ du Pere 1637.

1637. de Montoya pour l'Espagne, n'étoit pas aisé à remplir dans les circonstances où se trouvoient les Eglises du Tapé. Le Provincial en chargea le Pere Diegue Alfaro, & ce choix fut fort applaudi. Le P. Alfaro étoit Homme de tête & de résolution, d'un courage à toute épreuve, & quoiqu'assez ancien Missionnaire, d'un âge encore à pouvoir supporter les plus grandes fatigues. Il eut bientôt occasion de faire connoître qu'on avoit fait un bon choix. Les Mamelus étoient plus acharnés que jamais contre les nouveaux Chrétiens du Tapé, où il ne restoit plus que les Réductions de Saint-Joachim, de Sainte-Therese, & de Sainte-Anne; & comme on ne voïoit aucune apparence de pouvoir soutenir la premiere contre un Ennemi, dont les succès & la résistance des Néophytes augmentoient également la fureur, on résolut de la rapprocher de l'Uruguay.

Réduction abandonnée. Ler Chrétiens se mutinent.

Il ne fut pas aussi aisé, qu'on l'avoit cru, d'y résoudre les Néophytes. Ils représenterent que le Païs où l'on proposoit de les mener, n'étoit guere plus à l'abri des insultes des Ennemis, que le leur, & quoi qu'on pût dire pour leur prouver qu'ils se trompoient, on ne les persuada point. Ils pousserent même assez loin leur mécontentement; plusieurs se retirerent, & il y en eut qui s'oublierent jusqu'à conspirer contre les Missionnaires. Le plus grand nombre s'opiniâtra à ne point désemparer, & pour les y contraindre il fallut mettre le feu à la Bourgade. Ce fut alors pour eux une nécessité d'en sortir;

mais tous ne prirent pas le même chemin. 1637.
Le Pere Christophe de Arena fut obligé d'en suivre un grand nombre du côté des *Caapis*, ou *Caapaguas*. Les Peres Romero, Suarez & Ximenez conduisirent les autres à Sainte-Therese.

La Réduction de Sainte-Therese détruite.

Leur dessein n'étoit pas de les y laisser; ils tracerent même assez près de cette Bourgade le plan d'une Réduction, pour laquelle on avoit déja rassemblé six cents Familles : mais une nouvelle allarme obligea de les mener encore plus loin; & peu de tems après Sainte-Therese fut surprise, & tous ses Habitans enlevés. Les Peres Salas & Ximenez voulurent les racheter, mais on leur demanda beaucoup plus qu'ils ne pouvoient donner. Ceci se passoit peu de jours avant Noel; & le jour de la Fête, les Mamelus vinrent à l'Eglise, aïant tous un cierge à la main, pour entendre les trois Messes du Pere Ximenez. Au sortir de l'Autel le Missionnaire monta en Chaire, & leur reprocha vivement leur injustice & leur cruauté. Ils l'écouterent aussi tranquillement que si ce qu'il disoit ne les eût point regardés, & quand il eut fini, ils lui accorderent la liberté de deux Enfans, qui servoient à l'Autel. Enfin les deux Peres ne pouvant rien obtenir de plus, enterrerent ce qu'ils ne pouvoient pas emporter de vases sacrés & d'ornemens d'Autel, & se retirerent vers l'Uruguay.

Sainte-Anne abandonnée.

Ils rencontrerent sur leur route quelques Néophytes, qui erroient dans les Déserts, & le Pere Ximenez les conduisit sur le Parana, où ils furent reçus à bras ouverts.

1637. Quelque tems après on eut avis que les Habitans de Sainte-Anne n'avoient pas voulu attendre que les Mamelus vinssent les attaquer, & s'étoient dispersés de côté & d'autre. La plûpart étoient encore Prosélytes, & reprirent bientôt le goût de la vie errante, qu'ils avoient toujours menée depuis leur enfance. Plusieurs se laisserent persuader qu'on ne les avoit rassemblés que pour les livrer aux Mamelus, qui répandoient eux-mêmes partout cette calomnie, & bientôt tous les Chrêtiens le crurent, tellement que ces Religieux n'étoient plus en sûreté nulle part. Le Pere Alfaro fut plusieurs fois insulté, & on lui enleva un jour sa Chapelle, qui fut indignement profanée à ses yeux. Des Réductions se trouverent tout-d'un-coup sans Habitans, & on fut obligé d'en rapprocher quelques-unes du Parana, où l'on ne fut pas longtems plus tranquille.

Les Néophytes se laissent prévenir.

1638. L'allarme se répandit jusqu'aux Itatines, qu'on avoit réunis dans deux Réductions, en un lieu où il n'y avoit pas d'apparence que les Mamelus vinssent les attaquer. Le Pere Henart y étoit alors seul chargé de ces deux Eglises, dans l'état de langueur, où j'ai dit qu'il étoit tombé. Son zele le soutint encore quelque tems, mais il succomba enfin. Il mourut sans aucun secours & couché sur la paille; mais bien consolé de finir sa vie comme le Sauveur du Monde avoit commencé la sienne. Ce Pere est le seul Missionnaire, que la Province de France ait donné au Paraguay; & ce sacrifice lui avoit coûté, parcequ'elle se

Mort du Pere Henart.

privoit d'un Sujet de la plus grande espérance. Le Pere del Techo, qui l'avoit connu, en parle comme d'un des plus laborieux Ouvriers qu'ait eus cette Maison. 1638.

Nouvelles Missions dans le Tucuman.

Tandis que la Religion faisoit dans le Tapé des pertes, qu'on ne voïoit aucune apparence humaine de pouvoir jamais réparer, les Jésuites du Tucuman, pour entrer dans les vues de leur saint Evêque, parcouroient son Diocèse avec des fatigues d'autant plus méritoires pour eux, que ceux qui étoient le principal objet de leurs travaux, furent ceux qui en profiterent moins, tant à cause de la défiance que les Indiens avoient conçue des Espagnols, que parceque ces Religieux n'avoient pas dans cette Province le même Privilege, que dans celles de Paraguay & de Rio de la Plata, d'exempter du service personnel les Infideles qu'ils gagnoient à Jesus-Christ. Leur zele n'y fut pourtant pas tout-à-fait infructueux.

Dom Melchior Maldonado avoit fort à cœur de voir la Religion Chrétienne solidement établie dans le Chaco, & le Pere Gaspar Osorio eut ordre d'y travailler. Il prit sa route par le Païs des *Ocloïas*, Nation Barbare, qui étoit établie du côté de Jujuy, à la décharge d'une petite Riviere dans *Rio Vermejo*, par les quarante-quatre dégrés de Latitude australe, & voici ce qui l'y détermina. Les Peres de Saint François avoient autrefois annoncé Jesus-Christ à ces Indiens; un Religieux d'un autre Ordre en avoit aussi baptisé quelques-uns; mais ces nouveaux Chrétiens avoient

1638-39. bientôt oublié les engagemens qu'ils avoient pris en recevant le Baptême, & cette Nation avoit perdu jusqu'à l'idée même du Christianisme. Comme il étoit facile d'entrer dans le Chaco par le Païs qu'elle occupoit, le Général Dom Jean Ortiz de Zaraté, à qui les Ocloïas avoient été donnés en Commande, & qui souhaitoit fort qu'ils fussent Chrétiens, parceque sans cela sa Commande étoit comme un Bénéfice *in partibus Infidelium*, aïant su l'ordre que le Pere Osorio venoit de recevoir, lui persuada que s'il réussissoit à faire goûter aux Ocloïas la Religion Chrétienne, ils lui seroient d'un grand secours pour le succès de l'entreprise, dont il étoit chargé.

Le P. Osorio chez les Ocloïas.

Le Missionnaire qui ne pénétroit point le motif du conseil qu'on lui donnoit, ne laissa pas de le trouver bon, & il résolut de le suivre. Il partit de Jujuy avec le Pere Ignace de Medina, né à Saint-Michel du Tucuman, d'une Sœur de Dom Jean Ortiz de Zaraté; & après qu'ils eurent traversé une chaîne de Montagnes fort hautes, ils arriverent chez les Ocloïas, qui leur parurent assez traitables. Ils en convertirent en effet quelques-uns; ils firent ensuite quelques excursions chez leurs Voisins, & trouverent partout des Peuples dociles, qui sembloient ne demeurer dans leur infidelité, que faute d'instruction. Au bout de quelque tems le Pere de Medina tomba malade, & fut obligé de se retirer à Salta. Dans le même tems le Pere Osorio fut appellé à Jujuy, où sa présence étoit nécessaire pendant le Carême, & aussitôt

après Pâque, il retourna chez les Ocloïas, & les trouva mieux disposés encore, qu'il ne les avoit laissés. Alors il forma le dessein de les réunir tous dans une seule Bourgade, parcequ'étant divisés en petites Trouppes assez éloignées les unes des autres, il ne pouvoit les visiter tous sans perdre beaucoup de tems. Il leur en fit la proposition; ils y consentirent, & la Bourgade fut placée à trois ou quatre lieues de Jujuy. On y bâtit une Eglise; quantité d'autres Indiens vinrent s'y établir, & on y baptisa en assez peu de tems plus de six cents personnes. Le Pere de Medina, dont la santé étoit rétablie, en fut chargé; & le Pere Osorio, qui fut bientôt joint par le Pere Antoine Ripario, se prépara à entrer avec lui dans le Chaco. 1638-39.

Les Peres de S. François revendiquent la Mission des Ocloïas.

Le Pere de Medina voïoit croître son Trouppeau de maniere à lui faire espérer que bientôt toute la Nation des Ocloïas seroit Chrétienne; & il prenoit déja ses mesures pour fonder deux nouvelles Bourgades, lorsque les Peres de S. François se plaignirent que les Jésuites mettoient la faulx dans leur moisson (1). En vain l'Evêque & le Gouverneur leur représenterent qu'ils devoient au moins prendre un autre tems pour faire valoir leur droit, & que leur prétention alloit faire échouer l'Expédition du Chaco, laquelle intéressoit également la Religion & l'Etat. En vain ils les assurerent que quand il n'y auroit plus à craindre qu'elle manquât, les Jésuites se feroient un plaisir de leur remettre leur

(1) Le P. del Techo, Liv. 12. Ch. 12. & 25.

1638-39. ancienne Miſſion, où ils ne ſeroient jamais entrés, s'ils n'euſſent pas cru qu'ils y renonçoient. Ils ne voulurent rien écouter, & déclarerent que ſi on ne leur rendoit pas juſtice au Tucuman, ils ſe pourvoieroient au Tribunal du Métropolitain, &, s'il étoit néceſſaire, au Conſeil roïal des Indes.

Le Pere Oſorio avoit cru de bonne foi que ces Religieux avoient abſolument renoncé à la Miſſion des Ocloïas, & il ne lui étoit pas venu à l'eſprit de leur demander leur conſentement pour travailler au ſalut de cette Nation. D'ailleurs les Jéſuites, comme je l'ai déja remarqué, n'étoient pas dans le goût de ſe charger des Indiens qu'ils ne pouvoient pas ſouſtraire au ſervice perſonnel, & ils ne s'y prêtoient que quand ils ne pouvoient s'y refuſer, & pour un tems ſeulement. Ils avoient déja fait leurs preuves qu'il n'étoit point d'intérêt qu'ils ne fuſſent toujours diſpoſés à ſacrifier à la bonne intelligence qu'ils vouloient conſerver avec les Religieux des autres Ordres. Ainſi, quoi que puſſent faire les Ocloïas pour retenir chez eux le Pere de Medina, ce Miſſionnaire obéit ſur le champ à l'ordre que ſon Provincial lui envoïa de ſe retirer.

Ce qui en arrive.

Il en arriva tout ce qu'on avoit prévu: l'entrepriſe du Chaco ne réuſſit point, & il en coûta encore la vie à ceux qui s'y étoient conſacrés. Les Peres Oſorio & Ripario, obligés de ſe fraïer une autre route pour ſuivre leur deſtination, marcherent quelque tems avec des Indiens

qui s'offrirent à les accompagner; mais ils s'apperçurent bientôt qu'il leur manquoit un Guide. Le Pere Osorio en alla chercher un à Jujuy, & l'aïant trouvé, il retourna joindre son Compagnon. Il n'étoit rien arrivé pendant son absence qui pût leur faire augurer mal du succès de leur entreprise; cependant la premiere chose qu'ils firent en s'embrassant, fut de se communiquer le pressentiment qu'ils avoient de leur mort prochaine. 1638-39.

Martyre des Peres Osorio & Ripario, & d'un jeune Espagnol.

A-peine s'étoient-ils remis en route, qu'ils rencontrerent des Indiens de différentes Nations, qui s'offrirent à les escorter. La plûpart étoient Chiriguanes; il y avoit aussi des *Palomos*, & de ceux que les Espagnols nomment *Labradillos*, & *Pintadillos*. Leur offre fut acceptée; & ce surcroît de compagnie fit bientôt consumer les vivres, dont on avoit eu soin de se fournir. Il fallut donc faire de nouvelles provisions, & le Pere Osorio envoïa pour cela à Jujuy un jeune Espagnol, nommé Sébastien Alarcon, qui demandoit à être reçu dans la Compagnie, & avoit voulu accompagner les deux Missionnaires pour faire, sous leur conduite, l'apprentissage de la vie Apostolique. Deux Chiriguanes voulurent faire le voïage avec lui, & les Peres ne s'y opposerent point, parceque tous ces Indiens témoignoient un si grand plaisir de les entendre parler de la Religion Chrétienne, que ces Peres se flattoient déja d'en avoir fait des Prosélytes. Mais les Barbares avoient un autre dessein. Les Conducteurs d'Alcaron le massacrerent dès

1638-39. le ſecond jour de leur marche, & le mangerent.

Ils retournerent enſuite ſur leur pas, & arriverent à l'entrée de la nuit au lieu d'où ils étoient partis. Les deux Miſſionnaires furent bientôt inſtruits de ce qui étoit arrivé, & leurs Néophytes voulurent les engager à profiter de la nuit pour mettre leurs vies en ſûreté; mais la choſe leur parut impoſſible, & ils ajoûterent qu'ils s'eſtimeroient heureux de mourir en exécutant les ordres qu'ils avoient reçus de leur Supérieur. Ils ſe retirerent enſuite pour prier & pour prendre un peu de repos. Quelques momens après ils entendirent le bruit que faiſoient les Barbares en pillant leur bagage : ils ne douterent point que ce ne fût le prélude de leur mort, & ils paſſerent le reſte de la nuit à s'y diſpoſer.

Le lendemain à la pointe du jour, comme ils ſe promenoient en diſant l'un ſon Breviaire, & l'autre ſon Chapelet, ils virent venir à eux des Chiriguanes armés de leurs fleches & de leurs macanas. Les Néophytes qui n'étoient pas loin, gagnerent auſſi-tôt un Bois, ne doutant point que les Peres ne les ſuiviſſent; mais s'étant arrêtés en y entrant, pour voir ce qui arriveroit, ils apperçurent les deux Peres que les Chiriguanes avoient environnés, & un moment après ils les virent tomber aux piés de ces Barbares qui les aſſommoient à grands coups de macana, & qui leur aïant enſuite coupé la tête, les dépouillerent, leur ouvrirent le ventre, & ſe retirerent. Ils accoururent auſſi-tôt pour leur donner la

ſépulture ; & faute d'inſtrumens pour creuſer une foſſe, ils ne purent faire autre choſe que de les couvrir de quelques pieces de bois & de feuillages, puis allerent à Salta donner avis aux Jéſuites du College de cette Ville de ce qu'ils venoient de voir. Ils rencontrerent ſur le chemin le P. François Xarque, qui alloit à Jujuy, & lui firent part de ce qui venoit d'arriver. 1638-39.

Ce fut vers la mi-Carême, qui, cette année 1639, tomboit au premier d'Avril, que ces deux Miſſionnaires terminerent ainſi leurs courſes apoſtoliques ; mais on n'a pas eu ſoin d'en marquer exactement le jour. Pluſieurs perſonnes déclarerent à Salta qu'ils leur avoient oui dire avant leur départ de cette Ville, qu'ils alloient mourir pour Jeſus-Chriſt ; & le Pere Xarque, qui peu de tems après fut obligé, par le mauvais état de ſa ſanté, de ſortir de la Compagnie, & qui eſt l'Auteur d'un Ouvrage que j'ai déja cité & que je citerai encore plus d'une fois dans la ſuite (1), aſſure que le P. Oſorio lui avoit marqué le genre de mort qui l'attendoit. Le Pere Nadazi, qui a continué l'Ouvrage du P. Alegambe (2), dit qu'il a eu entre les mains une Lettre que le même Pere écrivoit au Cardinal de Lugo, qui avoit été ſon Confeſſeur, & dans laquelle il diſoit, comme une choſe dont il ne pouvoit douter, qu'il devoit mourir par la main des Barbares.

Honneurs qu'on leur rend.

L'Evêque du Tucuman n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il envoïa à toutes

(1) Voiez la Liſtes des Auteurs.

(2) *Mortes illuſtres &c.*

1638-39. les Villes de ſon Diocèſe un ordre de célébrer le triomphe des deux Confeſſeurs de Jeſus Chriſt, car c'eſt ainſi qu'il les nommoit. Le Pere Jérôme del Gadillo, Dominiquain, prononça leur éloge en préſence du Prélat, & leur donna le titre de Martyrs. Les Peres de la Merci & de S. François firent la même choſe en d'autres Villes; & D. Melchior Maldonado aïant fait informer ſur les cauſes de leur mort, il fut vérifié que les Chiriguanes ne s'étoient portés à leur ôter la vie, que pour empêcher qu'ils ne prêchaſſent l'Evangile dans le Chaco. Ces informations, revêtues de toutes les formalités requiſes, furent envoïées à Rome par le même Evêque. Enfin, les Indiens qui étoient avec les Chiriguanes, & en particulier les Palomos, publierent que tous ceux qui avoient eu part à la trahiſon qui avoit été faite aux deux Miſſionnaires, étoient morts ſubitement peu de tems après, & raconterent pluſieurs merveilles arrivées au lieu, que les Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt avoient teint de leur ſang; & ce qui fit juger que leur rapport étoit ſincere, c'eſt qu'ils ſe donnerent beaucoup de mouvemens pour engager les Jéſuites à ne point renoncer au deſſein de prêcher l'Evangile dans le Chaco. Le Pere de Medina y fut en effet deſtiné avec le Pere Ferdinand de Torreblanca; mais leur voïage fut différé; & nous verrons bientôt quel en fut le ſuccès.

Pluſieurs Réductions détruites, divers combats.

Ce beau Païs, ſi on avoit pu lever tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ce que notre ſainte Religion y fût ſolidement éta-

blie, auroit pu dédommager les Missionnaires des pertes qu'elle continuoit à faire dans la Province d'Uruguay, où les Mamelus avançoient toujours, sans qu'on pût les en empêcher. Dès le mois de Janvier 1638, les Réductions de Saint Charles & des Apôtres étoient abandonnées. Ce n'est pas que leurs Habitans, aussi bien que ceux de quelques Bourgades voisines, n'eussent pu se défendre, s'ils eussent voulu se réunir : mais la fraïeur les avoit saisis, & les Missionnaires n'étoient plus écoutés. Il y eut pourtant un combat assez vif; où treize cents Chrétiens, qui avoient eu l'assurance d'attendre l'Ennemi de pié ferme, eurent d'abord quelqu'avantage; mais saisis tout-à-coup d'une terreur panique, ils firent retraite vers leur Bourgade, où ils mirent le feu, quoiqu'ils ne fussent pas poursuivis. Quelques jours après ils reçurent du secours & retournerent au champ de bataille. L'Ennemi, qui avoit fait retraite en même tems qu'eux, y revint aussi. On se battit de nouveau, & les Chrétiens remporterent une victoire complette; mais ils ne sûrent pas en profiter, & ne s'étant pas même tenus sur leurs gardes, ils tomberent dans une embuscade. Ils y perdirent néanmoins assez peu de monde, & ils auroient même pu passer sur le ventre à ceux qui les y avoient attirés, s'il eût été possible à leurs Chefs de les rassurer. Ils ne purent même venir à bout de les rallier, & ils ne cesserent de fuir qu'ils ne fussent arrivés sur le bord du Piratiny.

1638-39.

1638-39. Le bruit ſe répandit quelque tems après, que les Mamelus avoient repris le chemin du Breſil; & quantité de Néophytes retournerent dans leurs Bourgades, où ils étoient encore occupés à les rétablir lorſque l'Ennemi reparut. Ils l'attendirent avec aſſez de réſolution : on ſe battit; l'action fut très vive, & on ſe ſépara ſans aucun avantage de part ni d'autre. La force ouverte commençant à ne plus ſi bien réuſſir aux Mamelus, ils eurent recours à l'artifice; mais ils n'y gagnerent rien. On en vint de nouveau aux mains. Les Néophytes, trahis par un de leurs Chefs, furent obligés de prendre la fuite, & ne s'arrêterent point, qu'ils n'euſſent mis l'Uruguay entre eux & ceux qui les pourſuivoient. La ſuite de cette déroute fut la ruine de la Réduction de Saint-Nicolas, & l'abandon de tout le Païs qui eſt entre l'Uruguay & le Piratiny.

Défaite des Mamelus.

Alors on fit comprendre à tous les nouveaux Chrétiens qui reſtoient dans cette Province, & à ceux des environs du Parana, la néceſſité de faire un effort pour empêcher leur perte entiere, & ils leverent une Armée, qui des bords de l'Uruguay où elle s'étoit formée, s'avança juſqu'au Piratiny. Le Pere Alfaro, qui l'accompagnoit, eut avis que les Mamelus étoient en pleine marche vers le Breſil, & l'Armée Indienne ſe mit auſſi-tôt à leurs trouſſes. Elle les atteignit, & on ſe battit pluſieurs jours de ſuite, ſans que la victoire ſe déclarât. Enfin quinze cents Hommes, dont le Pere Romero renforça l'Armée Chrétienne, firent pancher la balance de ſon

1638-39.

côté, & les Mamelus ne purent éviter leur défaite entiere, qu'en se retranchant. Les Néophytes, ne pouvant forcer les retranmens, prirent le parti de les bloquer, & réduisirent l'Ennemi à une telle extrêmité, qu'il n'eut point d'autre parti à prendre que de tomber, comme il fit, en désespéré sur les Assiégeans.

On les laisse échapper.

Ceux-ci couroient risque de succomber à une attaque si brusque, sans un nouveau secours qui leur vint fort à propos. Ce n'étoit cependant qu'onze Espagnols que le Gouverneur de Rio de la Plata avoit envoïés de ce côté-là pour savoir en quel état étoient les choses dans cette Province, & qui, après une marche de deux cents lieues, se trouverent, comme par hasard, à la vue du retranchement. Ils remarquerent d'abord que les Néophytes commençoient à perdre du terrein & à se débander; mais dès qu'ils apperçurent les Espagnols, ils reprirent cœur. Le Commandant les rallia & les ramena à la charge. Alors les Mamelus, qui croïoient apparemment ce renfort plus considérable qu'il n'étoit, demanderent quartier, & se soumirent à tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Le Pere Alfaro s'avança pour leur parler, & commença par les déclarer excommuniés, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu de l'Evêque de Buenos Ayrès: il les obligea ensuite de jurer qu'ils ne feroient plus aucune hostilité contre les Réductions Chrétiennes, & ils n'en firent aucune difficulté; mais le Missionnaire, persuadé que l'excommunication & les sermens seroient une

1638-39. une foible barriere pour contenir ces Brigands, vouloit qu'on prît contre eux des précautions plus efficaces. Il fit tout ce qu'il put pour en faire comprendre la néceſſité à celui qui commandoit les Eſpagnols; mais quoi qu'il pût dire à cet Officier, il leur permit de ſe retirer ſans en rien exiger.

Ce qui en arrive.

Les ſuites de cette imprudente démarche furent peut-être encore plus fâcheuſes que le Supérieur des Miſſionnaires ne l'avoit prévu. De nouvelles bandes de Mamelus paſſerent l'Igaï, & l'on alloit ſe retrouver expoſé à toutes les horreurs qu'on avoit déja eſſuïées, ſi le Pere de Boroa n'avoit eu le crédit d'engager les Néophytes à former une nouvelle Armée, qui fit bientôt diſparoître tous les Partis ennemis; mais elle ne leur ôta ni l'envie de revenir avec de nouvelles forces, ni l'eſpérance d'être plus heureux. A la fin les Miſſionnaires comprirent qu'il n'étoit pas de la prudence de laiſſer plus long-tems leurs Néophytes dans un Païs, qui d'un moment à l'autre pouvoit redevenir le théâtre d'une guerre, où il n'y avoit rien à gagner pour eux, & que l'inégalité des armes ôtoit toute eſpérance de voir finir autrement que par la ruine entiere d'une Chrétienté qui avoit tant coûté à former. Ainſi le Provincial jugea qu'il ne falloit point différer à mener tout ce qu'on pourroit raſſembler de Néophytes dans des lieux où ils fuſſent à l'abri de toute inſulte.

Tranſmigration des Réductions.

La plus grande difficulté étoit de les y faire conſentir, la plûpart aïant déclaré qu'ils

qu'ils aimoient mieux courir tous les riſques auxquels ils pouvoient être expoſés, que d'aller chercher dans une Terre étrangere un aſyle, où ils ſe regarderoient toujours comme exilés. Il fallut du tems & bien de l'adreſſe pour leur faire entendre raiſon, & une grande fermeté pour les réduire à faire ce qu'ils ne pouvoient dans le fond s'empêcher de regarder comme néceſſaire pour leur conſervation. La réſolution fut donc priſe de les placer entre l'Uruguay & le Parana, vers l'endroit où ces deux grandes Rivieres ſe rapprochent l'une de l'autre, & ne ſont éloignées que de quatorze ou quinze lieues, afin de leur donner deux barrieres aiſées à défendre, & de les mettre à portée d'être plus promptement ſecourus. Ce projet rencontra encore bien des obſtacles; mais on trouva enfin le moïen de les ſurmonter, & voici la maniere dont on procéda à ſon exécution. 1638-39.

Ce que les Miſſionnaires eurent à ſouffrir en cette occaſion.

On fit de cette multitude d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, trois diviſions. Le Pere Chriſtophe de Arenas fut chargé de la premiere, & il eut beſoin de toute ſon induſtrie & d'une grande réſolution pour la conduire toute entiere au terme qu'on lui avoit aſſigné. Une partie ſe débanda pendant le chemin, & il eut bien de la peine à la faire revenir, pluſieurs voulurent s'arrêter dans des endroits inacceſſibles à d'autres qu'à des Sauvages, où ils auroient bientôt repris leur ancienne façon de vivre; mais il les ſuivit partout, & riſqua bien des fois ſa vie pour les ramener. Il y en eut qui ſe révolterent ou-

1638-39. vertement, & lui firent des menaces qui auroient fait perdre courage à un Homme moins intrépide que lui. Enfin il vint à bout de leur faire paſſer le Parana, où il avoit ordre de les répartir dans les Réductions de cette Province, en attendant qu'on pût en bâtir pour eux. Ce fut ſurtout au paſſage de ce Fleuve que les mutineries éclaterent & furent portées plus loin, tous s'étant imaginé qu'on alloit les livrer aux Eſpagnols.

Les Conducteurs de la ſeconde diviſion eurent encore plus à ſouffrir, mais beaucoup moins que ceux de la troiſieme, pour ne pas perdre plus d'Hommes, que les Mamelus ne leur en avoient enlevé. Celui qui s'épargna le moins dans cette occaſion, fut le Provincial; & ce fut principalement à ſon courage, à ſa prudence & à ſon inaltérable douceur, qu'on fut redevable du ſuccès de cette grande entrepriſe. Douze mille Indiens, ſans compter les Femmes & les Enfans, ſe trouverent ainſi heureuſement raſſemblés dans des lieux où ils ne pouvoient pas être ſurpris, & d'où ils pouvoient retourner dans leur ancienne demeure, quand ils ſeroient en état de s'y maintenir, comme il arriva bientôt après. Des Miſſionnaires furent enſuite détachés pour aller chercher & ramener au bercail ceux qui s'en étoient ſéparés, & non-ſeulement ils y réuſſirent, mais ils eurent encore la conſolation de gagner à Jeſus-Chriſt beaucoup d'Infideles, que leur charité & leur ſollicitude paſtorale avoient charmés. On travailla ſur le champ à loger tout ce

monde, & à le mettre en état de se procurer par le travail de quoi fournir à tous ses besoins.

1638-39.

On donne aux Indiens des Réductions des armes à feu.

Mais ce n'étoit pas assez de mettre ces nouveaux Chrétiens à l'abri d'une surprise; leurs Chefs représenterent au Provincial que tandis qu'ils ne pourroient point se battre contre les Mamelus à armes égales, il n'étoit pas possible, quelque précaution que l'on prît, qu'ils ne succombassent à la fin. Le Pere de Boroa & tous les Missionnaires en étoient bien aussi persuadés qu'eux; mais on regardoit en Espagne comme une maxime d'Etat de ne point introduire parmi les Indiens l'usage des armes à feu, & rien n'étoit plus sage par rapport à ceux que l'on donnoit en Commande, & qui étoient au milieu des Espagnols intéressés à leur conservation. Il n'en étoit pas de même de ceux dont il s'agissoit ici. On ne pouvoit compter sur la fidélité des premiers, dont la soumission étoit forcée, qu'autant qu'ils seroient dans l'impuissance de secouer le joug; au lieu que la soumission des seconds étoit volontaire, & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître tout le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, tant qu'on n'entreprendroit point sur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir.

De plus, ils étoient les seuls sur qui on pouvoit compter, pour former une barriere qui pût couvrir les Provinces de Paraguay & de Rio de la Plata contre les Entreprises des Portugais & des Indiens des Frontieres du Bresil, lesquels n'ont détruit les Villes

1638-39. de Xerez, de Villarica & de Ciudad-réal, ne se sont fraïé par le Nord du Paraguay un chemin pour aller au Pérou, & ne se sont mis en possession des belles Mines d'or de *Cuyaba* & de *Montegrosso*, dont je parlerai ailleurs, que depuis qu'on a souffert qu'ils aient ruiné les Réductions du Guayra. Il est sans doute fort surprenant que les Gouverneurs Espagnols, à qui les Missionnaires ont fait sur cela des représentations réitérées, y aient eu si peu d'égard. Mais ils se laissoient prévenir contre ces Religieux par des personnes qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, qu'ils entendoient même très mal, & auquel ils sacrifioient celui de l'Etat & de la Religion, ne voulant de Chrétiens parmi les Naturels du Païs, que ceux dont ils pouvoient faire des Esclaves.

Dans l'affaire présente les Gouverneurs, même les mieux intentionnés, ne croïoient pas pouvoir prendre sur eux d'autoriser une chose aussi délicate que l'usage des armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens; & le Pere de Boroa jugea peut-être dangereux de leur en parler, de peur que son projet aïant transpiré dans le Public, on n'y formât des oppositions, qu'on auroit bien de la peine à lever. Mais dans les instructions qu'il avoit données au Pere de Montoya, lorsque ce Missionnaire partit pour Madrid, cet article lui étoit expressément recommandé. Il le proposa en effet au Conseil roïal des Indes, & lui représenta l'impossibilité de conserver les Réductions Chrétiennes exposées aux courses des

Portugais & des Indiens du Bresil, si on ne permettoit aux Néophytes l'usage des armes à feu. 1638-39.

Il avoit bien compris qu'on ne manqueroit pas de lui objecter que si ces Indiens, se voïant aussi bien armés que les Espagnols, s'avisoient de se révolter, il ne seroit pas possible de les réduire, puisqu'on n'avoit pas même pu les soumettre, lorsqu'ils n'avoient point d'autres armes que leurs fleches & leurs macanas. Mais il alla audevant de cette objection, en disant que le dessein des Missionnaires n'étoit point de laisser ces armes à la discrétion de leurs Néophytes; qu'ils comptoient bien de les garder eux-mêmes, avec toutes leurs munitions, de ne les leur mettre en main, que quand il y auroit à craindre quelque irruption de la part de leurs Ennemis, de n'en garder même dans les Réductions que ce qui seroit nécessaire pour éviter une surprise, & de mettre tout le reste en dépôt à l'Assomption. Il ajoûta que, sous le bon plaisir de Sa Majesté, ces armes & ces munitions seroient achetées des aumônes qu'ils recevroient; qu'on ne devoit pas craindre qu'il en coutât un sou à la Caisse roïale, & que pour apprendre aux Indiens à manier ces armes, on feroit venir du Chili quelques Freres Jésuites, qui avoient servi dans les Trouppes.

Le Roi trouva les raisons du Pere de Montoya fort bonnes, & jugea les précautions, dont il les appuïoit, suffisantes; il accorda tout, & les ordres furent donnés en conséquence au Viceroi & aux Gouver-

1638-39. neurs des Provinces du Paraguay. Bien des gens voulurent dans la suite faire révoquer cette permission; mais les Rois Catholiques, qui ne tarderent pas à reconnoître qu'on n'avoit pu rien faire de mieux, que ce qu'on avoit fait, n'ont jamais voulu entendre à y rien changer, & n'ont pas eu lieu de s'en repentir. En effet, non-seulement les Mamelus, ni leurs Alliés, n'ont pu depuis ce tems-là entamer les Réductions Chrétiennes, ni même pénétrer impunément dans les Provinces, où elles sont établies, mais il s'est formé parmi ces Néophytes une Milice, qui depuis plus d'un siecle fait la plus grande ressource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique méridionale, contre les Ennemis du dedans & du dehors, & qui ne lui coûte rien, ni pour l'entretenir, ni pour l'emploïer; nous en donnerons bientôt la preuve. La merveille est, que la gloire qu'elle s'est acquise par ses victoires, bien loin de lui enfler le cœur, & de lui imprimer un air de liberté & d'indépendance qu'on en pouvoit naturellement craindre, a fait cesser parmi ces Indiens les mutineries que les malheurs qu'ils ont si souvent essuïés avoient occasionnées; que jamais leurs Pasteurs ne les ont trouvés plus dociles & plus soumis, que depuis qu'ils leur ont procuré le moïen de n'avoir plus à craindre qu'on vienne troubler la tranquillité dont ils jouissent, & que ceux dont la valeur affermit la sureté publique, sont les premiers à donner l'exemple d'une fidélité à toute épreuve, & de la piété la plus exemplaire.

On commença à prévoir cet heureux changement dès que les Indiens s'apperçurent des mesures, que leurs Missionnaires prenoient pour les mettre en état de ne plus craindre leurs Ennemis. Les murmures cesserent tout-à-coup ; & pour profiter de ce calme, quelques Jésuites se mirent en campagne pour parcourir le Tapé & tous ses environs, afin de chercher tous ceux qui s'y étoient cachés dans les Bois & dans les Montagnes à l'approche des Mamelus. Ils en trouverent un très grand nombre de tout âge & de tout sexe, & ils les conduisirent à Itapita. On songea ensuite à remplacer les Morts, les Déserteurs, & tous ceux qui avoient été emmenés au Bresil ; & le Pere Antoine Palermo, suivi d'une trouppe des plus fervens Chrétiens, côtoïa par terre le Parana, en le remontant jusqu'à l'endroit où le Monday se décharge dans ce fleuve, baptisa dans cette longue & pénible course plusieurs Enfans moribonds, & retourna dans son Eglise, avec une recrue de cent cinquante Prosélytes.

1639.

Courses fructueuses de quelques Missionnaires.

Cependant l'indulgence, dont on avoit usé l'année précédente envers les Mamelus, & qui avoit empêché leur entiere défaite, apportoit un grand obstacle à la réunion entiere des Néophytes, que la crainte de voir recommencer la guerre avoit dispersés ; & cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que l'on appercevoit encore de tems en tems des Partis ennemis aux environs des endroits où il y avoit eu des Réductions. Un de ces Partis arrêta même

Action courageuse de deux jeunes Indiens.

1639.

deux jeunes Indiens, qui étoient à la suite de deux Missionnaires, lesquels parcouroient les mêmes Païs pour rassembler les Chrétiens dispersés, & crut s'être suffisamment assuré d'eux, en leur liant les mains. Mais une nuit, que ces Enfans étoient couchés au milieu de la Trouppe, s'étant apperçus que tout le monde dormoit profondément, ils s'approcherent du feu, y mirent les mains, & eurent le courage de les y tenir jusqu'à ce que leurs liens fussent coupés. Ils s'éloignerent ensuite sans être vûs, & par des chemins détournés, qu'ils connoissoient, ils rejoignirent leurs Pasteurs, après avoir fait quatorze lieues sans s'arrêter.

Le Gouverneur du Paraguay marche contre les Mamelus. Le P. Alfaro est tué.

Sur l'avis qu'ils donnerent que les Mamelus paroissoient vouloir s'approcher du Parana, Dom Pedre de Lugo, Gouverneur du Paraguay, qui peu de tems auparavant avoit reçu des ordres très précis du Roi Catholique de ne rien épargner pour la sûreté des Réductions de sa Province, & qui en faisoit actuellement la visite avec une bonne escore, assembla quatre mille Indiens, & marcha à leur tête vers le Canton de *Caarupa Guazu*, où les deux jeunes Indiens avoient laissé les Ennemis. Le Pere Alfaro l'accompagnoit avec quelques autres Jésuites, & aïant un jour pris les devants, je ne sais à quel dessein, un Mamelu, qu'il ne voïoit point, & qui le reconnut, lui tira un coup d'arquebuse, qui le renversa de dessus son cheval. On courut à lui sur le champ, & on le trouva mort.

1639. On en tue un grand nombre, & l'on fait beaucoup de prisonniers qu'on renvoie chez eux.

Dès que le Gouverneur eut appris cet accident, il se mit en ordre de bataille, & donna si brusquement sur l'Ennemi, qui ne s'attendoit pas à être sitôt attaqué, qu'après avoir taillé en pieces tous ceux qui voulurent faire quelque résistance, il fit presque tous les autres prisonniers. Il les mit à la garde des Néophytes, en attendant qu'il eût décidé de leur sort, & les Tupis, qui se trouverent parmi les Mamelus, furent abandonnés à leur discrétion. Ils les traiterent si bien, qu'ils les gagnerent tous à Jesus-Christ. Ils furent instruits de nos divins Mysteres, & leur Baptême fut la fin de leur captivité. Les Mamelus furent conduits à l'Assomption, qui étoit éloignée de quatre-vingts lieues du Champ de bataille, & on s'attendoit qu'ils y seroient punis, comme le méritoient des Brigands pris les armes à la main contre les intérêts de leur Souverain; mais le Gouverneur se contenta de leur faire des reproches, & de les menacer de la colere du Ciel, s'ils continuoient leurs hostilités, puis il les fit conduire à Buenos Ayrès, dont le Gouverneur, à la sollicitation de quelques Particuliers, leur permit de retourner chez eux.

Expédition singuliere contre les Caracaras.

Le corps du Pere Alfaro fut porté à la Conception de l'Uruguay, où on lui fit des Obseques avec tout l'appareil que permettoit la pauvreté des Néophytes, & le Pere Claude Ruier, Francomtois, lui succeda dans l'Emploi de Supérieur des Missions. A-peine en avoit-il commencé l'exercice, qu'il reçut une Lettre de Dom Pedre

1639. de Estevan d'Avila, Gouverneur de Rio de la Plata, qui lui demandoit quatre-vingts Néophytes pour une Expédition, dont le succès, disoit-il, pouvoit beaucoup contribuer à la sûreté des Réductions de cette Province. Voici de quoi il s'agissoit.

Description du Lac des Caracaras.

A l'Orient de Rio de la Plata, environ par les vingt-huit ou vingt-neuf dégrés de Latitude australe, il y a un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur fort peu proportionnée à cette longueur, & fort inégale. Dans les anciennes Cartes il porte le nom de *Lac des Caracaras*, & dans les plus récentes, celui d'*Ybera.* Sa figure est irréguliére, & dans sa partie méridionale, il y a deux pointes qui avancent dans le Lac, & d'où sortent deux petites Rivieres, dont l'une se décharge dans Rio de la Plata & l'autre dans l'Uruguay; la premiere sous le nom *Rio Miriñay*, & la seconde sous celui de *Rio Corrientès.* Le Pere del Techo (1) se contente de dire que le Lac, ou comme il s'exprime, le Marais des Caracaras communique avec le Parana. J'ai observé ailleurs que l'on donne souvent le nom de Parana, à Rio de la Plata depuis sa jonction avec le Paraguay, jusqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay.

Isles flotantes.

Cet Historien ajoûte que ce Lac est semé d'Iles flottantes, comme celles que l'on voit dans un petit Lac, qui est auprès de Saint-Omer, & qu'elles servoient de retraite à des Indiens de différentes Nations, sur-tout aux Caracaras, qu'il repré-

(1) *Hist. Paraq.* L. 1. Cap. 4.

ſente comme une Nation perfide, laquelle en 1535, aïant attiré chez elle quelques Eſpagnols, à qui elle avoit demandé du ſecours contre ſes Ennemis, les maſſacra en trahiſon. Tous ne vivoient que de rapines; & dans le tems dont je parle, quelques Renegats de la Réduction de Sainte-Anne, & les Meurtriers du Pere de Eſpinoſa, s'y étoient réfugiés. L'impunité, cauſée par la difficulté de les attaquer, les avoit rendus fort inſolens; ils faiſoient ſouvent de grands dégâts dans les environs de leur Lac, & depuis peu ils avoient brûlé l'Egliſe de la Réduction de Sainte-Luce. 1639.

Dom Pedre voulut enfin en purger ſa Province; & dès que le Pere Ruier eut reçu ſa Lettre, il la communiqua au Pere Romero, qui ſur le champ conduiſit à Buenos Ayrès le nombre de Néophytes, que le Gouverneur demandoit. Dom Pedre leur donna pour Commandant le brave Dom Jean de Garay, lequel après plus de cent lieues de marche, arriva à la vue du Lac, où il trouva les Habitans diſpoſés à lui en diſputer l'entrée. Il ne laiſſa point de s'embarquer avec toute ſa Trouppe; & quoique l'Ennemi profitât aſſez bien de tous ſes avantages, il fut pouſſé avec tant de conduite & de valeur, qu'après avoir été pourſuivi d'Ile en Ile, il n'en reſta pas un ſeul, qui ne fût tué ou fait priſonnier. Ce fut en cette occaſion qu'on reconnut pour la premiere fois ce qu'on pouvoit eſperer des Milices des Réductions, quand elles ſeroient bien commandées & bien ar-

Les Néophytes ſe diſtinguent beaucoup dans cette occaſion.

mées ; car il paroît qu'on leur avoit déja donné des armes à feu.

1640

Autre Expédition contre les Calchaquis sans succès.

A cette Expédition en succeda une autre, qui ne fut pas aussi heureuse. J'ai dit qu'il y avoit des Calchaquis dans la Province de Rio de la Plata, vers Buenos Ayrès. Ils n'étoient pas moins Ennemis des Espagnols, que ceux qui donnoient souvent de si grandes inquiétudes à la Province du Tucuman, & depuis peu ils s'étoient avancés jusqu'à Santafé, dont ils ruinoient les environs. Le Gouverneur de la Province voulut les en chasser. Il leva des Trouppes, & manda six cents Indiens des Réductions de sa Province, que le Pere Romero & le Pere Alfonse Arias lui amenerent. Il se mit lui-même à la tête de cette petite Armée, & marcha en bon ordre contre les Calchaquis, dont il n'avoit pas eu la précaution de faire bien reconnoître la position. D'ailleurs, comme il avoit fait la guerre en Flandres, on ne put jamais lui persuader qu'il falloit la faire d'une autre maniere en Amérique. Il s'obstina à vouloir combattre contre des Barbares, comme s'il avoit eu à faire à des Trouppes reglées, & il en fut la duppe. Les Calchaquis resterent si bien cantonnés dans des Marais, qu'avant qu'il eût pu les joindre, ses provisions étoient consumées. Il fallut donc faire retraite ; il n'y eut que les Néophytes qui lui amenerent trois cents Prisonniers, & ce fut là tout le fruit d'une campagne, pour laquelle il avoit fait les plus grands préparatifs.

Sur ces entrefaites le Pere Diaz Taño

arriva à Buenos Ayrès, avec une nombreuſe recrue de Miſſionnaires. Il avoit accompagné le Pere de Montoya juſqu'à Madrid, d'où il s'étoit enſuite rendu à Rome. Le Pere Vitelleſchi, ſon Général, fut pénétré de douleur, au récit qu'il lui fit de l'état, où il avoit laiſſé les Egliſes Indiennes du Paraguay, & ne pouvant lui donner d'autre conſolation que de mêler ſes larmes avec les ſiennes, il le conduiſit à l'Audience d'Urbain VIII, qui gouvernoit alors l'Egliſe. Ce Pontife ne fut pas moins ſenſible que l'avoit été le Général de la Compagnie, à ce que le Miſſionnaire lui dit des brigandages des Mamelus & des Indiens du Breſil, & fit ſur le champ expedier un Bref, où il menaçoit de toutes les foudres de l'Egliſe les Auteurs & les Fauteurs de tant de déſordres, s'ils ne les faiſoient ceſſer.

1640.

Le P. Diaz Taño arrive à Rome; ſuccès de ſon voïage.

Il voulut enſuite être informé dans le plus grand détail des travaux des Jéſuites du Paraguay, & perſonne n'étoit plus en état que le Pere Diaz Taño, de l'inſtruire ſur cet article; il n'oublia rien pour mettre Sa Sainteté au fait de tout ce qui regardoit ces Miſſions. Elle combla le Miſſionnaire de marques de la plus affectueuſe tendreſſe pour les Ouvriers Evangeliques, dont ce Pere lui avoit fait connoître les travaux. Elle lui fit remettre, pour lui & pour tous ſes Confreres, de fort beaux préſens. Il y en avoit en particulier pour le Pere Orighi, qu'elle nommoit ſon ancien Ami, dont le Frere étoit actuellement Cardinal, & dont un des Petits-neveux

Son Audience du Pape.

1640. eſt mort depuis quelques années revêtu de la même dignité. Enfin elle ne lui refuſa rien de tout ce qu'il lui demanda, pour aſſurer la tranquillité des nouveaux Chrétiens. Elle alla même au-devant de tout ce qu'il pouvoit deſirer, & elle l'auroit mis au comble de ſes vœux, ſi elle avoit pu lui répondre que les foudres du Vatican mettroient fin aux maux, dont il lui avoit fait le récit.

Il s'embarque à Lisbonne.

De retour à Madrid, il trouva que le Pere de Montoya lui avoit formé une trouppe de Miſſionnaires, & il ſe preſſa de ſe rendre à Lisbonne, pour y freter un Navire. Ce Bâtiment n'attendoit plus que le vent pour appareiller, & les Miſſionnaires étoient ſur le point de s'embarquer, lorſque le Pere Diaz Taño fut averti que le Sécretaire d'Etat Dom Miguel de Vaſconcellos, celui-là même qui peu de tems après enſanglanta de ſon propre ſang la ſcène de la Révolution de Portugal, avoit défendu au Commandant du Fort de Belem de laiſſer paſſer la Barre à ce Navire. Il eut recours à la Vicereine, Ducheſſe Douairiere de Mantoue, pour faire révoquer cette défenſe; il n'eut aucune peine à l'obtenir de cette Princeſſe, & il s'embarqua ſur le champ.

La navigation fut aſſez heureuſe juſques vers les trente-cinq dégrés de Latitude auſtrale, ſi ce n'eſt que la maladie s'étant miſe dans le Vaiſſeau, fit perdre au Pere Diaz Taño deux de ſes Miſſionnaires, le Pere Jean Sollier & le Pere Antoine Manſilla; mais quand on fut à cette hauteur,

un coup de vent de Nord poussa le Navire jusqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, d'où il ne lui fut pas possible de gagner le Cap de Sainte-Marie, pour entrer dans la Baie de Rio de la Plata, ni même de se soutenir contre la violence de la tempête, de sorte que le Pilote n'eut point d'autre parti à prendre, que de faire vent arriere jusqu'à Rio Janeyro, où les Missionnaires furent reçus du Gouverneur, D. Emmanuel Sa, avec de grands honneurs. 1640.

Ce qui lui arrive au Bresil.

Quelques jours après le Pere Diaz Taño, de l'avis des Supérieurs Ecclésiastiques, fit publier les Brefs du Pape, dont nous avons parlé; ce qui souleva contre lui une bonne partie de la Ville. Les portes du College des Jésuites, & celles de leur Eglise furent enfoncées, & tout étoit à craindre pour ces Religieux dans les premiers transports d'une Multitude ameutée, si le Gouverneur & les Magistrats ne fussent venus avec main-forte pour la dissiper. Dom Emmanuel convoqua ensuite les Principaux de la Ville; le Pere Diaz Taño fut prié de se trouver à cette Assemblée, & après qu'on y eut fait la lecture du Bref, il rendit compte de la conduite qu'il avoit tenue à ce sujet. Elle fut généralement approuvée; mais la Multitude se mutinoit de plus en plus, & l'expédient qu'on prit pour l'appaiser, fut d'interjetter un Appel simulé au Pape, mieux instruit. On a dit que ce fut le Missionnaire même qui ouvrit cet avis. Ce qui est certain, c'est que l'Appel étant devenu public, la sédition cessa. Il étoit tems d'y remédier; car

1640. peu s'en étoit fallu que le Pere Diaz Taño, & le Pere Pierre Mota, Visiteur des Jésuites au Bresil, n'en eussent été les Victimes.

Il ne fut pas aussi aisé d'appaiser la Ville des Saints (1), & moins encore celle de Saint-Paul de Piratiningue. Dom Ferdinand Rodriguez, qui faisoit l'office de Vicaire général dans la premiere, y aïant publié le Bref du Pape, par l'ordre de Dom Pedre Albornoz, Administrateur de l'Evêché, un Particulier se leva, & dit qu'il en appelloit au Fisc du Roi. Rodriguez l'excommunia sur le champ, ce qui mit en fureur une partie de la Ville. L'Officier qui y commandoit fut prié de prendre en main la cause publique, & l'aïant refusé, les Séditieux allerent tumultuairement à l'Eglise, où ils commencerent par vomir contre le Vicaire général toutes les injures que la passion, dont ils étoient transportés, leur suggera. Ils se jetterent ensuite sur lui, le terrasserent, & lui portant la pointe d'une épée à la gorge, ils le menacerent de le tuer, s'il ne révoquoit tout ce qu'il venoit de faire. Il demeura inflexible, & sa fermeté les déconcerta. Ils dresserent ensuite un Appel, & voulurent l'obliger à le signer, il dit qu'il l'approuvoit autant que les regles de l'Eglise & sa conscience le lui permettoient. Ils lui demanderent le Bref du Pape, & il leur dit qu'il étoit entre les mains du Supérieur des Jésuites.

(1) Le P. del Techo dit, *in Sanctorum oppido*: cette Ville est de la Province de Rio Janeyro.

1640.

Ils coururent aussi-tôt à la Maison de ces Peres, & au bruit qui annonçoit leur approche, le Supérieur se revêtit de ses habits sacerdotaux, prit entre ses mains le saint Ciboire, s'avança jusqu'à la porte de la Maison, & fit à cette trouppe de Furieux un discours pathétique sur le respect & l'obéissance dûs au Vicaire de Jesus-Christ. Quelques-uns se prosternerent pour adorer le Corps de Jesus-Christ, d'autres se tinrent debout, & dirent qu'ils adoroient de toute leur ame le Saint-Sacrement de l'Autel, mais qu'ils ne souffriroient point qu'on leur enlevât leurs Esclaves, qui étoient tout leur bien: quelqu'un cria même, dit-on, qu'il falloit tirer sur le Prêtre. Tous demanderent le Bref, & on leur en donna une copie. Ils retournerent ensuite chercher le grand Vicaire, pour avoir l'absolution des Censures qu'ils pouvoient avoir encourues, & il la refusa.

Les Jésuites sont chassés de Saint-Paul de Piratiningue.

Ils s'adresserent pour l'obtenir à quelques Religieux, qui jugeant du fait sur leur exposé, leur répondirent qu'ils n'en avoient pas besoin, le Bref portant qu'il seroit publié, s'il ne s'y rencontroit point d'empêchement légitime. Cette réponse rendit encore les Jésuites plus odieux, & l'on n'entendoit plus dans la Ville que des Gens qui crioient qu'on devoit en chasser ces défenseurs de la liberté des Indiens. Ce fut par-là que l'on commença à S. Paul de Piratiningue, & la nouvelle en étant venue à Rio Janeyro, le Capitaine d'un Navire marchand, qui étoit dans le Port, fit une décharge de tout son canon, pour

1640. marquer la joie qu'elle lui causoit. Il en fut sévérement puni par le Gouverneur, lequel avoit déja condamné au fouet un autre Mutin, qui s'étoit porté à de grandes insolences dans l'Eglise des Jésuites.

La nouvelle de la Révolution de Portugal oblige le P. Diaz Taño de partir au plutôt du Bresil.

Ce fût dans ces circonstances qu'on apprit au Bresil que le Duc de Bragance avoit été proclamé Roi de Portugal, & que tout le Roïaume l'avoit reconnu en cette qualité. Le Pere Diaz Taño prévit d'abord tout ce que ce grand évenement pourroit avoir de suites, par rapport au Paraguay; soit à cause de la haine, que les Portugais conservoient contre les Espagnols, soit parceque le nouveau Roi de Portugal ne pouvoit pas être sitôt en état d'agir efficacement pour arrêter les courses des Mamelus, plus furieux que jamais contre les Jésuites, qu'ils venoient de chasser de leur Ville. Il comprit même qu'il pourroit bien arriver qu'on fit envisager à ce Prince leurs brigandages comme un moïen d'affoiblir dans l'Amérique Méridionale la puissance du Roi Catholique, avec lequel il étoit indispensable qu'il eût long-tems la guerre. Mais deux autres raisons acheverent de le déterminer à ne pas faire un plus long séjour au Bresil; la premiere est qu'il craignoit que la nouvelle révolution ne lui fît perdre quelques-uns des Missionnaires, qu'il amenoit d'Europe, & qui étoient Sujets du nouveau Roi; la seconde, que les maladies lui en avoient déja enlevé plusieurs depuis son arrivée à Rio Janeyro. Il se rembarqua donc au commencement de Novembre, & mouilla de-

vant Buenos Ayrès à la fin du même mois.

1640.

Le Pere de Montoya ne s'étoit pas moins heureusement acquitté de sa commission en Espagne, que le Pere Diaz Taño avoit fait à Rome. La premiere chose, qu'il fit en arrivant à Madrid, fut de demander au Roi une audience, qui lui fut accordée sur le champ. Il présenta ses Mémoires à ce Prince, qui les aïant lus avec beaucoup d'attention, nomma des Commissaires choisis dans le Conseil roïal de Castille & dans celui des Indes, pour les examiner, & lui en faire le rapport. Le Pere de Montoya y demandoit, 1°. l'exécution d'une Loi publiée en 1611, par laquelle il étoit défendu de nouveau d'ôter la liberté aux Indiens qui n'avoient pas été faits prisonniers dans une guerre juste. 2°. Que le Souverain Pontife fût prié de confirmer les Brefs de Paul III & de Clément VIII, qui portoient les mêmes défenses. 3°. Que ceux qui ne s'y conformeroient pas, fussent jugés par le Saint-Office. 4°. Que les Néophytes, qui avoient été faits Esclaves & conduits au Bresil, fussent remis en liberté, & que les Mamelus fussent réprimés & punis. Ces demandes & quelques autres de moindre importance parurent très justes aux Commissaires ; & de leur avis le Roi fit dresser un Edit, dont voici la substance.

Succès des négociations du Pere de Montoya.

Sa Majesté, après avoir renouvellé tous les Décrets antérieurs au sujet de la liberté des Indiens, y déclare qu'aïant appris que des Habitans de S. Paul de Piratininingue ont ruiné toutes les Bourgades Indien-

Il obtient un Edit du Roi, conforme à ses demandes.

1640. nes formées dans le Guayra par les Peres de la Compagnie de Jesus ; qu'ils en ont enlevé & réduit à l'Esclavage plus de trente mille Néophytes ; qu'ils ont commencé à exercer le même brigandage dans le Tapé, & qu'ils menacent la Province d'Uruguay du même traitement ; qu'ils y ont même déja massacré & fait Esclaves des Indiens libres, & tout cela malgré ses Ordonnances souvent réitérées ; résolue, comme elle est, de punir des forfaits si énormes, & d'empêcher que rien de semblable n'arrive à l'avenir, déclare les courses des susdits Habitans de Saint-Paul de Piratiningue, communément appellés Mamelus, injustes, contraires aux Loix divines & humaines, & à l'honneur de la Religion ; veut que la punition en soit faite par le Tribunal du Saint-Office, que tous les Indiens qu'ils ont réduits à l'esclavage soient remis en liberté, & que ceux qui dans la suite seront trouvés coupables de ces injustices & de ces cruautés, soient punis comme Criminels de leze-Majesté.

Philippe IV renouvella ensuite l'Edit, qui portoit que tous les Indiens convertis à la Foi Catholique par les Religieux de la Compagnie de Jesus dans le Guayra, le Tapé, les Provinces du Parana & de l'Uruguay, seroient regardés comme Vassaux immédiats de la Couronne, & ne pourroient sous aucun prétexte être donnés en Commande, ni soumis au service personnel d'aucun Particulier. Sa Majesté régla par le même Décret le tribut que ces mêmes Néophytes devoient païer à son Do-

maine. Mais cet article ne put avoir ſon exécution qu'en 1649, parceque juſques-là les Indiens ne furent point en état de païer ce Tribut; & il ne faut pas oublier cette époque, qui ſervira à faire connoître le peu de fondement des accuſations intentées contre les Miſſionnaires au ſujet de ces Tributs. 1640.

Cependant, malgré la facilité avec laquelle le Pere de Montoya obtint tout ce qu'il demandoit, il ſentoit très bien, & il comprit encore mieux, après que la Révolution de Portugal eut éclaté, que cet Edit du Roi ne mettroit pas les Réductions à l'abri des violences des Mamelus, tandis que les Néophytes ne pourroient leur oppoſer que leurs fleches & leurs macanas. Il préſenta donc le Mémoire dont j'ai déja parlé, où il mettoit dans la derniere évidence la néceſſité de leur permettre l'uſage des armes à feu. Le Roi en délibera dans ſon Conſeil roïal des Indes, & j'ai déja dit ce qui y fut réſolu. On fut fort ſurpris au Paraguay du ſuccès d'une affaire ſi délicate; mais outre que le Conſeil ne trouva rien à répliquer à la ſolidité des raiſons, ſur quoi étoit fondée la demande du Miſſionnaire, à qui un grand mérite reconnu depuis long-tems, ſon éminente vertu, & les grandes choſes qu'il avoit faites au Paraguay, avoient acquis l'eſtime générale de la Cour & de la Ville, il fit même alors à Madrid des converſions, qui étonnerent tout le monde, & on aſſure que Dieu y concourut d'une maniere qui fut jugée miraculeuſe.

1640.

Ses derniers travaux. Sa mort. Ses obseques.

Bien des gens étoient même d'avis qu'on le retînt en Eſpagne, ce qui l'obligea de preſſer ſon depart pour Lisbonne, où il devoit s'embarquer ; mais il y reçut des Lettres du Paraguay, qui l'obligerent de retourner à Madrid, & furent cauſe qu'il ne revit plus ſa chere Miſſion. Je n'ai pu ſavoir au juſte combien de tems il reſta encore en Eſpagne ; ce qui eſt certain, c'eſt que les affaires, qui l'y avoient rappellé, ne furent pas plutôt terminées, qu'il alla s'embarquer à Séville pour le Pérou, où il travailla utilement avec le Viceroi pour l'exécution des ordres qu'il avoit obtenus, ſur-tout de celui qui regardoit la fabrique & l'uſage des armes à feu dans les Réductions. Il paſſa enſuite au Tucuman, d'où des affaires importantes (1) obligerent ſon Provincial de le faire repartir pour Lima. Elles l'y retinrent juſqu'à ſa mort, qui arriva l'onzieme d'Avril 1652, dans la ſoixante & dixieme année de ſon âge. L'idée qu'on avoit conçue de ſon éminente ſainteté dans cette grande Ville, lui fit faire des obſeques, qui avoient plus l'air d'un triomphe, que d'une cérémonie funebre. Le Viceroi, Dom Garcia Sarmiento de Soto Mayor, Comte de Salvatierra, & les principaux Membres de l'Audience roïale, voulurent porter le corps ; & l'on a publié que Dieu manifeſta

(1) Il y a bien de l'apparence que ces affaires regardoient la conduite, que tenoit déja Dom Bernardin de Cardenas, Evêque de l'Aſſomption, & dont il étoit fort aiſé de prévoir les ſuites.

par plus d'un miracle la gloire dont il jouissoit dans le Ciel.

1640-41.

Nouvelle tentative pour la conversion des Chalchaquis.

Pour revenir à l'état où le P. Diaz Taño trouva les affaires du Paraguay en y arrivant du Bresil, le Tucuman souffroit alors beaucoup des hostilités des Calchaquis: mais sur la fin de l'année 1640, ou au commencement de la suivante, Dom Philippe Albornoz fit avec eux une paix, sur laquelle il ne crut devoir compter qu'autant que cette Nation seroit constamment sous la direction des Jésuites, & assurée de n'être jamais soumise à aucune sorte de servitude. Il en écrivit à leur Provincial, qui lui envoïa les Peres Ferdinand de Torreblanca & Pierre Patria, auxquels il recommanda de commencer par prendre une parfaite connoissance du Païs & les plus justes mesures pour faire parmi ces Indiens quelque chose de plus solide que tout ce qu'on avoit fait jusques-là. Ils s'en acquitterent parfaitement, & manderent au Provincial, qu'à juger de la disposition des Calchaquis par l'accueil qu'ils leur avoient fait, on en pouvoit tout esperer; & après lui avoir rendu un compte exact de tout ce qu'ils avoient observé dans leur Vallée, ils lui proposerent leurs vûes. Il les trouva fort bonnes; & comme ils s'étoient rendus à Saint-Michel pour lui écrire, dès qu'ils eurent reçu sa réponse ils retournerent dans la Vallée de Calchaqui. Ils rencontrerent en y rentrant une nombreuse Troupe de ces Indiens qui venoient au-devant d'eux, & qui leur assignerent un emplacement pour se loger & pour y bâtir une

1641. Chapelle, en attendant qu'on leur eût bâti une Eglise.

Ce qui la fait manquer.

Toutes les entreprises qu'on avoit faites jusques-là pour s'attacher cette Nation avoient commencé de maniere à donner les mêmes espérances : celle-ci ne fut pas plus heureuse que les précédentes, & deux choses y contribuerent presqu'également. D'autres Missionnaires, animés sans doute d'un bon zele, mais qui n'étoit ni autorisé, ni selon la science, entreprirent dans le même tems d'entrer dans la Vallée par un autre endroit, pour y prêcher l'Evangile, & révolterent d'abord ces Infideles par une sévérité excessive : peu s'en fallut même qu'ils ne fussent les victimes de leur indiscrétion. Mais ce qui acheva de tout gâter, fut une fort mauvaise manœuvre des Habitans de Rioja, qui s'aviserent d'attaquer les Diaguites, lesquels ne leur en avoient donné aucun sujet. Ils étoient Alliés des Calchaquis, & ceux-ci regarderent cette hostilité comme une infraction de la paix qu'on avoit conclue avec eux.

Les Missionnaires se retirent.

Les plus échauffés vouloient même qu'on reprît sur le champ les armes, & que l'on commençât par massacrer les deux Jésuites. Ces Peres, assez embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre, consulterent le Recteur du College de Salta, qui leur manda de le venir trouver ; mais le Pere de Torreblanca y alla seul, le Pere Patria croïant devoir demeurer encore quelque tems, pour ne pas donner lieu aux Calchaquis de soupçonner que les Espagnols vouloient recommencer la guerre. Il alla même

même trouver un de leurs Caciques, & lui représenta que sa Nation avoit tort de s'allarmer de ce qui s'étoit passé entre quelques Espagnols & les Diaguites, & qu'assurément le Gouverneur de la Province n'avoit rien plus à cœur que de bien vivre avec tous les Indiens. Mais peu de jours après, ce Missionnaire, voïant qu'on faisoit partout de grands préparatifs de guerre, jugea qu'il devoit s'absenter pour un tems, afin de prévenir un mauvais coup qui pourroit rendre la guerre interminable. 1641.

Ils retournent & fondent une Réduction.

Ses Supérieurs n'en jugerent pas de même, & firent savoir aux deux Missionnaires qu'il ne falloit pas désespérer si aisément avec les Indiens, également faciles à s'irriter & à s'appaiser, & à qui il est toujours dangereux de témoigner de la crainte & de la défiance; qu'ils ne manquassent donc point de retourner incessamment chez les Calchaquis. Ils se disposoient à obéir; lorsque le Gouverneur les arrêta, ne voulant point, dit-il, courir les risques de se trouver, à leur occasion, engagé dans une guerre, qui, dans la conjoncture de la révolution du Portugal, viendroit fort à contre-tems. Cependant quelque tems après, les Calchaquis paroissant ne vouloir faire aucun mouvement, il trouva bon que les deux Missionnaires, auxquels on en avoit joint un troisieme, se rendissent aux ordres de leur Provincial. Ils rentrerent donc dans la Vallée, où on les revit avec plaisir, & ils y jetterent les fonde-

1641. mens d'une Réduction, qui fut mise sous la protection de Saint Charles.

Expédition dans le Chaco.

Cependant le Chaco étoit toujours le grand objet du Gouverneur du Tucuman; & le saint Evêque de cette Province ne cessoit point de lever les mains au Ciel, pour obtenir du Seigneur des graces de salut en faveur des Habitans de ce grand Païs. Il savoit bien que les Jésuites étoient toujours très disposés à entrer sur cela dans toutes ses vues; & comme, dans les conjonctures où l'on se trouvoit alors, le Pere Pastor, Recteur du College de Santiago, s'apperçut que ce Prélat souhaitoit fort que quelques-uns d'eux voulussent bien faire une tentative pour planter la Foi dans cette Province, il s'offrit lui-même, & il fut accepté. Il ne jugea pas à propos de s'arrêter sur les Frontieres du Tucuman, où les Peuples étoient trop en garde contre les Espagnols, il se proposa d'aller chercher les *Abipones*, qui sont à l'extrêmité orientale du Chaco.

Il falloit bien du courage pour tenter une Entreprise de cette nature, car on ne pouvoit arriver chez les Abipones qu'après avoir traversé un grand Païs peuplé de plusieurs Nations, dont la plûpart n'étoient connues que par leur férocité; où en plusieurs endroits, pendant la moitié de l'année, on ne trouve pas une seule goute d'eau qui soit potable, & où les pluies continuelles pendant les six autres mois, ne font de toutes les Campagnes qu'une vaste Mer. Cependant tous les Peres

du College de Santiago s'offrirent à leur Recteur pour l'accompagner ; mais il n'accepta que le Pere Gaspard Cerqueyra, lequel étant né dans la Ville de la Conception, parloit fort bien la Langue des Abipones, qui a cours dans toute cette partie du Chaco. 1641.

Quels étoient les Mataranes.

Le premier terme de leur voïage fut une grosse Bourgade Indienne, nommée *Matara*, éloignée de Santiago de cent lieues, & où on les avoit assurés qu'ils trouveroient des Guides pour aller chez les Abipones. D'ailleurs les Mataranes se disoient Chrétiens ; & en effet, outre que Saint François Solano avoit parcouru tout ce Païs, les Peres Agnasco & Barsena y avoient prêché l'Evangile, & baptisé plusieurs Personnes à Matara. Quelques-uns même s'y étoient assez bien conservés dans la pratique des principaux devoirs de la Religion ; mais ils n'en connoissoient plus guere que l'extérieur ; & tout le ministere d'un Ecclésiastique, qu'on leur avoit envoïé depuis peu de Buenos Ayrès avec le titre de Curé, se réduisoit à instruire & à baptiser les Enfans de ceux qui se disoient Chrétiens. S'il s'étoit contenté de conferer le Baptême à ceux qui étoient en danger de mort, son zele auroit été louable ; mais il exposoit visiblement les autres à deshonorer le caractere qu'il leur imposoit, car à-peine étoient-ils sortis de l'enfance, qu'ils ne voïoient plus leur Pasteur ; qu'ils mêloient avec les exercices de Religion beaucoup de pratiques superstitieuses, & qu'ils se livroient à tous

1641. les excès dont les Infideles leur donnoient l'exemple.

L'unique, ou du moins la plus ordinaire occupation des Mataranes étoit d'aller les uns chez les autres se régaler, & l'on buvoit toujours jusqu'à ce que tout le monde fût ivre. Ils célébroient l'anniversaire de la mort de leurs Proches d'une façon assez singuliere; ils y invitoient tous leurs Parens & leurs Amis, & chacun étoit obligé d'apporter un Autruche mort. Si l'on faisoit en même tems l'anniversaire de plusieurs Défunts, il falloit apporter autant d'Autruches, qu'on devoit pleurer de Morts, parceque dans une espece de Procession qui se faisoit avec beaucoup d'appareil, les Autruches les représentoient chacun en particulier. On faisoit aussi un présent à celui qui avoit fait l'invitation, & qui, en l'acceptant, s'engageoit à s'acquitter du même devoir quand il seroit invité : l'engagement passoit même à ses Héritiers, quand il n'avoit pas eu le tems d'y satisfaire, & y manquer auroit été un sujet légitime de guerre entre les Bourgades. Ces Fêtes duroient quatre jours, & le quatrieme, on pleuroit les Morts pendant une heure. A ces larmes succédoient des ris immodérés, des danses, & des festins où il étoit d'obligation de s'enivrer. Le tout étoit terminé par une espece de bacchanales, où se commettoient tous les désordres qu'on peut attendre de Barbares en cet état.

La plûpart se convertissent. Les deux Missionnaires, touchés de voir si peu de traces de Christianisme & de rai-

ſon dans des Hommes, dont pluſieurs avoient reçu le caractere de Chrétiens, crurent devoir commencer leur Miſſion par ceux-ci. Ils les inſtruiſirent de leurs devoirs; ils en furent écoutés avec reſpect; ils n'eurent aucune peine à les rendre dociles: preſque tous ſe confeſſerent, & leur Paſteur n'eut plus qu'à les entretenir dans les bons ſentimens qu'on étoit venu à bout de leur inſpirer. Il reſtoit encore ſoixante lieues à faire pour arriver chez les Abipones: le Cacique des Mataranes s'offrit à y conduire les deux Jéſuites avec une eſcorte, & l'Eccléſiaſtique voulut les y accompagner, l'un & l'autre eſpérant de profiter de cette occaſion pour ménager une bonne paix entre ces deux Peuples, qui depuis long-tems ſe faiſoient la guerre. 1641.

Le Pere Paſtor n'eut garde de refuſer un ſecours qu'on lui offroit de ſi bonne grace, & qui lui étoit encore plus néceſſaire qu'il ne penſoit. Il lui falloit traverſer des Forêts, où il n'auroit jamais pu trouver de chemin, qu'en prenant de longs détours, ni ſe défendre des Tigres & des autres Bêtes féroces qu'on y rencontroit à chaque pas. Au ſortir de ces Forêts on entre dans de vaſtes Déſerts, où l'on ne trouve que des eaux croupies & ſi puantes, qu'on n'en peut boire qu'en ſe bouchant le nez. Au-delà, le Païs eſt ſouvent inondé par les débordemens de la Riviere rouge, laquelle y laiſſe, en rentrant dans ſon lit, des Lagunes & des Marais qui ne deſſechent jamais.

Ces difficultés, que les Mataranes de-

1641. voient connoître, les rebuterent bientôt; ils voulurent même engager les Peres à retourner ſur leurs pas, & n'y aïant pu réüſſir, ils les auroient abandonnés, ſi le Pere Paſtor n'eut trouvé le ſecret de les retenir par de petits préſens & par ſa réſolution. On arriva enfin à l'entrée du Païs des Abipones; mais alors la peur ſaiſit les Mataranes. Ils repréſenterent qu'ils étoient en trop petit nombre pour ſe livrer ainſi à la diſcrétion d'un Peuple ennemi, décrié par ſes cruautés; & le Pere Paſtor eut bien de la peine à les raſſurer. Il fit prendre enſuite les devants au Pere de Cerqueyra, pour examiner par où il étoit plus à propos d'entrer dans le Païs, & deux Mataranes voulurent bien l'y accompagner. Ils furent bientôt découverts; l'allarme fut donnée par-tout, & peu de tems après on vit deux cents Cavaliers qui accouroient au grand galop.

Comment les Miſſionnaires ſont reçus des Abipones.

Ils étoient tout nus, & n'avoient ni ſelles ni étriers; leur regard farouche & peu arrêté, de longs cheveux épars & mal en ordre, la férocité peinte ſur leur viſage, & un air menaçant, avec de longs javelots qu'ils tenoient à la main, étoient bien capables d'effraïer un Homme qui ſe voïoit preſque ſeul à leur merci. Mais le Miſſionnaire, plein de confiance en celui, ſans la permiſſion duquel on ne pouvoit pas lui arracher un cheveu de la tête, alla au devant de ces Barbares, qui ſe diviſoient déja en deux Eſcadrons pour l'envelopper, & levant un Crucifix qu'il tenoit à la main, » Mes Enfans, leur dit-il, deux de mes

» Freres ont autrefois annoncé Jesus-Christ à votre Nation, dont ils avoient gagné l'estime & même la confiance. Animé du même zele qu'eux pour le salut de vos ames, je suis venu de fort loin, à travers mille dangers, pour tâcher de vous faire ouvrir les yeux sur vos plus chers intérêts. En vain vous entreprendriez de m'effraïer; la mort, dont vous paroissez me menacer, est le plus cher objet de mes vœux; mais je vous conjure de ne pas vous priver d'un bien, que vous vous repentiriez trop tard d'avoir perdu. D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre d'un Homme seul & sans armes? L'assurance avec laquelle je me livre à vous, doit vous convaincre que je ne suis venu ici que pour vous faire du bien. 1641.

Les Barbares, étonnés d'abord de la hardiesse de l'Homme Apostolique, puis charmés de son discours, jetterent leurs armes à ses piés, & le saluerent avec beaucoup de respect. Il leur dit alors qu'il avoit laissé à quelque distance de-là son Supérieur, qui étoit un Homme d'âge, fort estimé de plusieurs Nations Indiennes; & le Commandant de la Trouppe envoïa aussi-tôt son Fils, avec ordre de l'inviter de sa part à le venir voir. Le jeune Indien n'eut pas plutôt apperçu le P. Pastor, qu'il descendit de cheval, le salua respectueusement, & lui dit que son Pere souhaitoit fort de le voir. Le Missionnaire, charmé d'une invitation à laquelle il ne s'étoit pas attendu, partit sur le champ,

1641. & fut très bien reçu du Commandant, qui le mena avec son Compagnon à la plus prochaine Bourgade, suivi de tous ses Cavaliers. Ils y entrerent comme en triomphe au milieu de tous les Habitans, qui étoient venus au-devant d'eux; & on les conduisit dans une Cabanne, dont tout le sol étoit couvert de peaux. On leur servit un repas qui leur auroit fait plaisir dans l'épuisement où ils étoient, s'il n'avoit été que frugal; mais tout y étoit si dégoûtant, que quelque besoin qu'ils eussent de nourriture, & quoiqu'accoutumés de longue main aux mets les plus insipides, ils se sentirent d'abord soulever le cœur, & eurent bien de la peine à avaler quelques morceaux, & à cacher leur répugnance.

Ils prêchent Jesus-Christ aux Abipones.

Le lendemain le Pere Pastor fit planter une Croix, au pié de laquelle il célébra les divins Mysteres. La Messe finie, il prit en main son Crucifix, & fit aux Indiens un discours pathétique, à la fin duquel tous se prosternerent devant la Croix. Le grand Chef de la Nation, nommé *Caliguila*, arriva le lendemain dans cette Bourgade, & le Pere Pastor lui proposa le dessein où il étoit de faire un Etablissement dans son Païs. Non-seulement il y consentit, mais il en témoigna beaucoup de joie, & il mena les deux Missionnaires dans sa Bourgade, qui étoit de l'autre côté de la Riviere rouge. Quand ils y furent arrivés, il les pria de lui expliquer plus en détail ce qu'ils vouloient faire; ils lui exposerent leur projet, & le Cacique leur dit qu'il trouveroit bon que les Enfans

fussent baptisés, mais à condition qu'on ne les obligeroit point d'aller tous les jours le matin & le soir à l'Eglise, comme il se pratiquoit dans les Réductions des Guaranis, parceque cela les accoutumeroit à mener une vie oisive, qui les rendroit moins propres à la guerre, ainsi qu'il étoit arrivé aux Mataranes. 1641.

Le Pere Pastor lui repliqua que les exercices de la Religion Chrétienne n'étoient nullement capables de ralentir le courage, & qu'il y en avoit une preuve sensible dans les Espagnols & dans les Guaranis dont il venoit de parler; qu'au contraire ils contribuoient beaucoup à inspirer la véritable valeur, & que les Mataranes n'avoient jamais été plus braves que quand ils étoient bons Chrétiens. Caliguila se rendit à ces exemples; mais il ajoûta qu'il ne souffriroit point qu'on empêchât les Abipones d'entrer dans l'Eglise avec leurs armes, ni qu'on les frappât de verges, quand ils auroient fait quelques fautes, comme on faisoit dans les Réductions & parmi les Espagnols. Le Pere lui passa ces deux points, sauf à y revenir quand le Christianisme auroit jetté de profondes racines dans le cœur de ces Indiens. Tous demanderent ensuite que les Caciques, & selon le Pere Loçano, tous les Adultes qui mourroient Chrétiens, fussent enterrés sur le sommet des Montagnes, auprès des Monumens érigés en l'honneur des Divinités du Païs. Le Pere Pastor leur répondit que c'étoit-là une superstition incompatible avec la sainteté du Christianisme, &

1641. que quand il auroit eu le tems de les mieux inſtruire, ils ſeroient les premiers à la condamner : ils ne répliquerent rien, & leur ſilence fit juger qu'on viendroit aiſément à bout de leur faire entendre raiſon ſur cet article.

Ce qui empêche d'établir la Religion parmi les Abipones.

Après un mois de ſéjour parmi les Abipones, le Perė de Cerqueyra en partit pour reconduire les Mataranes chez eux. Outre qu'il s'y étoit engagé, il avoit encore une raiſon qui l'y obligeoit. Il s'étoit apperçu que le Curé de Matara vouloit baptiſer les Enfans des Abipones, & ſur-tout ceux des Caciques; ce que ni lui, ni le Pere Paſtor ne jugeoient pas qu'il convînt de faire ſitôt, hors le cas de mort. Le Pere Paſtor recommanda même au Pere de Cerqueyra d'avertir cet Eccléſiaſtique de ne pas tant ſe preſſer de conferer ce Sacrement aux Enfans des Mataranes, juſqu'à ce que l'exercice de la Religion Chrétienne fût bien rétabli parmi ces Indiens; & s'il ne pouvoit point l'engager à changer de conduite ſur ce point, d'en donner avis à ſon Evêque.

Pour lui, ſe trouvant, par le départ de ſon Compagnon, ſeul parmi les Abipones, il ne ſe contenta point des inſtructions qu'il faiſoit ſéparément chaque jour aux Enfans & aux Adultes, il compoſa encore un petit Cathéchiſme en Langue *Tonocoté*, qui a cours dans tout ce Païs, & ſe ſervit pour cela d'un Interprête, que le Pere de Cerqueyra lui avoit laiſſé. Cet Ouvrage fini, il eut connoiſſance de deux Nations voiſines des Abipones, & dont on lui

parla de maniere à lui faire eſperer de les gagner à Jeſus-Chriſt, & de pénétrer par-là plus avant dans le Chaco. Il voulut engager quelques Abipones à lui ſervir de Guides pour les aller viſiter; mais ils s'en excuſerent, ſur ce qu'ils étoient en guerre avec ces Indiens. 1641.

Peu de tems après il fut obligé de retourner à Santiago, dont il n'avoit eu la permiſſion de s'abſenter, que pour un tems, qui étoit expiré. Il témoigna aux Abipones l'extrême regret qu'il avoit de les quitter ſitôt, & de ce qu'on avoit été obligé d'occuper ailleurs le Pere de Cerqueyra, qu'il avoit bien compté de leur laiſſer. Il leur promit de ne pas les abandonner; & ils le conjurerent de leur tenir parole le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Il fit en effet pour cela de très grandes inſtances auprès de ſon Provincial; mais les Réductions, qui ſe multiplioient dans la Province d'Uruguay, occupoient tant de Miſſionnaires, qu'il ne fut pas poſſible d'en donner un ſeul aux Abipones. Peut-être ne comprit-on pas alors, autant qu'on a fait depuis, de quelle importance il étoit de faire un Etabliſſement ſolide dans cette partie du Chaco, & de gagner une Nation, qui plus qu'aucune autre y auroit pu contribuer.

Arrêt du Conſeil des Indes & ſes ſuites.

Trois ans après, le Pere Paſtor fut député à Madrid & à Rome, pour y ſolliciter un renfort d'Ouvriers; & il en trouva en arrivant à Séville une nombreuſe Trouppe, qui n'attendoit plus qu'une occaſion pour s'embarquer. Mais après qu'il

1641. eut terminé toutes les affaires qui l'avoient amené en Europe, comme il se fut rendu à Séville, où sa recrue n'attendoit plus que lui, le Conseil roïal des Indes, auquel on avoit représenté qu'il y avoit de grands inconvéniens à laisser passer au Paraguay un trop grand nombre de Missionnaires, qui n'étoient pas nés Sujets du Roi Catholique, rendit un Arrêt qui défendoit d'y en envoïer aucun qui ne fût Sujet naturel de Sa Majesté. Par malheur il n'y avoit parmi ceux qui étoient prêts à s'embarquer, qu'un seul Prêtre, & treize tant Novices qu'Etudians, qui ne se trouvassent point exclus par cet Arrêt. Tous les autres furent obligés de retourner dans leurs Provinces, & le Pere Pastor se vit réduit à ne pouvoir conduire au Paraguay qu'un seul Ouvrier qui fût en état de travailler dans les Missions. Il ne pouvoit sur tout se consoler de ne pouvoir achever ce qu'il avoit si heureusement ébauché parmi les Abipones, qui depuis en plusieurs occasions se sont montrés les plus implacables Ennemis des Réductions.

Portrait & caractere des Abipones.

Ces Indiens sont communément d'une taille au-dessus de la médiocre, & d'une complexion robuste. L'Eté ils sont tout nus, l'Hyver ils se couvrent de peaux : ils portent leurs macanas pendus à leur cou, un carquois sur l'épaule, un arc à la main droite, qu'ils ne quittent jamais, non plus qu'une fleche fort longue, ou un javelot qu'ils tiennent de la gauche. Ils se peignent tout le corps de différentes couleurs; & la plus grande beauté parmi eux

eſt d'imiter celle des Tigres. Ils ſe percent la peau en pluſieurs endroits, pour y inſerer des plumes d'Autruches, ils s'en mettent même dans des ouvertures qu'ils ſe font aux narrines & aux levres. On diroit, à les voir ainſi emplumés par tout le corps, qu'ils veulent eſſaïer de s'élever en l'air. La barbe leur paroît quelque choſe de hideux, & dès qu'il leur en pouſſe un poil, ils ſe l'arrachent. 1641.

Pour avoir droit parmi ces Indiens de aiſſer croître ſes cheveux, il faut avoir tué un Ennemi; on ne parvient aux grades militaires, & on n'eſt réputé brave & courageux, qu'après avoir paſſé par des épreuves aſſez ſemblables à celles que j'ai rapportées en parlant des Guaycurus. Dès l'âge le plus tendre, les Abipones s'accoutument à la plus grande inſenſibilité, en ſe cauſant les douleurs les plus vives, & ils parviennent enfin à les ſouffrir en riant. Après tout, il faut convenir que ces Barbares ont la vraie idée du courage, qui conſiſte plus & qui eſt moins équivoque dans la conſtance à ſouffrir les grands maux, que dans la hardieſſe à s'expoſer aux plus grands dangers.

Les Femmes Abipones ſont couvertes depuis la ceinture juſqu'aux genoux; le reſte eſt piqué, ſur-tout le viſage & le ſein: ſouvent tout ce qu'on voit de leurs corps eſt une eſpece de marquetage compoſé de différentes couleurs qui ſont inſinuées dans la peau, & toutes ont le derriere de la tête raſé. A la mort du Cacique, tous changent de noms & jeûnent

1641. pendant un mois, c'eſt-à-dire, ne mangent point de poiſſon. Ces Barbares n'élèvent pour l'ordinaire qu'un Enfant de chaque ſexe, & tuent les autres dès qu'ils ſont nés, quand les aînés ne ſont point encore en état de marcher ſeuls. Ils prétendent juſtifier cette inhumanité, ſur ce qu'étant preſque toujours en voïage, le Pere & la Mere ne peuvent porter que chacun un Enfant.

Les vieilles Femmes ſe mêlent de ſortilege, & ſeroient fort difficiles à convertir. Le Pere Paſtor étant un jour allé voir une de ces prétendues Magiciennes, qui étoit à l'extrêmité, & lui diſant que ſi elle mouroit ſans avoir reçu le Baptême, elle ſeroit éternellement tourmentée par les Démons, elle lui répondit qu'ils étoient depuis longtems ſes Amis, & qu'elle ſe tenoit fort aſſurée qu'ils ne lui feroient point de mal. Cependant, à en juger par les diſpoſitions où ce Miſſionnaire avoit laiſſé les Abipones, il y a lieu de croire que la Foi auroit fait de grands progrès parmi ces Indiens. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'on ne pouvoit être mieux diſpoſé que l'étoit Caliguila, lorſque le Pere Paſtor fut obligé de le quitter. Ce Cacique, n'aïant pu le retenir chez lui, l'accompagna avec pluſieurs de ſes Vaſſaux juſqu'à Santiago, le défraïa pendant tout le chemin, & l'aſſura en prenant congé de lui, que les Peres de la Compagnie ſeroient toujours très bien reçus partout où il auroit du crédit. Auſſi ce Pere ne s'eſt-il jamais conſolé de l'impuiſſance, où il s'étoit trouvé, de déga-

ger la parole qu'il lui avoit donnée de retourner chez lui, ou de lui envoïer quelqu'un à sa place. Au reste, ce n'est pas ici la seule occasion où l'on ait mis obstacle à la propagation de l'Evangile dans le Paraguay, en ne voulant permettre qu'aux Sujets naturels du Roi d'Espagne d'aller partager les travaux de ces Missions. On ne démêloit pas encore au Conseil roïal des Indes par quels motifs on lui inspiroit de semblables restrictions (1), auxquelles la conduite de ceux des Missionnaires du Paraguay, qui avant ce Décret étoient dans le cas, n'avoit donné aucun sujet. 1641.

Les Mamelus recommencent leurs courses.

Pour prendre le fil de notre Histoire; dans le tems que le Pere Pastor se préparoit à faire connoître Jesus-Christ aux Abipones, on venoit d'apprendre que les Mamelus faisoient de grands préparatifs de guerre; & sur le champ on forma de toutes les Milices des Réductions, un Corps de quatre mille Hommes armés les uns de fleches & les autres de frondes; on ne put encore donner des armes à feu qu'aux Officiers, qui étoient au nombre de trois cents. Cette petite Armée alla camper à une journée des Ennemis, qui remontoient déja la petite Riviere d'Acaray sur trois cents Pirogues, au nombre de quatre cents Mamelus, & de trois cents soixante & dix Indiens. Malgré l'infériorité du nombre, ils méprisoient si fort les Néophytes, que dès qu'ils eurent avis de leur approche, ils firent force de rames pour les joindre.

(1) Voïez le Décret du Roi d'Espagne à la fin de cette Histoire.

1641.

Ils sont battus.

Ceux-ci étoient en ordre de bataille dans un petit Golfe, & avoient pour Général un Cacique nommé *Abiaru*, lequel voïant l'Ennemi venir avec tant de confiance, voulut l'augmenter encore, en faisant semblant de le craindre. Il remonta l'Acaray avec cinq ou six Pirogues, comme s'il n'eût voulu que parlementer. Les Mamelus le laisserent approcher, & quand il fut à portée de les entendre, le Commandant lui fit dire qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre, que de se rendre à discrétion. Alors Abiaru prenant un air fort assuré, reprocha au Commandant, qui s'étoit avancé pour recevoir sa réponse, les injustices & les cruautés que sa Nation avoit exercées contre des Chrétiens qui ne lui en avoient donné aucun sujet, lui déclara qu'ils étoient bien résolus de périr plutôt que de perdre leur liberté, & ajoûta qu'il étoit bien honteux à des Gens, qui se disoient Chrétiens, de vouloir la ravir à ceux qui professoient la même Religion.

Le Commandant ne répondit rien, & sa petite Flotte avançoit toujours, lorsqu'il découvrit celle des Néophytes, qui voguoit en très bel ordre. Un moment après, elle commença le combat par un coup de canon, qui coula à fond trois Pirogues des Mamelus. Les Missionnaires, des Vieillards, des Femmes & des Enfans étoient sur le bord de la Riviere, invoquant à haute voix l'Apôtre des Indes, & ce ne fut pas en vain. L'Ennemi, maltraité sur l'eau, crut qu'il seroit plus heureux sur terre, mais il fut trompé ; les Néophytes l'attaquerent

avec tant résolution, que sa défaite eut été entiere, si la nuit, qui survint, n'eût favorisé sa retraite. Abiaru, qui n'avoit perdu que trois Hommes, ne voulut pourtant pas le poursuivre dans les ténebres, de peur de quelque embuscade, & jugea plus à propos de laisser reposer ses Soldats, qui étoient fort fatigués. 1641.

Le lendemain les Mamelus reparurent en ordre de bataille. Les Néophytes s'y rangerent aussi, marcherent à eux, & l'on combattit avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre. Comme l'Ennemi avoit perdu la veille beaucoup de monde, Abiaru étendit ses rangs pour l'envelopper. Il le chargea ensuite si brusquement, qu'il mit d'abord l'Armée ennemie en désordre, & ce ne fut qu'un carnage. Un ouragan, qui s'éleva tout-à-coup, y mit fin, & ce qui restoit des Mamelus se jetta dans un Bois. L'orage aïant bientôt cessé, les Vainqueurs se mirent à leurs trousses, & il y eut là une troisieme action, qui ne pouvoit se faire que par pelotons, & qui fut très sanglante. Enfin l'Ennemi, après une assez vigoureuse résistance, ne songea plus qu'à profiter de la situation du terrein, pour s'aller mettre en sûreté. La plus grande perte tomba sur les Tupis, dont plusieurs vinrent dans la suite se rendre aux Néophytes, ne pouvant plus, disoient-ils, supporter les hauteurs, ni les cruautés des Mamelus. Dans ce dernier combat Abiaru n'eut encore que trois Hommes de tués, & quarante blessés.

Diverses rencontres.

Les Mamelus, n'osant plus s'approcher des Réductions, attaquerent par petites trou-

1641. pes d'autres Indiens; mais ils en furent assez mal menés. D'autres part les Néophytes de la Réduction de Sainte-Thérese, qui après la destruction de cette Bourgade, s'étoient réfugiés vers la grande Riviere de Tebiquari, laquelle, ainsi que je l'ai déja remarqué, se décharge dans la Mer du Bresil, rencontrerent un Parti ennemi, auquel ils se joignirent, sans se faire connoître, & qui les reçut comme Amis. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, ces prétendus Alliés se jetterent sur lui, le taillerent en pieces, & allerent se rendre dans les Réductions du Parana. Un autre Parti de ces Brigands fut massacré par des Indiens Infideles, qu'il avoit attaqués; & dans le même-tems un troisieme Parti fut taillé en pieces avec l'Officier qui le commandoit. D'autre part, les Indiens Alliés des Mamelus userent du stratagême qui avoit si bien réussi aux Néophytes de Sainte-Thérese & avec le même succès; & la même chose arriva à quelques Caaguas : mais ces petites perte, qui servoient beaucoup à tenir les nouveaux Chrétiens sur leurs gardes, n'empêcherent point qu'ils ne tirassent de grands avantages de leurs victoires, qui avoient coûté la vie à douze cents Mamelus, & fait périr une bonne partie de leurs Trouppes auxiliaires. Le principal fut la réunion de presque tous ceux, à qui la crainte de l'esclavage avoit fait prendre le parti de s'éloigner des Réductions, & la délivrance de plusieurs, que des Mamelus avoient encore enlevés depuis peu, & qu'ils ne purent si bien garder, dans la crainte où ils étoient

toujours d'être attaqués, que la plûpart ne s'échapassent de leurs mains. 1641.

On admira sur-tout la résolution d'une jeune Fille de quatorze ans, qui, quoiqu'elle ne fût pas Chrétienne, s'étoit trouvée dans une troupe de Néophytes, qui furent mis à la chaîne. Un jour que ceux qui l'avoient prise s'étoient arrêtés sur le bord d'une Riviere, elle apperçut une Pirogue attachée avec une corde à un Arbre, où il n'y avoit personne : elle y entra, après avoir détaché la corde, sans qu'on s'en apperçût, & peut-être ne s'imagina-t-on point qu'elle voulût se sauver. Quelques momens après on la vit s'éloigner, & l'on entra en quelque soupçon : on la rappella, & elle ne fit pas semblant d'entendre ; on la menaça, & elle n'en fit que plus d'efforts pour avancer. Il n'y avoit point là d'autre Pirogue pour courir après elle ; on lui tira plusieurs fleches, & quelques coups de fusils, mais ce fut inutilement. Elle gagna enfin l'autre bord de la Riviere, quoiqu'elle n'eût point d'autres rames que ses mains, & comme elle se jetta dans un Bois, on la perdit bientôt de vue.

Action hardie & heureuse d'une jeune Indienne.

La même Providence, qui l'avoit garantie des fleches & des balles de fusil qu'on avoit tirées contre elle, conduisit sur sa route plusieurs Chrétiens, & elle se joignit à eux : ils la menerent à la plus prochaine Réduction ; elle y fut très bien accueillie, & on n'eut aucune peine à lui persuader qu'elle étoit redevable de sa délivrance au Dieu des Chrétiens, qui vouloit encore la délivrer de l'esclavage du Démon. Elle deman-

1641. da d'être reçue au nombre des Catéchumenes, & fut bientôt jugée digne de recevoir le Baptême, qu'elle demandoit avec les plus grandes instances. Elle le reçut pénétrée de la pensée des miséricordes du Seigneur, qui après lui avoir fait recouvrer une liberté, pour laquelle elle n'avoit pas craint de risquer sa vie, lui en faisoit trouver une autre bien plus précieuse, qu'elle ne connoissoit pas.

1642. Toute une Famille Indienne recouvre la liberté d'une maniere singuliere.

Il y eut encore quelque chose de plus marqué au coin de la Providence dans ce qui arriva l'année suivante. Un Indien Infidele avoit été pris par les Mamelus avec sa Femme & ses Fils; deux Filles, qu'il avoit, l'une âgée de treize ans, l'autre de dix, & un de ses Petits-fils, avoient échappé à ces Brigands, mais quelque tems après ils tomberent entre les mains d'une autre Trouppe, qui les mena d'un autre côté. La plus âgée des deux Filles aïant paru à ses Conducteurs chercher une occasion de s'évader, ils la fouetterent jusqu'au sang, & lui mirent une corde au cou. Après cent lieues de marche, ils crurent que ne pouvant plus esperer de regagner son Païs, elle avoit perdu jusqu'à la pensée de s'enfuir; ils la délierent, & lui permirent d'aller avec les autres Prisonniers chercher de quoi vivre dans les Bois, parceque les provisions commençoient à leur manquer.

La petite Fille ne se trouva pas plutôt hors de la vue de ses Maîtres, qu'elle résolut de se tirer de l'esclavage, quoi qu'il lui en dût coûter. Elle déliberoit si elle se sauveroit seule, lorsqu'elle apperçut sa

Sœur, qui cherchoit auſſi des racines & des fruits ſauvages avec ſon Neveu : elle leur communiqua le deſſein qui lui rouloit dans la tête : ils tinrent ſur cela leur conſeil, qui ne fut pas long, & dont le réſultat fut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, pour ſe tirer des mains de leurs Tyrans. L'horreur de l'eſclavage leur ôta juſqu'à la penſée des difficultés qui pouvoient ſe rencontrer dans l'exécution d'un tel projet, & des dangers de toutes les ſortes auxquels ils s'expoſoient. La ſeule précaution qu'ils prirent, fut de ſe cacher juſqu'à la nuit, & de ne jamais marcher pendant le jour, tant pour éviter les grandes chaleurs, que pour ne pas tomber dans quelque Parti de Mamelus, ou d'Indiens Ennemis. 1642.

Au bout d'un mois ils ſe trouverent au bord de l'Urugay, mais ſi fatigués & ſi foibles, qu'ils ne pouvoient plus marcher, ni même ſe ſoutenir. Ils apperçurent aſſez près d'eux une Pirogue abandonnée, & ſi petite, qu'à-peine elle pouvoit les contenir : ils y entrerent cependant, mais ils trouverent qu'elle faiſoit eau de tous côtés. Ils en boucherent toutes les fentes, & gagnerent comme ils purent le Courant, puis s'y abandonnerent. Quelque tems après ils virent devant eux une autre Pirogue beaucoup plus grande que la leur, & qui remontoit le Fleuve. La peur les ſaiſit, ils gagnerent le bord, & ſe cacherent ſi bien, que ceux qui étoient dans la grande Pirogue, & qui les avoient découverts, aïant abordé au même endroit où ils les avoient

1642. vûs mettre à terre, ne purent les trouver.

C'eut été cependant un grand bonheur pour ces Enfans, qu'ils ne se fussent pas si bien cachés; car un de ceux qui les cherchoient, étoit leur Pere. Cet Homme s'étoit échappé des mains des Mamelus, avec sa Femme & ses Fils, avoit trouvé un asyle dans une Réduction, y avoit embrassé la Réligion Chrétienne, & y retournoit avec une bande de Néophytes, après quelque expédition apostolique. Mais une autre Trouppe de ces fervents Indiens, qui revenoient par terre, rencontrerent les trois Enfans, auxquels ils se firent connoître pour Chrétiens, & qu'ils conduisirent à la Réduction, où leur Pere étoit déja arrivé. Il les reconnut d'abord : aux cris de joie qu'il jetta, & aux larmes dont il les baigna en les embrassant, toute la Bourgade s'assembla autour de lui. La Mere étoit tellement saisie, qu'elle eut d'abord un peu de peine à reconnoître ses Enfans qu'elle savoit avoir été emmenés fort loin par les Mamelus; mais son cœur lui disoit qui ils étoient : aussi n'en douta-t-elle pas longtems, & elle répandit sur eux un torrent de larmes bien différentes de celles, que lui avoit fait verser la nouvelle de leur captivité. Les Freres vinrent aussi embrasser leurs Sœurs & leur Neveu; toute la Bourgade prit part à la joie de cette Famille, & peut-être ne vit-on jamais un spectacle plus attendrissant. Les trois Enfans furent dès le jour même admis au rang des Catéchumenes, & lorsqu'ils reçurent le Baptême, le Pere & la Mere les offrirent à la

Reine du Ciel, à la protection de laquelle on ne doutoit point qu'ils ne fussent redevables de leur délivrance.

1642.

Etat des Réductions.

Les Réductions jouissoient alors d'une tranquillité, qu'on ne craignoit plus de voir troublée par les Mamelus ; & la forme du Gouvernement de cette République Chrétienne étoit déja bien près du point de perfection, où on la voit aujourd'hui. Le Pere François Lupercio, qui avoit depuis peu succedé au Pere de Boroa dans la Charge de Provincial, venoit d'en commencer la visite, dans le cours de laquelle il baptisa tous les Adultes, qu'il trouva suffisamment instruits, & un très grand nombre d'Enfans. Les Réductions, en y comprenant celles qu'on venoit de réparer, étoient au nombre de vingt-neuf dans les deux Provinces du Parana & de l'Uruguay. Chacune avoit deux Prêtres fort occupés, soit à renouveller la ferveur, que les disgraces passées avoient fort ralentie, sur-tout dans plusieurs de celles de la Province d'Uruguay, soit à prendre des mesures pour remplacer les Morts & ceux qui avoient été emmenés au Bresil. La bénédiction du Ciel y devenoit de jour en jour plus sensible : le Seigneur, après avoir appesanti son bras sur les auteurs des pertes que la Religion n'avoit point cessé de faire depuis tant d'années, & intimidé par des exemples de sévérité ceux dont la foi & la piété ne s'étoient point soutenues dans ces tems d'épreuve, fit connoître à tous, par des traits bien marqués de sa miséricorde, qu'on ne sauroit trop craindre ni de manquer de con-

1642. fiance en sa bonté, ni d'abuser de sa patience.

Sort bien différent de deux Perſécuteurs de la Religion.

C'est ce qui parut sur-tout à l'égard de deux Caciques de la Province d'Uruguay, qui s'étoient hautement déclarés Ennemis des Chrétiens. Le premier, pour être plus en état de leur faire ressentir les effets de sa haine, aussi-bien qu'à leurs Pasteurs, & sans doute aussi par un motif d'intérêt, s'étoit ligué avec les Mamelus; mais n'aïant pas tiré de cette alliance tous les avantages qu'il s'en étoit promis, il y renonça. Les Mamelus, outrés de ce qu'il les abandonnoit, l'aïant un jour rencontré seul, le massacrerent. L'autre, qui avoit, dit le Pere del Techo, la taille d'un Geant, & la langue d'une Vipere, s'étoit rendu la terreur des nouveaux Chrétiens, & inventoit tous les jours de nouvelles calomnies contre les Missionnaires. Il publioit même partout qu'il ne mourroit pas content qu'il n'eût déshonoré toutes les Femmes Chrétiennes, & lavé ses mains dans le sang du dernier Jésuite.

Dieu le frappa aussi, mais en Pere qui ne vouloit pas le perdre. Sa Femme tomba entre les mains des Mamelus, ou de leurs Alliés, qui la firent mourir d'une maniere plus que barbare; & dans le tems qu'il en apprit la nouvelle, il se cassa une cuisse. Au cri qu'il fit, des Néophytes, qui n'étoient pas loin accoururent, & le trouvant couché par terre, un premier mouvement les porta à se venger de tous les maux qu'il leur avoit faits. Ils l'auroient apparemment suivi, sans un Missionnaire qui

qui ſurvint : ils lui dirent que l'occaſion étoit belle de ſe délivrer d'un Ennemi ſi dangereux; mais il leur demanda s'ils avoient oublié qu'un Chrétien ne doit ſe venger qu'en rendant le bien pour le mal ; il fit enſuite tranſporter le Cacique dans la plus prochaine Bourgade, où il fut ſi bien panſé, qu'il guérit parfaitement. Un traitement ſi charitable & ſi peu mérité changea ſon cœur ; & l'eſtime qu'il conçut pour une Religion qui inſpiroit de tels ſentimens, la lui fit embraſſer.

1642.

Pluſieur Chrétiens délivrés de l'eſclavage.

On apprit alors que les Mamelus, qui n'oſoient plus attaquer les Réductions, parcouroient encore les Deſerts & les Bois, pour enlever les Indiens qu'ils y rencontreroient, & qu'un aſſez grand nombre de Chrétiens, qu'on n'avoit pas encore pu rallier, étoient tombés entre leurs mains ; qu'ils en avoient fort maltraité pluſieurs ; qu'ils attentoient à la pudicité des Femmes, & qu'ils avoient tué une Veuve, qui refuſoit de conſentir à leur brutale paſſion. On mit auſſi-tôt en campagne un Corps de Néophytes, qui les pourſuivit juſques dans les Montagnes du Tapé, en tua la plus grande partie, & délivra plus de deux mille Captifs, parmi leſquels il y avoit des Infideles, qui ſe donnerent à leurs Libérateurs, & devinrent bientôt de très fervents Chrétiens. Cela fit enfin comprendre aux Mamelus qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour eux dans le voiſinage des Réductions.

L'année ſuivante les Jéſuites, qui n'avoient de College aiſé dans toute la Province de Paraguay, que celui de Cordoue,

1643.

Belle action d'un Espagnol.

y perdirent par une maladie contagieuse presque tous leurs Bestiaux, en quoi consistoit la plus grande partie de leurs biens; mais la Providence les en dédommagea bientôt avec usure. Il y avoit dans cette Ville un Gentilhomme fort riche, nommé Alfonse Nieto de Herrera, âgé pour lors d'environ soixante-huit ans, veuf depuis quarante, & sans enfans. Il avoit rempli avec honneur & un grand désintéressement plusieurs Emplois considérables, mais ce qui le faisoit sur-tout respecter dans la Ville, étoit une de ces actions chrétiennes, qui ne sont peut-être regardées comme héroïques, par ceux mêmes qui ont de la Religion, que parcequ'elles sont infiniment rares parmi les Disciples d'un Dieu, qui non content de leur en avoir fait un précepte, leur en a donné l'exemple.

Nieto étoit actuellement en place, lorsqu'un autre Gentilhomme lui donna publiquement un soufflet, & ajoûta à cet affront les paroles les plus outrageantes. Il fut arrêté sur le champ, & conduit en prison. Tandis qu'on instruisoit son procès, & que tout le Monde le regardoit comme un Homme perdu, Nieto étant un jour dans l'Eglise du College, sa vûe s'arrêta sur un Crucifix, & la Priere que le Sauveur près d'expirer sur la Croix adressa à son Pere en faveur de ses Boureaux lui étant revenue à l'esprit, il en fut si vivement touché, qu'il ne put retenir ses larmes, & qu'il se reprocha d'avoir laissé livrer à la Justice celui qui l'avoit outragé. Il courut sur le champ à sa prison, se jetta

à ses pieds, lui promit de se faire son Avocat, ne le quitta que pour aller solliciter ses Juges, & ne les laissa point en repos, qu'ils ne lui eussent promis sa grace; ce qui fut d'autant plus aisé, que la Partie civile n'étoit point encore intervenue. Il fit plus, car il s'engagea à païer les frais des procédures qui étoient déja faites. 1643.

Un si généreux effort sur soi-même ne pouvoit manquer d'être récompensé d'une de ces graces victorieuses, qui élevent à la plus éminente sainteté, & on l'y vit en effet parvenir en peu de tems d'une maniere très sensible. Quelques années après, son Neveu & son unique héritier arriva d'Espagne à Cordoue; mais pendant le voïage il s'étoit dégoûté du Monde, & avoit pris la résolution d'entrer dans la Compagnie de Jesus. Ce fut la premiere chose, dont il entretint son Oncle, qui lui dit qu'il méditoit aussi le même dessein, & sur le champ ils allerent ensemble le communiquer au Recteur du College. La surprise de ce Religieux fut extrême; il exhorta l'un & l'autre à réflechir long-tems sur une affaire de cette importance, & à bien s'assurer de la volonté de Dieu avant que de faire aucune démarche. Il leur représenta toutes les suites d'un tel engagement: il examina lui-même & fit examiner à loisir leur vocation par les personnes les plus capables d'en juger, & qu'aucune vûe d'intérêt ne pouvoit empêcher de dire librement ce qu'ils pensoient; il differa le plus long-tems qu'il put à se rendre à leurs instances, & il ne se rendit que lorsqu'il ne

1645. lui fut plus possible de douter que leur vocation ne vînt du Ciel.

Alfonse Nieto dans un âge si avancé n'étoit guere en état de remplir aucun Emploi dans une Province, où il n'y en avoit point qui ne fût extrêmement pénible ; mais outre qu'une grande sainteté donne bien du courage & bien des forces, ce sont les prieres & les mérites des Saints, qui attirent la fécondité sur les travaux Apostoliques : en levant les mains au Ciel comme Moïse, ils ont souvent plus de part à la victoire, que ceux qui combattent contre l'Ennemi avec plus de valeur. Son Neveu entroit dans la carriere avec des forces & du courage, un esprit solide & cultivé ; & le sacrifice qu'il venoit de faire étoit un grand préjugé qu'il la fourniroit avec la plus grande distinction. Cependant, comme si l'un & l'autre eussent appréhendé d'être à charge à la Compagnie, avant que de faire leurs Vœux ils firent une donation de tous leurs biens au Collége de Cordoue, qui non-seulement fut en état de réparer ses pertes, mais encore d'achever les Bâtimens, qui étoient demeurés imparfaits.

Disette de Missionnaires au Paraguay, & ce qui en arrive.

Cependant la disette d'Ouvriers étoit toujours si grande dans les Provinces, qu'elle fit manquer alors une nouvelle occasion heureusement ménagée par le P. de Medina, de pénétrer dans le Chaco. Mais pour en profiter il auroit fallu se servir des Missionnaires qui travailloient dans la Vallée de Calchaqui ; & on ne crut pas devoir abandonner une entreprise, du succès de

laquelle on commençoit à bien augurer, pour une autre, qui avoit si souvent échoué. Ce n'est pas que les Chalchaquis donnassent beaucoup plus d'esperance d'une conversion sincere ; mais ils voïoient volontiers les Missionnaires chez eux, & leur laissoient une liberté entiere d'exercer leurs fonctions ; il n'y mouroit presque point d'Enfans sans Baptême, & on se flattoit que c'étoit autant d'Intercesseurs auprès de de Dieu en faveur de ceux qui leur avoient donné le jour. On n'avoit pu encore se promettre rien de semblable dans le Chaco. 1643.

Ce manque de Sujets, qui arrêtoit l'établissement de la Religion dans cette grande Province, ne pouvoit manquer d'être bien sensible aux Missionnaires du Paraguay ; mais ils avoient encore un autre sujet d'inquiétude, qui rendoit leur situation fort triste. Ils voïoient depuis long-tems un orage se former contre eux, & qui après avoir grondé assez long-tems sur leurs têtes, creva tout-à-coup, & forma la plus longue & la plus sensible persécution, que leur Compagnie ait peut-être jamais essuïée. Le caractere, dont étoit revêtu celui qui en fut l'auteur, & les éloges que lui ont donnés ceux, auxquels il fournissoit des armes contre eux, ont long-tems tenu en suspens bien des personnes qui n'etoient nullement prévenues contre la Société. L'ancien & le nouveau Monde n'ont pendant bien des années retenti que d'accusations atroces répandues dans une infinité de Libelles contre les Jésuites du Paraguay, que leur conduite & la vie qu'ils menoient devoient, ce

1643. ſemble, mettre à l'abri de tout reproche. La vérité s'eſt enfin fait jour à travers les nuages, dont on avoit ſi long-tems travaillé à l'obſcurcir; & je n'ai beſoin pour la mettre en évidence, que de bien faire connoître celui qui avoit excité la tempête. Il s'eſt peint lui-même dans ſes propres Ecrits, & par les excès auxquels il s'eſt porté, d'une maniere, qui ſeule ſeroit capable de juſtifier ceux qu'il avoit entrepris de perdre. Auſſi ne chercherai-je point à charger le portrait que j'en vais tracer, ſur les Mémoires les plus autentiques.

Portrait de D. Bernardin de Cardenas.

Dom Bernardin de Cardenas naquit dans la Ville de la Plata, Capitale de la Province des Charcas, d'une Famille diſtinguée par ſa nobleſſe, & entra aſſez jeune dans l'Ordre de Saint François. Né avec une imagination ardente, après une étude aſſez ſuperficielle de la Théologie & des ſacrés Canons, il s'engagea de bonne heure dans le Miniſtere de la Prédication, où avec beaucoup de mémoire, d'aſſurance & de facilité, il ne lui fut pas difficile de ſe faire une grande réputation ſous un climat, où il eſt plus aiſé de réuſſir par le brillant que par le ſolide, & où l'enthouſiaſme donne facilement un grand air de ſainteté. D'ailleurs, Homme à viſions & à révélations qu'il avoit un grand ſoin de publier lui-même; en un mot le plus parfait & le plus dangereux Extatique, qui fût peut-être jamais. Ses premiers ſuccès engagerent ſes Supérieurs à le nommer Gardien de leur Couvent de la Plata; mais ils s'en repentirent bientôt.

Le Pere de Cardenas, à en juger par le reste de sa vie, n'avoit point de plus forte passion que de passer pour un Saint, afin d'ajoûter par-là un nouveau lustre à ses talens; & il crut y pouvoir réussir par une de ces actions d'éclat, qui imposent à la Multitude. Il s'avisa un jour de sortir de son Couvent, la tête couverte de cendres, portant une pesante Croix sur ses épaules, & suivi de tous ses Religieux qui avoient les épaules découvertes, & se flagelloient jusqu'au sang. Cette démarche ne fut pas approuvée de tout le monde, & au premier avis qu'en eurent les premiers Supérieurs de l'Ordre, ils le déposerent, & lui interdirent la sortie de son Couvent. Il profita de sa retraite pour étudier l'Ecriture sainte, & lorsqu'il reparut en Chaire, il s'attira plus que jamais les applaudissemens du Public. Il charmoit ses Auditeurs par des traits d'une éloquence vive & pathétique; il s'attachoit quantité de personnes par ses conversations toutes remplies d'heureuses saillies, & il édifioit par un extérieur modeste & mortifié. On oublia bientôt l'indiscrétion, qui lui avoit attiré sa disgrace; plusieurs même la regarderent alors comme un saint excès, qui ne méritoit pas l'affront qu'on lui avoit fait. 1643.

Quelque tems après l'Archevêque de la Plata tint un Concile Provincial de sa Métropole, qui avoit pour objet la réforme des Mœurs & l'Instruction des Indiens, fort négligées depuis quelque tems dans cette Province, soit que les Ecclésiastiques n'y fussent pas en assez grand nombre,

Il est nommé Missionnaire Apostolique.

1643. soit qu'ils ne remplissent pas leurs obligations avec assez de zele ; il est certain du moins que le Concile fut obligé de recourir aux Réguliers, & que le Pere de Cardenas fut un des premiers, sur qui les Evêques de cette Assemblée jetterent les yeux, d'autant plus qu'il parloit fort aisément ; & il n'omit rien pour répondre à l'idée qu'on avoit conçue de lui. Il parcourut une bonne partie de la Province des Charcas, prêchant tous les jours, & souvent plusieurs fois, annoncé partout comme un Homme miraculeux, favorisé de visions & de révélations célestes.

Succès de ses Prédications.

D'ailleurs on ne parloit que de ses jeûnes & de ses austérités, des opprobres & des mauvais traitemens qu'il avoit soufferts de la part des Infideles, & des conversions nombreuses que Dieu avoit opérées par son ministere. L'affluence des Peuples qui le suivoient n'avoit point encore eu d'exemple, & on ne l'appelloit plus que le Saint. Quelques-uns n'en jugeoient pourtant pas aussi favorablement : mais s'il pouvoit y avoir beaucoup de prévention en sa faveur de la part de la Multitude, dont les suffrages, faciles à gagner, ne sont pas toujours une regle sûre pour juger, peut-être aussi que ceux, qui trouvoient quelque chose à redire dans la conduite du Missionnaire, portoient trop loin les conséquences qu'ils tiroient de quelques irrégularités dans l'exercice de son zele, d'un air d'ostentation qu'ils croïoient y remarquer, & de l'appareil avec lequel il marchoit. Car, quoiqu'il fît tous ses voïages à pié,

portant une grande Croix en guiſe de Bourdon, le Peuple qui le ſuivoit en foule, faiſoit retentir toutes les Campagnes des acclamations qu'il lui donnoit. 1643.

Le terme de ſon Apoſtolat fut la petite Ville de Cochabamba (1), ſituée à trente lieues du Potoſi, & à vingt-cinq au Nord-Oueſt de la Plata. Après qu'il y eut exercé ſon zele avec tout le concours & le bruïant ſuccès qui l'accompagnoient partout, le bruit ſe répandit que les Indiens de ſa ſuite lui avoient donné connoiſſance de quelques Mines d'argent qu'ils venoient de découvrir, mais à condition de ne dire à perſonne où elles étoient, juſqu'à ce qu'ils en euſſent traité avec les Eſpagnols. Quoiqu'ils portaſſent leurs prétentions fort haut, on exagera tellement l'abondance de ces nouvelles Mines, que le Magiſtrat de Cochabamba, qui ne doutoit point qu'elles ne fuſſent réelles & telles qu'on le diſoit, en écrivit ſur ce ton au Comte de Salvatierra, Viceroi du Pérou. Enfin tout retentiſſoit des éloges du ſaint Miſſionnaire, qui en travaillant avec tant de ſuccès au ſalut des ames, n'oublioit pas les intérêts de ſa Patrie.

Le bruit court qu'on lui a donné connoiſſance de quelques nouvelles Mines d'argent.

Au milieu de ces applaudiſſemens, il reçut de ſes Supérieurs un ordre de ſe rendre à Lima. On ne douta point que ce ne fût pour traiter avec le Viceroi au ſujet de ces Mines. Pluſieurs ſe perſuaderent même

Il eſt appellé à Lima, & renfermé dans un Couvent de ſon Ordre ; ce qu'on lui reproche.

(1) Cette Ville fut fondée ſous le nom d'*Oropeſa*, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, dans la Vallée de Cochabamba ; mais on ne la connoît plus guere que ſous ce dernier nom.

T v

1643. qu'une Mître ſeroit bientôt la récompenſe de l'important ſervice qu'il venoit de rendre à l'Etat ; & ſur cette aſſurance, tous, juſqu'aux plus pauvres, s'empreſſerent à lui fournir ce qui étoit néceſſaire pour ſon voïage. On prétend qu'il ne refuſa perſonne, & il doutoit en effet ſi peu de la réalité de la découverte des Mines, qu'il promit de rembourſer avec uſure tout ce qu'on lui donnoit. Mais il fut bien étonné, lorſqu'étant arrivé à Lima & s'étant préſenté au Palais du Viceroi, on lui en refuſa la porte, & beaucoup plus encore de la reception qu'on lui fit dans le Couvent de ſon Ordre, où il ſe retira.

Le Viceroi étoit déja bien informé que les Mines, dont on avoit fait tant de bruit, n'avoient aucune réalité ; & ſi les Supérieurs du Pere de Cardenas ne le ſoupçonnoient point, comme faiſoient quelques-uns, d'avoir donné cours à cette fable pour ſe faire valoir, ils ne lui pardonnoient pas de s'être laiſſé ſi legerement tromper par des Indiens, & de s'être par-là rendu la fable du Pérou. Ils étoient inſtruits d'ailleurs que dans le cours de ſes Miſſions il avoit indiſpoſé contre lui pluſieurs des Eccléſiaſtiques & des Religieux qui deſſervoient des Cures Indiennes, & que leurs Paroiſſiens abandonnoient pour le ſuivre. On les avoit encore avertis de quelques ſcenes qu'il avoit données au Public, & qui leur rappelloient celle de la Plata. Enfin ils étoient informés que dans ſes Sermons il lui étoit échappé quelques Propoſitions peu exactes, & qui pouvoient lui attirer des affaires de la part du ſaint Office.

Ils lui firent donc entendre qu'il avoit encore besoin de passer quelque tems dans la retraite & de s'y exercer dans la pratique des observances régulieres, de prendre des airs plus religieux & plus modestes, d'étudier à fond des matieres qu'il n'entendoit pas assez, & de reprendre le joug de l'obéissance qu'il paroissoit porter avec peine. Ils lui dirent ensuite qu'ils ne l'avoient appellé à Lima, que pour le soustraire aux poursuites qu'on pourroit faire contre lui ; & qu'ils lui conseilloient de faire de sérieuses réflexions sur ce que sa conduite avoit eu d'irrégulier. Il fallut obéir ; mais la maniere dont il se comporta dans sa retraite ne justifia que trop les craintes de ses Supérieurs. On s'apperçut d'abord que la solitude & la dépendance lui étoient également onéreuses, & qu'il croïoit avoir des talens, qu'on avoit tort d'enfouir dans l'obscuriré d'un Cloître. Il n'y parut occupé qu'à se ménager des Amis & des Protecteurs, & à composer des Mémoriaux pour le Conseil roïal des Indes, où il témoignoit un grand zele pour le salut des Indiens, & proposoit ses vûes sur les moïens de les attirer au Christianisme. Il y disoit entr'autres choses, qu'il ne lui paroissoit pas convenir de confier les Cures Indiennes aux Réguliers; & quels que fussent les motifs qui l'engageoient à parler ainsi, tout le monde n'en jugea pas favorablement : mais peut-être n'y trouva-t-on à redire, que quand on apprit que, s'il avoit eu en cela des vûes d'ambition, il étoit parvenu au but qu'il s'étoit proposé.

1643.

Sa conduite dans sa retraite.

1643. Le célebre Jurisconsulte Dom Jean de Solorzano, Auteur d'un Ouvrage écrit en latin, pour établir le Droit des Rois Catholiques sur les Indes occidentales (1), avoit été Oydor dans l'Audience roïal de Lima, puis Gouverneur de Guancavalico, Ville du Pérou; il y avoit entendu prêcher le Pere de Cardenas, & conçu une grande estime pour lui. Il occupoit alors une place dans le Conseil roïal des Indes; & il y a bien de l'apparence que les Mémoriaux dont je viens de parler, lui avoient été adressés, ou du moins communiqués. Ce qui est certain, c'est que l'Evêché de l'Assomption du Paraguay étant venu à vacquer, il engagea le Roi Catholique à y nommer le Pere de Cardenas, dont il fit à ce Prince un très grand' éloge (2); & la nouvelle en étant arrivée à Lima, ce Pere ne differa point à user de toute la liberté que lui donnoit sa promotion.

Il est nommé Evêque de l'Assomption.

Il se rendit d'abord au Potosi, espérant peut-être d'y recevoir plutôt ses Bulles, & il y parut avec l'habit de son Ordre, une petite Croix de bois sur la poitrine, & la tête couverte d'un chapeau verd; & sans en demander la permission à personne, il se mit à prêcher & à confesser en cet équipage. Il avoit grand soin de faire entendre à ses Auditeurs & à ses Pénitens, qu'étant

Il se rend au Potosi & ce qu'il y fait.

(1) *De Indiarum Jure.*

(2) Le Pere de Cardenas fut nommé Evêque de l'Assomption le 18 de Mai 1640, il fut préconisé à Rome le 18 Août de la même année. Il fut consacré par l'Evêque du Tucuman, au mois d'Octobre 1641, n'aïant pas encore reçu ses Bulles.

un pauvre Religieux, il avoit besoin que la charité des Fideles le mît en état de faire la dépense qui convenoit au rang où il venoit d'être élevé ; & le Peuple, auquel il distribuoit des Indulgences & des petits présens de dévotion, ne manquoit jamais, lorsqu'il sortoit de l'Eglise, de le conduire jusqu'à son logis, & de le combler de bénédictions. 1643.

Le Curé du Potosi étant mort peu de tems après, il prit sa place jusqu'à ce qu'on lui eût donné un Successeur, & il fit même la visite de cette partie du Diocèse de la Plata. Bien des gens attribuerent tout cela au grand zele pour le salut des Ames, dont il étoit dévoré, & admiroient son humilité de vouloir bien s'abbaisser, quoiqu'il fût nommé Evêque, jusqu'aux plus petites fonctions curiales ; mais l'Archevêque trouva fort mauvais qu'il en usât de la sorte dans son Diocèse sans sa participation. Toutefois s'étant apperçu que plusieurs Membres de l'Audience roïale pensoient sur cela comme les Habitans du Potosi, il prit le parti de dissimuler.

L'Archevêque de la Plata l'oblige à en sortir.

L'imprudence de D. Bernardin de Cardenas lui fournit bientôt une occasion de l'obliger à sortir de son Diocèse, sans que personne y pût trouver à redire. Un Indien libre, qu'il confessa au lit de la mort, lui donna tout son bien, qui montoit à dix mille écus. Appellé ensuite pour entendre la Confession d'un Espagnol, nommé Diegue de Vargas, il lui fit changer en sa faveur un leg de cinq mille écus qu'il avoit d'abord destiné pour un autre. On en

1643.

murmura, & le Public rabbatit beaucoup de son estime pour un Homme qu'il avoit cru jusques-là fort désintéressé. Dès que l'Archevêque en fut instruit, il lui écrivit qu'il le prioit de sortir de son Diocèse, & d'aller gouverner celui auquel il étoit nommé, ainsi qu'il étoit porté dans le Brevet du Roi, en attendant qu'il eût reçu ses Bulles & qu'il fut sacré (1).

Comment il en sort, son inquiétude sur le retardement de ses Bulles.

Il comprit bien que cette priere étoit un ordre, & que l'Archevêque, qui étoit son Métropolitain, n'en demeureroit pas là, s'il refusoit d'obéir; mais il le fit de fort mauvaise grace: il dit aux Indiens qui lui étoient fort attachés, que son départ étoit un effet de la mauvaise humeur de l'Archevêque. Il avoit cependant de quoi se consoler du chagrin qu'on lui donnoit, puisqu'il emportoit d'une Ville, où il étoit venu sans avoir un sou, une Chapelle très riche & de quoi meubler magnifiquement son Palais épiscopal. Il ne vouloit pourtant point paroître à l'Assomption avant que d'être sacré; & le retardement de ses Bulles l'inquiétoit beaucoup, quoiqu'il fût difficile qu'elles fussent déja parvenues jusqu'à lui.

Ce qu'il imagine pour se faire sacrer avant que d'avoir reçu ses Bulles.

D'ailleurs son inquiétude n'étoit peut-être pas sans fondement. Il avoit plus d'un sujet de craindre qu'on n'eût envoïé au Roi des Mémoires contre lui, & qu'ils n'eussent fait impression sur l'esprit de ce Prince. Pour en prévenir l'effet, il résolut

(1) C'étoit l'usage que l'Evêque nommé, dès qu'il avoit reçu le Brevet du Roi, fût choisi par le Chapitre pour gouverner le Diocèse.

de se faire sacrer le plutôt qu'il lui seroit possible, & le moïen qu'il prit pour y réussir n'est malheureusement pour lui que trop constaté. Pour bien entendre ceci, il faut se rappeller ce que j'ai remarqué de l'époque de sa promotion & de celle de sa préconisation, que j'ai fait vérifier en Espagne par un Sécretaire général du Conseil Roïal des Indes, & à Rome, par les Regîtres des Consistoires où sont marqués l'année & le jour auxquels les nouveaux Evêques sont préconisés. 1643.

Je n'ai pu savoir au juste en quel tems D. Bernardin sortit du Potosi; mais il est certain qu'il passa de-là au Tucuman, & qu'il arriva à Salta au mois d'Août 1641. Sa premiere visite dans cette Ville fut au College des Jésuites, où après avoir témoigné une confiance entiere aux Peres de cette Maison, il leur exagera d'abord les besoins spirituels du Diocèse de l'Assomption, & la nécessité d'y remédier promptement. Il leur dit ensuite qu'il ne pouvoit pas douter que ses Ennemis n'empêchassent qu'il ne reçût ses Bulles, qu'il savoit être expédiées depuis plus de deux ans, & pour leur en donner une preuve, il leur montra deux Lettres, l'une du Cardinal Antoine Barberin, datée du mois de Décembre 1638, qui lui donnoit avis de leur expédition, & l'autre du Roi d'Espagne, sans date, qui lui donnoit la qualité d'Evêque.

La premiere de ces deux Lettres étoit évidemment supposée; & je n'aurois jamais pu croire, ni persuader à personne, qu'elle

1643.

Sur une fausse Lettre qu'il présenta aux Jésuites du College de Salta, ils sont d'avis qu'il peut se faire sacrer sans ses Bulles.

eût été produite par D. Bernardin de Cardenas, si elle n'avoit été citée par son Procureur dans un Mémorial présenté au Roi d'Espagne pour le justifier, & qui est imprimé. Au reste, il n'est plus douteux que ce ne soit sur cette Lettre qu'il a été sacré (1). Les Peres du College de Salta, auxquels il demanda si en vertu de cette preuve de l'expédition de ses Bulles il ne pouvoit pas se faire consacrer avant que de les avoir reçues, lui dirent qu'ils n'y voïoient point de difficulté; il les pria de lui donner cette réponse par écrit, & ils n'oserent la lui refuser.

Les Jésuites de Cordoue lui mandent qu'il ne peut pas le faire.

Comment il reçoit leur Lettre.

Il en envoïa sur le champ une copie au Pere de Boroa, alors Recteur du College & de l'Université de Cordoue, & il l'accompagna d'une Lettre datée du dix-huitieme d'Août, dans laquelle il lui disoit qu'encore que l'avis doctrinal des Peres du College de Salta lui suffît pour se faire sacrer avant que d'avoir reçu ses Bulles, il étoit cependant bien aise d'avoir encore le sien & celui de son Université, & qu'il comptoit bien qu'il seroit conforme à celui de ces Peres; qu'il le prioit néanmoins de l'appuïer de nouvelles preuves: qu'il seroit à Santiago le vingtieme de Septembre au plus tard, & qu'il espéroit d'y trouver sa réponse. Il l'y trouva en effet, & elle étoit conçue en ces termes.

(1) Il a encore cité cette Lettre à Rome lorsqu'il demanda l'absolution des Censures qu'il avoit encourues, comme nous le verrons dans la suite, mais il ne dit rien de cette datte.

MONSEIGNEUR, 1643.

» On me remit avant hier la Lettre de » votre Seigneurie illuſtriſſime, datée de » Salta le dix-huitieme d'Août, & les » termes dont elle uſe envers ſon indigne » Serviteur m'ont cauſé une véritable » confuſion. Je ſuis ſenſiblement touché, » Monſeigneur, du retardement de vos » Bulles; c'eſt ſans doute l'Ennemi du ſa- » lut des Ames qui fait tous ſes efforts » pour éloigner un ſi digne Prélat de ſon » Egliſe; mais j'eſpere que Notre-Sei- » gneur ne permettra pas qu'il réuſſiſſe » dans ſon projet. Quant à ce que Votre » Seigneurie illuſtriſſime exige de moi, » dans le deſir ſincere que j'avois de ſe- » conder ſes pieux deſſeins, j'ai chargé » les Profeſſeurs en Théologie de ce Col- » lege d'examiner l'Ecrit du Pere Côme » Sofia (1), que vous m'avez adreſſé. Ce » Pere eſt véritablement un habile Hom- » me; mais je ſais qu'il n'a pu conſulter » les Livres où cette matiere eſt traitée à » fond, & je ſuis obligé de vous dire, » Monſeigneur, qu'on n'a pas trouvé ici » un Canoniſte, ni un Théologien, qui » autoriſe le ſacre d'un Evêque qui ne » peut point préſenter ſes Bulles. Je ſou- » haiterois de tout mon cœur de pouvoir » vous envoïer une réponſe plus favora- » ble, &c.

A la lecture de cette Lettre D. Bernardin entra dans une ſi grande colere, qu'il la

(1) C'eſt le nom du Recteur du College de Salta.

1643. déchira ſans la communiquer à perſonne. Il ſe garda bien ſur-tout d'en parler à l'Evêque du Tucuman, qu'il connoiſſoit aſſez pour être perſuadé que s'il l'avoit vue, il ne le conſacreroit pas. D. Melchior Maldonado le lui manda à lui-même peu de tems après ſon Sacre. » Votre Seigneurie » illuſtriſſime, lui diſoit-il dans une Lettre » qu'il lui écrivit de Rioja, voulut ſavoir » des Peres du College de Cordoue ſi elle » pouvoit ſe faire ſacrer avant que d'a- » voir reçu ſes Bulles, & ils lui envoïerent » en ſecret avec beaucoup de reſpect leur » avis doctrinal. J'en ignore les termes; » mais je ſais que vous déchirâtes la Lettre » du Recteur de ce College avec dépit. » Cette action, Monſeigneur, ne peut » être excuſée, & quel que fût l'avis de » ces Peres, vous n'aviez pas raiſon de » vous mettre en colere, puiſque chacun » eſt libre de dire ce qu'il penſe, quand » ce n'eſt pas en matiere de foi. Votre » Seigneurie illuſtriſſime avoit encore plus » de tort de vouloir ce qui eſt illicite, & » de s'irriter parcequ'on lui diſoit ce qui » eſt juſte & raiſonnable. Elle me faiſoit à » moi-même un tort conſidérable en me » diſſimulant ce qui auroit pu me ſervir » de regle, afin d'obtenir de moi ce qu'elle » deſiroit, & cela en matiere grave, &c.

Il lui dit enſuite qu'il étoit entré dans ſon Diocèſe comme un S. Bernard; que ſes Diocéſains, prévenus de ſa grande ſainteté & de l'éminence de ſes talens, ne regardoient plus auprès de lui leur propre Evêque, que comme un Homme d'une

vertu commune & d'une capacité médiocre ; qu'il n'en avoit point eu de jalousie, & qu'il savoit se rendre justice ; mais qu'il avoit été un peu surpris de le voir agir dans son Diocèse, & sans lui en avoir fait la moindre honnêteté, comme s'il avoit été un Saint Paul. En effet, D. Bernardin s'étoit comporté, même avant son sacre, dans le Tucuman comme il avoit fait dans le Potosi, prêchant, confessant, faisant toutes les fonctions curiales, & il doutoit si peu qu'il eût droit d'en user ainsi sans l'agrément de l'Ordinaire, que l'étant allé trouver à Santiago, il ne lui en fit pas la moindre honnêteté, & débuta par lui proposer de le consacrer sans attendre ses Bulles, qu'il savoit, disoit-il, être expédiées depuis long-tems, & que ses Ennemis avoient interceptées. 1643.

D. Melchior, qui l'avoit reçu chez lui avec beaucoup de politesse, lui répondit d'abord qu'il ne croïoit pas pouvoir en conscience faire ce qu'il desiroit de lui. Cependant sur ses vives instances, sur l'opinion qu'il avoit de sa grande capacité, sur l'avis des Peres du College de Salta, il passa par-dessus ses doutes, & se rendit. Il en fut au desespoir, quand il eut été instruit de la réponse du Recteur de l'Université, & lui écrivit une Lettre très vive, en lui reprochant de l'avoir forcé de faire ce qu'il ne se consoleroit jamais d'avoir fait. » Votre Seigneurie illustrissime, lui » disoit-il, ne me laissoit reposer ni le » jour, ni la nuit, me représentant & » me faisant représenter sans cesse, de

Il y est sacré. Protestation de l'Evêque du Tucuman.

1643. » vive voix & par écrit, la nécessité de » subvenir aux besoins pressants de l'Eglise » du Paraguay... Je déposai enfin mes » doutes & mes scrupules, sur la grande » idée que j'avois de votre sainteté & de » votre capacité.... Je protestai néanmoins de ma soumission & de mon obéissance au Souverain Pontife, mon premier Chef; je déclarai à Votre Seigneurie illustrissime qu'en la consacrant, je » ne lui conférois aucun pouvoir, ni aucune jurisdiction; qu'elle ne pouvoit les » tenir, avant la reception de ses Bulles, » que de son Chapitre; & avec ces précautions, qui étoient nécessaires pour ne » nous pas perdre tous les deux, je me » conformai au sentiment de ceux qui » étoient d'avis que je pouvois passer pardessus mes craintes.

Ce fut vers la mi-Octobre 1641, un an & deux mois après l'expédition des Bulles (1), que se fit la cérémonie de ce Sacre; & la Congrégation du Saint Concile de Trente, comme nous le verrons dans la suite, a depuis déclaré que cette consécration faite sans que les Lettres Apostoliques eussent été présentées, n'étoit pas légitime, tant pour cette raison, que parceque l'Evêque consacrant n'y avoit été assisté que de deux Chanoines, sans la permission du Pape; qu'elle étoit cependant valide, quant à l'impression du caractere, mais qu'elle avoit été nulle & invalide quant à l'exercice licite des fonctions épiscopales. D'où il s'ensuit que D. Bernardin

(1) Elles furent expédiées le 18 d'Août 1640.

de Cardenas n'a jamais eu de juriſdiction dans ſon Diocèſe, puiſqu'il n'a été abſous, qu'après en être ſorti, des cenſures dont il étoit lié, non-ſeulement à cauſe de l'irrégularité de ſon Sacre, mais encore pour avoir pris poſſeſſion de ſon Diocèſe & uſé de tous les pouvoirs attachés à ſon caractere, & qu'il n'avoit pas. Le Roi d'Eſpagne, dans une Cédule écrite de Fraga en Arragon, datée du 25 de Juillet 1644, déclara auſſi qu'il avoit été ſurpris d'apprendre que D. Bernardin avoit été ſacré avant la réception de ſes Bulles, ce qui lui paroiſſoit de fort mauvais exemple. 1643.

De Santiago le Prélat paſſa à Cordoue, & les Jéſuites de cette Ville furent les premiers à lui aller préſenter leurs reſpects. Il les viſita enſuite, & fut complimenté en vers & en proſe par leurs Ecoliers. Le Recteur le pria de lui faire l'honneur de dîner avec ſa Communauté; il y conſentit, & pendant le repas il dit au Recteur qu'il comptoit bien qu'il mettroit le comble à ſes politeſſes, en lui donnant un Ecrit ſigné de lui & des Profeſſeurs de Théologie, par lequel il approuveroit ſon Sacre. Il lui avoit déja dit qu'il vouloit donner aux Jéſuites les prémices de ſon Epiſcopat, en ordonnant ceux qui ſe diſpoſoient à recevoir les Ordres ſacrés, & le Recteur avoit répondu qu'il n'y en avoit actuellement aucun qui fût dans le cas, outre qu'il n'avoit pas le pouvoir de les préſenter ſans la permiſſion de ſon Provincial, qui étoit abſent & fort éloigné de Cordoue. Dom Bernardin avoit pris cette réponſe pour

Il ſe rend à Cordoue, & ce qui s'y paſſe.

1643. une défaite ; mais il avoit jugé à-propos de dissimuler son ressentiment.

L'Université de Cordoue refuse d'approuver son Sacre.

L'embarras du Recteur étoit beaucoup plus grand au sujet de l'Ecrit que le Prélat demandoit. Il fallut enfin s'expliquer, & le Recteur répondit sans biaiser, qu'il ne le pouvoit pas sans trahir sa conscience, parceque ses Théologiens & tous ceux qu'il avoit consultés, trouvoient dans sa consécration des défauts qui la rendoient illicite. Cette réponse mortifia l'Evêque, mais elle ne lui fit naître aucun scrupule sur son Sacre. Il y a bien de l'apparence qu'elle fut ignorée de D. Melchior Maldonado, que les Jésuites crurent devoir laisser dans sa bonne foi. D. Bernardin voulut néanmoins avoir une approbation par écrit, & il la demanda à D. Jean de Solorzano, qui ne fit aucune difficulté de la lui envoïer, & entreprit même de soutenir son sentiment. Il ne fut pas le seul qui décida de la sorte en Espagne, & cette contestation n'y fut terminée que par la déclaration de la Congrégation du Saint Concile de Trente. La voici en françois, on trouvera l'Original à la fin du I. Volume.

» L'Evêque de la Ville qu'on nomme de » l'Assomption, de la Province de Paraguay, dans les Indes occidentales, a pris » possession de son Evêché, & s'est fait » consacrer par l'Evêque du Tucuman, » sans avoir présenté les Lettres Apostoliques, qui cependant avoient été auparavant accordées & expédiées, ce dont il » étoit en quelque façon assuré par des avis » qu'il en avoit reçus. Il a aussi été con-

» ſacré par le ſuſdit Evêque, ſans autres » Aſſiſtans que deux Chanoines, ſans en » avoir préſenté la diſpenſe, laquelle étoit » pareillement accordée, ce dont il avoit » quelque ſorte de connoiſſance, ou du » moins une préſomption, (parceque le » Souverain Pontife eſt dans l'uſage d'ac- » corder cette diſpenſe aux Evêques qui » doivent être conſacrés dans les Indes.) » Ces faits ſuppoſés, on a demandé en » premier lieu ſi la ſuſdite priſe de poſſeſ- » ſion ſans avoir préſenté les Lettres apoſ- » toliques, a été légitime? en ſecond lieu, » ſi la ſuſdite conſécration, faite comme il » a été dit, a été valide?

1643.

» La ſacrée Congrégations des Eminen- » tiſſimes Cardinaux, prépoſés par le Saint » Siége apoſtolique pour interprêter le Con- » cile de Trente, a répondu le premier » de Septembre 1657, à la premiere queſ- » tion, que la priſe de poſſeſſion n'avoit » pas été légitime.

» La même ſacrée Congrégation, après » avoir mûrement examiné ce qui a été » propoſé en ſecond lieu, a répondu le » 15 Décembre 1657, ſur le ſecond ar- » ticle, que la ſuſdite conſécration de l'E- » vêque de Paraguay avoit été valide » quant au Sacrement & à l'impreſſion du » caractere, mais qu'elle avoit été nulle » quant à l'exercice licite des fonctions » attachées à l'Ordre, & que l'Evêque » ainſi conſacré, auſſi-bien que l'Evêque » conſécrateur, avoient beſoin d'abſolu- » tion & de diſpenſe, que la même ſa- » crée Congrégation a jugé leur devoir

1643. » être accordée, ſous le bon plaiſir de
» notre très Saint Pere.

» Lequel, aïant oui le rapport & les
» raiſons alléguées, a ordonné, le ſixie-
» me de Février 1658, par un effet de ſa
» bonté paternelle, qu'on accordât aux
» ſuſdits Evêques l'abſolution & la diſpen-
» ſe par des Lettres apoſtoliques en forme
» de Bref.

» F. Cardinal Paulucci, Préfet. *Gratis*,
» même pour les Ecritures.

» C. de Veechiis, Evêque de Chiuſi,
» Secrétaire de leurs Eminences.

Fin du Livre neuvieme.

TABLE

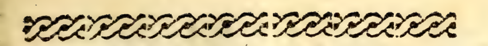


TABLE DES MATIERES.

A

C

N

établir

Fin de la Table des Matieres de ce Volume.





